LE
CIVILISATEUR

LE VOLUME DE 1853 COMPRENDRA :

Héloïse. — Fénelon. — Charlemagne. — Alexandre.
Le Tasse. — César. — Nelson. — Jacquart, etc.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

LE CIVILISATEUR

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ PAR LES GRANDS HOMMES

PAR

M. DE LAMARTINE

PREMIÈRE ANNÉE

1852

Jeanne d'Arc. — Homère. — Bernard de Palissy.
Christophe Colomb. — Cicéron. — Gutenberg.

PARIS
AU BUREAU D'ABONNEMENT
RUE RICHELIEU, 102

INTRODUCTION

AU

CIVILISATEUR.

PREMIÈRE LIVRAISON.

I.

Nous avons intitulé ce cours d'histoire personnifiée, LE CIVILISATEUR. Disons pourquoi.

Qu'est-ce que la civilisation? C'est l'atmosphère d'un peuple; c'est l'ensemble de vérités, de facultés, d'idées, de religion, de législation, de morale et de vertus au milieu desquelles nous naissons et nous mourons, à telle ou telle epoque du monde.

Quel est le dépôt qui contient les registres de cet état civil, religieux et moral, des peuples, aux différentes dates de leur existence? C'est l'histoire. L'histoire, c'est le monde écrit, c'est le genre humain en relief évoqué de tous ses sépulcres, reprenant, l'âme, la vie, le mouvement, la parole, devant les hommes nés et à naître, et représentant pour l'instruction la leçon et l'exemple de l'avenir, le

drame éternel de l'humanité dans ce grand cirque bordé de tombeaux, dont la poussière est la cendre même de ce que fut l'homme avant nous. L'histoire est ce spectacle des choses humaines auquel il nous est donné d'assister par la mémoire, tantôt avec admiration et applaudissement, tantôt avec horreur et frisson, selon que la vertu ou le crime, la barbarie ou la civilisation sont en scène, mais toujours avec profit pour notre propre amélioration. L'histoire, en un mot, est au peuple ce que la faculté du souvenir est aux individus, le lien d'unité et de continuité entre notre être d'hier et notre être d'aujourd'hui, la base en nous de toute expérience, et par l'expérience le moyen de tout perfectionnement. Sans l'histoire donc, point de moralisation, de perfectionnement et de progrès de civilisation pour un peuple. Avec l'histoire, presque aucun besoin d'autre leçon ; elle sait tout, elle contient tout, elle dit tout, et, au lieu de le dire en paroles fugitives qui passent par l'oreille sans y rester, elle le dit en actions saisissantes et pathétiques. Elle fait de notre cœur fortement impressionné l'acteur sympathique des scènes passées, elle s'écrit dans nos yeux avec nos larmes, dans notre cœur avec les mouvements de notre sang; elle nous transforme par l'enthousiasme ou par la pitié qu'elle nous communique dans la personne de ces héros, de ces sages ou de ces victimes qui ne font plus qu'une

même âme et une même chair avec nous ; et comme la distance des événements nous rend plus impartiaux, et que l'impartialité nous rend plus justes, nous profitons moralement bien davantage du spectacle de l'histoire que du spectacle même des choses présentes. Devant ces hommes qui ne sont plus, rien n'altère notre conscience. Il n'y a là pour nous ni intérêt personnel qui nous corrompe, ni popularité qui nous fascine, ni impopularité qui nous repousse; nous contemplons, nous sentons et nous jugeons avec le désintéressement et avec l'infaillibilité de notre sens moral tout entier. La conclusion intérieure de toutes nos impressions est l'horreur du mal et l'enthousiasme du bien. La vertu grandit et se fortifie dans les nations avancées en âge avec ces impressions et ces conclusions historiques, et l'on pourrait dire, sans se tromper, que le peuple qui a le plus d'histoire est par cela seul le peuple qui a le plus de vertus.

Ce n'est donc pas sans motif que nous avons donné à cette série de récits historiques le titre de *Civilisateur*.

II.

Mais on nous dit : Comment amener le peuple à étudier l'histoire, cette géographie fastidieuse et ténébreuse du temps?

C'est là en effet la difficulté à laquelle nous avons profondément réfléchi, et que nous tentons de résoudre par cette étude en arrière des temps révolus.

Nous nous sommes dit : « Le peuple est pauvre, « pauvre de deniers, plus pauvre encore de temps. « Obligé par les besoins de la vie d'employer la plus « grande partie des heures de sa journée au travail « manuel, afin de gagner avec l'honorable salaire « de ce travail le logement, la nourriture, le vête- « ment, le feu et l'eau, pour lui, pour la femme, « pour les enfants, pour les vieillards, pour les in- « firmes de la maison, il n'a ni le superflu néces- « saire à l'acquisition de ces livres, volumineux dé- « pôts des connaissances historiques, ni le temps « nécessaire pour feuilleter ces millions de pages « où les savants compulsent dans nos bibliothè- « ques, dont le catalogue seul est un abîme, ces « archives confuses de l'esprit humain. De là résulte, « pour le peuple, une ignorance profonde de sa « filiation sur la terre; il y passe sans savoir ce qui « y a passé avant lui, il n'y reconnaît pas ses pro- « pres traces, il y est pour ainsi dire étranger dans « son propre domaine. Le temps ne se compose « pour lui que de ce petit nombre de jours qu'il « mesure, courbé sur son sillon ou sur son métier, « entre le berceau où il dormait et le cimetière où « il va dormir, sans souci de ce qui fut avant lui sa « famille humaine, sans souci de ce qu'elle sera après

« lui. Triste et odieuse condition des classes popu-
« laires, exil sans veille et sans lendemain! »

Un artisan des plus aisés dans sa profession et des plus habiles parmi les artisans d'un faubourg de Paris, à qui nous parlions, il y a quelques jours, de cette rareté des heures que le peuple pouvait épargner sur le temps du travail pour le donner à son instruction, nous faisait le compte de l'emploi des moments de la semaine d'un menuisier : tout compté, il ne lui restait que trois heures à donner à la lecture par semaine. Que serait-ce si nous parlions à un laboureur? Quelques heures par semaine, voilà donc tout le capital de temps que le peuple peut dépenser, s'il est économe, sobre et studieux, pour se tenir, par une certaine instruction, au niveau des idées et de la civilisation de son siècle. Étonnez-vous, après cela, que l'esprit d'un peuple soit plus lent à se transformer que le granit à se composer ou à se pulvériser grain à grain dans le bloc de nos montagnes!...

III.

Qu'y a-t-il donc à faire pour nous tous qui désirons, à des points de vue divers, être les outils gratuits de la transformation morale du peuple, les distributeurs de ce pain de vie que nous avons

gratuitement reçu nous-même ? Deux choses : Premièrement, réduire tellement le prix des livres à l'usage des masses, que la nourriture de leur intelligence n'enlève pour ainsi dire rien à la satisfaction quotidienne de leurs besoins matériels, et qu'un bon ouvrier de nos villes, un bon laboureur de nos campagnes puissent, sans retrancher un morceau de pain aux enfants ou un tison au foyer de leurs vieillards, leur donner en même temps, dans quelques lectures à leur usage, la nourriture, la lumière, la consolation, la récréation de leur pensée. — La vie morale à 50 centimes par mois, par exemple; le tiers d'une obole par jour! le prix de deux journées de travail par an ! La caisse d'épargne de l'âme pour la famille entière du cultivateur, de l'artisan, de l'ouvrier ; le gros sou de cuivre que le moins riche jette de temps en temps à l'église dans le tronc des plus indigents que lui, aumône à laquelle il ne pense plus après l'avoir confiée à Dieu ; et ce petit tribut payé à l'intelligence du peuple, distribué par si imperceptibles parcelles entre tous les jours et toutes les semaines de l'année, que la mère de famille ne s'aperçoive même pas qu'il manque un denier à la bourse du ménage, pas plus qu'elle ne s'aperçoit qu'il manque une tranche de pain sous la nappe, quand elle en a rompu une bouchée pour l'orphelin qui pleurait à sa porte, et qui s'en va rassasié et reconnaissant.

IV.

Secondement, il faut réduire la morale, la science, la poésie, l'histoire, la civilisation pour le peuple en peu d'espace, comme on réduit en petit volume et en petit poids tout le bagage du voyageur, du piéton ou du soldat, pour proportionner ce strict nécessaire de la route aux forces de l'homme qui porte tout et qui marche à pied. Il faut lui distribuer et lui condenser ses lectures en un très-petit nombre d'heures par mois, par semaine, par jour, en sorte que telle étude qui nous coûte à nous des années ne lui coûte à lui que des minutes.

Voilà ce que nous essayons dans ce travail ; et nous commençons par l'histoire, parce qu'après avoir bien pensé, nous avons vu que l'histoire était de toutes les études humaines celle qui contenait le plus d'enseignements, de choses et d'idées dans le plus de faits ; parce que le *récit* est la forme la plus populaire et la plus entraînante de la persuasion ; parce que l'humanité tout entière est le sujet le plus intéressant pour l'humanité, et parce que le monde lui-même n'est au fond qu'un grand et perpétuel récit des siècles aux siècles, l'épopée des hommes, le poëme de Dieu !

V.

Tout homme, en effet, en passant sur cette terre, ne se fait-il pas éternellement en lui-même ces deux questions : « *D'où viens-je? où suis-je?* » Les philosophies et les religions lui répondent dans l'ordre surnaturel, sans toutefois que ces deux questions obstinées cessent de se renouveler de siècle en siècle par tout homme venant en ce monde.

Dans l'ordre de la civilisation purement humaine, l'homme se fait également ces deux questions : « *D'où viens-je? où vais-je?* » Le plus grand nombre n'a pas seulement le loisir d'écouter la réponse, et passe sans avoir rien su de ce mystère de son origine, de sa marche et de son but ; fils de famille dont l'héritage est immortel, et qui ne connaît ni ses titres ni ses aïeux.

A ceux qui, comme nous, ont le pain gagné et le temps d'écouter la réponse, l'histoire seulement répond. Nous voulons qu'elle réponde maintenant à tous. Nous voulons que nul ne vienne en ce monde et n'en sorte sans se rendre compte de la place qu'il y occupe dans le temps, de l'origine et de la filiation de sa race, du point de départ et de la marche des idées et des choses qui forment

ce qu'on appelle sa civilisation, des progrès successifs, interrompus, repris, croissants ou décroissants de cette civilisation, époque par époque, peuple par peuple, et pour ainsi dire homme par homme; nous voulons de plus que ce tableau complet de l'humanité, dessiné à grands traits pour les yeux du peuple, au lieu d'être un tableau analytique sans vie comme toute *chronologie,* sans intérêt comme tout *abrégé,* soit vivant comme un homme et palpitant comme un drame. L'intérêt est la véritable mnémonique du cœur humain. Il ne se souvient que de ce qui le remue et de ce qui le passionne. Or, qu'est-ce qui remue et qu'est-ce qui passionne les masses dans l'histoire? Sont-ce les choses ou les hommes? Ce sont les hommes, les hommes seuls : je vous défie de vous intéresser à une mappemonde ou de vous passionner pour une chronologie. Ces procédés abrégés et analytiques sont l'algèbre de l'histoire, elle glace en éclairant. Il faut laisser cette algèbre de la mémoire aux savants dans leur poussière de livres, qui, après avoir lu toute leur vie, et entassé dans leur répertoire des millions de faits, de noms et de dates, veulent se faire la table résumée de leur science, afin de pouvoir mettre à toute heure le doigt sur le chiffre d'une année du globe ou sur le nom d'une dynastie.

Le peuple des lecteurs ne procède pas ainsi ; il n'est pas érudit, il est pathétique. Il n'atta-

che aucune importance à ces *cartes* des siècles, à ces ramifications confuses de l'*arbre généalogique* de l'espèce humaine, qui noircissent sans profit la sphère historique d'autant de lignes entrecroisées que le compas du géographe en trace et entretrace sur l'épiderme de son globe. Non, le peuple va droit à un petit nombre de faits culminants qui dominent l'histoire comme les hautes chaînes de montagnes dominent et divisent les continents; il personnifie ces faits dans sa mémoire en un petit nombre de noms d'hommes supérieurs et véritablement historiques qui ont attaché leur âme, leur vie ou leur mort à ces faits, et si l'historien a l'art ou le don de bien entrer par la pensée dans l'esprit, dans le cœur, dans l'idée, dans la passion, dans la vie publique ou même dans la vie domestique de ces grands hommes, le peuple des lecteurs néglige avec lui tous les hommes et tous les événements secondaires, il s'identifie par la pensée, par l'admiration, par l'émotion, par les larmes, aux pensées, aux actes, aux vicissitudes, aux vertus, aux grandeurs, aux chutes, aux triomphes, aux supplices de ces grands acteurs de la tragédie humaine; il entre dans leurs destinées, il assimile son cœur à leur cœur, il y palpite des mêmes sentiments, il y saigne des mêmes blessures, il y brûle du même zèle pour le bien public, il s'y soulève des mêmes indignations contre le

crime heureux, il y venge les mêmes injustices, les mêmes ingratitudes, les mêmes persécutions du temps par les mêmes appels à la postérité...; et alors aussi le pays, le peuple, l'époque où ces grands aïeux de la famille humaine ont vécu, pensé, écrit, chanté, agi, les événements auxquels ils ont participé, prennent un corps, une âme, un visage, un nom, une individualité pour le lecteur. Le sentiment intéressé, passionné, ne fait plus qu'un avec la mémoire; la science a passé dans la fibre la plus intime du cœur, la médaille historique s'est imprimée toute chaude en nous; l'histoire était morte parce qu'elle s'était faite livre, et elle devient vivante parce qu'elle se fait homme. Telle est l'idée qui a suscité en nous ce plan.

VI.

Il y avait pour nous deux manières de l'exécuter: la première manière consistait à suivre, en écrivant, la vie de ces grands civilisateurs, l'ordre chronologique; à passer des premiers dans l'échelle des dates au second, puis au troisième, au quatrième, et ainsi de suite, en descendant pas à pas des temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

La seconde manière consistait à choisir comme au hasard, tantôt dans un siècle, tantôt dans un

autre : aujourd'hui aux Indes, demain en Égypte, à Athènes, à Rome, à Constantinople, à Londres, à Paris, des hommes supérieurs à ces différents âges et à ces différentes races, pour en dessiner la figure historique à notre public.

La première de ces méthodes semble incontestablement la plus naturelle et la plus instructive ; et ce serait, sans aucun doute, celle que nous aurions adoptée si nous faisions un cours au lieu d'écrire un livre. Mais la forme de livraisons successives, nécessitée par le peu de loisir et le peu de superflu de la classe laborieuse du peuple à laquelle nous nous adressons, a pour première condition de succès : l'intérêt. Sans intérêt, point de lecteurs ; sans masse de lecteurs, point de propagation de lumières, point d'effet moral produit sur la génération. Tout le monde craint l'ennui, mais surtout ceux qui n'ont pas le temps de s'ennuyer. Or, pour prévenir l'ennui, pour susciter l'intérêt, il est indispensable d'éviter la monotonie : il faut pour cela une certaine variété, un certain inattendu, un certain éveil de curiosité continu qui ne peuvent être produits que par un changement fréquent d'aspect dans les récits, dans les choses, dans les figures. Ce plaisir, cet attrait, cette curiosité, il faut les provoquer en eux par la mobilité de la scène ; il faut transporter les lecteurs, pour les empêcher de s'assoupir, d'un siècle à un autre, d'une

contrée à l'autre, d'un sage à un conquérant, d'un guerrier à un législateur, d'un poëte à un philosophe, d'un roi à un artiste, d'un fondateur de religion à un inventeur de métier. C'est ainsi que fit Plutarque, ce grand peintre de portraits sous tous les costumes, ce *Van-Dyck* de l'antiquité. C'est là le charme, mais c'est aussi l'imperfection de son livre : il fit des portraits, et non des tableaux; aucun lien ne groupe entre elles ses figures : tout est grand, mais tout est isolé. Il enseigne l'homme; l'histoire, nullement. C'est cet inconvénient que nous voulons éviter. Nous voulons que nos figures, éparses d'abord, et présentées une à une, sans ordre de date, aux regards du peuple, se groupent ensuite d'elles-mêmes à la fin du livre, de manière à former, non pas seulement des portraits, mais des tableaux. Pour cela nous n'aurons qu'une chose à faire, ce sera d'indiquer, par la date du siècle, la place dans laquelle le lecteur aura à classer le récit particulier dans le récit général, lorsque, des douze ou vingt-quatre publications de l'année, il composera un volume.

VII.

Grâce à ce procédé, l'homme laborieux saura

tout ce qu'il y a à savoir pour lui de véritablement important dans le passé du monde : les grands hommes et les grandes choses, les grandes ténèbres et les grandes lumières, les grandes perversités et les grandes perfections morales de son espèce; l'ensemble lui apparaîtra suffisamment à travers les pensées et les actes de ces individualités principales et culminantes dont la revue va passer devant lui. Sur cette carte vivante et palpitante du genre humain, il entreverra l'œuvre et le plan de Dieu dans l'humanité, comme il les entrevoit dans les éléments sur la carte morte du géographe. Il se comprendra lui-même dans ses ancêtres, comme il se comprendra d'avance dans ses fils. Il ne se découragera pas des lassitudes et des chutes, en considérant l'immensité de la route, les progrès de la marche, l'infini du but. Il saura que cette famille dont il fait partie s'avance éternellement avant lui, avec lui, après lui, vers des destinées providentielles qu'il dépend de lui d'accélérer par ses vertus ou de ralentir par ses vices. Tout ce qui a été pensé ou fait de beau ou de grand dans le monde se résumera dans son esprit; ses préjugés tomberont peu à peu avec ses ignorances. Il ne vivra plus en lui seul, ou dans ce milieu étroit de nation, de temps, de profession, d'espace, d'idées, dans lequel la nature le renferme pour quelques jours. Il vivra de la vie des âges tout entiers, parcelle sans doute, mais

parcelle qui comprend et qui contient le tout! Voilà l'effet de l'histoire bien personnifiée sur l'âme des hommes : elle les transforme et elle les épure : elle est la religion de la mémoire, comme la poésie est la religion de l'imagination, comme la logique est la religion du raisonnement; il faut une religion à toutes nos facultés, car toutes doivent monter à Dieu, pour lui reporter l'homme, l'homme, ce chef-d'œuvre ébauché par le Créateur, et que, pour comble de grandeur, il a chargé de s'achever lui-même par la liberté, par le travail et par la vertu!

VIII.

Or, pour donner ce spectacle du genre humain en action au peuple illettré, il n'est pas nécessaire, comme on le suppose, d'évoquer une multitude de noms et de personnages historiques des catacombes des bibliothèques. Non : le genre humain est vaste, mais il n'est pas infini. Cent acteurs principaux tout au plus suffisent pour représenter sous la plume de l'historien ce drame quelquefois varié, souvent uniforme, des vicissitudes humaines. Tout consiste à bien choisir les personnages.

Il y a deux manières aussi de les choisir : on peut les choisir à l'élévation et à l'importance de

leur rang conventionnel dans le monde, à la grandeur de leur race, à l'éclat de leur trône, à l'immensité de leur empire, à l'orgueil de leurs titres, au nombre de leurs sujets et de leurs armées. On peut les choisir, au contraire, à l'éclat de leur nature, à l'étendue de leurs idées, à l'influence de leur apparition sur l'esprit humain, à la grandeur personnelle de leur rôle, à la sainteté de leur mission sur la terre, à leurs travaux, à leurs persécutions, à leur supplices quelquefois, salaire des vérités qu'ils apportent au monde; on doit les choisir surtout à l'intérêt épique ou dramatique de leur vie. A ce titre même, plus un de ces grands acteurs du drame humain est méconnu, plus il est malheureux, plus il est victime, plus il y a de sueurs, de vicissitudes, de larmes et de sang dans son histoire, plus aussi il y a d'intérêt, d'amour, de passion et de culte dans le sentiment de la postérité pour lui, plus il se grave dans l'imagination. Sous ce point de vue du cœur humain, qui est celui des masses, *Socrate* est plus historique qu'*Alexandre, Christophe Colomb* que *Charles Quint*, le *Tasse* que les *Médicis* ou *François Ier*.

Ce sont là les caractères que nous avons recherchés dans nos figures historiques. Nous ne nions pas l'immense ascendant qu'ont donné le rang, le sceptre, l'épée, la puissance héritée de leurs dynasties aux chefs des nations et aux pasteurs des peu-

ples dans les temps antiques et modernes. La haute destinée est le piédestal des hautes influences; les mêmes facultés naturelles qui, placées en bas par la fortune, ne brillent que pour un cercle étroit dans la médiocrité d'une vie commune, placées en haut par la Providence, brillent pour le genre humain tout entier; une grande pensée meurt inactive dans un homme obscur et sans puissance, elle se réalise en grands résultats dans un homme couronné. Il faudrait être aveugle ou jaloux pour nier cette vérité. La situation des hommes est une des conditions ordinaires de leur action sur leurs semblables. Le rang est la prédestination de la gloire. Quand nous avons rencontré la valeur personnelle dans des souverains ou dans des législateurs couronnés, nous avons placé leurs figures au premier plan de l'histoire; mais, quand nous avons aperçu dans d'autres conditions obscures de la vie des hommes supérieurs par eux-mêmes, ordinairement négligés ou placés sur les derniers plans par les distributeurs de renommée, des révélateurs, des philosophes, des poëtes, des orateurs, des historiens, des artistes, des artisans, des martyrs victimes d'une foi utile au monde, nous avons restitué à ces grandeurs naturelles le rang et la portée qui leur appartiennent parmi les maîtres et les modèles de leur espèce. L'histoire, à notre avis, est comme le *Jugement dernier* de Michel-Ange : on n'y compa-

raît pas avec son costume, mais avec sa nature devant Dieu.

Nous le répétons donc, un petit nombre de personnages bien choisis suffisent pour faire passer toute la revue des temps connus devant les yeux et devant l'imagination des masses. Supposez que vous ayez la puissance d'exhumer seulement de leur tombeau et d'entretenir un moment dans leurs langues les figures historiques confuses et diverses que nous allons vous appeler au hasard, puis de les classer ensuite chacun à leur date et à leur rang dans les siècles, pour en recomposer chaînon par chaînon la longue chaîne des temps et des choses :

Moïse.
Homère.
Hérodote.
Christophe Colomb.
Alexandre.
Socrate.
Platon.
Cicéron.
Charlemagne.
Zoroastre.
Bossuet.
Saint Louis.
Cromwell.
Constantin.
Eschyle.
Périclès.
Pythagore.
Gutenberg.
Virgile.
Confucius.
Mahomet.
Cortez.
Annibal.
Montézuma.
Las Casas.
Le grand Anonyme, auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*.
Léon X.
Corneille.
Phidias.
Hippocrate.
Fénelon.

Godefroy de Bouillon.
Aristote.
Frédéric II.
Papin.
Mirabeau.
Mozart.
Sémiramis.
L'Hôpital.
Thucydide.
Pythagore.
Rustam, le héros des Indes.
Pierre le Grand.
Cyrus.
Le Dante.
Sophocle.
César.
Bacon.
Aristide.
Luther.
Milton.
Bayard.
Washington.
Marc Aurèle.
Démosthène.
Pompée.
Newton.
David.
Salomon.
Phocion.
Duguesclin.
Thémistocle.
Napoléon.
Saint Vincent de Paul.
Descartes.
Richelieu.
Racine.
Watt.
Léonidas.
Saint Augustin.
Charles Quint.
Mithridate.
Machiavel.
Xerxès.
Aureng Zeb.
J.-J. Rousseau.
Dioclétien.
Lycurgue.
Henri IV.
Marius.
Sylla.
Orphée.
Sésostris.
Cléopatre.
Scipion.
Alcibiade.
Timur Kan.
Gengis Kan.
Les grands Médicis.
Franklin.
Danton.
Attila.
Charlotte Corday.
Galilée.
Camoens.
Guillaume le Conquérant.
Marie Stuart.
Benvenuto Cellini.
Raphael.

Mme Roland.
Mme de Stael.
Catherine II.
Sapho.
Épictète.
Vittoria Colonna.
Guillaume Tell.
Byron, le poëte.
Jacquard, le mécanicien.
Goethe.
Buffon, le naturaliste.
Cuvier.
Cervantes.
Molière.
Gustave Adolphe.
Charles Ier.
Louis XVI.
Nelson.
L'Héloïse d'Abélard.
Bernard de Palissy, le potier de terre.
Jeanne d'Arc.
Tacite, etc., etc., etc.

En tout, cent ou cent cinquante noms, personnifications de l'âme et de l'action humaine? Croyez-vous qu'après un entretien de quatre ans avec ce concile des siècles, le lecteur superficiel n'ait pas une idée approximative de l'histoire universelle, plus étendue et plus vive qu'après avoir parcouru les pages froides et mortes d'un abrégé?

Si l'étendue et la variété des sujets entraînait l'auteur et le lecteur, et si la vie de chacun de ces personnages historiques prenait plus d'espace que nous lui en destinons sous notre plume, rien ne nous empêcherait de faire paraître au besoin un numéro tous les quinze jours, afin que ce cours ne durât pas plus de trois ou quatre années.

Par ce procédé, l'histoire n'est plus une étude, elle est une conversation; elle n'est plus une science, elle est un drame continu. Elle ne se re-

tient plus seulement par la mémoire, elle s'incorpore en nous par le sentiment. C'est le plus sûr des enseignements, l'enseignement par l'émotion.

IX.

Cet enseignement par la lecture sérieuse, c'est l'heure de l'entreprendre aujourd'hui dans le silence et dans l'attente qui suivent et qui précèden les grands écroulements du passé et le grand inconnu de l'avenir. L'esprit humain est d'autant plus attentif qu'il est plus indécis et plus en suspens entre ses pensées. Nous ne lui parlerons point de la politique du jour, mais de cette politique éternelle qui végète et qui grandit sous toutes les formes de gouvernement, parce qu'elle est indépendante des formes transitoires des institutions, parce qu'elle s'adresse à l'intelligence et non aux passions, et parce qu'elle a pour but la moralité et non l'opinion.

Quand le peuple aura parcouru et résumé avec nous tous ces hommes, il sera plus apte à comprendre, à grandir, à ennoblir et à civiliser son pays. Les nouvelles phases du monde moderne, en détruisant l'esclavage et en convoquant les masses à des participations plus larges à leurs propres destinées, font de la moralité et de l'instruction deux conditions nécessaires de la liberté. Ces deux

heureuses conditions de notre temps commandent aux philosophes et aux écrivains qui tiennent en main le miroir de la vérité de tourner en bas le côté lumineux, qu'ils tournaient jadis en haut. La lumière a assez monté, il est temps qu'elle redescende. La vérité s'est souvent faite homme, il est temps qu'elle se fasse foule. Nous savons combien cela est difficile. Le peuple et les écrivains n'ont pas parlé jusqu'ici la même langue, c'est aux écrivains de se transformer et de s'incliner pour mettre la vérité dans la main des masses. S'incliner ainsi, ce n'est pas abaisser le génie, c'est l'humaniser. « QUI L'HUMANISE LE DIVINISE. » Nous sentons notre insuffisance, mais nous nous efforcerons d'élever le style de nos récits jusqu'à ce chef-d'œuvre de l'art, la SIMPLICITÉ. La simplicité, langue universelle, qui renouvelle entre le riche et le pauvre, entre le savant et l'ignorant, entre le sage et l'enfant, ce miracle symbolique des premiers messagers de l'Évangile, qui ne parlaient qu'un seul idiome, et qui étaient compris par les disciples de toutes nations! *Prenez et lisez*, dirons-nous, comme le fils de l'horloger, aux familles des artisans les moins lettrées. Voilà l'histoire descendue des degrés poudreux des bibliothèques, dépouillée de sa pourpre et de sa pompe, et parlant la langue familière dans des récits sobres et clairs, avec vos femmes et vos enfants. Nous

essayons de nous faire son interprète. Nous avons chanté autrefois dans la langue des poëtes pour les heureux et les oisifs de la terre; nous avons parlé plus tard la langue des orateurs dans les tribunes des hommes d'État et dans les tempêtes civiles de la patrie. Plus humble aujourd'hui, et peut-être plus utile, nous ne rougissons pas d'apprendre la langue qui va à votre intelligence par votre cœur, et de nous faire simple avec les simples, et petit avec les petits.

X.

Mais, nous dit-on, de quoi sert l'histoire élémentaire aux hommes du travail et des humbles professions? Qu'ont-ils de commun avec vos héros, vos rois, vos philosophes, vos politiques? Qu'est-il besoin de connaître les jeux de la fortune, les catastrophes des empires, la conduite des choses humaines, pour forger son fer, conduire sa navette, tailler sa vigne, filer son fuseau?

— Sans doute, la foule n'a pas besoin de connaître l'histoire pour exercer un de ces métiers; elle n'en a pas besoin pour vivre; mais elle en a besoin pour penser. Et la pensée étant l'homme même, si vous voulez que votre foule soit composée d'hommes et non de machines humaines, donnez-

lui donc les éléments de la réflexion. L'histoire est peut-être le plus sain et le plus moralisateur de ces aliments. Elle développe dans le peuple la chose qui lui manque le plus : la conscience. Elle rend la Providence visible dans la rémunération et dans l'expiation infaillible du bien et du mal. Si elle est commentée par un esprit droit et religieux, un cours d'histoire est une leçon de justice et un véritable cours de conscience pour les nations.

XI.

Mais ce n'est pas seulement une leçon de justice et un cours de conscience populaire, c'est un cours d'enthousiasme pour le beau. Cet enthousiasme pour le beau moral est un des instincts les plus rapprochés de la vertu que Dieu ait donnés à l'homme. C'est l'aspiration involontaire et passionnée de l'âme vers les sommets de la perfection en toute chose; c'est le *sursum corda* du genre humain, qui fait monter les cœurs d'admiration en admiration jusqu'à Dieu, source et abîme de toute beauté. Cette faculté, comme toutes les autres, ne se fortifie dans les individus et dans les masses qu'en l'exerçant. Quel plus magnifique exercice de cet enthousiasme que l'histoire! On a dit avec raison que le milieu dans lequel nous vivions, au phy-

sique et au moral, modifiait au bout d'un certain temps notre tempérament et notre âme; si donc vous laissez vivre un peuple en société habituelle et exclusive avec cette philosophie triviale, ces instincts ignobles, ces héros cyniques, cette littérature immonde dont il est saturé dans ses ateliers et dans ses chaumières, que voulez-vous espérer de vos générations? Elles se succéderont comme des générations de vices, la stupidité au front, l'incrédulité dans le cœur, le ricanement sardonique sur les lèvres, des légendes infâmes dans l'imagination, des couplets cyniques dans la voix, le succès pour justice, la cupidité pour dieu, séditieuses dans la liberté, serviles dans le despotisme, honte d'elles-mêmes, de leur nation et de leur siècle!

Mais si vous les élevez, par l'histoire bien choisie et bien appropriée, à la contemplation des grandes œuvres de la Providence dans l'humanité, à l'intelligence des grandes destinées de l'homme en société sur la terre, à la compréhension des grandes lois religieuses ou civiles qui régissent le monde en le perfectionnant, et si vous les mettez en société habituelle, par vos récits, avec ces grands hommes, ces hommes vertueux, ces esprits supérieurs, ces héros, ces martyrs, ces sages, ces philosophes, ces poëtes, ces artistes qui, dans leur vie ou dans leurs œuvres, ont versé leur sang, leur sueur, leur âme, leur amour, leur patriotisme, leurs inspi-

rations, leurs paroles, dans ce fonds commun de grandeur, de désintéressement, de dévouement à leurs semblables, de génie, de piété, de générosité, qui fait la gloire et le titre de l'espèce; si vous inspirez ainsi à votre peuple la sainte religion de l'enthousiasme pour le nom, la pensée, les actes, les efforts, les revers, les morts même de ces types de l'humanité, ne doutez pas que vous aurez inspiré en même temps à vos enfants l'émulation de ressembler à ce qu'ils admirent, et que cet enthousiasme, qui ne semble au premier moment que la flamme de l'imagination, ne descende jusqu'au cœur, et n'y soit bientôt un foyer de moralité nationale. L'homme est imitateur, parce qu'il est perfectible. Ce qui lui manque le plus, ce ne sont pas des leçons, ce sont des modèles. Prenez-les dans l'histoire, et tenez-les sans cesse devant les yeux de vos enfants. Ces enfants deviendront un peuple, et ce peuple vous honorera en vous surpassant. Il portera votre nom à la postérité, et votre tribut de civilisation au suprême civilisateur!

XII.

On ne sait pas assez combien la foule, dont les débordements contiennent tant de dangers et de crimes, est impressionnable au beau, et combien un

de ses enthousiasmes renferme de magnanimité et de vertu. Qu'on me permette d'en citer un exemple, où je fus moi-même acteur et témoin, et qui n'est indigne d'aucune histoire.

Au moment où je proclamais, sur la place même des exécutions révolutionnaires, l'abolition de la peine de mort, et où je parlais au peuple frémissant et indécis pour lui faire accepter ce décret, désarmement des vengeances et amnistie mutuelle des partis, mes paroles furent coupées et mes regards distraits par un sourd tumulte sur ma droite, à quelques pas de moi. C'était un cadavre qu'on apportait à ce convoi de morts qui devait recevoir le lendemain les funérailles publiques. Le corps était celui d'un jeune homme de dix-huit ans, fils d'une pauvre veuve, qui avait été frappé par accident, trois jours avant, d'une balle de hasard échangée entre les combattants. Il était à demi recouvert par son manteau, qu'on avait jeté sur ses jambes ; un crucifix de cuivre était couché sur sa chemise ensanglantée à l'endroit du coup, vers la poitrine ; sa belle tête flottait au branle du brancard, entre quelques feuilles vertes de buis ou de laurier. Une femme suivait le corps en sanglottant dans le sentier que les porteurs s'ouvraient lentement et péniblement à travers cette foule. Arrivés au bord de la grille, auprès du perron, l'encombrement les empêcha d'accomplir jusqu'au bout leur pieux de-

voir. Ils s'arrêtèrent presque sous ma main. Un homme de cœur, secrétaire général de la municipalité de Paris, qui était en ce moment derrière moi, eut pitié de cette femme, obligée de faire ainsi, au milieu d'une multitude turbulente, la lugubre station des larmes auprès du corps nu de son enfant. Il fendit le groupe, et, prenant la femme par la main, il l'entraîna et la mit à l'abri des ondulation de la foule entre lui et moi.

Je continuais de haranguer la multitude, tantôt éclatant en applaudissements, tantôt retombant en formidable silence; quelques groupes à ma droite semblaient suspendus entre le désir d'être magnanimes et la peur d'être téméraires. Mon généreux voisin profita d'un de ces silences pour adresser quelques mots de bienveillance et de consolation à la femme en pleurs. « Vous comprenez? « lui dit-il : l'orateur va lire au peuple, et il s'ef« force de lui faire ratifier un des plus saints décrets « qui puissent faire pardonner par Dieu le sang fata« lement versé dans les luttes civiles : ce décret abo« lit à jamais la peine de mort dont les hommes en « révolution se frappaient tour à tour entre eux. Il « promulgue d'avance la tolérance des opinions, « le respect des vaincus, l'inviolabilité de la vie « humaine. — Oui, monsieur, je comprends, » s'écria la mère en se dressant sur la pointe des pieds pour voir le visage de son fils, et en portant plus

loin sa voix, comme si elle eût voulu faire entendre sa parole au mort; puis, élevant avec un geste de soudain enthousiasme ses deux mains vers le ciel: « Ah! reprit-elle, si mon pauvre enfant avait pu vi-
« vre assez pour avoir connaissance de ce décret,
« il aurait été heureux de mourir!... et pourtant il
« m'aimait bien! » ajouta-t-elle en fondant de nouveau en larmes.

Cette exclamation de la généreuse mère, et le témoignage qu'elle rendait ainsi des sentiments de son fils vivant sur le cadavre de son fils mort, arrachèrent aux groupes les plus rapprochés un cri d'admiration qui courut rapidement de bouche en bouche dans la foule; l'enthousiasme du beau la saisit, comme l'enthousiasme de l'humanité avait saisi la mère. Je repris ma harangue, la multitude s'émut et le décret fut emporté.

De pareils traits ne sont pas seulement des récits, ils sont des persuasions. Ils civilisent plus que l'esprit, ils civilisent le cœur; ils révèlent la beauté morale, et, en la montrant, il la font éclater et imiter. Si le fils de cette femme n'avait pas lu dans son enfance les récits qui enseignent la beauté de la grandeur d'âme, il n'aurait jamais donné à sa mère la pensée et le droit de répondre ainsi de lui; si la mère n'avait jamais lu l'Évangile, elle aurait demandé la vengeance, au lieu de demander la magnanimité au nom du cadavre de son enfant;

si ce peuple n'avait pas été ému d'enthousiasme pour la douleur, la résignation et la piété de cette mère, il n'aurait jamais applaudi.

Voilà l'histoire! Le fils meurt, la mère pardonne, le peuple grandit, l'historien écrit cette scène, et le niveau de civilisation, qui ne redescend plus de cette hauteur, s'élève d'une émotion, d'une larme et d'une vertu.

XIII.

Un mot maintenant sur le prétendu avilissement de la littérature, qui, selon certains esprits superbes, se ravale et déroge en se vulgarisant et en se monétisant à l'usage des classes les plus nombreuses et les moins lettrés. Voici, à cet égard, une lettre inédite adressée par moi, il y a peu d'années, à un ami qui m'exprimait ce doute. Cette lettre trouve ici sa place et son application :

« Je m'étais dit, dès mes plus jeunes années, en « visitant la Suisse, l'Allemagne, l'Écosse, en recevant l'hospitalité dans les plus pauvres chau- « mières des montagnes, en rencontrant presque « partout dans mes hôtes des familles de paysans « lettrées et artistes, en voyant dans la chambre « commune, à côté du poêle, la Bible, une petite

« bibliothèque de poëtes rangés sur un rayon de « sapin à côté des ustensiles de cuivre du ménage, « un cor de chasse, une flûte, un piano auprès de « l'armoire de noyer et de la huche au pain, en « écoutant le dimanche les fils ou les filles de la « maison lire, à haute voix, les belles ballades popu- « laires retouchées par Goëthe, Schiller, Burns, ou « épeler sur le clavier les célestes mélodies de Mozart; « je m'étais dit : Pourquoi n'en est-il pas de même « dans mon pays? Pourquoi le paysan et l'ouvrier « français n'ont-ils, dans leur chaumière ou dans « leur mansarde, que d'ignobles gravures coloriées, « attachées par un clou au mur enfumé, des can- « tiques où le nom de Dieu est aussi profané que « son image est défigurée sous les traits d'un vieil- « lard à face enluminée sur les vitraux d'une taba- « gie flamande, et des complaintes sur quelque vo- « leur ou sur quelque assassin célèbre, n'imprimant « pour tout idéal et pour tout sillon de poésie et « de gloire que les aventures du Juif-Errant ou les « exploits et la roue de Mandrin dans l'œil et dans « l'imagination de nos villages?

« Est-ce défaut de goût dans l'esprit du peuple? « Mais le peuple allemand n'a pas été doué par la « nature de plus de délicatesse d'impression que le « nôtre, et cependant il préfère ses grands poëtes à « ses brigands, mais le gondolier de Venise récite

« de mémoire les stances de l'Arioste; mais le pê-
« cheur napolitain chante les strophes de la *Jérusa-*
« *lem délivrée;* mais les rapsodes de l'Ionie et de l'ar-
« chipel grec gagnaient leur vie en allant, de port en
« port, dans les îles et sur les montagnes du conti-
« nent, psalmodier les poésies d'Homère; mais les
« Hébreux, dans leur captivité, s'asseyaient, comme
« le disent leurs annales, sur les rives des fleuves de
« Babylone, et pleuraient en se rappelant les uns
« aux autres les hymnes sublimes de leurs prophètes
« et de leurs rois, accompagnés de la harpe de Da-
« vid; mais les peuples de l'Inde apprenaient par
« cœur, dès leur enfance, les passages des grandes
« épopées, monuments de leur origine, de leur tradi-
« tion et de leur histoire; mais les trois cents millions
« d'habitants du céleste empire savent les maximes
« philosophiques de leur philosophe et de leur ré-
« vélateur Confutzee; mais les Arabes chantent en-
« core dans le désert de la Mésopotamie les récits
« amoureux et belliqueux d'Antar, l'Homère des ca-
« ravanes; mais les Persans assaisonnent, sous leur
« pauvres tentes, les vins de Chiraz des vers volup-
« tueux et sages de Shadi, l'Horace de l'Orient;
« mais les pèlerins mahométans qui vont visiter le
« tombeau du prophète à la Mecque lisent, suspen-
« dues aux murs du monument sépulcral, les plus
« belles poésies que l'année ou le siècle a inspirées
« à leurs écrivains sur le chaste amour, sur les char-

« mes d'une beauté accomplie, sur le cheval de « guerre, sur les armes, sur les exploits des guer- « riers, sur la charité religieuse, sur l'hospitalité in- « violable, sur la sagesse des barbes blanches, sur « les préceptes de la morale, sur les soixante et « dix mille vertus du nom de Dieu; mais le pas- « teur de Servie et de Dalmatie a ses chants popu- « laires; mais l'Écossais a son Ossian; mais l'Espa- « gnol lui-même a ses soupirs rimés, ses romanceros « chevaleresques et sa guitare. Le Français seul n'a « rien que son verre au cabaret et sa chanson avi- « née, plus grossière et plus cynique que son vin « même, pour charmer ses longues soirées d'hiver, « pour faire rêver sa femme à la lueur du foyer, « pour délier la langue de ses fils, et pour impri- « mer dans la tendre imagination de ses filles les « belles images de la nature, les saintes inspirations « de l'âme, les héroïsmes du cœur, les modèles des « mœurs, les grandeurs de Dieu!

« Est-ce misère? Mais les peuples que je viens « de citer ne sont pas plus riches que nous: la « chaumière de l'Highland, la tente de l'Arabe, la « hutte du Serbe n'ont pas plus de meubles ou de « loisirs que la maison de nos paysans, mille fois « moins que le logement des artisans de nos « villes. D'ailleurs, puisqu'ils ont assez d'argent « pour acheter du colporteur d'automne l'image

« grossière, la chanson courante, la complainte « du mois, ils en auraient assez pour acheter un « aliment aussi économique, mais plus sain, de « leur intelligence; une page d'Évangile ou une « page de Racine ne pèse pas plus sur une feuille de « papier qu'une page obscène ou qu'une chanson « à boire; une bonne idée ne coûte pas plus qu'un « scandale. Ce n'est donc pas l'indigence.

« Est-ce l'ignorance? Cela pouvait être autre- « fois, quand le peuple ne savait pas lire; mais, « depuis quinze ans que l'instutition de l'en- « seignement primaire dans nos hameaux a donné « à nos enfants du peuple ce sens de plus, le sens « intellectuel et moral, puisque le peuple peut « lire, pourquoi ne lit-il pas, ou pourquoi ne lit-il « encore que des choses indignes d'être lues? Pour- « quoi ne contemple-t-il que des images de nature « à souiller ou à dégrader ses yeux? Pourquoi la « littérature, la sculpture, la peinture, la gravure « et la musique du peuple en France sont-ils le « scandale, l'abrutissement, la honte de l'art?

« C'est que la littérature, la sculpture, la pein- « ture, la gravure et la musique ont été méprisées « jusqu'ici en France; c'est que l'art avait dédaigné « de se faire populaire, et que le peuple avait été « incapable jusqu'à nos jours de s'élever aux

« jouissances intellectuelles et moralisantes de « l'esprit. »

« Et pourquoi cela encore? C'est que, de tous « les pays de la terre, la France était peut-être le « pays où le peuple occupait le moins de place « dans la pensée de ceux qui cultivent les lettres et « les arts de l'esprit et de la main. Nous pensions, « nous dessinions, nous faisions des vers, nous « écrivions des opéras pour les cours; nous lais- « sions le cynisme et le vice peindre, écrire, graver, « chanter, ou plutôt hurler pour le peuple. La li- « berté croissante a changé tout cela et le changera « de jour en jour davantage. L'esprit qui montait « pour plaire aux sommités exclusivement élé- « gantes et lettrées du monde social descendra « maintenant pour souffler sur les masses et pour « les imprégner peu à peu du sentiment du beau, « du grand, du bon dans les arts. Nous élèverons « le niveau des âmes en élevant le niveau des es- « prits, nous créerons l'unité des intelligences. « C'est évidemment l'œuvre de ce siècle, l'œuvre « de Dieu. Heureux ceux qui la comprendront et « qui seront assez heureux pour y concourir!

« Je l'ai l'essayé de deux manières pour ma faible « part. J'ai fondé un journalisme populaire que « personne n'avait encore osé tenter jusqu'ici,

« journalisme grave, philosophique, politique « dans l'acception élevée du mot, tâchant d'in- « spirer au pays, par *des conseils* de tous les mois, « le véritable sentiment de sa dignité morale et de « ses devoirs dans la société. Ce journalisme ne « flattait ni ses ignorances, ni ses faiblesses, ni ses « passions ; il ne l'enivrait point par des espérances « chimériques, il ne jetait pas des brandons au feu « de ses haines ou de ses colères, il n'amusait pas « sa malignité oisive par des invectives contre son « gouvernement, par des facéties contre ses supé- « riorités, par des épigrammes contre les noms « qui honorent le siècle; il tâchait de leur infuser « les véritables grandeurs d'une nation, l'adoration « libre pour le Souverain des souverains, la véné- « ration pour les institutions qui relient la terre « au ciel, le temps à l'éternité, ses misères à ses « espérances, la paix, plus difficile et plus glo- « rieuse que la guerre entre les nations, la tolé- « rance entre les opinions, la fraternité pratique « entre les classes, la concorde entre les cœurs, « l'âme d'une véritable société, enfin.

« Tout le monde me prédisait que je tentais une « œuvre impossible, que le peuple laisserait tom- « ber à terre et foulerait aux pieds un journalisme « si peu approprié à sa nature jusqu'ici, pour se « précipiter exclusivement sur ces feuilles ordu-

« rières et envenimées où on lui sème la chimère,
« la discorde, l'envie, le sarcasme, la calomnie, la
« haine anonymes, comme les Orientaux sèment de
« l'*opium* dans l'air pour empoisonner l'atmo-
« sphère, afin que la masse se dessèche, s'énerve
« et meure à petit feu en le respirant. Eh bien, le
« peuple a trompé ceux qui avaient si mauvaise
« opinion de ses instincts et qui se croyaient
« incapables de choisir un aliment sobre, mais
« sain, de préférence à ces aliments savoureux,
« mais corrompus, qu'on lui jette. En quel-
« ques mois, *le Conseiller sévère, consciencieux*
« *du peuple*, est devenu le manuel de cent mille
« cultivateurs, artisans, ouvriers. Si les hommes de
« plus de talent et de plus de loisir que moi s'u-
« nissaient à mes efforts isolés et me prêtaient leur
« temps, leurs talents, leur génie, leur âme, pour
« multiplier ces conseils, et pour répandre tous
« les matins, au lieu de tous les mois, ces entretiens
« avec le public pour le tenir au courant des évé-
« nements, des connaissances qui lui sont utiles,
« des sciences, des livres, des choses, des hommes,
« des idées, le journalisme sérieux du foyer serait
« créé, la civilisation serait devenue populaire,
« l'ordre social serait expliqué, et, du moment qu'il
« serait expliqué, il serait inébranlable. Les ténè-
« bres et le chaos furent une même chose avant
« l'éclosion du monde matériel. Les ténèbres et le

« chaos se tiennent de même dans l'élaboration du « monde moral. Épurez donc l'intelligence des « masses, et vous aurez l'ordre, le grand jour et le « progrès des mœurs et des lois.

XIV.

« Ce qu'on peut faire ainsi par le journalisme « en initiant le peuple à la littérature, qui n'est « que le moyen de la civilisation, il faut le faire « pour l'intelligence et pour le sentiment des mas- « ses par l'histoire. Elle n'est que la pensée des « siècles recueillie dans quelques pages, des pièces « de monnaie d'un métal épuré qui contiennent « une immense valeur sous un petit poids. Il faut « des bibliothèques au peuple; il faut que ces bi- « bliothèques soient sous sa main, sous la main « de ses femmes, de ses vieillards, de ses jeunes « filles, de ses enfants, au coin de chaque foyer; il « faut qu'à ses heures de soirée, de pluie, d'hiver, « de chômage, de loisir de dimanche, il trouve, « sans se déplacer, dans sa famille, ce foyer de « cœur et de vertus, l'entretien honnête, élevé, « poétique, historique, politique, philosophique, « religieux, intéressant, touchant, attachant, avec « les esprits qui, dans tous les âges, ont le mieux « compris, le mieux senti, le mieux écrit, le mieux « chanté l'esprit et le cœur humain; il faut que ces

« livres soient les hôtes, les visiteurs, les convi-
« ves, les amis de la maison de l'artisan; il faut
« qu'ils y tiennent peu de place, qu'ils y coûtent
« peu de frais, qu'ils s'approprient aux mœurs, à
« la fortune, à la simplicité de la famille où ils sont
« admis; il faut même qu'ils y entrent gratis,
« comme l'air, le rayon, la bonne odeur du jardin
« y entrent. Quelques hommes de bien se réuni-
« ront et se diront : Faisons, à frais communs,
« une édition choisie, abrégée, châtiée, commen-
« tée en un petit volume, sur papier économique,
« en caractères peu coûteux, d'Homère, du Tasse,
« de Platon, de Tacite, de Cicéron, de saint Augus-
« tin, de Bossuet, de Fénelon, de Racine, de Cor-
« neille, de Rousseau, de Buffon, de Pascal, de
« Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand,
« de celui-ci, de celui-là, de tous ceux qui ont
« illustré l'humanité dans tous les pays et dans
« tous les siècles, philosophes, poëtes, historiens,
« orateurs, politiques, moralistes, romanciers; ré-
« duisons-la à la proportion du loisir et de l'intel-
« ligence moyenne du peuple; faisons de ces sta-
« tues des bustes et des statuettes de la gloire de
« l'esprit humain, qui puissent entrer par la porte
« de la chaumière et de la mansarde, et prendre
« place sur les tablettes de bois de la mère de fa-
« mille, entre le lit et la cheminée, sans obstruer
« la chambre; ce seront les meubles de l'esprit qui

« ne gêneront pas les meubles du ménage; la fa-
« mille s'en servira dans ses loisirs, dans ses tris-
« tesses, dans ses joies, dans ses piétés intérieures;
« tout homme riche ou pauvre, passant par la vie,
« dans quelque condition que ce soit, connaîtra
« les noms des grands hommes qui ont illustré,
« honoré, éclairé, servi, charmé l'humanité, l'his-
« toire des principales races de peuples qui ont
« possédé la terre, les œuvres résumées des philo-
« sophes, des poëtes, des moralistes, des contem-
« plateurs religieux qui ont laissé leurs pensées
« écrites en héritage, en domaine commun à leurs
« semblables.

« Comment s'étaient formés la langue, l'œil et
« le goût de cet admirable peuple athénien qui ju-
« geait lui-même les odes de Pindare, les tragédies
« de Sophocle, les discours de Démosthène, les
« délicatesses d'Aristophane, les doctrines éthé-
« rées de Platon, les tableaux de Zeuxis, les statues
« de Phidias? Par l'habitude qu'il avait contractée
« de vivre en communauté d'esprit et de sentiment
« avec ses grands hommes, par la communication
« de ce sentiment du grand, du beau et du su-
« blime dont il avait constamment les types, les
« modèles, les chefs-d'œuvre, les exemples sous
« les yeux. Ces grands orateurs entendus par le
« peuple dans les assemblées politiques, ces grands

« poëtes aux jeux olympiques ou au théâtre, qui était « alors une institution au lieu d'être une industrie, « les jardins d'Académus, où l'indigent assistait, « quand il le voulait, aux dialogues de Socrate, aux « leçons de Platon, les œuvres de ses peintres sus- « pendues pour lui dans ses temples, les statues « de ses sculpteurs dévoilées au Parthénon ou sans « cesse exposées à son admiration, étaient autant « d'éditions populaires de tous les chefs-d'œuvre « de l'esprit, de la sagesse ou de la main des hom- « mes. Grâce à ces éditions gratuites, ce peuple « était devenu, non un peuple de rois comme le « peuple romain, mais un peuple de philosophes, « de poëtes, de sages, d'artistes. Jamais l'esprit hu- « main n'était monté si haut, et, quand on veut en « calculer aujourd'hui la hauteur, c'est aux débris « qui nous restent de cette époque qu'il faut en- « core la mesurer.

XV.

« Eh bien, c'est à cette hauteur de civilisation « intellectuelle et artistique, perfectionnée encore « par l'abolition de l'esclavage, par l'égalité morale « des sexes, par la diffusion de tous les sentiments « religieux, que nous sommes appelés à porter « l'âme, les mœurs, le goût, la langue, les arts, de

« nos populations rurales ou industrielles. Voilà la « véritable égalité, la plus facile et la plus sainte « de toutes, l'égalité devant la civilisation. . . . .

. . . .

« J'ai eu des succès et des revers dans ma vie « d'écrivain. Au commencement de ma carrière, « les esprits éminents de mon époque, les femmes, « ces pressentiments vivants de la postérité, parce « qu'elles portent en elles le jugement inné des « œuvres d'art, dans cette sensibilité infaillible « comme la nature ; les jeunes gens dont les années « et les sophismes des écoles n'ont pas encore « oblitéré le sens moral ; les riches et les heureux « de ce monde, qui ont les loisirs et les raffine- « ments du goût exercé par le loisir ; les princes « qui aiment à décorer leurs noms de tous les « rayons de célébrités de leur siècle, les cours qui « demandent aux lettres une consécration et une « mémoire pour la postérité, favorisèrent d'un « salut de bienvenue et d'un sourire de bienveil- « lance mes premiers vers. Les grands noms histo- « riques, littéraires ou consulaires de mon pays et « de mes jeunes années, les Rohan, les Mont- « morency, les Talleyrand, les Lainé, les de « Serres, les Royer-Collard, les princes et les « princesses, les rois qui, comme Louis XVIII, « Alexandre et les souverains lettrés du Nord

« ou de la Toscane, s'honoraient d'être les pa-
« trons et quelquefois les émules des écrivains
« et des poëtes, ne dédaignèrent pas de m'é-
« lever jusqu'à leur entretien, et quelquefois jus-
« qu'à leur amitié. J'en ai gardé une respectueuse
« mémoire; je ne leur ai dû aucune faveur vénale
« de nature à dégrader les lettres de leur indépen-
« dance, cette véritable noblesse de l'esprit; mais
« je leur ai dû d'avoir été sollicité et élevé par eux
« à ces *commerces* d'esprit avec les hautes situa-
« tions et les hautes intelligences de mon temps,
« qui, comme le dit Cicéron, « font monter sans
« orgueil, font descendre sans abaissement, les pa-
« triciens et les *plébéiens* de la littérature, et font
« converser de niveau ceux que la nature a créés
« pareils par les goûts, inégaux seulement par les
« situations.

« Et maintenant, au terme de ma carrière litté-
« raire que je ferme moi-même avant l'âge de la
« lassitude, comme Rossini s'est sagement retiré
« dans son silence à Bologne avant d'avoir perdu
« une note de sa voix, mon ambition serait de re-
« cevoir, en bas, dans les rangs obscurs mais ho-
« norables du peuple, la naturalisation littéraire
« et poétique que j'ai reçue autrefois, en haut,
« dans les rangs supérieurs et élégants de la société
« lettrée. Oui, ce qu'on appelle risiblement la gloire

« des lettres, et qui n'est au fond que la modeste « popularité domestique d'un nom parmi d'autres « noms contemporains plus éclatants, serait pour « moi ceci :

« Laisser quelques pages de mes sentiments ou « de mes pensées en un petit volume sur la tablette « de la chaumière ou de la mansarde des ouvriers « des villes et des campagnes ;

« Être feuilleté le soir à la veillée, à la lueur de « la lampe du foyer, par les mains de la mère de « famille, de ses filles, de ses fils, comme un petit « catéchisme de cœur ;

« Être emporté comme un ami et récité par « fragments, le dimanche, dans les promenades que « la famille et les voisins font dans leurs blés ou « dans leurs vignes en fleurs ;

« Être en tiers avec l'ouvrier honnête, aisé, la-« borieux et sa compagne, quand ils vont, les jours « de fête, en été, goûter en plein air, hors de l'ate-« lier et loin de la ville, l'air libre, embaumé, pri-« mitif, qui renouvelle dans leur âme, comme « dans leur poitrine, le sentiment comme la respi-« ration et la vie ;

« Être bercé avec les petits meubles de terre et « les ustensiles de ménage des pêcheurs, dans la « chaloupe où la famille de matelots de nos côtes « va se promener sur la mer de Bretagne ou dans « les anses de la Méditerranée;

« Être enfoui avec le pain noir et les olives sa- « lées dans le sac de toile où le pâtre des Hautes- « Alpes et des Pyrénées renferme sa provision de « solitude, en allant dans la région des chamois « conduire ses troupeaux de moutons, de chèvres « ou de vaches qui ne reviendront qu'aux neiges « d'hiver;

« En un mot, devenir une part négligée mais « nécessaire du mobilier des pauvres gens, dans « toutes les professions diversifiées de la vie rurale, « pastorale, maritime ou sédentaire du peuple; « en un meilleur mot encore, être vulgarisé.

« C'est une ambition qui paraît, au premier « coup d'œil, aspirer à descendre, mais qui, en « réalité, aspire à monter, car il n'y a rien de plus « haut que l'âme d'une nation, et c'est faire partie « de l'âme d'une nation que de devenir la lecture, « la rêverie, la prière, l'entretien familier de la « foule honnête.

« L'or est l'or sous toutes les formes, il est vrai : « il garde en lingot comme en monnaie son éclat et « son prix ; mais son utilité varie cependant selon « sa masse, selon sa place dans le luxe et dans l'é- « change, et selon son usage dans la circulation. « Aimez-vous mieux être la dorure qui brille inu- « tilement sur le dais du trône, le lingot qui som- « meille immobile dans les caves des banques « publiques, que la petite pièce d'or monnayée qui « passe toujours active de petit trafic en petit trafic « dans les mains de la foule pour multiplier sa ri- « chesse et satisfaire à ses besoins du jour? Voilà la « question.

« Eh bien, pour moi, en matière de publicité « littéraire, cette question est jugée par mon cœur. « J'aime mieux être le modeste volume tenu dans « la main du vieillard, de la mère et de l'en- « fant qui l'ont payé d'une obole, que le magni- « fique *in-quarto* à tranches dorées, sur un beau « papier orné de gravures et relié de soie, immobi- « lisé sur les rayons de la bibliothèque de l'opu- « lence. J'aime mieux être la petite monnaie qui « achète pour un plus grand nombre d'hommes, mes « frères, le pain du jour ou le délassement du soir ; « cette monnaie vaut moins pour un seul, elle est « chère à un plus grand nombre ; et si vous multi- « pliez sa valeur par toutes les valeurs qu'elle a créées

« successivement dans le commerce de toutes les mi-
« nutes et dans les mains de cette multitude pendant
« une année, vous trouverez que la petite obole
« a rendu plus de services et représenté plus de
« bienfaits que le lingot. C'est tout le secret de la
« littérature populaire, et c'est aussi tout le motif
« et toute la gloire de cette modeste publication ! »

Je persiste encore aujourd'hui dans la pensée que m'inspirait, il y a deux ans, cette lettre : pour être admiré il faut monter ; pour être utile il faut descendre.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



JEANNE D'ARC.

ANNÉE 1400 DE J.-C.

DEUXIÈME LIVRAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

L'amour de la patrie est aux peuples ce que l'amour de la vie est aux hommes isolés; car la patrie est la vie des nations. Aussi cet amour de la patrie a-t-il enfanté, dans tous les temps et dans tous les

pays, des miracles d'inspiration, de dévouement et d'héroïsme. Comment en serait-il autrement? Les actes sont proportionnés à la force du mobile qui les produit. La passion du citoyen pour sa patrie se compose de toutes les passions personnelles ou désintéressées dont Dieu a pétri le cœur humain : amour de soi-même, et défense du droit sacré que tout homme venant en ce monde a d'occuper sa place au soleil sur la terre; amour de la famille, qui n'est que la patrie rétrécie et serrée autour du cœur de ses fils; amour du père, de la mère, des aïeux, de tous ceux de qui on a reçu le sang, la tendresse, la langue, les soins, l'héritage matériel ou immatériel, en venant occuper la place qu'ils nous ont préparée autour d'eux ou après eux sous le toit ou dans le champ paternel ; amour de la femme, que notre bras doit protéger dans sa faiblesse; amour des enfants, en qui nous revivons par la perpétuité du sang, et à qui nous devons laisser, même au prix de notre vie, le sol, le nom, la sûreté, l'indépendance, l'honneur national, qui font la dignité de notre race; amour de la propriété, instinct conservateur de l'espèce, qui incorpore à chaque homme un morceau de cette terre dont il est formé ; amour du ciel, de l'air, de la mer, des montagnes, des horizons, des climats âpres ou doux, mais dans lesquels nous sommes nés et qui sont devenus, par l'habitude,

des parties de nous-mêmes, des besoins délicieux de notre âme, de nos yeux, de nos sens; amour des mœurs, des langues, des lois, des gouvernements, qui nous ont, pour ainsi dire, emmaillottés dès le berceau, que nous pouvons vouloir modifier librement par notre propre lumière et par notre volonté nationale, mais dont nous ne devons pas permettre qu'on nous exproprie par la violence de l'épée étrangère, car la civilisation même, imposée par la force, est une servitude; et la première condition pour qu'un progrès social soit accepté par un peuple, c'est que ce peuple soit libre de le refuser.

En récapitulant par la pensée toutes ces passions instinctives dont se compose pour nous l'amour de la patrie, et en y ajoutant encore une passion naturelle à l'homme, la passion de sa propre mémoire, du souvenir de ses contemporains et de ses descendants, de la gloire de la postérité qui inspire et qui récompense dans le lointain les grands sacrifices, les dévouements jusqu'à la mort à son pays, on comprend que, de toutes les nobles passions humaines, celle-là est la plus puissante, parce qu'elle les contient toutes à la fois, et que, s'il y a dans l'histoire des efforts surnaturels à attendre de l'humanité, il faut les attendre du patriotisme

II.

Toutes les fois qu'un pareil sentiment monte jusqu'à l'enthousiasme dans un pays, les femmes l'éprouvent au même degré, et même à un degré supérieur aux hommes. La patrie ne leur appartient pas plus qu'à nous ; mais comme elles sont, par leur nature, plus impressionnables, plus sensibles et plus aimantes, elles s'incorporent plus personnellement, par tous leurs sens et par tout leur cœur, ce qui les entoure. Cette chère et délicieuse image de la patrie se compose, pour elles, de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs frères, de leurs époux, de leurs enfants, de leurs foyers, de leurs tombeaux, de leurs temples, de leurs dieux ; et elles s'y attachent comme les choses faibles aux choses fortes, avec d'autant plus d'enlacements et de frénésie, que quand ces appuis s'écroulent elles périssent avec leur soutien.

III.

Et puis (nos pères le savaient) la femme, inférieure par ses sens, est supérieure par son âme. Les Gaulois lui attribuaient un sens de plus, le sens divin. Ils avaient raison : la nature leur a donné deux dons douloureux, mais célestes, qui les

distinguent et qui les élèvent souvent au-dessus de la condition humaine : la pitié et l'enthousiasme. Par la pitié elles se dévouent, par l'enthousiasme elles s'exaltent. Exaltation et dévouement, n'est-ce pas là tout l'héroïsme? Elles ont plus de cœur et plus d'imagination que l'homme. C'est dans l'imagination qu'est l'enthousiasme, c'est dans le cœur qu'est le dévouement. Les femmes sont donc plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle. Les hommes s'arrêteraient à la vertu.

IV.

Toutes les nations ont dans leurs annales quelques-uns de ces miracles de patriotisme dont une femme est l'instrument dans les mains de Dieu. Quand tout est désespéré dans une cause nationale, il ne faut pas désespérer encore, s'il reste un foyer de résistance dans un cœur de femme, qu'elle s'appelle Judith, Clélie, Jeanne d'Arc, la Cava en Espagne, Vittoria Colonna en Italie, Charlotte Corday de nos jours. A Dieu ne plaise que je compare celles que je cite! Judith et Charlotte Corday se dévouèrent, mais elles se dévouèrent jusqu'au crime. Leur inspiration fut héroïque, mais leur héroïsme se trompa d'armes : il prit le poignard

du meurtrier, au lieu de saisir le glaive du héros. Leur dévouement fut célèbre, mais il fut flétri; c'est juste. Jeanne d'Arc ne s'arma que de l'épée de son pays. Aussi fut-elle pour son temps, non pas seulement l'inspirée du patriotisme, mais l'inspirée de Dieu

V.

Ces inspirations, dont les crédulités populaires font des merveilles, sont-elles des miracles surnaturels en effet, des évocations matériellement divines, appelant par leurs noms de jeunes filles dans la foule, pour leur donner la mission de sauver leur nation? Ou sont-elles simplement des miracles naturels, des sommations muettes de l'inspiration intérieure, des contre-coups épars et répercutés de l'impression d'un peuple entier résumant ses souffrances dans un seul cœur, son cri dans un seul cri, et opérant ainsi, par une seule main, le prodige du salut de tous? L'historien sérieux ne se pose seulement pas ces questions et ces doutes. S'il réprouve le sarcasme, cette impiété contre l'admiration, dont un grand homme a profané son génie en cherchant à profaner cette pauvre martyre de la patrie, il n'introduit pas dans l'histoire les puérilités de l'imagination populaire. Le miracle de l'héroïsme est plus grand que celui de la légende. Il

ne le discute pas, il le raconte. La critique tombe devant la sincérité d'une enfant. L'enthousiasme est un feu sacré. On n'analyse pas la flamme, on s'y éblouit et on s'y brûle. Voilà l'esprit dans lequel nous allons raconter cette histoire, plus semblable à un récit de la Bible qu'à une page du monde nouveau.

VI.

C'était en 1429. La France se décomposait avant d'avoir été achevée. Cette grande monarchie, qui n'était presque plus qu'une confuse fédération de vassaux indépendants et souvent rivaux de la couronne, était tombée en lambeaux et en anarchie. En perdant son unité, elle allait perdre son indépendance. Le ciel l'avait frappée de deux fléaux, une reine perverse et un roi insensé, un interrègne et une régence. Les interrègnes, dans une monarchie, sont des évanouissements de l'autorité; les régences sont les gouvernements de la faiblesse. Une seule de ces conditions suffit pour perdre une nation. Tout gouvernement est préférable à ces gouvernements sans possesseur, et disputés par l'intrigue ou par les armes entre des partis ambitieux.

Charles VI était roi de nom. Frappé de démence par la terreur qu'il avait éprouvée en échappant

avec peine à la mort dans une fête où ses compagnons de plaisir et lui s'étaient enduits d'étoupes et de résine pour imiter les brutes, et où quatre de ses courtisans avaient été consumés sous ses yeux, il languissait dans un idiotisme interrompu par des fureurs ou par des abattements qui le rendaient semblable à un enfant. Il avait épousé Isabeau de Bavière. Cette jeune reine, douée par la nature de la beauté des *Poppée* ou des *Théodora*, ces courtisanes élevées au trône par le vice, en avait aussi les légèretés, les perversités et les ambitions.

A peine cette jeune princesse était-elle montée sur le trône, qu'elle avait pressenti dans son mari la puérilité d'esprit qui devait bientôt dégénérer en démence. Livrée, par les mœurs corrompues de cette époque et de cette cour, au tourbillon des plaisirs les plus emportés, elle avait ressenti une passion coupable et politique pour le jeune duc d'Orléans, frère du roi. Ce prince, plus fait par son courage pour le trône, plus fait par sa grâce pour séduire le cœur d'une femme, avait partagé par inclination et par ambition cette ardeur. Une orgie nocturne, à la suite d'une mascarade, avait préludé au crime. Depuis cette époque fatale, le duc d'Orléans et la reine, unis de passion, de crime et d'intérêt, régnaient. Les grands vassaux, les oncles du roi, le duc de

Bourgogne, le duc d'Anjou, le duc de Bretagne, jaloux de ce règne qui leur enlevait l'exploitation du royaume, avaient entraîné dans leur cause le fils encore enfant du roi. Dans ces jours de férocité, qui rappelaient l'ancienne Rome par les meurtres, la nouvelle Italie par les conjurations, toutes les intrigues se dénouaient par des assassinats. Le duc d'Orléans, appelé une nuit sous un faux prétexte, et sortant du palais de la reine, est renversé de son cheval et frappé de treize coups de poignards par vingt hommes inconnus, qui laissent son corps sanglant dans la rue à la porte de son hôtel. La rumeur publique accuse le duc de Bourgogne du crime, le jeune Dauphin d'acquiescement, ses partisans de complicité. La reine, qui perd à la fois son amour et sa force, jure de laver ses larmes dans le sang du meurtrier. Elle se ligue avec le connétable d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans assassiné, contre le duc de Bourgogne. Les d'Armagnacs, famille sanguinaire, proscrivent, massacrent, et sont proscrits et massacrés tour à tour dans Paris. Servant et dominant à la fois la reine, leur instrument et leur victime, ils s'alarment de l'ascendant d'un nouveau favori, le jeune Boisbourdon. Ils osent l'immoler aux pieds de la reine, pour régner seuls en son nom.

Désespérée de la mort, furieuse du crime, humiliée du joug, Isabeau sacrifie ses ressentiments

passés à sa haine présente. Elle conspire avec le duc de Bourgogne la perte et la mort des Armagnacs, et lui vend à la fois leur sang et son cœur, en échange de la vengeance qu'elle attend de lui. Le duc de Bourgogne rentre à la faveur de cette trame dans Paris, immole les Armagnacs, satisfait et assujettit la reine, prend la tutelle du roi, combat dans les provinces contre les restes du parti contraire, unis aux Anglais. Les Français, ainsi déchirés en factions, succombent à la bataille d'Azincourt, qui livre la patrie au roi d'Angleterre sur les cadavres de la noblesse française. Sept princes de la maison royale sont ensevelis sur ce champ de bataille. Le fils aîné du roi meurt de douleur; son frère, du poison versé dans ses veines par les ennemis des Bourguignons. Le troisième fils du roi, maintenant Dauphin, devenu plus tard Charles VII, grandit dans cette alternative de mollesse et de proscriptions, qui rappellent Rome par le sang et les Gaules par la légèreté. Il s'essaye à gouverner avec les Armagnacs. Il affecte la lassitude de la guerre et la soif de la paix. Il décide avec peine le duc de Bourgogne à une entrevue, prélude d'une réconciliation générale des princes et des partis sur le pont de Montereau. Le duc, poursuivi par l'ombre de sa victime, le duc d'Orléans, hésite, et craint un piége dans son triomphe. On l'entraîne, il entre dans le pavillon de la conférence: il y tombe à l'ins-

tant sous la hache de Tanneguy du Châtel. Un cri d'horreur s'élève de toute la France, et surtout à Paris vendu aux Bourguignons. On accuse le Dauphin, innocent du crime des Armagnacs, qui avaient frappé seuls, pour prévenir la réconciliation des deux princes. Isabeau, qui accuse elle-même son fils, se fait enlever par les Bourguignons de la captivité où la retenaient les Armagnacs à Tours. Les Bourguignons et la reine se liguent avec les Anglais, maîtres de la moitié du royaume. Elle rentre avec eux dans Paris, sur les cadavres de deux mille Parisiens immolés à la vengeance de Montereau. Elle donne sa fille à Henri V, roi d'Angleterre. Les Parisiens, ivres de la popularité du nouveau duc de Bourgogne, proclament, à l'instigation de ce vassal, le roi d'Angleterre régent pendant la vie de Charles VI, et roi de France après la mort de l'insensé.

Le Dauphin, proscrit par ses oncles et par sa mère, erre de province en province, déclaré coupable d'un crime qu'il n'a pas commis. Le roi d'Angleterre vient prendre possession de la régence à Paris. Deux Frances, deux rois, deux régences, deux armées, deux gouvernements, deux nations, deux noblesses, deux justices sont face à face; père, fils, mère, oncles, neveux, concitoyens, étrangers, se disputent le droit, le sol, le trône, les villes, les dépouilles, le sang de la nation. La mort enlève le roi d'Angleterre à Vincennes; Charles VI le suit au tombeau, père de

douze enfants d'Isabeau, et ne léguant le royaume qu'à l'étranger et à l'anarchie. Le duc de Bedford prend insolemment la régence au nom de l'Angleterre, poursuit la poignée de nobles qui veulent rester Français avec le Dauphin, les défait à la bataille de Verneuil, exile la reine, devenue un embarras de règne après avoir été un instrument d'usurpation; il concentre les armées de l'Angleterre, de la France et de la Bourgogne autour d'Orléans, défendue par quelques milliers de partisans du Dauphin, et qui contient presque seule ce qui reste du royaume de France. Les terres sont ravagées sur tout le territoire par le flux et le reflux de ces bandes tantôt amies, tantôt ennemies, et qui se chassent comme le flot le flot, en ravageant les moissons, en brûlant les villes, en dispersant, en pillant, en violant, en massacrant les populations. Pendant cet évanouissement de la patrie, le jeune Dauphin, tantôt réveillé par les cris du peuple, tantôt assoupi dans les plaisirs de son âge, s'enivrait d'amour pour Agnès Sorel au château de Loches. Cette maîtresse adorée d'un jeune roi sans royaume rougissait pour elle-même et pour lui d'un bonheur sans gloire. Ayant fait venir, une nuit, un devin dans le château pour interroger la fortune sur sa destinée en présence du Dauphin, le devin, pour flatter son cœur ou son ambition, lui prophétisa qu'elle serait un jour l'épouse du plus grand roi de la terre.

« S'il en doit être ainsi, dit Agnès Sorel en se levant « et en s'adressant au Dauphin, il faut que je sorte, « et que j'aille de ce pas épouser le roi d'Angle- « terre; car, en la langueur qui vous enchaîne ici, « je vois trop que vous ne serez pas longtemps le « roi de France. » Le Dauphin versa des larmes de honte, surmonta son amour et reprit la campagne. Seul prince peut-être en qui l'amour ait conseillé le devoir et réveillé la vertu. Ainsi, le roi cherchant en vain ses sujets dans son peuple, le peuple cherchant en vain son roi dans la monarchie, le Français cherchant en vain une patrie dans la France: tel était l'état de la nation, quand la Providence lui révéla son salut dans une enfant.

VII.

Il y avait en ce temps-là à Domrémy, village de la haute Lorraine champenoise, sur le penchant boisé des Vosges, non loin de la petite ville de Vaucouleurs, une famille dont le nom était *d'Arc*. Le père de famille était un simple laboureur, mais un laboureur qui cultivait son propre héritage, et dont le toit, possédé et bâti par ses pères, devait appartenir à ses fils. Si l'on en juge par les mœurs et par les habitudes domestiques de la famille, il y avait dans cette maison de paysans le loisir et la piété que donne l'aisance, et cette noblesse de cœur

et de front qu'on retrouve dans ceux qui cultivent la terre paternelle plus que dans ceux qui travaillent dans l'atelier d'autrui, parce que la possession d'un coin de terre, quelque petit qu'il soit, conserve au paysan l'indépendance de l'âme, en lui faisant sentir qu'il tient son pain de Dieu. Le père s'appelait Jacques d'Arc; la mère, Isabelle *Romée,* surnom qu'on donnait dans ces contrées aux pèlerines qui étaient allées à Rome visiter les pieux tombeaux des martyrs.

Ils avaient trois enfants: deux fils, l'un nommé Jacques comme son père, l'autre Pierre d'Arc, et une seule fille venue au monde après ses frères, et qui portait le nom de Jeanne, bien que sa marraine lui eût donné aussi le nom de Sybille.

Un soc de charrue, armoirie du laboureur, était grossièrement sculpté sur le linteau de pierre au-dessus de la porte de la chaumière.

Le père et les deux fils cultivaient les champs. Ils soignaient les attelages de leurs charrues, dans cette contrée où on laboure avec des chevaux aussi propres à la guerre qu'au sillon. La mère restait à la maison pour garder le seuil et surveiller le foyer. Elle était assez riche pour s'occuper seulement des soins domestiques et intérieurs, sans tenir elle-même la faucille et sans se charger du fardeau des gerbes. Elle élevait sa fille dans la même condition de loisir qu'elle avait elle-même chez son mari. Bien

que Jeanne, dans sa première enfance, jouât et s'égarât au bord des bois avec les petites filles du village, sa mère ne l'employa jamais comme bergère à garder les troupeaux. Elle ne savait ni lire ni écrire, et ne pouvait lui enseigner ce qu'elle ignorait; mais elle l'entretenait de choses honnêtes et pieuses, qu'une mère de famille verse par tradition dans la mémoire de son enfant. Elle lui apprenait à coudre avec cette perfection qui est l'art domestique des jeunes filles depuis l'antiquité. Jeanne était devenue si habile dans ces travaux sédentaires de l'aiguille, qu'aucune matrone de Rouen, dit-elle elle-même, n'aurait pu rien lui remontrer de plus de ce métier où Rouen excellait alors. Elle filait aussi les toisons ou le chanvre à côté de sa mère. Elle recevait d'elle seule les instructions de l'église. « Aucune fille de son âge et de sa condi-« tion, dit une de ses compagnes interrogée sur « cette enfance, n'était tenue plus amoureusement « dans la maison de ses parents. Que de fois j'al-« lai chez son père! Jeanne était une fille simple « et douce. Elle aimait à aller à l'église et aux saints « pèlerinages. Elle s'occupait du ménage comme les « autres filles. Elle se confessait souvent. Elle rou-« gissait de honte honnête quand on la raillait sur « sa piété, et sur ce qu'elle aimait trop à prier dans « les sanctuaires. Elle était aumônière et charitable. « Elle soignait les enfants malades dans les chau-

« mières voisines de la maison de sa mère. » Un pauvre laboureur du pays disait à ses juges se souvenir d'avoir été veillé ainsi par elle quand il était enfant.

VIII.

« Gracieuse de visage, elle croissait leste et forte « de ses membres. Dans ces temps où les femmes « ne faisaient route qu'à cheval, elle allait, enfant, « avec ses frères, conduire les poulains de son père « dans le préau du château des Isles, où on les en- « fermait, de peur des gens de guerre. Il est vraisem- « blable que c'est ainsi qu'elle se familiarisa avec « les destriers, que nulle main d'homme ne mania « plus hardiment depuis. Elle raconte aussi qu'elle « allait quelquefois avec les jeunes filles du village « à la lisière des bois qui bordaient les champs, sous « un grand chêne qu'on appelait dans le pays l'*ar* « *bre des Fées;* que sous ce chêne il y avait une « fontaine; que son eau avait la renommée de gué- « rir les fièvres et maladies; qu'elle en avait puisé « comme les autres à cette intention; que les mala- « des, après leur guérison, avaient l'habitude d'aller « s'asseoir et se délasser sous son ombre; que les « fleurs de mai croissaient autour de la source, et « qu'en temps d'été elle les cueillait avec ses com- « pagnes pour en tresser des chapeaux à la statue

« de la Notre-Dame de Domrémy. La fille de sa « marraine lui disait que les fées ou les dames ap« paraissaient par aventure en ce lieu, et qu'elle« même les avait vues. Quant à Jeanne, elle ne les avait « jamais vues. Mais il est bien vrai que les jeunes « filles suspendaient des chapelets de fleurs aux bas« ses branches de l'arbre; qu'elle avait fait comme « les autres; que quelquefois ses compagnes em« portaient les bouquets en s'en allant, que d'autres « fois elles les laissaient sur l'arbre; que, depuis le « moment où elle avait conçu l'inspiration de déli« vrer la France, elle n'allait presque plus jamais « s'ébattre ainsi sous le chêne des Fées; qu'elle « peut y avoir dansé avant son âge de raison avec les « enfants, et surtout chanté; mais qu'elle ne croit pas « y avoir dansé une seule fois depuis; qu'il y avait « aussi, en face de la porte de son père, un autre « bois voisin de sa maison, mais qu'il n'y avait pas « là d'apparitions; qu'à l'époque où sa mission lui « fut révélée, son père lui avait bien dit, en la gron« dant, que le bruit courait qu'elle avait pris ses « inspirations sous l'arbre des Fées; qu'elle lui avait « répondu que cela n'était pas; qu'un prophète du « pays disait bien que du bois Chenu sortirait une « jeune fille qui ferait des merveilles, mais qu'à « cela même elle n'avait pas donné foi !... »

Ces souvenirs de son enfance lui complaisaient à rappeler dans sa prison. Elle s'y réconfortait comme

d'une fraîcheur de son matin ; et elle écrivait ainsi, sans le savoir, ces années obscures de sa vie dans lesquelles on aime à percer du regard, pour voir de quelle obscurité est sortie la gloire, et de quelle félicité le martyre.

Un de ces prophètes populaires qui sèment les rumeurs de l'avenir à tout vent, bien sûrs que la crédulité naturelle aux âges d'ignorance les recueillera, l'enchanteur Merlin, fameux dans les poëmes de l'Arioste, avait écrit que les calamités du royaume viendraient d'une femme dénaturée, et que le salut viendrait d'une jeune et chaste fille. Ce bruit remuait l'imagination du peuple dans ces provinces, et pouvait susciter dans l'esprit de chaque jeune vierge la pensée involontaire de réaliser en elle la prophétie.

La beauté méditative et recueillie de Jeanne, en attirant les yeux des jeunes hommes, intimidait la familiarité. Plusieurs cependant, charmés de sa grâce et de sa modestie, la demandèrent à ses parents. Elle s'obstinait à rester seule et libre, on ne sait par quel pressentiment qui lui disait sans doute qu'elle aurait à enfanter un jour, non une famille, mais un royaume. L'un de ses prétendants, plus passionné, osa réclamer son cœur comme un droit, jurant en justice qu'elle lui avait promis sa foi de mariage. La pauvre fille hon teuse, mais indignée, comparut à Toul devant les

juges, et démentit par serment ce calomniateur par amour. Les juges reconnurent le subterfuge, et la renvoyèrent libre à la maison.

IX.

Pendant que sa beauté charmait les yeux, le recueillement de sa physionomie, la méditation de ses traits, la solitude et le silence de sa vie étonnaient son père, sa mère et ses frères. Rien des langueurs de l'adolescence ne trahissait en elle son sexe : elle n'en avait que les formes et les attraits. Ni la nature ni le cœur ne parlaient en elle. Son âme, retirée dans ses yeux, semblait plutôt méditer que sentir. Pitoyable et tendre cependant, mais pitoyable et tendre d'une pitié et d'une tendresse qui embrassaient quelque chose de plus grand et de plus lointain que son horizon. Elle priait sans cesse, parlait peu, fuyait les compagnies de son âge. Elle se retirait ordinairement à l'écart, pour travailler à l'aiguille, dans une enceinte close, sous une haie derrière la maison, d'où l'on ne voyait que le firmament, la tour de l'église, le lointain des montagnes. Elle semblait écouter en elle des voix que le bruit extérieur aurait fait taire.

Elle n'avait encore que huit ans, que déjà tous ces signes de l'inspiration s'étaient manifestés en elle. Elle ressemblait en cela aux sibylles antiques,

marquées dès l'enfance d'un sceau fatal de tristesse, de beauté et de solitude parmi les filles des hommes; instruments d'inspiration réservés pour les oracles, et à qui tout autre emploi à leur âme était interdit. Elle aimait tout ce qui souffre, les animaux, ces intelligences douées d'amour pour nous, et privées de paroles pour nous le communiquer. Elle était, disent ses compagnes, miséricordieuse et douce pour les oiseaux. Elle les considérait comme des créatures condamnées par Dieu à vivre à côté de l'homme dans des limbes indécises, entre l'âme et la matière, et n'ayant de complet encore dans leur être que la douloureuse faculté de souffrir et d'aimer. Tout ce qui était mélancolique et infini dans les bruits de la nature, l'attirait et l'entraînait. « Elle se plaisait telle-« ment au son des cloches, dit le chroniqueur, qu'elle « promettait au sonneur des écheveaux de laine pour « la quête d'automne, afin qu'il sonnât plus long-« temps les *Angelus*. »

Mais elle s'apitoyait surtout sur le royaume de France et sur son jeune Dauphin, sans mère, sans pays et sans couronne. Les récits qu'elle entendait faire tous les jours par les moines, les soldats, les pèlerins et les mendiants, ces nouvellistes des chaumières en ce temps-là, remplissaient son cœur de compassion pour ce gentil prince. Son image s'associait, dans l'esprit de la jeune fille, aux calamités de sa patrie. C'était en lui qu'elle la

voyait périr, en lui qu'elle priait Dieu de la ressusciter. Son esprit était sans cesse tendu de cette rêverie et de cette tristesse. Faut-il s'étonner qu'une telle concentration de pensée dans une pauvre jeune fille ignorante et simple, ait produit enfin une véritable transposition de sens en elle, et qu'elle ait entendu à ses oreilles les voix intérieures qui parlaient sans cesse à son âme? Il y a si près de l'âme aux sens dans notre être, que si les sens trompent et troublent l'esprit par leur exaltation et leur désordre, l'esprit, de son côté, trompe et trouble facilement les sens. Ces visions et ces auditions merveilleuses, bien qu'elles puissent être illusions, ne sont pas mensonges pour ceux qui les éprouvent et qui les racontent. Merveilles sincères, elles sont phénomènes, quoiqu'elles ne soient pas prodiges. Il est difficile à l'homme, plus encore à la femme, quand ils sont préoccupés jusqu'à la passion d'une idée ou d'un doute, quand ils s'interrogent et qu'ils s'écoutent en dedans, de distinguer entre leur propre voix et les voix du ciel, et de se dire: « Ceci est de moi ; ceci est de Dieu. » Dans cet état, l'homme se rend à lui-même ses propres oracles, et il prend son inspiration pour divinité. Les plus sages des mortels s'y sont trompés comme les plus faibles des femmes. L'histoire est pleine de ces prodiges. L'Égérie de Numa, le *génie* familier de Socrate, n'étaient que l'inspiration écoutée à la place

des dieux dans leur âme. Comment une pauvre bergère d'un village hanté par les fées, nourrie de ces révélations populaires par sa mère et par ses compagnes, aurait-elle douté de ce que Socrate et Platon consentaient à croire? La candeur fut le piége de sa foi, son inspiration eut les vertiges de son âge, de son sexe, de son époque, de sa crédulité. Elle crut à des voix, des visions, des prodiges; mais l'inspiration elle-même fut la merveille, et le patriotisme triomphant atteste du moins en elle la divinité du sentiment et la vérité du cœur.

X.

Elle entendit longtemps ces voix avant d'en parler même à sa mère. Un éblouissement de ses yeux les lui faisait présager par une explosion de douce lumière qu'elle se figurait découler du ciel. Tantôt ces voix lui recommandaient la sagesse, la piété, la virginité; tantôt elles l'entretenaient des plaies de la France et des gémissements du pauvre peuple. Un jour, à midi, dans le jardin où elle était seule, sous l'ombre du mur de l'église, elle entendit distinctement une voix mâle qui l'appela par son nom, et qui lui dit: « Jeanne, lève-toi; va au secours du Dauphin, « rends-lui son royaume de France! »

L'éblouissement fut si céleste, la voix si distincte, et la sommation si impérative, qu'elle tomba sur

ses genoux, et qu'elle répondit en s'excusant : « Com-
« ment le ferais-je, puisque je ne suis qu'une pauvre
« fille, que je ne saurais ni chevaucher, ni conduire
« des hommes d'armes? »

La voix ne se contente pas de ces excuses : « Tu « iras, dit-elle à Jeanne, trouver le seigneur de « Baudricourt, capitaine pour le roi à Vaucou- « leurs, et il te fera conduire au Dauphin. Ne crains « rien; sainte Catherine et sainte Marguerite vien- « dront t'assister. »

A cette première vision, qui la fit trembler et pleurer d'angoisse, mais qu'elle garda encore comme un secret entre elle et les anges, d'autres succédèrent. Elle vit saint Michel armé de la lance, vêtu de rayons, vainqueur des monstres, tel qu'il était peint sur le tableau d'autel de son hameau. L'archange lui dépeignit les déchirements et les asservissements du royaume. Il lui demanda compassion pour son pays. Sainte Marguerite et sainte Catherine, figures divines et populaires dans ces contrées, se montrèrent dans les nues comme il lui avait été annoncé. Elles lui parlèrent avec des voix de femme, adoucies et attendries par l'éternelle béatitude. Des couronnes étaient sur leurs têtes; des anges, pareils à des dieux, leur faisaient cortége. C'était tout le poëme du paradis entr'ouvert à ses yeux. Son âme, dans ce divin commerce, oubliait la rigueur de sa mission, et s'abîmait dans les délices de ces

contemplations. Quand ces voix se taisaient, quand ces figures se retiraient, quand ce ciel se refermait, Jeanne se retrouvait baignée de pleurs. « Ah ! « que j'aurais voulu, dit-elle elle-même, que ces « anges m'eussent emportée avec eux !..... » Mais sa mission terrible ne le voulait pas ainsi. Elle ne devait être emportée où elle aspirait que sur les ailes de flamme de son bûcher.

XI.

Ces entretiens, ces sommations, ces délices, ces angoisses, ces délais, durèrent plusieurs années. Elle avait fini par les confesser à sa mère. Le père et les frères en étaient instruits. La rumeur en courait dans la contrée. Sujet de merveille pour les simples, de doute pour les sages, de sarcasmes pour les méchants, de rumeurs pour tous.

En ce même temps la même idée et les mêmes visions travaillaient, en d'autres pays, d'autres filles et d'autres femmes. Quand le peuple n'espère plus des hommes pour son soulagement, il se tourne aux miracles. Il y avait contagion de merveilles et de révélations. Une femme du Berry, nommée Catherine, voyait des dames blanches, à robes d'or, qui lui ordonnaient « d'aller par les villes demander « des subsides et des hommes d'armes pour le Dau- « phin. Il fallait que le Dauphin lui donnât des

« écuyers et des trompettes pour proclamer par-
« tout qu'on lui devait apporter les trésors enfouis,
« et qu'elle saurait bien les découvrir. » Ainsi, quand un miasme est dans l'air, tout le monde le respire. La pitié de la France, la tendresse pour le Dauphin, la haine contre les Bourguignons, l'horreur de la domination étrangère, fanatisaient les femmes. Toutes entendaient le cri de la terre, quelques-unes les voix d'en haut. De plus, les poëtes, les romanciers et les conteurs ambulants du moyen âge avaient habitué les imaginations aux rôles belliqueux joués par des femmes, ainsi qu'on le retrouve dans le *Tasse* et dans *Arioste*. Elles suivaient leurs amants aux croisades, leur servaient de pages ou d'écuyers, revêtaient l'armure, maniaient le coursier, versaient leur sang pour leur Dieu, pour leur patrie, ou pour leur amour. Ces déguisements de la femme sous la cuirasse donnaient aux guerres, même civiles, le caractère de chevalerie, les aventures touchantes et le merveilleux romanesque qui faisaient songer les enfants, et qui devaient produire de fréquentes imitations. Il se rencontre toujours un être d'exception pour réaliser ce qui est imaginé par tous. L'idée d'une jeune fille conduisant les armées au combat, couronnant son jeune roi et délivrant son pays, était née de la Bible et du fabliau à la fois. C'était la poésie des veillées de village. Jeanne d'Arc en fit la religion de la patrie.

XII.

Son père, homme d'âge et austère, entendit avec peine ces bruits de visions et de merveilles sous son toit de paysan. Il ne croyait point sa famille digne de ces faveurs dangereuses du ciel, et de ces visites d'anges et de saintes qui faisaient causer ses voisins. Toute relation avec les esprits lui était suspecte, à une époque surtout où la crédulité superstitieuse attribuait tant de choses aux mauvais esprits, et où l'exorcisme et le bûcher punissaient de feu tout commerce avec le monde invisible. Il attribuait ces mélancolies et ces illusions de sa fille à des désordres de santé. Il désirait la marier, afin que l'amour d'un époux et des enfants apaisât son âme, et que les distractions de la mère de famille fissent évaporer ces imaginations de l'enfant. Il poussa quelquefois l'incrédulité jusqu'à la rudesse, et dit à Jeanne que, « s'il apprenait qu'elle « donnât créance à ses prétendus entretiens avec « les esprits tentateurs, et qu'elle se mêlât aux « hommes de guerre, il aimerait mieux qu'elle fût « noyée par ses frères, ou qu'il la noierait lui-même « de ses propres mains. »

XIII.

Ce déplaisir de sa mère et ces menaces mêmes de son père n'étouffaient ni les visions ni les voix. Obéissante en toute autre chose, Jeanne désirait obéir même en ceci : mais l'inspiration était plus obstinée que la volonté. Le ciel devait être obéi avant les hommes, et le prodige était pour elle plus impérieux que la nature. Elle gémissait de désobéir, et suppliait Dieu de lui épargner ces efforts qui déchiraient son cœur. Elle espérait bien obtenir plus tard le congé et le pardon de ses parents, comme, en effet, ils lui pardonnèrent quand sa gloire eut justifié à leurs yeux sa désobéissance. L'inspiration est comme le génie: on ne le couronne qu'après l'avoir combattu.

XIV.

Mais il y avait à côté de Jeanne un homme de son sang, ou plus simple, ou plus tendre, ou plus enthousiaste de nature que son père, dans le sein de qui la pauvre inspirée trouvait créance, ou du moins pitié. C'était son oncle, dont l'histoire aurait dû conserver la figure et le nom, car il fut le premier croyant à sa nièce et le premier complice de son génie. Ces seconds pères, dans les familles, sont souvent plus tendres et plus paternels que les pères

véritables; et ils ont plus de faiblesses pour les enfants de la maison, parce qu'ils se défient moins de leur amour, et qu'ils aiment par choix et non par devoir. Tel paraît avoir été l'oncle de Jeanne, le père de prédilection, le consolateur, le confident, puis enfin l'intermédiaire séduit par son cœur entre sa nièce et le ciel.

Pour soustraire Jeanne aux obsessions et aux reproches de son père et de ses frères, l'oncle la prit quelque temps chez lui, sous prétexte de soigner sa femme alitée. Jeanne profita de ce court séjour loin des yeux de ses parents pour obéir à ce qui lui commandait dans l'âme. Elle pria son oncle d'aller à Vaucouleurs, ville de guerre, voisine de Domrémy, et de réclamer l'intervention du sire de Baudricourt, commandant de la ville, pour qu'elle pût accomplir sa mission.

L'oncle, séduit par sa nièce et sans doute poussé par sa femme, se rendit avec simplicité à leurs désirs. Il alla à Vaucouleurs, et rendit au sire de Baudricourt le message dont il s'était complaisamment chargé. L'homme de guerre écouta avec une indulgente dérision le paysan. Il semblait qu'il n'y avait qu'à sourire, en effet, de la démence d'une paysanne de dix-sept ans, s'offrant à accomplir pour le Dauphin et pour le royaume ce que des milliers de chevaliers, de politiques et d'hommes d'armes ne pouvaient faire par la force du génie et

des bras. « Vous n'avez autre chose à faire, dit « Baudricourt au messager de miracles, en le con-« gédiant, que de renvoyer votre nièce, bien souf-« fletée, chez son père. »

L'oncle revint, convaincu sans doute par l'incrédulité de Baudricourt, et résolu d'enlever pour jamais cette illusion de l'esprit des femmes. Mais Jeanne avait tant d'empire sur lui, et la conviction la rendait si éloquente, qu'elle reconquit promptement la foi perdue de son oncle, et qu'elle lui persuada de la mener lui-même à Vaucouleurs, à l'insu de ses parents. Elle sentait bien que c'était le pas décisif, et qu'une fois hors du village, elle n'y rentrerait jamais. Elle fit confidence de son départ à une jeune fille qu'elle aimait tendrement, nommée Mangète, et ellepria avec elle, en la recommandant à Dieu. Elle cacha son dessein à celle qu'elle aimait encore davantage, et qui s'appelait Haumette. « Craignant, dit-elle après, de ne « pouvoir vaincre sa douleur de la quitter si elle « lui disait adieu, elle pleura beaucoup en secret, « et vainquit ses larmes. »

XV.

Vêtue d'une robe de drap rouge, selon le costume des paysannes de la contrée, Jeanne partit à pied avec son oncle. Arrivée à Vaucouleurs, elle

reçut l'hospitalité chez la femme d'un charron, cousin de sa mère. Baudricourt, vaincu par l'insistance de l'oncle et par l'obstination de la nièce, consentit à la recevoir, non par crédulité, mais par lassitude. Il fut ému de la beauté de cette jeune paysanne, que son chevalier Daulon dépeint en ces termes vers cette époque : « Elle « était jeune fille, belle et bien formée, dit-il, en « décrivant chastement jusqu'aux grâces de la « femme. »

Baudricourt l'ayant interrogée, Jeanne lui dit avec un accent de fermeté modeste qui prenait son autorité non en elle-même, mais dans ce qui lui avait été inspiré d'en haut : « Je viens à vous « au nom de Dieu, mon Seigneur, afin que vous « mandiez au Dauphin de se bien tenir où il est, de « ne point offrir de bataille aux ennemis en ce « moment, parce que Dieu lui donnera secours « dans la mi-carême. Le royaume, ajouta-t-elle, « ne lui appartient pas, mais à Dieu, son Seigneur. « Toutefois il lui destine le royaume; malgré les « ennemis, il sera roi, et c'est moi qui le mènerai « sacrer à Reims! »

Baudricourt la congédia pour réfléchir, craignant sans doute de trop mépriser ou de trop croire dans un temps où l'incrédulité pouvait lui être imputée à faute par la voix publique autant que la croyance. Il en référa prudemment au clergé, juge

en matière surnaturelle. Il consulta le curé de Vaucouleurs; ils allèrent ensemble avec solennité visiter la jeune paysanne chez sa cousine, la femme du charron. Le curé, pour être prêt à toute occurrence, avait revêtu ses habits sacerdotaux, armure contre l'esprit tentateur. Il exorcisa Jeanne, au cas où elle serait obsédée d'un démon, et la somma de se retirer si elle était en commerce avec Satan. Mais les démons de Jeanne n'étaient que sa piété et son génie. Elle subit l'épreuve sans donner aucun scandale au prêtre et à l'homme de guerre; ils se retirèrent indécis et édifiés.

XVI.

Le bruit de cette visite du gouverneur et du prêtre chez la femme du charron étonna et édifia la petite ville. Le peuple de toute condition et les femmes surtout s'y portèrent. La mission de Jeanne devint la foi de quelques-uns, l'entretien de tous. Le bruit avait trop éclaté pour qu'il fût loisible maintenant à Baudricourt de l'étouffer. L'opinion l'accusait déjà d'indifférence ou de mollesse. « Négliger un tel secours du ciel, n'était-ce pas trahir « le Dauphin et la France? » Un gentilhomme des environs, étant venu voir Jeanne comme les autres, lui dit, en manière d'accusation contre Baudricourt : « Eh bien! ma mie, il faudra donc que le

« roi soit chassé, et que nous devenions Anglais ? »

Jeanne mêla ses plaintes à celles du gentilhomme et du peuple, mais elle parut moins se lamenter sur elle-même que sur la France ; et, se rassurant ensuite sur la promesse qu'elle avait entendue d'en haut : « Cependant, dit-elle, il faudra bien qu'a-« vant la mi-carême on me conduise au Dauphin, « dussé-je, pour y aller, user mes jambes jusqu'aux « genoux. Car personne au monde, ni rois, ni ducs, « ni filles du roi d'Écosse, ne peuvent reprendre le « royaume de France; et il n'y a pour lui d'autres « secours que moi-même, quoique j'aimasse mieux, « ajouta-t-elle avec tristesse, rester à filer près de « ma pauvre mère!... Car je sais bien que batailler « n'est pas mon ouvráge ; mais il faut que j'aille et « que je fasse ce qui m'est commandé, car mon « Seigneur le veut... »

On lui demanda : « Et qui est votre Seigneur ? » — Elle répondit : « C'est Dieu ! »

Deux chevaliers présents s'émurent, l'un jeune, l'autre vieux. Ils lui promirent sur leur foi, la main dans sa main, qu'avec l'aide de Dieu ils lui feraient parler au roi.

XVII.

Pendant ces délais, qui semblaient commandés par le respect même pour le Dauphin, Baudri-

court conduisit Jeanne au duc de Lorraine, de qui il relevait à Vaucouleurs, afin de décharger sa responsabilité et de prendre ses ordres.

Le duc vit Jeanne, et l'interrogea sur une maladie dont il était en ce moment affligé. Elle ne lui parla que de guérir son âme en se réconciliant avec la duchesse, dont il était séparé. Baudricourt la ramena à Vaucouleurs.

Pendant le voyage et le séjour de Jeanne chez le duc de Lorraine, le Dauphin lui-même avait été avisé par lettres de la merveille de Domrémy. Quelques-uns pensent que Baudricourt avait voulu prendre, avant toute résolution, les ordres du Dauphin et de sa belle-mère la reine Yolande d'Anjou, et que le Dauphin, la reine Yolande et le duc de Lorraine se concerteraient avec Baudricourt pour faire profiter à leur cause l'apparition d'une jeune, belle et pieuse fille, digne de protection divine pour les peuples, d'enthousiasme pour l'armée, de délivrance pour le royaume. Cette opinion n'a rien que de vraisemblable, et la politique d'une pareille foi n'en exclut pas la sincérité dans un siècle où les cours et les camps partageaient toutes les croyances du peuple. Les préparatifs pour le voyage et pour la réception de Jeanne à la cour, et les respects du Dauphin et de la reine Yolande pour elle à son arrivée, montrèrent

assez qu'on attendait le prodige et qu'on désirait le faire éclater.

XVIII.

Les habitants de Vaucouleurs achetèrent à Jeanne un cheval du prix de seize francs, et des habits d'homme de guerre pour protéger sa personne autant que pour manifester sa mission guerrière. Baudricourt lui donna une épée. Le bruit de son départ pour l'armée s'étant répandu jusqu'à Domrémy, son père, sa mère, ses frères accoururent pour la retenir et la reprendre. Elle pleura avec eux, mais ses larmes, amollissant son cœur, ne purent amollir sa résolution.

Elle partit, en compagnie des deux gentilshommes et de quelques cavaliers de leur suite, pou rChinon, où était le Dauphin. Son escorte lui fit traverser rapidement les provinces où dominaient les Anglais et les Bourguignons, dans la crainte que leur dépôt ne leur fût enlevé. Indécis d'abord sur la nature des inspirations de la jeune fille, tantôt ils la vénéraient comme une sainte, tantôt ils s'en éloignaient comme d'une sorcière possédée d'un mauvais génie. Quelques-uns même délibérèrent secrètement s'ils ne s'en déferaient pas en route en la précipitant dans quelque torrent des montagnes, et en attribuant sa disparition à un enlèvement

du démon. Souvent près d'exécuter leur complot, ils furent retenus comme par une main divine. La jeunesse, la beauté, l'innocence et la sainte candeur de la jeune fille furent sans doute le charme surnaturel qui fléchit leurs cœurs et leurs bras. Partis incrédules, ils arrivèrent convaicus.

XIX.

La cour errante était au château de Chinon, près de Tours. On y attendait l'inspirée de Vaucouleurs dans des sentiments divers. Les conseillers réputés les plus sages déconseillaient le Dauphin d'accueillir et d'écouter une enfant qui, si elle n'était pas un instrument de l'ange de ténèbres, était au moins la messagère de sa propre illusion. D'autres, plus crédules ou plus légers, poussaient le Dauphin à consulter du moins cet oracle. La reine Yolande et les favorites étaient fières que le salut vînt d'une femme. Faciles à croire, portées à séduire et à être séduites, elles sentaient que les moyens humains de relever la cause du roi étaient épuisés, et qu'un ressort surnaturel, vrai ou supposé, pouvait seul rendre l'enthousiasme avec l'espérance aux soldats et aux peuples. « C'était peut-« être Dieu qui suscitait ce secours. » Politique ou crédulité, tout était bon pour une cause vaincue et désespérée.

Le Dauphin, flottant, comme la jeunesse, de l'amour à la gloire, et des conseils graves aux conseils féminins, était à une de ces crises d'affaissement moral où l'on est enclin à tout croire, parce qu'on n'a plus rien à attendre.

XX.

Jeanne arriva à Chinon dans ces circonstances. On la logea dans le voisinage, au château du sire de Gaucourt. Visitée par les dames et par les seigneur de la suite du roi, sa simplicité ramena les uns, édifia les autres. Les chevaliers qui tenaient pour le roi dans Orléans avaient trop besoin d'un miracle pour hésiter à croire à sa mission. Ils envoyèrent quelques-uns des leurs implorer et encourager leur future libératrice. Le Dauphin, à leur instigation, consentit enfin à la recevoir ; mais, dès le premier jour, il voulut l'éprouver.

L'humble paysanne de Domrémy fut introduite, dans son costume de bergère, devant cette cour d'hommes d'armes, de conseillers, de courtisans et de reines. Le Dauphin, vêtu avec une simplicité affectée, et confondu dans les groupes de ses chevaliers richement armés, laissa à dessein la jeune fille dans le doute sur celui d'entre tous qui était son souverain. « Si Dieu l'inspire véritablement, se « dit-il, il la mènera à celui qui a seul dans ses

« veines le sang royal; si c'est le démon, il la mè-
« nera au plus apparent d'entre mes hommes d'ar-
« mes. »

Jeanne s'avança en effet, confuse, éblouie, et comme indécise entre cette foule, mais cherchant d'un regard timide, parmi tous, le seul vers lequel elle était envoyée. Elle le reconnut sans interroger personne; et, se dirigeant modestement, mais sans hésitation, vers lui, elle tomba à genoux devant le jeune roi. — « Ce n'est pas moi qui suis le roi, » lui dit le prince, en cherchant à la jeter dans le doute. Mais Jeanne, que son cœur illuminait, insistant avec plus de force : « Par mon Dieu, gentil
« prince, c'est vous, dit-elle, et non un autre! »
Puis, d'une voix plus haute et plus solennelle :
« Très-noble seigneur, dauphin, poursuivit Jeanne,
« le Roi des cieux vous mande par moi que vous
« serez sacré et couronné dans la ville de Reims,
« et son lieutenant au royaume de France! »

A ce signe, la cour s'émerveilla, et le Dauphin s'émut d'admiration pour la belle fille. Toutefois il voulut un autre signe plus difficile et plus secret; et, l'entraînant à l'écart de sa cour dans une embrasure de fenêtre, il s'entretint à voix basse avec elle sur un mystère de son âme qui travaillait sa conscience, et qui lui inspirait secrètement des doutes sur son droit au trône. Ce mystère n'avait jamais été révélé par lui à personne. Il était de na-

ture à faire rougir sa mère, et à détacher de son front la couronne. La conduite d'Isabeau de Bavière le laissait incertain s'il était véritablement le fils de Charles VI. La réponse inspirée de Jeanne, bien qu'elle ne fût pas entendue des assistants, répandit visiblement la sécurité et la joie sur le visage du Dauphin. Souvent, et récemment encore, il s'était renfermé dans son oratoire, priant Dieu avec larmes que, s'il était en effet le légitime héritier du royaume, la Providence voulût le lui confirmer, et défendre son héritage pour lui, ou du moins lui éviter la mort, et lui assurer asile parmi les Espagnols ou les Écossais, ses seuls amis. « Je te dis, de la part de Dieu, lui répète Jeanne à « voix plus haute, en le saluant, que tu es vrai fils « de roi, et héritier de la France ! »

XXI.

Cet entretien avec le roi, la faveur des princesses, les instances des envoyés de l'armée d'Orléans, la rumeur populaire, plus prête à se passionner pour le merveilleux que pour le possible, l'aventure d'un homme d'armes incrédule, qui, ayant blasphémé Jeanne sur un pont, fut noyé peu après dans la Loire; la politique enfin, qui prolongeait ou qui simulait une foi utile à ses desseins, tout concourait à créer autour de l'étrangère un fanatisme de respect et

d'espérance qui faisait du moindre doute une impiété.

Le bâtard d'Orléans, le fameux *Dunois,* l'appelait, par des messagers réitérés, à Orléans, pour retremper l'âme de ses soldats. Le duc d'Alençon, prince chevaleresque et courtois, accourait au bruit du prodige, et embrassait, avec la chaleur de la jeunesse et de l'enthousiasme, la cause de l'inspirée. Les courtisans se pressaient autour d'elle, au château du Coudray : les uns lui présentaient des chevaux de bataille; les autres l'exerçaient à se tenir en selle, à manier le coursier, à rompre des lances, tous ravis de la hardiesse, de la grâce et de la force qu'elle montrait dans ces exercices de la guerre, comme si l'âme d'un héros se fût trompée d'enveloppe en animant cette vierge de dix-sept ans de la passion des armes et de l'intrépidité des combats.

Le Dauphin pourtant hésitait encore à condescendre aux inspirations de la jeune fille, retenu par son chancelier, qui craignait la dérision des Anglais, si la France confiait son épée à une main qui n'avait tenu que la quenouille. Le chancelier redoutait aussi le clergé, qui pouvait attribuer au sortilége l'inspiration, et s'offenser d'une foi qu'il n'aurait pas autorisée dans le peuple. Le roi jugea sagement qu'il fallait envoyer préalablement Jeanne à Poitiers, pour la soumettre à l'examen

de l'université et du parlement. Ces deux oracles du temps, chassés de Paris, siégeaient alors dans cette province. « Je vois bien, s'écria Jeanne, que « j'aurai de rudes épreuves à Poitiers, où l'on me « mène; mais Dieu m'assistera: allons-y donc avec « confiance. »

XXII.

Interrogée avec bonté, mais avec scrupule, par les docteurs, elle les confondit tous par sa foi en elle-même autant que par sa patience et par sa douceur. L'un d'eux lui dit : « Mais si Dieu a résolu « de sauver la France, il n'a pas besoin de gens « d'armes. — Eh! mon Dieu, répondit-elle, les « gens d'armes batailleront, et Dieu donnera vic- « toire. »

Un autre lui dit : « Si vous ne donnez point d'au- « tre preuve de la vérité de vos paroles, le roi ne « vous prêtera point de soldats pour les mettre en « péril. — Par mon Dieu! répliqua Jeanne, ce n'est « pas à Poitiers que j'ai été envoyée pour donner « des signes; mais conduisez-moi à Orléans, avec « si peu d'hommes que vous voudrez, et je vous en « donnerai. Le signe que je dois donner, c'est de « faire lever le siége d'Orléans! »

Et comme les docteurs lui citaient des textes et des livres qui défendaient de croire légèrement à

ces révélations : « Cela est vrai, répondit-elle ; mais « il y a plus de choses écrites au livre de Dieu » qu'en ceux des hommes. »

Enfin, les évêques déclarèrent que rien n'était impossible à Dieu, et que la Bible était pleine de mystères et d'exemples qui pouvaient autoriser une humble femme à combattre sous des habits d'homme pour la délivrance de son peuple. La reine Yolande de Sicile, belle-mère du Dauphin, et les dames les plus vénérées de la cour, attestèrent la pureté de vie et la virginité de la prophétesse. On n'hésita plus à lui confier l'armée qui devait, sous le duc d'Alençon, son plus zélé croyant, aller secourir Orléans.

XXIII.

On lui forgea une armure légère et blanche de couleur, en signe de la candeur de l'héroïne. Elle réclama une longue épée rouillée, marquée de cinq croix, qu'elle déclara être enfouie dans la chapelle d'une église voisine de Chinon, et qu'on y trouva. On lui remit en main un étendard blanc aussi, semé de fleurs de lis, fleurs héraldiques de la France. Elle chevaucha ainsi, suivie d'un vieux et brave chevalier, son protecteur, nommé Daulon; de deux jeunes enfants, ses pages; de deux hérauts d'armes, d'un chapelain, d'une suite nombreuse de

serviteurs, et d'une foule de peuple qui bénissait d'avance, en elle, le miracle et le salut.

Elle fut reçue triomphalement à Blois par les chefs de l'armée, rassemblés pour la voir et pour obéir à ses inspirations divines : le maréchal de Boussac, Dunois, Lahire, Saintrailles, tous avertis par le chancelier de respecter, dans cette fille, la mission de Dieu et la volonté du roi. Mais le fanatisme passionné du peuple pour la vierge guerrière de Domrémy imposait à l'armée plus encore que l'ordre du Dauphin. Servante de Dieu autant que du trône, Jeanne commença par réformer les désordres de mœurs et les scandales de l'armée. On jeta aux flammes les cartes, les dés, les instruments de sorcellerie et de jeux de toutes sortes dans le camp et dans la ville. Des prédicateurs populaires s'attachèrent aux pas de Jeanne, et prêchèrent les femmes et les soldats. L'un d'eux s'exalta d'un tel fanatisme, et remua tellement le peuple en tribun plus qu'en prêtre, que le pape le fit saisir par l'inquisition, et brûler vif comme fauteur d'hérésie.

Un autre, le frère Richard, moine de l'ordre des Cordeliers, entraînait de telles multitudes par sa parole, que des milliers d'hommes et d'enfants couchaient sur la terre nue, autour de la tribune en plein air, la veille de ses prédications. Le vent de l'Esprit soufflait comme une

tempête sur les âmes. La religion, le patriotisme et la guerre agitaient les foules. L'humble Jeanne suivait à pied, dans les rues de Blois, les prédicateurs. Mais son humilité même la désignait à la passion de la multitude. Le cordelier couvait de jaloux ombrages contre elle, tout en affectant de partager le fanatisme de l'armée. Tout était préparé dans les choses et dans les esprits pour les miracles, l'envie même, et le supplice après le triomphe.

L'armée, purifiée par les réformes et par la discipline introduites par Jeanne, se recrutait de nombreuses compagnies d'hommes d'armes, accourant de toutes les provinces au bruit du prodige. L'étendard de la vierge de Domrémy était véritablement l'oriflamme de la France.

XXIV.

Les chefs, pressés de profiter de cet enthousiasme, ébranlèrent leurs troupes. Jeanne, consultée par eux, voulait que, sans considération du nombre et de l'assiette des Anglais, on marchât droit à Orléans par la route la plus courte, celle de la Beauce. Les généraux feignirent d'y consentir; mais ils la trompèrent pour le salut des troupes, et lui firent traverser la Loire pour s'avancer à l'abri du fleuve par les bois et les marais de la Sologne. Le chape-

lain de Jeanne marchait en tête de l'armée, portant sa bannière et chantant des hymnes. La marche ressemblait à une procession où le prêtre guide les soldats.

Jeanne arriva le troisième jour en face d'Orléans. En voyant le fleuve entre elle et l'armée, elle s'indigna d'avoir été trompée par les généraux, et voulait qu'on attaquât sur l'heure les fortifications des Anglais, interposés entre l'armée et la ville. On endormit son impatience.

Dunois, qui avait le commandement général de l'armée de secours et de l'armée d'Orléans, s'élança dans une frêle barque, en apercevant la Pucelle du haut des remparts. Quand il eut pris terre au pied de son cheval : « Est-ce vous, lui dit-elle, qui êtes « le bâtard d'Orléans? — Oui, dit Dunois, et bien « réjoui de votre venue! » Mais elle, d'une voix de doux reproche : « C'est donc vous qui avez « conseillé de prendre la route éloignée de l'en- « nemi par la Sologne? — C'est le conseil des plus « vieux et sages capitaines, dit Dunois. — Le con- « seil de Dieu, monseigneur, répliqua Jeanne, est « meilleur que les vôtres. Vous avez cru me trom- « per, et vous vous êtes trompé vous-même. Ne crai- « gnez rien; Dieu me fait ma route, et c'est pour « cela que je suis née. Je vous amène le meilleur « secours que reçût jamais chevalier ou cité, le « secours de Dieu!...

En ce moment, le vent qui soulevait les flots de la Loire en sens contraire de son cours, et qui empêchait les barques chargées de vivres et d'armes d'aborder au port d'Orléans, changea tout à coup comme par miracle, et la ville fut ravitaillée malgré les Anglais.

Le lendemain, ayant congédié l'armée du roi, qui n'avait pour mission que d'escorter le convoi jusqu'aux portes, et qui devait retourner défendre la plaine, Jeanne entra dans Orléans à la tête de deux cents lances seulement, suivie du brave chevalier Lahire et de Dunois. Montée sur une haquenée blanche, élevant son étendard dans la main droite, revêtue de sa légère armure qui étincelait aux yeux d'un doux éclat, elle était à la fois, pour les habitants de la ville et pour les soldats, l'ange de la guerre et de la paix. Les prêtres, le peuple, les femmes, les enfants, se précipitaient sous les pieds de son cheval, pour toucher seulement ses éperons, croyant qu'une vertu divine émanait de cette envoyée de Dieu. Elle se fit conduire à l'église, où l'on chanta le *Te Deum* de reconnaissance pour la ville secourue. Mais le secours qui réconfortait le plus le peuple était le secours surnaturel qu'il croyait voir et posséder dans la prophétesse.

Jeanne fut conduite de la cathédrale dans la maison de la femme la mieux famée de la ville, pour que sa vertu fût à l'abri des mauvais discours, et

que sa bonne renommée restât intacte au milieu des camps. On lui avait préparé un festin. Mais elle n'accepta qu'un peu de pain et de vin, en humilité et en mémoire de la table frugale de son père.

XXV.

Elle dicta de là une lettre aux Anglais, qu'elle avait réfléchie dans la route. Cette lettre était toute semblable, par ses apostrophes et par son accent, aux sommations que les héros d'Homère s'adressaient, avant de combattre, du haut des murs ou sur le champ de bataille. « Roi d'Angleterre, disait-« elle, et vous, duc de Bedford, qui vous dites ré-« gent de France; et vous, Guillaume, comte de « Suffolk; Jean Talbot, et vous, Thomas Scales, « qui vous prétendez lieutenant du duc de Bed-« ford, obéissez au Roi du ciel, rendez les clefs du « royaume à la pucelle envoyée de Dieu! Et vous, « archers et hommes d'armes qui êtes devant Or-« léans, allez-vous-en, de par Dieu, en votre pays!... « Roi d'Angleterre, si ainsi ne faites, je suis chef « de guerre, et en quelque lieu que je vous atteigne, « ainsi moi-même le ferai!... Et croyez fermement « que le Roi du ciel enverra plus de force à moi « que vous ne sauriez en mener dans tous vos « assauts. »

Elle les conviait ensuite à la paix, et leur promettait sûreté et bon accueil s'ils voulaient venir traiter avec elle dans Orléans.

Le rire, la dérision et les railleries cyniques des assiégeants furent la seule réponse à cette lettre de Jeanne. Ils l'appelèrent ribaude et gardeuse de vaches. Ils retinrent déloyalement prisonnier son héraut d'armes. Elle en envoya un second à Talbot, pour lui offrir le combat en champ clos sous les remparts de la ville. « Si je suis vaincue, disait- « elle à Talbot, vous me ferez brûler sur un bû- « cher; si je suis victorieuse, vous lèverez le siége. » Talbot ne répondit que par le silence du dédain. Il se serait cru déshonoré d'accepter le défi d'une enfant et d'une fille.

XXVI.

Jeanne, appelée au conseil des généraux qui commandaient les troupes par respect pour la volonté du roi et pour la superstition du peuple, montra la même impatience de combattre et la même confiance dans l'assistance qu'elle portait en elle. Dunois affectait de lui céder en toute chose, même contre son propre sentiment, sachant qu'en lui cédant il satisfaisait le peuple et il enflammait le soldat. Chef aussi politique que guerrier, le bâtard, s'il ne croyait qu'à demi aux révélations, croyait

à l'enthousiasme. La grâce et la foi de Jeanne le séduisaient lui-même. Il s'entendait merveilleusement avec elle, l'éclairant de ses avis dans les conseils, s'allumant de son héroïsme dans l'action.

Le sire de Gamaches, vieux soldat, témoin des condescendances de Dunois et de Lahire pour les témérités de la jeune fille, s'indigna, dès le premier jour, de ce qu'on préférait les révélations d'une paysanne à l'expérience d'un chef consommé tel que lui. « Puisqu'on écoute ici, s'écria-t-il, l'avis « d'une aventurière de basse condition, de préfé- « rence à celui d'un chevalier tel que moi, je ne « contesterai pas davantage. Ce sera mon épée qui « parlera en temps et lieu, et peut-être y périrai-je ; « mais mon honneur me défend, ainsi que l'intérêt « du roi, d'obéir à telles folies. Je défais ma ban- « nière, et je ne suis plus désormais qu'un simple « écuyer. J'aime mieux avoir pour chef un noble « homme, qu'une fille qui a peut-être été avant je « ne sais quoi ! » Puis, pliant sa bannière, il la remit à Dunois.

Jeanne ne respirait que la guerre, et tout retard dans la délivrance du pays par les armes lui semblait un doute de la parole divine et une offense à la foi. Elle monta à cheval le jour même, pour escorter un détachement qui allait chercher à Blois des renforts ; et au retour, lançant seule son cheval sur le rempart d'une des forteresses dont les An-

glais avaient entouré la ville, et élevant la voix pour se faire entendre d'eux, elle les somma d'évacuer leurs bastilles.

Deux chevaliers anglais, Granville et Gladesdale, célèbres par leur bravoure et par le mal qu'ils avaient fait aux gens d'Orléans, lui répondirent par des injures et par des mépris, la renvoyant à ses quenouilles et à ses troupeaux. — « Vous mentez, leur répliqua Jeanne. Avant peu « vous sortirez d'ici; beaucoup des vôtres y seront « tués, mais vous-mêmes vous ne le verrez pas! » leur prophétisant ainsi leur défaite et leur mort.

XXVII.

Le second renfort, ramené de Blois par Dunois lui-même, entra sans avoir été attaqué dans la ville.

Dunois vint remercier Jeanne du bon avis qui l'avait inspiré. Il lui annonça l'arrivée prochaine d'une armée anglaise qui venait compléter le blocus. — « Bâtard! bâtard! lui dit Jeanne, je te com« mande, aussitôt que cette armée paraîtra en cam« pagne, de me le dire; car si elle se montre sans « que je lui livre bataille, je te ferai trancher la « tête, » ajouta-t-elle par forme d'enjouement. Dunois lui promit de l'avertir.

A peu de jours de là, comme elle était sur son

lit au milieu du jour, se reposant des fatigues qu'elle avait prises le matin à rétablir l'ordre, la piété et les bonnes mœurs parmi les gens de guerre, un souci surnaturel l'empêcha de dormir. Tout à coup, se levant sur son séant, elle appela son écuyer, le vieux sire de Daulon. « Armez-moi! lui « dit-elle. Le cœur me dit d'aller combattre les An- « glais, mais il ne me dit pas si c'est contre leurs « forts ou contre leur armée. »

Pendant que le chevalier lui revêtait son armure, une grande rumeur s'éleva dans les rues. Le peuple croyait qu'on égorgeait les Français aux portes. « Mon Dieu! dit Jeanne, le sang des « Français coule sur la terre! Pourquoi ne m'a- « t-on pas éveillée plus tôt? Mes armes! mes ar- « mes! Mon cheval! mon cheval! » Et, sans attendre le sire de Daulon, encore désarmé lui-même, elle se précipite, demi-vêtue en guerre, hors de la maison.

Son petit page jouait comme un enfant sur le seuil. « Ah! méchant page, qui n'êtes pas venu « m'avertir que le sang de la France était ré- « pandu! lui dit-elle. Allons, vite, mon cheval! »

Elle s'élança sur son cheval; et, s'approchant d'une fenêtre haute, d'où on lui tendit son étendard, elle partit au galop, et courut au bruit, vers la porte de la ville. En y arrivant, elle rencontra un des siens qu'on rapportait blessé et san-

glant dans les murs : « Hélas ! dit-elle, je n'ai jamais « vu le sang d'un Français sans que mes cheveux se « dressent sur ma tête ! »

C'était la bastille de Saint-Loup que les chevaliers français avaient tenté de surprendre, et que Talbot vainqueur venait de secourir en les chassant jusqu'aux remparts d'Orléans. Jeanne s'élança hors des portes, rallia les vaincus, appela les renforts, refoula Talbot, assaillit la forteresse, immola les Anglais, fit la garnison prisonnière, et, passant à l'instant de la colère à la pitié, pleura sur les morts et sauva du carnage les vaincus. Inspirée et champion tout à la fois de sa cause, le miracle de son insomnie. de son intelligence, de son bras et de sa pitié éleva au-dessus de tous les doutes la foi de son nom dans les camps de la France, et la terreur de son apparition dans les camps de l'Angleterre.

Elle voulait épargner le sang même des ennemis. Résolue à une attaque décisive de leurs forteresses, elle monta au sommet d'une tour, et, attachant à une flèche la lettre où elle les sommait de se rendre et leur promettait merci, elle banda l'arc, et lança le trait dans leur camp. Ils restèrent sourds à cette seconde sommation, et lui renvoyèrent par d'autres flèches les plus infâmes répliques.

Elle en rougit en les entendant lire, et ne put même s'empêcher de pleurer devant ses gens. Mais

elle se reconsola vite, en pensant que Dieu lui rendait plus de justice que les hommes. « Bah! dit-elle en « essuyant ses yeux, mon Seigneur sait que ce ne « sont que mensonges. »

XXVIII.

Elle commanda, de l'avis de Dunois, une sortie et un assaut général sur les quatre forteresses anglaises de la rive gauche de la Loire. L'attaque fut repoussée et les Français mis en fuite. Jeanne contemplait la bataille du haut d'une petite île au milieu du fleuve, et, voyant la déroute, elle se jeta dans une frêle barque, et, traînant son cheval à la nage par la bride, elle aborda au milieu de la mêlée. Sa présence, sa voix, son étendard, la divinité que les soldats croyaient voir luire sur son beau visage, les rallie, les retourne, les emporte à sa suite aux palissades; elle subjugue les forteresses, et y met le feu de sa propre main. La cendre des bastilles anglaises, trempée du sang de leurs défenseurs, fut le trophée de cette victoire. Jeanne revint triomphante, blessée au pied par une flèche. Elle perdait son sang, sans vouloir prendre ni boisson ni nourriture, parce qu'elle avait juré de jeûner ce jour-là pour le salut de son peuple.

Dunois et ses lieutenants croyaient avoir assez fait de délivrer un des bords du fleuve : « Non,

« non, dit Jeanne; vous avez été à vos conseils, et « moi au mien. Croyez que le conseil de mon Roi « et Seigneur prévaudra sur le vôtre. Soyez debout « demain avec l'armée; j'aurai à faire ce jour-là plus « que je n'ai eu jusqu'à ce jour. Il sortira du sang « de mon corps, je serai blessée! »

En vain les capitaines fermèrent-ils les portes pour s'opposer le lendemain à son ardeur. Le peuple et les soldats, fanatisés d'amour et de foi pour elle, se levèrent séditieusement contre eux, et menacèrent les généraux. Les portes furent enfoncées par la multitude, qui s'élança comme un torrent sur les pas de sa prophétesse. Les chefs furent entraînés par les soldats. Dunois, Gaucourt, Granville, Gonthaut, de Raiz, Lahire, Saintrailles, s'élancèrent à l'assaut de la principale forteresse qui restait aux Anglais. L'armée anglaise, entourée de remparts et de fossés, foudroyait ces masses par son artillerie. Les échelles, brisées à coups de hache, se renversaient sur les assaillants. Le pied des fortifications était jonché de morts. Le découragement saisissait la multitude; Jeanne seule s'obstinait à sa foi. Elle saisit une échelle, et, l'appliquant contre le mur du rempart, elle y monte la première, l'épée dans la main. Une flèche lui traverse le cou vers l'épaule; elle roule inanimée dans le fossé. Les Anglais, pour qui Jeanne serait une victoire, sortent des retranchements pour l'enle-

ver. Gamaches la couvre de sa hache et de son corps. Les Français reviennent à sa voix, et la délivrent. Elle reprend ses sens, et voit Gamaches blessé et vainqueur pour elle. « Ah! dit-elle en se « repentant de l'avoir une fois contristé, prenez « mon cheval, et sans rançon! J'avais tort de mal « penser de vous, car jamais je ne vis un plus gé- « néreux chevalier. » On emporta Jeanne à l'abri, pour la désarmer et pour visiter sa blessure. La flèche sortait de deux largeurs de main derrière l'épaule. Le sang l'inondait. Elle fut contrainte, comme Clorinde, de livrer les beautés pudiques de son corps aux regards et à la main des hommes. Mais la chasteté de son âme et la pureté de son sang versé pour la patrie l'enveloppaient, dit *Daulon,* d'une telle sainteté dans sa nudité même, que nul, en l'admirant, ne concevait l'idée d'une profanation. Plus ange que femme aux yeux des combattants et du peuple, la divinité de son rôle la revêtait.

Elle était femme et faible pourtant, car elle pleura en voyant son sang couler. Puis elle se reconsola, en priant ses célestes protectrices dans le ciel. Elle arracha ensuite la flèche de sa propre main, et répondit aux hommes d'armes qui lui recommandaient des remèdes superstitieux d'enchan teurs et de paroles magiques, en usage alors dans les camps : « J'aimerais mieux mourir que de pé-

« cher ainsi contre la volonté de Dieu. » On pansa sa blessure avec de l'huile, et elle remonta à cheval pour suivre à regret l'armée et le peuple découragés, qui se retiraient.

XXIX.

Elle entra, pour prier, dans une grange. Le cœur lui disait encore de combattre, mais elle n'osait tenter Dieu et résister à l'avis des capitaines.

Cependant sa bannière était restée dans le fossé, au pied de l'échelle d'où Jeanne venait d'être renversée. Daulon, son chevalier, s'en étant aperçu, courut avec quelques hommes d'armes pour reprendre cette dépouille, qui aurait trop affligé Jeanne et trop enorgueilli les Anglais. Jeanne y courut à cheval après eux. Au moment où Daulon remettait dans la main de sa maîtresse l'étendard, ses plis, agités par le mouvement du cheval et par le vent, se déroulèrent au soleil, et parurent aux Français un signal que Jeanne leur faisait pour les rappeler à son secours. Les Français, déjà en retraite, accoururent de nouveau pour sauver leur héroïne. Les Anglais, qui la croyaient morte, la revoyant à cheval à la tête des assaillants, la crurent ressuscitée ou invulnérable : la panique s'em-

para d'eux. Les illusions du feu des canons au milieu des fumées colorées de la poudre leur firent voir des esprits célestes, divinités tutélaires d'Orléans, à cheval dans les nuées, et combattant de l'épée de Dieu pour Jeanne et sa cause. Une poutre, jetée sur le fossé, servit de pont-levis à un intrépide chevalier qui fraya le chemin des remparts à nos bataillons. Le commandant anglais, Gladesdale, se repliant devant cette irruption, cherchait à traverser un second fossé pour s'enfermer dans le réduit. « Rends-toi, Gladesdale! lui « cria Jeanne. Tu m'as vilainement injuriée, mais « j'ai pitié de ton âme et de celle des tiens. »

A ces mots, le pont-levis sur lequel combattait vaillamment la dernière poignée d'Anglais, brisé par les coups d'une poutre, s'abîme sous les combattants : la Loire recouvre leurs cadavres.

Jeanne, l'armure teinte de sang, entra au bruit des clocles dans Orléans, fière, mais humble, d'une victoire que l'armée devait toute à elle, mais qu'elle reconnaissait devoir toute à Dieu. L'ivresse du peuple la divinisait. Elle était son salut, sa gloire et sa religion à la fois. Jamais popularité ne confondit mieux le ciel et la terre dans une figure de vierge, de sainte et de héros. L'humilité de sa condition la rendait plus chère à cette multitude, parce qu'elle lui était plus semblable. Le salut sortait du chaume, comme à Bethléem.

XXX.

Les généraux anglais reconnurent le bras de Dieu dans l'irrésistible ascendant de cette héroïne. Ils brûlèrent eux-mêmes le peu de forteresses qui leur restaient dans le pays, et défilèrent en retraite sous les remparts d'Orléans.

Les chevaliers français et le peuple voulaient profiter de leur découragement pour les insulter et les anéantir. « Non, dit Jeanne avec une douce « autorité, ne les tuez pas; il suffit qu'ils partent. » Et, faisant dresser un autel sur les remparts d'Orléans, elle y fit célébrer le sacrifice du pardon et chanter les hymnes de victoire pendant le défilé de ses ennemis.

Orléans délivré était la délivrance du royaume. Cette ville fit de sa libératrice sa divinité tutélaire. Elle lui prépara des statues, n'osant encore lui vouer des autels.

XXXI.

Mais Jeanne ne perdit pas de temps à savourer de vains triomphes. Elle ramena l'armée victorieuse au Dauphin, pour l'aider à reconquérir ville à ville

son empire. Le Dauphin et les reines la reçurent comme un envoyé de Dieu, qui lui apportait les clefs perdues et retrouvées de leur royaume. « Je n'ai « qu'un an à durer, dit-elle avec une prescience « triste qui semblait lui révéler son échafaud dans « sa victoire ; il me faut donc vite employer. »

Elle conjura le Dauphin d'aller se faire couronner immédiatement à Reims, bien que cette ville et les provinces intermédiaires fussent encore au pouvoir des Bourguignons, des Flamands et des Anglais. L'imprudence de ce conseil frappait les conseillers et les généraux de la cour. Le sacre du roi à Reims était, aux yeux de tous, une impossibilité ou une témérité qui, pour une vaine ombre de puissance, leur ferait abandonner les fruits de la victoire actuellement dans leurs mains. On voulait reconquérir, avant, la Normandie et la capitale. Les conseils succédaient aux conseils. Jeanne se consumait d'ennui et d'inaction à la cour ; ses inspirations l'obsédaient, et elle obsédait à son tour humblement le Dauphin.

Un jour qu'il était enfermé avec un évêque et des confidents pour délibérer sur le parti à suivre, Jeanne vint doucement frapper à la porte du conseil. Le roi lui ouvrit, reconnaissant sa voix.

« Noble Dauphin, lui dit-elle en s'agenouillant « devant lui, ne tenez pas tant à de si longs con- « seils; venez recevoir votre couronne à Reims. On

« me presse là-haut de vous y mener. » « Jeanne, dit « l'évêque à la jeune fille, comment votre conseil se « fait-il entendre à vous ? »

« Oui, Jeanne, ajouta le roi, dites-nous comment ? »

« Eh bien, dit-elle, je me suis mise en oraison ; « et comme je me complaignais en moi-même de « votre incrédulité à mon avis, j'ai entendu ma voix « qui m'a dit : Va, va ma fille, je serai à ton aide, « va ! Et quand j'entends cette voix intérieure, je « me sens merveilleusement réjouie ; et je voudrais « qu'elle parlât toujours. »

Le Dauphin lui céda, et donna le commandement de l'armée au duc d'Alençon. On marcha contre les Anglais, conduits par Suffolk. La masse des ennemis à traverser ébranlait la confiance de la cour et de la poignée d'hommes d'armes qui suivaient Jeanne. « Ne craignez pas d'attaquer, dit-elle, car « c'est Dieu qui conduit notre œuvre. Si ce n'était « de cela, n'aimerais-je pas mieux garder mes brebis « que de courir de tels périls? »

On la suivit ; on traversa Orléans, tout plein encore de sa gloire ; on marcha contre Suffolk, qui s'enferma dans *Jergeau*. L'assaut qu'on y donna fut sanglant. Jeanne, y montant son étendard à la main, fut renversée dans le fossé par une grosse pierre qui brisa son casque sur sa tête. Son acier et ses cheveux de femme la sauvèrent. Elle se releva des eaux, et emporta la ville.

Suffolk se rendit à un de ses chevaliers. Elle poussait toujours l'armée en avant. « Vous avez « peur, gentil sire, disait-elle en souriant au duc « d'Alençon, qui unissait la prudence au courage; « mais ne craignez rien, j'ai promis de vous ra- « mener sain et sauf à votre femme! »

On cherchait une autre armée anglaise, commandée par Talbot dans la Beauce. Séparé de cette armée par une forêt, Lahire, qui menait l'avant-garde, ne savait quel sentier prendre. Un cerf, parti sous les pieds de son cheval, se précipite dans le camp des Anglais, et les fait découvrir aux cris que ne peut retenir ce peuple chasseur à la vue du cerf. L'armée française, ainsi miraculeusement guidée, marche à eux. Ils succombent. Leurs chefs les plus redoutés, Talbot, Scales, se rendent, et sont traînés captifs avec Suffolk aux pieds du Dauphin. Jeanne, témoin du carnage, après la victoire s'émeut de tendresse pour les vaincus désarmés; elle descend de son cheval, donne la bride à son page, relève des blessés de l'herbe trempée de sang, et les panse de ses propres mains.

Le régent, duc de Bedford, tremblait dans Paris.

« Tous nos malheurs, écrivait-il au cardinal de « Winchester, sont dus à une jeune magicienne « qui a rendu, par ses sortiléges, l'âme aux Fran- « çais. » Le duc de Bourgogne, rappelé de Flandre

par Bedford, revint encourager et défendre Paris avec les Anglais.

XXXII.

Cependant Jeanne, après cette victoire, était retournée vers le roi. Elle l'avait enfin décidé à se rendre à Reims. On tourna Paris par Auxerre, et on marcha sur Troyes, capitale de la Champagne. La ville se rendit à la voix de la libératrice d'Orléans.

Jeanne, en se rapprochant de son pays, excitait à la fois plus d'enthousiasme et plus d'envie. Sa famille la reconnaissait enfin pour inspirée, après l'avoir pleurée pour folle. Ses frères, appelés par elle dans les camps, recevaient des honneurs et des armoiries de la cour. Ils combattaient et triomphaient sous les yeux de leur sœur. Mais le moine Richard, ce prédicateur jaloux dont nous avons parlé, lui disputait déjà sa popularité par des suppositions de sorcellerie, perfidies jetées méchamment dans le peuple.

A son entrée à Troyes, il osa s'avancer vers Jeanne et faire des exorcismes et des signes de croix sur son cheval, comme contre un fantôme de Satan. « Allons, approchez, dit Jeanne; je ne m'en-« volerai pas. »

Châlons et Reims ouvrirent leurs portes. Le roi fut sacré, et la mission de Jeanne accomplie. « O gen-

« til roi, disait-elle en embrassant ses genoux dans « la cathédrale, après qu'elle le vit couronné, main- « tenant est fait le plaisir de Dieu, qui m'avait or- « donné de vous amener en cette cité à Reims, « recevoir votre saint sacre, maintenant qu'enfin « vous êtes roi, et que le royaume de France vous « appartient! »

Elle était le *palladium* visible du peuple, dont le roi n'était que le souverain. Les femmes lui faisaient toucher leurs petits enfants, comme à une relique. Les soldats baisaient à genoux son étendard, et sanctifiaient leurs armes en les approchant de son épée nue. Elle se refusait modestement et religieusement à ces superstitions et à ces adorations de la multitude, ne s'attribuant aucune vertu surhumaine, que l'obéissance aux ordres qu'elle avait reçus de Dieu, accomplis par son inspiration. « Oh! disait-elle « en contemplant l'ivresse de ce roi rendu à son « peuple, et de ce peuple rendu à son roi, que « ne puis-je mourir ici! »

« Et où donc croyez-vous mourir? » lui demanda l'archevêque de Reims. « Je n'en sais rien, répon- « dit la sainte fille : ce sera où il plaira à Dieu. J'ai « fait ce que mon Seigneur m'avait chargé de faire. « Je voudrais bien maintenant qu'il lui plût de m'en- « voyer garder mes moutons, avec ma sœur et ma « mère! »

Elle commençait à sentir ce doute de l'avenir qui

saisit l'héroïsme, le génie, la vertu même, quand ils ont achevé la première moitié de toute grande œuvre humaine, la montée et la victoire, et qu'il ne leur reste plus que la seconde moitié, la descente et le martyre. Elle commençait à entendre ces voix, non plus du ciel, mais du foyer, qui rappellent en vain l'homme, découragé de ses ambitions et de ses gloires, au toit de ses premières tendresses, aux humbles occupations de son enfance, et à l'obscurité de ses premiers jours.

Pauvre Jeanne, pourquoi n'écouta-t-elle pas ces voix?... Mais Dieu lui destinait un sort achevé. Il n'y en a point sans l'iniquité des hommes, et sans le martyre pour son pays.

LAMARTINE.

Fin de la première partie. La seconde et dernière partie au numéro prochain.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

JEANNE D'ARC.

ANNÉE 1400 DE J.-C.

TROISIÈME LIVRAISON.

SECONDE PARTIE.

I.

Le génie dans l'action est une inspiration du cœur; mais cette inspiration elle-même a besoin d'être servie par les circonstances. Quand ces circonstances extrêmes, qui produisent en nous cette tension de toutes nos facultés qu'on appelle génie, s'évanouissent ou se détendent, le génie lui-même paraît s'affaisser. Il n'est plus soutenu par ce qui l'élevait au-dessus de l'homme; et c'est alors qu'on dit des héros, des inspirés ou des prophètes : Dieu a cessé de parler en eux.

Telle était l'âme de Jeanne d'Arc après le sacre de Charles VII à Reims. Aussi un grand abattement et une fatale hésitation paraissent l'avoir saisie dès ce moment. Le roi, le peuple et l'armée, qu'elle

avait fait vaincre, voulaient qu'elle restât toujours leur prophétesse, leur guide et leur miracle. Mais elle n'était plus qu'une faible femme égarée dans les cours et dans les camps, et sentait sa faiblesse sous son armure. Son cœur seul lui restait, toujours intrépide, mais non plus inspiré. Elle voulait faire parler un oracle qui n'avait plus ni divinité, ni langue, ni voix. On voit cet aveu naïf de l'état de son âme dans ses réponses à ses juges, au moment de son procès.

La France, non plus, n'avait plus besoin d'elle. Le réveil en sursaut du Dauphin par sa voix, ce prince, jeune et vaillant, arraché par une bergère aux bras de ses maîtresses, la délivrance miraculeuse d'Orléans, la défaite de Bedford dans les plaines de la Beauce, la captivité ou la mort des chevaliers anglais les plus renommés, le fanatisme religieux et patriotique du peuple allumé par l'apparition, par la voix et par le bras d'une jeune fille, et prenant partout des exploits pour des miracles; toutes ces circonstances avaient soufflé l'espérance et le patriotisme sur la surface du pays, la terreur et l'hésitation dans le cœur des Bourguignons et des Anglais.

Le sol répudiait ou dévorait les ennemis; ils se sentaient enfin usurpateurs sur le trône, étrangers dans la patrie. Le sacre de Reims, ce couronnement réputé divin, qui faisait intervenir alors la

main de Dieu et le baume céleste pour juger la légitimité des princes, avait rendu au Dauphin non plus seulement l'amour, mais la religion du peuple. En défendant son roi, ce peuple croyait défendre désormais l'élu du ciel. Jeanne d'Arc avait été bien inspirée en le menant droit aux autels de Reims. Partout ailleurs, il n'aurait remporté qu'une victoire ou une ville; à Reims, il avait remporté un royaume et une divine autorité. La révolte contre lui devenait blasphème et impiété. Un politique consommé n'aurait pas mieux conseillé que cette ignorante.

De plus, comme il arrive toujours dans les revers, la division, la discorde, les rivalités, les récriminations mutuelles s'étaient introduites dans les conseils des Anglais et des Bourguignons. Le duc de Bourgogne, amolli par les prospérités et par les femmes, se contentait de venir de temps en temps de Flandre à Paris, pour étaler, comme Antoine après le meurtre de César, le sang de son père assassiné sous les yeux des Parisiens, et pour recueillir les vaines popularités d'une multitude plus tumultueuse que dévouée.

Le duc de Bedford, régent de France pour le roi d'Angleterre Henri VI, et le cardinal de Winchester, souverain de l'Angleterre sous ce roi enfant, se haïssaient et se desservaient mutuellement, en ayant l'apparence de s'entendre et de se soutenir. Le cardinal, alarmé cependant des re-

vers trop honteux de Bedford, amenait à Paris une nouvelle armée. Le duc de Bedford tremblait dans Paris. Toutes les villes et toutes les provinces environnantes tombaient devant les forces croissantes du roi de France ; et l'étendard de Jeanne, déployé sous les murs des places assiégées, suffisait pour les ouvrir à Charles. La superstition du peuple croyait voir voltiger autour de cet étendard des étincelles de flamme, rayonnement des puissances célestes qui entouraient l'envoyée de Dieu.

Son humilité ne s'exaltait point au sein de ces triomphes, ni sa chasteté ne se ternissait dans ces camps. Chaque soir, disent les chroniques, « elle « allait prendre son logis dans la maison de la femme « la plus honnêtement famée du lieu, et souvent « même couchait dans son lit. Elle passait la nuit ses « armes sous la main, et à demi vêtue de ses habil« lements d'homme de guerre, afin de mieux pro« téger sa pudeur. »

Elle ne s'enorgueillissait aucunement des honneurs qu'on lui rendait. « Ce que je fais, disait-elle « sans cesse au peuple superstitieux, n'est pas mira« cle de moi, mais ministère qui m'est commandé : « c'est pourquoi je suis soutenue. Ne baisez point mes « habits ou mes armes comme prodiges, mais comme « instruments des grâces de Dieu. »

II.

Après quelques manœuvres des Français et des Anglais autour de Paris pour en tenter la route ou pour la fermer, le roi s'avança jusqu'à Saint-Denis, et le duc de Bedford se hâta de s'enfermer dans la ville, pour la défendre à la fois contre l'assaut du roi et contre la mobilité du peuple.

Le duc de Bourgogne, commençant à pressentir où allait la victoire, et redoutant moins, pour sa politique, un roi, son parent, dans Paris, que la puissance anglaise assise sur les deux rives de la Manche, à côté de ses Flandres, commençait à négocier secrètement avec Charles VII. Jeanne d'Arc, consultée sur ces négociations, les encourageait de tous ses efforts. Les lettres qu'elle dictait pour le duc de Bourgogne ne respiraient que la paix, le pardon réciproque, et l'union de tous les membres de la famille française contre l'étranger. Son cœur, qui savait rendre de si bons secours aux hommes d'armes, la rendait maintenant de meilleur conseil aux politiques. La sagesse transpire dans chacun de ses mots. On ne peut révoquer en doute l'influence conciliatrice de ses lettres sur le duc de Bourgogne. Elle n'excluait même pas les Anglais de sa tolérance et de son désir de paix. Elle n'injurie pas les ennemis du roi, elle les conjure.

Sa charité dans les paroles égale son intrépidité dans le combat.

Elle pressait le roi d'attaquer Paris, prenant son désir pour une lumière, et son impatience pour une inspiration. Les généraux résistaient encore. Elle les entraîna, malgré eux, jusqu'au faubourg de La Chapelle Saint-Denis. Elle s'y logea avec l'avant-garde commandée par le duc d'Alençon, par le maréchal de Raiz, par le maréchal de Boussac, par le comte de Vendôme et le sire d'Albes. Elle fit camper l'armée dans les villages en face des portes du nord de la capitale.

Mais le peuple, contenu par l'armée de Bedford, par le parlement et par la bourgeoisie, trop compromise avec les Anglais et les Bourguignons pour ne pas craindre la vengeance du roi, ne s'émut que pour défendre les étrangers qui asservissaient la capitale et le trône. L'esprit de sédition, entretenu par Isabeau, les Armagnacs et les factions pendant tant d'années, avait éteint la nationalité dans l'âme de cette ville inconstante. On ferma les portes, on inonda les fossés, on entassa les pavés sur les créneaux, on viola les dépôts publics pour solder les troupes ; on répandit le bruit que le roi et sa magicienne avaient juré de faire passer la charrue sur les ruines de la capitale.

Jeanne, informée de ces rumeurs, s'efforçait de les démentir par la discipline qu'elle maintenait

dans les troupes du roi. Indignée un jour des scandales donnés par quelques soldats qui voulaient attenter à l'honneur d'une fille des champs, elle frappa un des coupables sur la cuirasse, du plat de son épée, avec une si sainte colère, que l'épée se brisa en deux tronçons. C'était l'épée miraculeuse qui avait opéré tant de prodiges dans sa main : funeste présage ! Le roi la gronda, Jeanne elle-même pleura son épée.

« Mais, disait-elle, elle préférait néanmoins son « étendard blanc et sa petite hache d'armes; car elle « ne frappait jamais pour tuer, mais pour vaincre, « et le sang d'un ennemi ne souilla jamais ses ar- « mes. » Elle s'attribuait à elle-même, prêtresse de la délivrance de sa patrie, cette loi du sacerdoce qui répugne au sang; toujours femme, même au milieu des guerriers.

Après une semaine d'inutile attente, Jeanne fit donner l'assaut aux remparts, du sommet de cette petite colline couverte aujourd'hui de rues, d'édifices et de temples, qui a gardé le nom de butte des Moulins. Elle franchit, avec le duc d'Alençon et les généraux, le premier fossé sous le feu de la ville. Parvenue au bord du second, et exposée presque seule aux traits des remparts, elle sondait la profondeur de l'eau et la vase du bout de sa lance, et faisait combler le fossé de fascines par les soldats, tout en agitant sa bannière et en criant à la

ville rebelle de se rendre, quand une flèche lui traversa la jambe, et la jeta évanouie sur un monceau de morts et de blessés.

On la transporta sur le revers de la berge du fossé, où les flèches et les feux passaient par-dessus sa tête, et on l'étendit sur l'herbe pour arracher la flèche de la blessure. Elle retrouva la voix et le geste pour encourager les siens à l'assaut. Les vaillants chevaliers la suppliaient en vain de se laisser rapporter au camp, les flèches et les boulets labouraient en vain la terre autour d'elle, les fossés se comblaient en vain de cadavres, elle s'obstinait à la victoire ou la mort. On eût dit que c'était le dernier assaut qu'elle donnait elle-même à sa fortune. Le duc d'Alençon, tremblant de perdre en elle l'âme et la foi de l'armée, fut forcé d'accourir lui-même, et de l'enlever dans les bras de ses soldats du champ du carnage où elle voulait mourir. La nuit couvrait les murs et la plaine. Les généraux du roi firent silencieusement retirer les troupes. Pour dérober leurs pertes aux regards des Parisiens au retour du jour, ils relevèrent les morts des bords du fossé. Ils les entassèrent comme dans un bûcher dans la grange de la ferme des Mathurins, et ils les brûlèrent pendant les ténèbres, pour ne laisser que de la cendre aux Anglais.

Ce revers, confondant avec tant d'éclat les prophéties de Jeanne d'Arc, fut le premier démenti du

ciel à son esprit divinatoire, et la première atteinte au prestige populaire de son infaillibilité. Elle commença elle-même à douter d'elle-même. Son esprit chancela avec sa fortune. Elle s'humilia devant Dieu et devant le roi, et, renonçant à la guerre, elle suspendit son armure blanche et son épée sur le tombeau de saint Denis, dans la basilique. Mais le roi et les chevaliers la supplièrent tellement de les reprendre, et s'accusèrent tellement eux-mêmes des fautes qui avaient déconcerté ses prophéties, qu'elle eut la faiblesse de les revêtir encore par complaisance pour l'armée, et de continuer à inspirer et à combattre, quand le souffle n'inspirait plus et quand l'esprit ne combattait plus en elle.

III.

L'armée se dissémina après l'entreprise malheureuse sur Paris; des trêves se conclurent pour donner du temps aux négociations. Jeanne s'en alla en Normandie, pour aider le duc d'Alençon à reconquérir son apanage personnel sur les Anglais. Le sire d'Albret la requit ensuite d'aller guerroyer avec lui à Bourges. Elle fit des prodiges au siége de Saint-Pierre-le-Moûtier. Elle retrouva son génie inspirateur dans la fumée de l'assaut. Presque seule sur le revers du fossé, et abandonnée des siens, elle combattait encore. — Son fidèle écuyer Daulon lui

criait en vain : « Que faites-vous, Jeanne? vous êtes « seule! — Non, dit-elle en montrant du geste l'es- « pace vide et le ciel, j'ai cinquante mille hommes! » Et, continuant à rappeler les soldats découragés et à leur faire honte de leur découragement devant son audace, elle les ramena aux murs, et les escalada victorieusement à leur tête.

A la reprise des hostilités entre Charles VII et les Anglais, elle ramena au roi une armée, sous les murs de Paris. Détrompée des négociations, elle lui dit cette fois que « la paix était au bout de sa lance. » Elle rompit plusieurs corps de Bourguignons et d'Anglais, et s'enferma dans Compiègne pour le défendre, comme Orléans, contre le duc de Bourgogne. Le sort des Français y luttait, comme dans un champ clos, contre la fortune des deux armées d'Angleterre et de Flandre.

Un homme intrépide et féroce, Guillaume de Flavy, commandait la ville. La rumeur des temps l'accusait d'animosité ou de dédain contre l'héroïne populaire des camps.

Jeanne avait promis de sauver la ville. Dans une des premières sorties de la garnison contre les assiégeants, elle combattit avec sa première audace contre les troupes de Montgomery et le sire de Luxembourg. Deux fois repoussée, elle ramena deux fois la victoire à son étendard. A la fin de la journée, les Anglais et les Bourguignons réunis, et concentrant

tous leurs efforts sur la poignée de chevaliers qui l'entouraient, s'attachèrent à elle seule, comme à la seule âme de leurs ennemis et au seul mobile de leur défaite.

Cernée et poursuivie au milieu des siens, elle se sacrifia pour sauver ceux qui s'étaient confiés à elle. Pendant qu'ils passaient le pont-levis pour rentrer dans Compiègne, elle resta la dernière exposée aux coups des Anglais et combattant pour le salut de tous. Au moment où elle lançait son cheval sur le pont-levis pour s'abriter la dernière derrière les murs, le pont se leva, et lui ferma le passage. Saisie par ses vêtements et précipitée de son cheval, elle se releva pour combattre encore; mais, entourée et désarmée par la masse croissante de ses ennemis, elle se rendit prisonnière à Lionel, bâtard de Vendôme, et fut conduite au sire de Luxembourg, général du duc de Bourgogne.

Aucune victoire ne valait, aux yeux des Anglais et des Bourguignons, la dépouille que le hasard ou la trahison venait de leur livrer. Jeanne était, à leurs yeux, le génie sauveur de la France et de Charles VII. Ils croyaient, en la tenant, tenir son trône.

Le duc de Bourgogne accourut lui-même pour s'assurer de son triomphe en contemplant sa captive. Il l'entretint en secret dans la chambre où on l'avait enfermée. Le canon des camps et le *Te Deum* des cathédrales célébrèrent à l'instant la prise de Jeanne d'Arc dans toutes les villes et dans toutes

les provinces des alliés. C'était la France elle-même que l'on croyait conquise dans cette jeune fille.

Le peuple, au contraire, pleura et gémit partout sur son sort. On s'entretenait à demi-voix, dans les camps et dans les chaumières, de la prétendue trahison du sire de Flavy, commandant de Compiègne, qui avait, selon le peuple, vendu l'héroïne de Dieu au sire de Luxembourg. On rapportait à l'appui de cette accusation, sans preuves et sans vraisemblance, les pressentiments et les propos de Jeanne la veille du dernier combat.

« Hélas! mes bons amis, mes chers enfants, avait-« elle dit à ses hôtes et à ses pages, je vous le dis « avec tristesse, il y a un homme qui m'a vendue; « je suis trahie, et bientôt je serai livrée à la mort. « Priez Dieu pour moi, car bientôt je ne pourrai « plus servir mon roi, ni le noble royaume de « France! »

Pressentiment ou soupçon qui, dans une fille nourrie de l'Évangile, rappelait ceux de son divin Maître dans la cène funèbre avec ses amis. Faisait-elle allusion au brave Flavy, guerrier trop rude pour flatter les crédulités populaires, mais trop courageux pour trahir? ou pensait-elle à la jalousie du moine Richard, dont les accusations de sorcellerie la poursuivaient? Nul ne sait sa pensée, mais tous étaient frappés de ses présages.

Sa mère, qui l'était venue voir à Reims, et qui

s'étonnait de son intrépidité dans les batailles, lui ayant dit un jour : « Mais, Jeanne, vous n'avez « donc peur de rien ?—Non, lui avait-elle répondu ; « je ne crains rien que la trahison! »

C'est sous la trahison, en effet, que l'héroïsme, la vertu et le génie succombent. Facultés puissantes qu'on ne peut combattre face à face à la lumière, et qu'on prend au piége comme l'aigle et le lion.

On remarquait depuis quelque temps un redoublement de ferveur en elle. Elle entrait, le soir, dans les églises et chapelles des champs, et s'agenouillait au milieu des enfants à qui on enseignait les mystères. On la surprenait rêvant et priant à l'écart sous l'ombre des plus noirs piliers. Elle avait son agonie des Olives avant d'avoir son supplice, comme le Maître qu'elle servait.

Cette agonie de l'âme et du corps redoubla d'amertume après sa captivité. Les lois de la guerre et de la chevalerie, son sexe, son âge, sa beauté, la douceur et l'humanité qu'elle avait toujours montrées après la victoire, le scrupule même qu'elle avait gardé de ne jamais verser le sang dans les combats, la pureté de ses mœurs, la naïveté de sa foi, tout devait lui promettre et lui assurer les sauvegardes, les pitiés, les respects qu'on devait à un guerrier qui s'était rendu, et à une femme qui faisait l'admiration et le récit des camps. C'était une infâme félonie pour un chevalier de livrer ou

de vendre à un autre les prisonniers remis à sa merci. L'hospitalité forcée de la prison était aussi sacrée que celle du foyer. Le sire Lionel de Ligny, à qui Jeanne s'était rendue, répondait de sa captive devant l'usage et devant l'honneur. Il ne pouvait, d'après les lois et coutumes de la guerre, se dessaisir de Jeanne que contre sa rançon, si la France lui en faisait une.

Mais Ligny dépendait du sire de Luxembourg, en qualité de vassal. Il avait intérêt de flatter ce seigneur, de qui relevaient ses domaines. Le plus précieux présent qu'il pût offrir au sire de Luxembourg, allié lui-même du duc de Bourgogne, pour capter sa faveur, c'était le génie tutélaire de Charles VII.

Après avoir d'abord envoyé Jeanne, captive, dans un de ses propres châteaux, voisin de la Picardie, il la livra au sire de Luxembourg. Le duc de Bourgogne la marchandait déjà à Luxembourg ; les Anglais, au duc de Bourgogne ; l'inquisition de Paris la revendiquait d'eux tous, pressée de purger la terre de cette victime, dont le patriotisme était le crime aux yeux de cette inquisition, alliée à l'usurpation : « Usant des droits de notre office, « écrivait le vicaire général de l'inquisition aux « gens du duc de Bourgogne, nous requérons instamment et enjoignons, au nom de la foi et sous « les peines de droit, d'envoyer et amener prisonnière devant nous Jeanne, soupçonnée de cri-

« mes, pour être procédé contre elle par la sainte « inquisition. »

Ainsi c'étaient des Français qui demandaient à venger l'Angleterre, et l'Église de France à sévir contre la liberté de ses propres autels.

Le sire de Luxembourg, étranger, fut moins cruel que les compatriotes de l'héroïne. Il l'envoya dans son château de Beaurevoir, où les dames de sa famille furent douces et compatissantes pour elle.

L'université de Paris, scandalisée de ces égards et de ces délais, et lâchement alliée avec l'inquisition contre l'innocence et le malheur, appuya, par des lettres plus impératives et plus ardentes, les injonctions du vicaire général de l'inquisition : « En « vérité, disait l'université au sire de Luxembourg, « en vérité, au jugement de tout bon catholique, « jamais, de mémoire d'homme, il ne serait advenu « une si grande lésion de la sainte foi, un si énorme « péril et dommage pour la chose publique en ce « royaume, que si elle échappait par une voie si « damnable et sans une convenable punition ! »

On voit qu'en tous les temps les haines des hommes paraissent les justices des juges, et que ni les lettres, ni les fonctions sacerdotales, ne préservent les corps politiques de ces détestables adulations à leur parti. Luxembourg résistant encore, l'université et l'inquisition suscitèrent l'autorité ecclésiastique dans la personne de l'évêque de

Beauvais, homme féroce et fanatique, nommé Cauchon. Il fut le Caïphe de ce Calvaire.

Cauchon, par principe ou par intérêt, était vendu à la cause ennemie jusqu'à l'âme. Il osa signifier au duc de Bourgogne de lui livrer sa prisonnière, et il lui en débattait le prix :

« Bien que cette femme ne doive pas, disait-il « dans sa requête, être considérée comme prison- « nière de guerre, néanmoins, pour récompenser « ceux qui l'ont prise et retenue, le roi (c'était le « roi anglais des Parisiens) veut bien leur donner « six mille francs (somme considérable alors), et au « bâtard qui l'a prise, une rente de trois cents livres. » Il offrait de plus, pour sûreté du dépôt qu'il demandait, dix mille francs, « comme pour un roi, « un prince, un grand de l'État, ou un Dauphin. »

Le sire de Luxembourg, n'osant résister à la fois au désir secret du duc de Bourgogne, à l'empire des Anglais dans la coalition, à l'université, organe de l'opinion, à l'inquisition, organe de l'Église, céda à regret à ces influences réunies, et remit Jeanne. Crime collectif, où chacun se décharge de sa responsabilité, mais dont Paris a l'accusation, Luxembourg la lâcheté, l'inquisition l'arrêt, les Anglais la félonie et le supplice, la France la honte et l'ingratitude.

IV.

Ce marchandage de Jeanne par ses ennemis, dont les plus archarnés étaient des compatriotes, avait duré six mois. Elle avait été arrachée avec douleur aux soins et aux amitiés des femmes de la maison de Luxembourg à Beaurevoir, transportée à Arras, puis enfin enchaînée à Rouen. Pendant ces six mois, l'influence de cet ange de la guerre sur les troupes de Charles VII, son âme qui survivait dans les conseils et dans les camps de ce prince, la superstition patriotique du bas peuple pour elle, superstition que sa captivité n'avait fait que redoubler, l'absence enfin du duc de Bourgogne, lassé de la guerre, enclin à négocier, rassasié de puissance, ivre d'amour et de fêtes, oisif dans ses États de Flandre, toutes ces causes avaient entraîné revers sur revers pour les Anglais, succès sur succès pour Charles VII.

Jeanne, absente, triomphait partout. La haine contre son nom montait à proportion des désastres de leur cause dans le cœur des Anglais, de l'université et de l'inquisition, partisans serviles ou intéressés de cette monarchie de l'étranger. La politique voulait qu'on éteignît ce prestige populaire dans le sang de l'héroïne; un clergé aveuglé voulait qu'on brûlât la magie avec la magicienne; la passion voulait de la vengeance; la peur,

de la sécurité. La condamnation et la mort de Jeanne étaient le complot tacite de ces vils instincts du cœur humain. L'évêque de Beauvais pressait le procès. Il s'ouvrit à sa requête. Il y avait une telle impatience de condamner dans les autorités sacrées et laïques, que le clergé de Beauvais autorisa Cauchon de se substituer à l'archevêque de Rouen, dont l'archevêché était alors en interrègne.

Les chevaliers des trois nations, même ceux que leur déloyauté aurait dû faire rougir devant la captivité troquée et livrée par eux, semblaient aussi réjouis d'être affranchis de la présence de Jeanne, que l'inquisition était elle-même pressée de la sacrifier à leur ressentiment. On raconte que, peu de temps avant la comparution de l'accusée devant ses juges, le sire de Luxembourg, dont elle avait été la prisonnière et qui l'avait vendue à sa propre cupidité, traversant Rouen, alla, par un passe-temps cruel, se repaître de sa vue dans sa prison, menant avec lui le comte de Strafford et le comte de Warwick, comme pour leur montrer la terreur des Anglais désarmée et enchaînée. « Jeanne, lui dit-il « avec une ironie qui tentait sa crédulité pour la « tromper, je suis venu pour te délivrer et pour te « mettre à rançon, à condition que tu promettras « de ne plus t'armer contre nous. — Ah! mon « Dieu! répondit la prisonnière avec un accent de « doux reproche, vous vous riez de moi. Vous

« n'en avez ni le pouvoir ni la volonté. Je sais bien « que les Anglais me feront mourir, croyant ga- « gner le royaume par ma mort; mais, fussent-ils « cent mille de plus, ils n'auront pas ce royaume! » Strafford tira sa dague du fourreau, comme pour venger ce défi courageux de la captive à ses geôliers; Warwick, plus loyal et plus humain, détourna le bras et prévint l'outrage.

V.

Plus de cent docteurs ecclésiastiques et séculiers avaient été réunis à Rouen pour former le terrible tribunal. On eût dit que les juges pervers ou fanatiques de cette grande cause avaient voulu se partager l'iniquité en un plus grand nombre, afin d'en diminuer la responsabilité et l'horreur pour chacun d'eux aux yeux de la France et de l'avenir. Ces cent juges cependant n'avaient autorité que pour informer contre l'accusée, et pour discuter les accusations et les preuves; l'évêque de Beauvais et le vicaire de l'inquisiteur général Jean Lemaître avaient seuls le droit de prononcer. Ils avaient prononc d'avancée dans leur cœur.

On n'avait rien épargné pour se procurer des incriminations contre Jeanne. Des informateurs envoyés à Domrémy pour chercher des crimes jusque dans son berceau, et pour souiller sa vie par ces rumeurs populaires qui sont les préludes

des grandes calomnies, n'avaient recueilli là que des témoignages de sa foi, de sa candeur et de sa vertu. Ses jeunes compagnes d'enfance, fidèles à la vérité et à l'amitié, avaient parlé d'elle avec compassion et avec larmes. Les soldats n'en parlaient qu'avec admiration, le peuple qu'avec reconnaissance. Il avait fallu chercher dans des sources plus ténébreuses et plus immondes des éléments d'accusation. La plus sacrilége perfidie les avait ouvertes.

Un prêtre se disant Lorrain, et compatriote de Jeanne, nommé Loiseleur, fut jeté dans sa prison, sous prétexte d'attachement à Charles VII, afin que la parenté de patrie, la conformité d'opinion et la communauté de peines ouvrissent le cœur de Jeanne à la confiance et à la confidence. Pendant que Loiseleur interrogeait sa compagne de captivité et s'efforçait d'arracher à son âme des aveux convertis en crimes, l'évêque de Beauvais et le comte de Warwick, cachés derrière une cloison, assistaient invisibles aux entretiens, et notaient les épanchements de la plainte. Les tabellions cachés aussi avec l'évêque, et chargés d'enregistrer ces mystères, rougirent eux-mêmes de leur office, et refusèrent d'écrire d'aussi infâmes surprises de la conscience. Loiseleur continua son œuvre de perdition sous un autre déguisement. Il s'insinua dans la piété de Jeanne, reçut ses confessions dans le cachot, et, s'entendant avec l'évêque, il conseilla, sous le sceau de

Dieu à sa pénitente, tous les aveux qui pouvaient prêter prétexte à la condamnation.

Pendant ces préliminaires du procès à Rouen, on intimidait les témoins qui auraient pu parler à sa décharge ou à sa gloire. Une femme du peuple de Paris, ayant dit que Jeanne était une fille d'honneur, fut brûlée vive.

VI.

Telles étaient les dispositions des juges et de l'esprit public à Paris et à Rouen, quand l'évêque fit enfin comparaître l'accusée devant lui, le 21 février. Poursuivie par ses ennemis, elle semblait oubliée de ses amis. Charles VII, victorieux et insouciant de celle qui l'avait fait vaincre, traitait déjà avec le duc de Bourgogne, et ne paraît pas avoir fait une tentative efficace pour racheter celle qui allait mourir pour lui.

L'évêque, dans la crainte que l'accusée ne fût soustraite un seul moment à la garde des Anglais et enlevée par quelque émotion patriotique du peuple, instruisit le procès dans le château de Rouen, commandé par Warwick, capitaine des gardes du roi Henri VI d'Angleterre. Ce fut dans la chapelle de ce château que Jeanne enchaînée, mais toujours revêtue de ses habits de guerre, parut devant lui. Le vicaire de l'inquisiteur général, touché d'on ne sait quels scrupules ou quelle pitié

pour la victime, paraît avoir contenu plus qu'excité le féroce dévouement de l'évêque, et donné au procès quelques formes d'impartialité et de douceur. L'Église jugeait alors, et ne frappait pas de sa propre main. Satisfaite de purger l'hérésie ou le sacrilége par son jugement, elle laissait aux pouvoirs civils l'odieux et l'impopularité de l'exécution. L'inquisition, dans cette cause, paraît avoir été moins avide de condamner Jeanne d'Arc que de la juger. C'était un pouvoir romain. Jeanne, en effet, n'avait offensé que les Anglais, dont l'évêque de Beauvais était le complaisant et le ministre.

L'évêque parla à l'accusée avec mansuétude, comme pour attester une impartialité ou une pitié qui donneraient ensuite plus d'autorité à l'arrêt. Elle se plaignit d'abord doucement du poids et de la pression des anneaux de fer qui blessaient ses membres. L'évêque lui dit que ces fers étaient une précaution qu'on avait été contraint de prendre pour prévenir ses tentatives réitérées d'évasion. La prisonnière avoua qu'au commencement de sa captivité elle avait naturellement désiré de s'enfuir ; mais qu'il n'y avait en cela ni déloyauté ni crime à elle, puisqu'elle n'avait jamais donné à personne sa foi de ne pas sortir du château. Le procès ne dit pas si on allégea ses fers.

Après cet épisode, on lui lut son acte d'accusation, moins politique que religieux, dans lequel

elle était chargée de crimes contre la foi, d'hérésies et de sortiléges.

Interrogée ensuite sur son âge, elle répondit qu'elle avait dix-neuf ans environ. Sur sa croyance, elle répondit que sa mère lui avait enseigné le *Pater,* l'*Ave* et le *Credo*, les trois prières et la profession de foi des fidèles, et que personne autre que sa mère ne lui avait rien appris de sa religion. On la somma de prononcer à haute voix ces deux prières et cet acte de foi de son enfance : elle craignit apparemment de commettre, en les récitant en latin devant des docteurs, quelque omission ou quelque erreur dont on ferait un texte d'hérésie contre elle. « Je les réciterai bien de bon cœur, dit-elle, « pourvu que monseigneur l'évêque de Beauvais, ici « présent, consente à m'entendre en confession. » Elle ne croyait pas, sans doute, pouvoir mieux convaincre le juge de la sincérité et de l'orthodoxie de sa foi, qu'en ouvrant son âme au prêtre. La cour, la longue captivité, l'amour de la vie à un âge si tendre, inspiraient à la jeune fille l'habileté ingénue et la prudence instinctive de sa situation.

On la ramena, chancelante sous ses fers, dans son cachot.

Le jour suivant, on lui demanda de jurer de dire la vérité sur toute chose dont elle serait requise. Elle réserva les choses qui ne lui appartenaient pas à elle seule, mais à Dieu et au roi. « Je dirai sur les unes

« toute la vérité, répondit-elle ; sur les autres, non. »

On ne put réprimander cette sagesse, et on poursuivit : « Vous a-t-on appris un métier? lui dit-on. « — Oui, répondit-elle : ma mère m'a appris à coudre « aussi merveilleusement qu'une femme de la ville. »

Elle avoua qu'elle avait une fois quitté furtivement la maison de sa mère, mais que c'était par crainte des bandes de Bourguignons errants dans la contrée ; qu'une femme, nommée la Rousse, l'avait menée au village de Neufchâtel ; qu'elle avait habité quelques jours à peine dans cette famille ; que pendant ce temps elle faisait le petit trafic de domestique ou le ménage de cette maison, mais qu'elle n'allait point aux champs ni aux bois garder les brebis ou autres bêtes.

Elle avoua que, dès l'âge de treize ans, elle avait entendu des voix et avait été éblouie par des lumières dans le jardin de sa mère, du côté de l'église ; que ces voix ne lui avaient donné que de sages conseils ; qu'elles lui avaient ordonné obstinément de venir en France et de faire lever le siége d'Orléans ; qu'elle avait résisté ; mais qu'après de longs combats elle avait obtenu de son oncle qu'il la mènerait à Vaucouleurs, où le sire de Baudricourt lui avait dit, en la laissant partir pour Chinon : « Va-« t'en, et qu'il en advienne ce qu'il plaira à Dieu ! »

Elle raconta, sans vanité comme sans crainte, sa présentation au Dauphin, et l'instinct qu'elle

avait eu de le reconnaître entre tous. On lui demanda ce qu'elle avait dit en secret au Dauphin; elle refusa de s'expliquer, de peur de révéler des scrupules du roi sur la légitimité de sa naissance. Interrogée si elle avait vu quelque signe divin ou quelque esprit céleste autour du front du Dauphin : « Excusez-moi de ne rien répondre sur ceci, « dit-elle. » Et elle rentra dans son cachot pour cette nuit-là.

L'évêque, à l'ouverture de la troisième séance, l'admonesta de nouveau pour qu'elle eût à dire la vérité sur toutes choses, même les choses d'État, dont elle serait interrogée.

« Monseigneur l'évêque, dit-elle, réfléchissez bien « que vous êtes mon juge, et que vous prenez une « grande charge devant Dieu, si vous me pressez « trop. » Innocente devant l'Église, elle sentait qu'elle serait infailliblement coupable devant les ennemis du roi; et, en écartant les interrogations politiques, elle écartait la mort. L'évêque le savait comme elle; il la pressa en vain de tomber dans son piége. « Non, dit-elle, je dirai tout vrai, mais « je ne dirai pas tout! » Ce fut ainsi qu'elle restreignit son serment pour restreindre son danger.

On reprit l'interrogatoire, dans l'intention de tirer de la naïveté de la jeune fille des aveux de sorcellerie. « Vous entendez encore votre voix in« térieure? — Oui. — Quand l'avez-vous entendue

« la dernière fois? — Hier, et encore aujourd'hui.
« — Que faisiez-vous quand la voix vous parla? —
« Je dormais, et elle m'éveilla. — Vous êtes-vous
« mise à genoux pour lui répondre? — Non; je la
« remerciai seulement de sa consolation, étant assise
« sur mon lit, et je la priai de me consoler et de
« m'assister dans ma détresse. — Vous dit-elle
« qu'elle vous sauverait du péril où vous êtes? — A
« cela je n'ai rien à répondre. »

Les questions de l'évêque la pressant davantage, elle lui répéta de nouveau qu'il courait un grand danger dans son âme en se montrant à la fois son juge et son ennemi. « Les petits enfants, ajouta-t-elle, di-
« sent qu'on pend bien souvent les innocents pour
« avoir répondu la vérité. — Vous croyez-vous en
« état de grâce devant Dieu? » lui demanda l'évêque. Elle réfléchit un peu, puis elle répondit, en femme attentive à la fois à Dieu et aux hommes, ne voulant ni offenser l'un ni scandaliser les autres : « Si
« je n'y suis pas, qu'il plaise à Dieu de m'y réta-
« blir; et si j'y suis, qu'il plaise à Dieu de m'y
« maintenir! »

Cette sage réponse déconcerta les accusateurs, et ils dirigèrent l'interrogatoire du côté politique.

« Les habitants de Domrémy tenaient-ils, lui de-
« manda-t-on, pour les Bourguignons ou pour les
« Armagnacs? — Je ne connaissais qu'un homme du
« parti des Bourguignons. » C'était son compère,

parrain d'un enfant dont elle était marraine, à qui une fois elle avait dit : « Si vous n'étiez pas du « parti des Bourguignons, je vous dirais bien une « chose. » Mais la différence d'opinion lui ferma la bouche et le cœur sur ses visions avec cet homme. « — Alliez-vous avec les petits enfants du village « qui se séparaient, par jeu, en camps des Français « et des Anglais pour s'entre-combattre ? — Je n'ai « pas mémoire d'y avoir été ; mais je les ai bien vus « quelquefois revenir tout blessés et saignants de « ces batailles. — Aviez-vous dans votre jeune âge « de la haine vive contre les Bourguignons ? — J'a- « vais bien bonne volonté que le Dauphin eût son « royaume. »

On la congédia pour ce jour-là.

Elle comparaît de nouveau le 27 février. Son angoisse était telle, qu'elle troublait la pensée de ses juges eux-mêmes. « Comment, lui demanda un des « assesseurs, vous êtes-vous portée depuis le samedi ? « — Du mieux que j'ai pu, répondit Jeanne. — Avez- « vous observé les jours de jeûne ? — Cela est-il dans « votre procès ? » dit-elle en s'étonnant. Et comme on lui répondit que cela y était : « Oui, dit-elle, « j'ai toujours jeûné les jours d'abstinence. »

On revint à ses apparitions pour en inférer quelque magie. Elle raconta avec la même candeur de foi les visites de saint Michel, de sainte Marguerite, de sainte Catherine, noms qu'elle avait donnés

dans son enfance à ces visiteurs inconnus de son âme. Et comme on insistait pour savoir d'elle tout ce que ces esprits de diverses formes lui inspiraient : « Il y a, dit-elle sévèrement, des révélations qui « s'adressent au roi de France, et non à ceux qui « osent l'interroger ! — Ces esprits étaient-ils nus « quand ils vous visitaient, lui dit-on ? — Pensez-« vous donc, répliqua-t-elle, que le Roi des cieux « n'a pas de quoi les vêtir de sa lumière ? — Vou-« lez-vous nous dire le signe que vous avez donné « au Dauphin pour lui faire connaître que vous « veniez de la part de Dieu ? — Je vous ai déjà dit « que ce qui touche le roi, je ne le dirai jamais ; al-« lez le lui demander à lui-même. »

Le jour suivant, on lui demanda si ses révélations lui avaient prédit qu'elle échapperait à la mort. « Cela ne touche point au procès, dit-elle. Voulez-« vous donc que je parle contre moi-même ? Je m'en « fie à Dieu, qui en fera à son plaisir. — N'avez-vous « point demandé des habits d'homme à la reine, « quand vous lui avez été présentée ? — Cela est « vrai. — Ne vous a-t-on jamais invitée de dépouil-« ler vos habits d'homme de guerre, et à reprendre « les habillements de femme ? — Oui vraiment, et « j'ai toujours répondu que je ne changerais mes « habits que par l'ordre de Dieu. La fille du sire « de Luxembourg, qui conjurait son père de ne pas « me livrer aux Anglais, m'en pria, ainsi que la

« dame de Beaurevoir, quand j'étais prisonnière « dans leur château. Elles m'offrirent habits de « femme, ou drap pour les faire. Je répondis que « je n'en avais pas encore congé de Dieu, et que le « temps n'en était pas venu. Et si j'eusse cru « pouvoir le faire innocemment, je l'aurais plutôt « fait à ces deux bonnes dames que pour complaire « à aucunes dames qui soient en France, excepté « la reine. » On sentait que les égards et les compassions des femmes de la maison de Luxembourg l'avaient touchée d'une reconnaissance qu'elle se plaisait à leur témoigner jusque devant la mort.

« N'avez-vous point fait faire d'image de vous à « votre ressemblance? Ne disait-on pas prière et « oraison dans les camps et dans les villes en votre « nom? — Si ceux de notre cause ont prié en mon « nom, je l'ignore, et ils ne l'ont point fait de mon « consentement. S'ils ont prié pour moi, il me sem- « ble qu'à cela il n'y avait point de mal. Beaucoup « de gens me voyaient, il est vrai, avec joie; et, se « pressant autour de moi, baisaient mes habits, mes « armes, mon étendard, et ce qu'ils pouvaient at- « teindre de moi; mais c'était parce que les pau- « vres m'approchaient avec confiance, que je ne « leur faisais ni déplaisir ni affront, mais que je les « soulageais et les préservais autant que je pouvais « des maux de la guerre. Les femmes et les filles « faisaient toucher leurs anneaux à l'anneau de mon

« doigt, mais je ne connaissais point en elles de « mauvaise intention à ceci.

« Pendant que j'étais à Reims, à Château-Thier- « ry, à Lagny, il est vrai que plusieurs me requé- « raient d'être marraine de leurs enfants, et que j'y « consentais. Mais je ne fis jamais de miracles.

« L'enfant qu'on me pria de tenir à Lagny avait « trois jours; les jeunes filles l'apportèrent à No- « tre-Dame, pour la prier de lui donner la vie. « J'allai avec elles prier à son autel. Finalement, « l'enfant donna signe de vie, remua les lèvres, « et fut baptisé, puis mourut aussitôt. — Le roi « ne vous donna-t-il pas écu, armes et trésors, « pour son service? — Je n'eus ni écu, ni armes; « mais le roi en donna à mes frères. Quant à moi, « je n'eus de lui que mes chevaux, cinq de bataille « et sept de route, et l'argent pour payer mes hôtes. »

On revint sur le signe qu'elle avait donné au Dauphin, et on lui demanda de le décrire. Mais elle, parlant en double sens, et faisant allusion à ce signe, qui n'était autre que le royaume de France : « Aucun, dit-elle, ne pourrait en décrire la richesse. « Quant à vous, ajouta-t-elle avec un dédaigneux « enjouement qui attestait la liberté de son esprit, « le signe qu'il vous faut, c'est que Dieu me délivre « de vos mains, et c'est le plus éclatant qu'il vous « puisse envoyer! »

Elle avoua, dans les séances suivantes, que son

père avait eu un songe pendant qu'elle était enfant, dans lequel songe il avait vu avec terreur sa fille Jeanne guerroyant avec les gens d'armes. Requise de parler de ses révélations, elle tranche d'un mot les piéges, et répond que tout ce qu'elle a fait de bien, elle l'a fait par ses propres inspirations.

On lui demanda s'il n'y avait aucun signe magique sur un anneau qu'elle portait au doigt, et pourquoi elle regardait cet anneau avec piété au moment des batailles. C'est, dit-elle, qu'il y avait gravé sur le laiton le nom de Jésus, et parce qu'aussi cet anneau lui rappelant avec *plaisance* son père et sa mère, elle aimait alors à le sentir en sa main et à son doigt. « Pourquoi, lui dit-on, fîtes-vous porter votre « étendard en la cathédrale de Reims, au sacre du « roi? — Il avait été à la peine, répondit Jeanne en « animant à son cœur le signe inanimé; c'était bien « justice qu'il fût au triomphe! »

Tentée d'abord dans sa simplicité, puis dans son patriotisme, il restait à la tenter dans sa conscience. La tentation, sur ce point, était sûre de vaincre. L'université, l'inquisition, le pouvoir épiscopal, représenté par l'évêque de Noyon, étaient du parti de la royauté anglaise, des Bourguignons et des Parisiens. Contester l'obéissance à ce parti, leur semblait être la refuser à l'Église. On lui demande de reconnaître en tout l'autorité de cette Église. Elle ne peut ni consentir à renier sa cause

politique, ni refuser son consentement sans se déclarer rebelle à la foi. « Je m'en remets à mon « juge, » répond-elle avec une sublime inspiration d'habileté qui transporte plus haut le jugement pour confondre les juges humains ; et elle ne sort plus de cette réponse, qu'elle oppose sept fois, dans les mêmes termes, à toutes les ruses de l'accusation.

« Enfin, lui dit-on avec impatience, voulez-vous « ou non vous soumettre au pape ? — Conduisez-« moi à lui, répond-elle, et je lui répondrai à lui-« même. »

Tout le reste de ce jour elle se tait. Torturée dans sa conscience, elle avoue à elle-même son angoisse, dans cette prière qu'elle adresse au ciel pour qu'il la délivre de cette tentation : « Très-doux « Dieu, dit-elle à son Seigneur, je vous requiers « par votre Passion, si vous m'aimez, de me révé-« ler ce que je dois répondre à ces gens d'Église. « Je sais bien, quant à la vie, ce que je dois faire ; « mais, quant au reste, je n'entends pas le comman-« dement de mes guides. »

Ses angoisses, plus terribles que les fers de son cachot et que la présence de la mort, la jetèrent dans une maladie qui interrompit les interrogatoires publics.

Mais l'évêque et ses assesseurs allèrent l'obséder jusqu'au pied du pilier où elle languissait enchaînée de corps, malade de fièvre, troublée d'esprit. On

lui demanda si elle se soumettait de cœur à un concile. Elle ignorait ce qu'était un concile. On lui expliqua que c'était une assemblée générale de l'Église. Elle dit alors qu'elle s'y soumettait. Cette profession d'obéissance la sauvait. Le tabellion, présent, l'écrivit. L'évêque s'en aperçut; et voulant à tout prix livrer sa proie aux partis dont il était l'organe : « Taisez-vous donc, de par Dieu! » cria-t-il au docteur qui avait adressé la question et obtenu la réponse. Puis, se tournant vers le tabellion, il lui défendit d'écrire ce qui absolvait l'accusée. « Hélas! dit Jeanne en regardant pitoyable-« ment l'évêque, vous écrivez ce qui est contre moi, « et vous ne voulez pas écrire ce qui est pour! »

Warwick, informé par l'évêque, ayant rencontré, le soir, le docteur inhabile ou miséricordieux, l'apostropha avec colère, l'accusa de souffler cette scélérate, et le menaça de le faire jeter à la Seine. Les docteurs, tremblants, se sauvèrent de Rouen, et la prison de Jeanne se referma à tous, même à Cauchon.

La soif de son supplice était si ardente, que le parti anglais tremblait que la maladie ne l'enlevât aux bourreaux. « Pour rien au monde, disait le « gardien de la tour, le roi ne voudrait qu'elle « mourût de mort naturelle. Il l'a achetée assez cher « pour vouloir qu'elle soit brûlée. Qu'on la guérisse « au plus vite! »

L'évêque cependant s'introduisit de nouveau dans sa prison, et il lui exposa le danger de son âme, si elle mourait sans adopter le sentiment de l'Église. « Il me semble, répondit-elle, que, vu la « maladie que j'ai, je suis en grand péril de mort; « s'il en doit être ainsi, que Dieu fasse à son plaisir « de moi! Je voudrais seulement avoir confession « de mes péchés, et terre sainte après ma mort. » On lui demanda s'il fallait faire prières et processions pour obtenir sa guérison : « Oui, dit-elle; « j'aimerais bien que les bonnes âmes priassent « pour moi. »

On revint sur l'accusation de suicide qu'on lui avait imputée au sujet d'une tentative désespérée d'évasion qu'elle avait faite pendant sa première captivité au château de Beaurevoir. Elle avoua que l'horreur de se sentir captive et désarmée pendant que son roi et les Français combattaient et versaient leur sang, avait égaré son âme; qu'elle s'était précipitée du haut des créneaux dans le fossé, au risque d'y perdre la vie; que, tombée de si haut et évanouie de sa chute, elle avait été reprise, et qu'en recouvrant ses sens elle avait senti sa faute et demandé pardon à Dieu.

Sa jeunesse la sauva d'une mort pour une autre mort. Ses forces renaissaient. Les injures, les outrages, la joie et les chants de ses geôliers lui annonçaient le jugement prochain et la condamnation

certaine. Trois soldats couchaient dans sa chambre. On parlait tout haut d'exercer sur elle les derniers outrages avant le supplice du feu. Jeanne tremblait en secret de ces outrages prémédités dans son cachot. Elle gardait avec vigilance ses vêtements d'homme de guerre, pour défendre jusqu'à la mort sa chasteté contre les complots nocturnes de ses gardiens. L'évêque lui faisait un crime de ce costume qui rappelait ses exploits. Il mettait au prix de ce changement d'habits la permission qu'elle sollicitait de prier du moins avec les fidèles, et d'assister au sacrifice du dimanche. Elle y consentit, à condition que les vêtements de femme qu'elle revêtirait seraient semblables à ceux des filles pudiques des bourgeoises de Rouen : une robe longue et serrée à la taille, dont les plis l'envelopperaient avec décence contre les outrages de ses profanateurs.

Pendant la semaine sainte et le jour de la résurrection du Christ, où toute la chrétienté s'associait à l'agonie de l'homme-Dieu et à la joie de sa rédemption, Jeanne sentit plus douloureusement sa solitude et sa séparation du troupeau des âmes. Le son des cloches joyeuses de Pâques résonna dans son cœur, comme une ironie qui contrastait avec son isolement et sa tristesse.

Cependant l'université de Paris, consultée sur les procès-verbaux de ses interrogatoires, l'avait

déclarée possédée de Satan, impie envers sa famille, altérée du sang des fidèles.

Les légistes, consultés de même, avaient restreint sa culpabilité au cas où elle s'obstinerait dans ses erreurs

L'inquisiteur et l'évêque de Beauvais lui-même, intimidés au dernier moment par la clameur populaire qui commençait à s'apitoyer sur cette innocente, semblaient s'adoucir et se contenter de la condamnation du repentir et de la captivité, au lieu de la mort. Ils firent une suprême tentative pour arracher une apparence de désaveu de son obstination à la victime, pensant ainsi satisfaire à la fois le peuple par l'indulgence, les Anglais par la punition.

On arracha Jeanne, toute malade et tout affaiblie de corps, aux ténèbres de son pilier où elle languissait depuis quatre mois, pour la torturer en public dans son âme. On avait dressé deux échafauds dans le cimetière de Saint-Ouen, derrière la basilique de ce nom. Le cardinal de Winchester, représentant le pouvoir royal des Anglais en France; Cauchon, représentant la servilité ambitieuse vendant son pays pour des honneurs; les juges, le clergé, les docteurs, les assesseurs, les prédicateurs de l'université, représentant la légalité au service de la force, étaient assis sur un de ces échafauds.

Jeanne, les chaînes aux pieds et aux mains, attachée à un poteau par une ceinture de fer, entourée

de tabellions prêts à enregistrer ses paroles, et de ministres de la torture armés de leurs instruments de douleurs, prêts à lui arracher les faiblesses ou les cris de la nature, le bourreau avec sa charrette sous ses yeux, prêt à emporter son cadavre mutilé, étaient en face sur l'autre échafaud.

Un peuple immense, superstitieux, frappé de cet appareil, partagé entre le respect pour les autorités civiles et religieuses, la crainte de l'étranger, l'horreur de cette prétendue magicienne, et la pitié pour cette jeune fille dont la beauté éclatait plus touchante sous l'ombre de la mort, frémissait sur la place et sur les toits. Un prédicateur célèbre du temps, Guillaume Érard, apostrophait Jeanne d'Arc, et s'efforçait de la ramener à un désaveu de ses erreurs, et à la soumission complète à ce que l'Église déciderait des droits des deux compétiteurs. « O « noble maison de France, s'écriait-il, croyant renforcer ainsi ses arguments par une invocation pathétique à la race des Valois, ô noble maison de « France qui fus toujours protectrice de la foi, « comment as-tu été ainsi pervertie, de t'attacher à « une hérétique schismatique? Oui, c'est de toi, « Jeanne, que je parle, ajouta-t-il en la foudroyant « du geste, c'est à toi que je dis que ton roi est « schismatique et hérétique! »

Jeanne, qui jusque-là avait écouté en silence et en humilité les injures qui ne tombaient que sur sa

tête, ne put contenir son cœur en entendant outrager son Dauphin : « Par ma foi, sire, s'écria-t-elle « en interrompant le prédicateur, je jure qu'il est le « plus noble chrétien de tous les chrétiens, celui qui « aime le mieux la foi et l'Église; et qu'il n'est rien de « ce que vous dites ! »—Faites-la taire, cria l'évêque de Beauvais. Les huissiers lui imposèrent silence.

Alors l'évêque lui lut un modèle de rétractation à laquelle on la conjurait de se conformer. « Je veux « bien me soumettre au pape, dit Jeanne. » — Le pape est trop loin, dit l'évêque. — Eh bien! qu'elle soit brûlée! cria le prédicateur.

Les huissiers, les bourreaux, le peuple, qui l'entouraient, la conjuraient de signer un acte dressé de soumission à l'Église, qui n'était qu'une rétractation de ses ignorances devant Dieu, sans rien désavouer de sa cause et de ses sentiments devant les hommes. « Eh bien! je signerai, » dit-elle.

A ces mots, une grande clameur de soulagement s'éleva de la foule. L'évêque de Beauvais demanda à Winchester ce qu'il devait faire : « Il faut, dit l'An« glais, l'admettre à la pénitence. » C'était lui octroyer la vie. Pendant que les courtisans de Winchester se querellaient avec l'évêque de Beauvais sur l'échafaud, prétendant qu'il avait favorisé l'accusée, et pendant que l'évêque les démentait avec colère, un secrétaire s'approcha de Jeanne, et lui présenta la plume pour signer la rétractation, qu'elle ne pouvait

lire. La pauvre fille rougit et sourit à sa propre ignorance, en roulant gauchement la plume dans ses doigts qui maniaient si bien l'épée. Elle traça, sous la direction de l'huissier, un rond, et au milieu une croix, signature symbolique de son martyre. Pùis on lui lut sa sentence de grâce, qui la condamnait à passer le reste de sa vie en prison, pour y déplorer ses péchés au *pain de douleur* et à l'*eau d'angoisse.*

A ces mots, les partisans du règne anglais et les soldats de cette cause, trompés dans leur espoir de vengeance par une sentence qui leur paraissait une lâcheté, du moment qu'elle n'était pas la mort, murmurèrent, s'agitèrent, s'ameutèrent tumultueusement autour du tribunal; et, ramassant les pierres et les ossements du cimetière, les lancèrent sur l'échafaud contre le cardinal, l'évêque, les juges et les docteurs : « Misérables prê-« tres fainéants, vous trahissez le roi ! » Mais les juges, pour échapper à cette grêle de pierres et pour traverser en sûreté la foule, disaient aux plus furieux : « Soyez tranquilles, nous la retrouverons « bien d'une autre façon ! »

Jeanne s'étonnait plus que de la mort, de la haine de ce peuple qu'elle aimait tant.

Elle rentra au château, poursuivie par les vociférations de la multitude. Elle y retrouva les fers, les piéges et les outrages de ses ennemis.

« Les affaires de notre roi tournent mal, dit le

« commandant du château, Warwick : la fille ne sera « pas brûlée ! »

On lui enleva pendant son sommeil ses habits de femme, qu'elle avait revêtus en signe d'obéissance sur l'échafaud, et on la contraignit ainsi à reprendre ses habits d'homme, qui étaient à côté de son lit. A peine eut-elle revêtu par nécessité ce costume dont on faisait le signe de son crime et de son obstination, qu'on appela l'évêque pour la surprendre en récidive. L'évêque la gourmanda rudement sur sa rechute après son abjuration. Elle protesta qu'elle n'avait rien abjuré que ses péchés, et qu'elle aimait mieux mourir, que de vivre ainsi rivée aux piliers de son cachot. L'évêque de Beauvais, convaincu de la passion de son parti pour le supplice de cette fille, dont l'existence rappelait des défaites aux Anglais et des crimes aux Bourguignons, renonça à la disputer à Warwick. Il convainquit les sages et les docteurs de la nécessité de punir cette impénitente par la mort. Les ecclésiastiques la livrèrent à la justice civile, chargée de l'application et de l'exécution de leur sentence, dont, comme Pilate, ils lavaient leurs mains. Cette sentence la conduisait au bûcher.

Un confesseur envoyé par l'évêque pénétra dans sa prison et lui annonça le prochain supplice. « Hé- « las ! hélas !... s'écria-t-elle en étendant ses bras « autant que les chaînes lui permettaient de les

« ouvrir, et en renversant sa tête échevelée; faut-« il me traiter si horriblement et si cruellement, « que mon corps net et pur, qui ne fut jamais « souillé d'aucune tache ni corruption, soit tout à « l'heure consumé et réduit en cendres! Ah! j'ai-« merais mieux être décapitée sept fois, que d'être « brûlée! Ah! j'en appelle à Dieu, le grand juge, des « injustices et des tortures qu'on me fait endurer! » L'âme se rattachait au corps au moment de le perdre dans le feu; la vie luttait avec la foi; la femme réapparaissait dans le soldat.

On lui accorda comme dernière faveur la communion des mourants dans son cachot. L'évêque assistait parmi les gens du château à ce secours des bourreaux de son âme. Elle l'aperçut, et lui dit avec un doux reproche : « Évêque, je meurs par vous! » Elle reconnut aussi parmi les assistants un des prédicateurs qui lui avait fait les admonitions avant le procès, et avec lequel elle avait contracté cette familiarité du prisonnier envers ceux qui les visitent : « Ah! maître Pierre, lui dit-elle tout en larmes, « où serai-je ce soir? »

On lui rendit les habillements de femme pour le supplice. On l'y conduisit sur une charrette, entre son confesseur et un huissier.

Un moine charitable la suivit à pied, priant pour son âme, et représentant la dernière pitié au pied de l'échafaud. Il se nommait Isambart.

L'histoire doit son nom à ceux qui savent aimer jusqu'à la mort. Le fourbe Loyseleur, employé par l'évêque pour arracher à Jeanne ses secrets sous le semblant de la confession, monta avant le départ sur la charrette, pour obtenir de sa victime le pardon de sa trahison. Les Anglais eux-mêmes s'ameutèrent à la vue de ce traître, et le couvrirent de huées et de menaces. Versatilité naturelle aux foules, qui veulent bien frapper, mais non trahir. « O Rouen, « Rouen, disait-elle en se lamentant, est-ce donc « ici que je dois mourir? » Elle s'étonnait que le ciel la laissât mourir si jeune, avant qu'elle eût fini son œuvre, et que la France tout entière fût purgée par elle de ses oppresseurs ; elle attendait incertaine un miracle ou la mort, jusqu'au pied du bûcher.

VII.

L'évêque, l'inquisiteur, l'université, les docteurs, l'attendaient sur une estrade en face d'un monticule de plâtre, recouvert de bois sec préparé pour le sacrifice humain.

Quand le char se fut arrêté au pied de l'estrade : « Va en paix, Jeanne, lui dit, au nom des juges, le « prédicateur; l'Église ne peut plus te défendre, elle « t'abandonne au bras séculier! » Excuse cruelle de ceux qui avaient prononcé le crime, et qui ne laissaient à d'autres que l'œuvre matérielle de la mort!

Jeanne alors s'agenouilla sur le char, non pour demander grâce de la vie aux juges qui la condamnaient, mais pour demander la grâce du paradis à l'évêque et aux prêtres qui la jetaient au feu. Elle joignit les mains, inclina la tête, et, s'adressant avec une naïve et pathétique ardeur tantôt à ses divins protecteurs dans le ciel, tantôt à ses bourreaux assis au-dessous d'elle sur l'échafaud, elle invoqua leur assistance, leur compassion et leurs prières avec un accent si tendre et avec des sanglots de femme si entremêlés de déchirantes exclamations, qu'à la vue de cette jeunesse, de cette innocence, de cette beauté près de tomber en cendre, et à l'accent de cette plainte qui semblait sortir déjà de la flamme, les docteurs, les inquisiteurs, les huissiers, Winchester, l'évêque de Beauvais lui-même, fondirent en larmes, et qu'un certain nombre d'entre eux, ne pouvant soutenir cette figure et cette voix, et se sentant évanouir de compassion, descendirent de l'échafaud et se perdirent isolés dans la foule.

La mourante se confessa alors à haute voix des erreurs d'esprit ou des présomptions de cœur qu'elle avait pu avoir de bonne foi pendant sa mission sur la terre. Elle regretta peut-être d'avoir trop obéi à la voix intérieure, en forçant son oncle de la conduire à Vaucouleurs, au lieu d'obéir à la voix de sa mère et au génie obscur et tutélaire du foyer. Elle vit de quel prix étaient l'héroïsme et la gloire,

et la maison et le verger de son père lui apparurent en contraste avec le bûcher de Rouen.

Se repentit-elle de son dévouement à une inspiration glorieuse et à une patrie ingrate? Les chroniques ne le disent pas; mais ses pleurs, ses lamentations, son acceptation de cœur et sa révolte des sens contre le supplice le laissent conclure. Elle fut plus touchante que si elle était restée impassible; elle fut mortelle, elle fut femme, elle fut enfant devant le feu. La nature, la volonté et la mort, qui avaient lutté dans son Seigneur lui-même au jardin des Olives, luttèrent dans la jeune fille au pied du bûcher. La multitude assista au déchirement d'un corps et d'une âme. Ce cirque stupide et féroce eut le spectacle complet d'une agonie.

A la fin, Jeanne sentit le besoin de se raffermir par la vue du symbole du suprême sacrifice accepté par le Fils de l'homme pour l'homme. Elle implora la grâce de mourir du moins en embrassant une croix, symbole de dernière communion avec l'Église qui la répudiait. On fut longtemps sourd à cette prière. Un Anglais cependant lui tendit deux branches de bois avec leur écorce, liées transversalement par un nœud de corde, et formant l'image grossière de la croix. Elle la prit, la baisa, et, ouvrant sa chemise, elle la serra contre sa poitrine, comme pour faire pénétrer de plus près dans son cœur la vertu de ce signe.

Le moine Isambart, attentif à ses moindres gestes, et qui vit son désir si mal satisfait, osa prendre sur lui un acte de généreuse audace, au risque de paraître impie dans sa compassion. Il courut avec l'huissier-massier à une église voisine de la place du Marché, et, prenant la croix de la paroisse à côté de l'autel, il la remit aux mains de Jeanne; véritable *Simon* de ce supplice.

Les bourreaux firent marcher la jeune fille vers le bûcher. Son confesseur y monta avec elle, en murmurant à son oreille de pieux encouragements. Son sang-froid ne l'avait pas abandonnée dans son désespoir. Le bourreau ayant mis le feu aux branches inférieures du bûcher, où elle était liée à un poteau : « Jésus ! s'écria-t-elle, retirez-vous, mon « père! Et quand la flamme m'enveloppera, élevez « la croix pour que je la voie en mourant, et dites-« moi de saintes paroles jusqu'à la fin. »

L'évêque de Beauvais, comme pour obtenir une suprême justification de son jugement par quelque accusation de la mourante contre elle-même, à l'approche des flammes s'approcha encore du bûcher.

« Évêque, évêque, lui répéta seulement la pau-« vre fille, comme si cette voix fût déjà venue « d'un autre monde, je meurs par vous! »

Puis, regardant à travers ses larmes cette multitude avide du supplice de sa libératrice : « O « Rouen, dit-elle, j'ai peur que tu n'expies un

« jour ma mort! » Ensuite elle pria à voix basse.

Un grand silence avait succédé au tumulte d'une foule agitée. On eût dit que cette mer d'hommes se taisait, pour entendre le dernier soupir d'une vie qui allait s'exhaler. Un cri d'horreur et de douleur sortit du bûcher. C'était la flamme qui montait au vent, et qui s'attachait aux vêtements et aux cheveux de la victime. « De l'eau! de l'eau! » cria-t-elle, par un dernier instinct de la nature. Puis, entourée comme d'un vêtement par les flammes qui tourbillonnaient autour d'elle, elle ne proféra plus que quelques balbutiements confus et entrecoupés, entendus d'en bas par le confesseur et par Isambart, à travers le petillement du bûcher. Elle laissa tomber enfin sa tête entourée de flammes sur sa poitrine, et dit, d'une voix expirante: *Jésus!*

On n'entendit plus sa voix, et on ne retrouva qu'un peu de cendre. Winchester fit balayer cette cendre du bûcher à la Seine, pour qu'il ne restât rien sur la terre de France de l'esprit et du bras de cette fille des champs, qui la disputaient à la servitude.

Il se trompa: Jeanne d'Arc était morte, mais la France était sauvée!

VIII.

Telle fut la vie de Jeanne d'Arc, l'inspirée, l'hé-

roïne et la sainte du patriotisme français ; gloire, salut et honte de sa patrie tout à la fois. Le peuple, pour l'encadrer parmi les plus sublimes et les plus touchantes figures de l'histoire, n'a pas besoin d'accepter les imaginations enthousiastes de la multitude, ni les explications d'un autre temps. Le sol opprimé souffle son âme sur une jeune fille; sa passion pour la liberté de son pays lui fait le don des miracles, don que la nature fait à toutes les grandes passions désintéressées. S'élançant des rangs du peuple, retenue par ses proches, entraînée par le dévouement, accueillie par la politique, déployée comme un drapeau par les chefs et par les combattants d'une cause perdue, déifiée par le vulgaire, victorieuse des ennemis, abandonnée du roi, des hommes et de son génie après son œuvre achevée, odieuse aux usurpateurs, vendue par l'ambition, jugée par des lâches, condamnée par ses frères, sacrifiée en holocauste aux étrangers, elle s'évanouit comme un météore, dans un sacrifice qui paraît aux uns une expiation, aux autres une assomption dans la mort. Tout semble miracle dans cette vie, et cependant le miracle, ce n'est ni sa voix, ni sa vision, ni son signe, ni son étendard, ni son épée: c'est elle-même. La force de son sentiment national est sa plus sûre révélation. Son triomphe atteste l'énergie de cette vertu en elle. Sa mission n'est que l'explosion de cette foi pa-

triotique dans sa vie; elle en vit et elle en meurt, et elle s'élève à la victoire et au ciel sur la double flamme de son enthousiasme et de son bûcher. Ange, femme, peuple, vierge, soldat, martyre, elle est l'armoirie du drapeau des camps, l'image de la France popularisée par la beauté, sauvée par l'épée, survivant au martyre, et divinisée par la sainte superstition de la patrie.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



HOMÈRE.

DIXIÈME SIÈCLE AVANT J. C.

QUATRIÈME LIVRAISON

I.

C'est une des facultés les plus naturelles et les plus universelles de l'homme, que de reproduire, en lui par l'imagination et la pensée et en dehors de lui par l'art et par la parole, l'univers matériel et l'univers moral au sein duquel il a été placé par la Providence. L'homme est le miroir pensant de la nature. Tout s'y retrace, tout s'y anime tout y renait par la poésie. C'est une seconde création que Dieu a permis à l'homme de feindre en re-

flétant l'autre dans sa pensée et dans sa parole; un *verbe* inférieur, mais un *verbe* véritable, qui crée, bien qu'il ne crée qu'avec les éléments, avec les images et avec les souvenirs, des choses que la nature a créées avant lui: jeu d'enfant, mais jeu divin de notre âme avec les impressions qu'elle reçoit de la nature; jeu par lequel nous reconstruisons sans cesse cette figure passagère du monde extérieur et du monde intérieur, qui se peint, qui s'efface et qui se renouvelle sans cesse devant nous. Voilà pourquoi le mot *poésie* veut dire *création*.

La mémoire est le premier élément de cette création, parce qu'elle retrace les choses passées et disparues à notre âme; aussi les *Muses*, ces symboles de l'inspiration, furent-elles nommées les *filles de mémoire* par l'antiquité.

L'imagination est le second, parce qu'elle colore ces choses dans le souvenir, et qu'elle les vivifie.

Le sentiment est le troisième, parce qu'à la vue, ou au souvenir, de ces choses survenues et repeintes dans notre âme, cette sensibilité fait ressentir à l'homme des impressions physiques ou morales, presque aussi intenses et aussi pénétrantes que le seraient les impressions de ces choses mêmes, si elles étaient réelles et présentes devant nos yeux.

Le jugement est le quatrième, parce qu'il nous enseigne seul dans quel ordre, dans quelle proportion, dans quels rapports, dans quelle juste har-

monie nous devons combiner et coordonner entre eux ces souvenirs, ces fantômes, ces drames, ces sentiments imaginaires ou historiques, pour les rendre le plus conformes possible à la réalité, à la nature, à la vraisemblance, afin qu'ils produisent sur nous-mêmes et sur les autres une impression aussi entière que si l'art était vérité.

Le cinquième élément nécessaire de cette création ou de cette *poésie,* c'est le don d'exprimer par la parole ce que nous voyons et ce que nous sentons en nous-mêmes, de produire en dehors ce qui nous remue en dedans, de peindre avec les mots, de donner pour ainsi dire aux paroles la couleur, l'impression, le mouvement, la palpitation, la vie, la jouissance ou la douleur qu'éprouvent les fibres de notre propre cœur à la vue des objets que nous imaginons. Il faut pour cela deux choses : la première, que les langues soient déjà très-riches, très-fortes et très-nuancées d'expressions, sans quoi le poëte manquerait de couleurs sur sa palette ; la seconde, que le poëte lui-même soit un instrument humain de sensations, très-impressionnable, très-sensitif et très-complet ; qu'il ne manque aucune fibre humaine à son imagination ou à son cœur ; qu'il soit une véritable lyre vivante à toutes cordes ; une *gamme* humaine aussi étendue que la nature, afin que toute chose, grave ou légère, douce ou triste, douloureuse ou délicieuse, y trouve son retentissement ou son cri. Il faut plus encore, il faut que les

notes de cette gamme humaine soient très-sonores et très-vibrantes en lui, pour communiquer leur vibration aux autres ; il faut que cette vibration intérieure enfante sur ses lèvres des expressions fortes, pittoresques, frappantes, qui se gravent dans l'esprit par l'énergie même de leur accent. C'est la force seule de l'impression qui crée en nous le mot, car le mot n'est que le contre-coup de la pensée. Si la pensée frappe fort, le mot est fort ; si elle frappe doucement, il est doux ; si elle frappe faiblement, il est faible. Tel coup, tel mot ; voilà la nature !

Enfin, le sixième élément nécessaire à cette création intérieure et extérieure qu'on appelle poésie, c'est le sentiment musical dans l'oreille des grands poëtes, parce que la poésie chante au lieu de parler, et que tout chant a besoin de musique pour le noter, et pour le rendre plus retentissant et plus voluptueux à nos sens et à notre âme ; et si vous me demandez, Pourquoi le chant est-il une condition de la langue poétique ? je vous répondrai : Parce que la parole chantée est plus belle que la parole simplement parlée. Mais si vous allez plus loin, et si vous me demandez, Pourquoi la parole chantée est-elle plus belle que la parole parlée ? je vous répondrai que je n'en sais rien, et qu'il faut le demander à Celui qui a fait les sens et l'oreille de l'homme plus voluptueusement impressionnés par la cadence, par la symétrie, par la mesure et par la mélodie des sons et des mots, que par les sons et les mots inhar-

moniques jetés au hasard; je vous répondrai que le rhythme et l'harmonie sont deux lois mystérieuses de la nature, qui constituent la souveraine beauté ou l'ordre dans la parole. Les sphères elles-mêmes se meuvent aux mesures d'un rhythme divin, les astres chantent; et Dieu n'est pas seulement le grand architecte, le grand mathématicien, le grand poëte des mondes, il en est aussi le grand musicien. La création est un chant dont il a mesuré la cadence, et dont il écoute la mélodie.

Mais le grand poëte, d'après ce que je viens de dire, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé; il faut qu'il soit un suprême philosophe, car la sagesse est l'âme et la base de ses chants; il faut qu'il soit législateur, car il doit comprendre les lois qui régissent les rapports des hommes entre eux, lois qui sont aux sociétés humaines et aux nations ce que le ciment est aux édifices; il doit être guerrier, car il chante souvent les batailles rangées, les prises de villes, les invasions ou les défenses de territoires par les armées; il doit avoir le cœur d'un héros, car il célèbre les grands exploits et les grands dévouements de l'héroïsme; il doit être historien, car ses chants sont des récits; il doit être éloquent, car il fait discuter et haranguer ses person-

nages ; il doit être voyageur, car il décrit la terre, la mer, les montagnes, les productions, les monuments, les mœurs des différents peuples ; il doit connaître la nature animée et inanimée, la géographie, l'astronomie, la navigation, l'agriculture, les arts, les métiers même les plus vulgaires de son temps, car il parcourt dans ses chants le ciel, la terre, l'Océan, et il prend ses comparaisons, ses tableaux, ses images dans la marche des astres, dans la manœuvre des vaisseaux, dans les formes et dans les habitudes des animaux les plus doux ou les plus féroces ; matelot avec les matelots, pasteur avec les pasteurs, laboureur avec les laboureurs, forgeron avec les forgerons, tisserand avec ceux qui filent les toisons des troupeaux ou qui tissent les toiles, mendiant même avec les mendiants aux portes des chaumières ou des palais. Il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante et pleine de pitié comme celle des femmes, ferme et impassible comme celle des juges et des vieillards, car il récite les jeux, les innocences, les candeurs de l'enfance, les amours des jeunes hommes et des belles vierges, les attachements et les déchirements du cœur, les attendrissements de la compassion sur les misères du sort : il écrit avec des larmes ; son chef-d'œuvre est d'en faire couler. Il doit inspirer aux hommes la pitié, cette plus belle des sympathies humaines, parce qu'elle est la plus désintéressée. Enfin, il doit être un homme pieux

et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose, même muette; et de remplir toutes les émotions qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur de je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité.

Tel devrait être le poëte parfait; homme multiple, résumé vivant de tous les dons, de toutes les intelligences, de tous les instincts, de toutes les sagesses, de toutes les tendresses, de toutes les vertus, de tous les héroïsmes de l'âme; créature aussi complète que l'argile humaine peut comporter de perfection.

Aussi qu'une fois cet homme apparaisse sur la terre, déplacé, par sa supériorité même, parmi le commun des hommes, l'incrédulité et l'envie s'attachent à ses pas comme l'ombre au corps. La fortune, jalouse de la nature, le fuit; le vulgaire, incapable de le comprendre, le méprise comme un hôte importun de la vie commune; les femmes, les enfants et les jeunes gens l'écoutent chanter en secret et en se cachant des vieillards, parce que ces chants répondent aux fibres encore neuves et sensibles de leurs cœurs. Les hommes mûrs hochent la tête, et n'aiment pas qu'on enlève ainsi leurs fils et leurs femmes aux froides réalités de la vie; ils appellent

rêves les idées et les sentiments que ces génies inspirés font monter à la tête et au cœur de leurs générations; les vieillards craignent pour leurs lois et leurs mœurs, les grands et les puissants pour leur domination, les courtisans pour leurs faveurs, les rivaux pour leur portion de gloire. Les dédains affectés ou réels étouffent la renommée de ces hommes divins, la misère et l'indigence les promène de ville en ville, l'exil les écarte, la persécution les montre du doigt; un enfant ou un chien les conduit, infirmes, aveugles ou mendiant de porte en porte, ou bien un cachot les enferme; et on appelle leur génie démence, afin de se dispenser même de pitié!

Et ce n'est pas seulement le vulgaire qui traite ainsi ces hommes de mémoire; non, ce sont des philosophes tels que *Platon*, qui font des lois ou des vœux de proscription contre les poëtes! Platon avait raison dans son anathème contre la poésie; car si l'aveugle de Chio était entré à Athènes, le peuple aurait peut-être détrôné le philosophe! Il y a plus de politique pratique dans un chant d'*Homère* que dans les utopies de *Platon!*

II.

Homère est cet idéal, cet homme surhumain, méconnu et persécuté de son temps, immortel après sa disparition de la terre. Voici l'histoire de sa vie :

Quelques savants ont prétendu et prétendent encore qu'il n'a pas existé, et que ses poëmes sont

des *rapsodies* ou des fragments de poésie recousus ensemble par des *rapsodes*, chanteurs ambulants qui parcouraient la Grèce et l'Asie en improvisant des chants populaires. Cette opinion est l'athéisme du génie : elle se réfute par sa propre absurdité. Cent Homères ne seraient-ils donc pas plus merveilleux qu'un seul? L'unité et la perfection égale des œuvres n'attestent-elles pas l'unité de pensée et la perfection de main de l'ouvrier? Si la Minerve de *Phidias* avait été brisée en morceaux par les barbares, et qu'on m'en rapportât un à un les membres mutilés et exhumés, s'adaptant parfaitement les uns aux autres, et portant tous l'empreinte du même ciseau, depuis l'orteil jusqu'à la boucle de cheveux, dirais-je, en contemplant tous ces fragments d'incomparable beauté : Cette statue n'est pas d'un seul Phidias, elle est l'œuvre de mille ouvriers inconnus qui se sont rencontrés par hasard à faire successivement ce chef-d'œuvre de dessin et d'exécution? Non ; je reconnaîtrais, à l'évidence de l'unité de conception, l'unité d'artiste, et je m'écrierais : C'est Phidias! comme le monde entier s'écrie : C'est Homère! Passons donc sur ces incrédulités, vestiges de l'antique envie qui a poursuivi ce grand homme jusque dans la postérité, et disons comment il a vécu :

Homère est né 907 ans (1) avant la naissance

(1) Selon la chronologie des marbres de Paros.

du Christ. Il était de race grecque, soit qu'il eût vu le jour à *Chio*, île de l'archipel grec qui touche à l'Asie Mineure, soit qu'il eût reçu la vie à Smyrne, ville asiatique, mais colonisée par des Grecs.

Les Grecs sortaient alors de la période primitive de leur formation, période pastorale, guerrière, agricole, navale, pour entrer dans la période intellectuelle et morale; semblables en cela aux neiges de leur Thessalie et de leur mont Olympe, qui roulent leurs eaux troubles et impétueuses avant de s'apaiser et de se clarifier dans leurs vallées. Ce peuple, destiné à occuper, sur un si petit espace, une si grande place dans le monde de l'histoire, de la pensée et des arts, était une agrégation de cinq ou six races, les unes européennes, les autres africaines, les autres asiatiques, que la contiguïté de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avait mêlées ensemble dans ce carrefour du monde ancien, frontière indécise de trois continents. Leur noyau natal était dans les rochers de l'Épire et de la Macédoine; mais la rudesse du montagnard, l'esprit d'aventure du marin, la douceur de l'Asiatique, la religion de l'Égyptien, la pensée de l'Indien, la mobilité du Perse, étaient si bien fondus dans leur physionomie physique et dans leur génie multiple, que ce peuple était par sa beauté, son héroïsme, sa grâce, son caractère à la fois entreprenant et flexible, comme un résumé de tous les peuples. Les forêts de l'Europe lui avaient

donne leurs mœurs héroïques et sauvages, l'Égypte ses prêtres et ses divinités, les Phéniciens leur alphabet, les Perses et les Lydiens leurs arts et leur poésie, les Crétois leur Olympe et leurs lois, les Thraces leurs armes, les Hellènes leur navigation et leur fédération en tribus indépendantes, les Hindous leurs mystères et leurs allégories religieuses; en sorte que leur ciel était une colonie de dieux, comme leurs continents et leurs îles étaient une colonie d'hommes de toutes sources. Leurs aptitudes étaient aussi diverses que leurs origines.

La mer de l'archipel grec, c'est le lac Léman de l'Orient. Ayant pour contours ces golfes, ces anses, ces détroits qui s'insinuent entre les caps de ces terres dentelées, il baigne les côtes les plus âpres et les plus gracieuses tour à tour, et semble avoir été creusé pour amollir le choc entre les deux continents où Byzance s'assoit indécise sur les deux rivages. Les voiles, aussi multipliées que les oiseaux de la mer, naviguent sans cesse d'une île à l'autre, et de l'Afrique à l'Asie, et de l'Asie à l'Europe, comme des essaims d'une même famille, qui vont s'entre-visiter au printemps sur leurs divers rochers.

Le climat de cette contrée montagneuse et maritime est aussi varié que ses sites et aussi tempéré que sa latitude. Depuis les neiges éternelles de la Thessalie jusqu'à l'été perpétuel des vallées de la Lydie et jusqu'à la fraîche ventilation des îles, toutes les rigueurs,

toutes les chaleurs et toutes les tiédeurs de température s'y touchent, s'y contrastent ou s'y confondent sur les montagnes, dans les plaines et sur les flots. Le ciel y est limpide comme en Égypte, la terre féconde comme en Syrie, la mer tantôt caressante et tantôt orageuse comme aux tropiques. Les sites et les scènes de la nature y sont, à peu de distance et dans un cadre qui les rapproche, grands, bornés, sublimes, gracieux, alpestres, maritimes, recueillis ou sans bornes, comme l'imagination des hommes. Tout s'y peint en traits imposants, pittoresques, éblouissants, dans les yeux. Tantôt hymne, tantôt poëme, tantôt élégie, tantôt cantique, tantôt strophe voluptueuse, cette terre est la terre qui peint, qui parle et qui chante le mieux à tous les sens. Les écueils murmurants du Péloponnèse, les caps foudroyés d'éclairs du Taurus, les golfes sinueux de l'Eubée, les larges canaux du Bosphore, les anses mélancoliques de l'Asie Mineure, les îles vertes ou bleuâtres égrénées sur les flots comme les bouées flottantes d'une ancre qui rattacherait les deux rivages; l'île de Crète avec ses cent villes; Rhodes, qui a pris son nom de la rose ou le lui a donné; Scyros, reine des Cyclades; Naxos; Hydra, sentinelle avancée de la Grèce continentale; l'île de Chypre, assez vaste pour deux royaumes; Chalcis, qu'un pont sur l'Euripe réunit à l'Europe; Ténédos, qui ouvre ou qui ferme les Dardanelles; Lemnos, Mytilène ou Lesbos, qui semble imiter sur une petite échelle les monts, les

vallées, les gorges et les golfes du continent d'Asie, qu'elle regarde en face ; Chio, qui présente, comme une double terrasse de fleurs sur ses deux flancs opposés, ses oliviers à l'Europe et ses orangers à l'Asie ; Samos, qui creuse ses ports et qui élève ses cimes aussi haut que le mont Mycale, avec lequel elle entrelace ses pieds ; d'innombrables groupes d'autres îles encore, dont chacune avait son peuple, ses mœurs, ses arts, ses temples, ses dieux, ses fables, son histoire, sa renommée dans la famille grecque, mais dont toutes parlaient déjà la même langue et chantaient dans les mêmes vers : telle était la Grèce au temps de cette incarnation de la poésie dans la personne d'Homère. Elle attendait un historien, un chantre national, le poëte de ses dieux, de ses héros, de ses exploits, pour constituer son unité d'imagination et de célébrité dans le présent et dans l'avenir.

Dans son hymne à l'*Apollon de Délos,* dieu de l'inspiration grecque, Homère lui-même décrit en quelques vers géographiques ces groupes d'îles et de continents, qui contenaient toute la poésie de la nature :

« Vous aimez, dit-il au dieu, les sommets des hautes « montagnes, les lieux éthérés d'où le regard plonge « et plane au loin ; les fleuves qui courent à la mer, « les promontoires inclinés vers les flots et les lar- « ges ports !... Oui, depuis que votre mère Latone, « s'appuyant sur le mont Cynthus, vous enfanta au

« murmure des vagues bleuâtres que l'haleine so-
« nore des vents poussait vers les deux rivages, vous
« régnez sur ces lieux et sur leurs habitants,

« Sur ceux de Crète et d'Athènes,

« Sur ceux qui peuplent l'île d'Égine et l'Eubée,
« célèbre par ses vaisseaux ; Égée, Irésie et la mari-
« time Péparèthe; l'Athos, Samos de Thrace et les
« sommets du Pélion; les montagnes boisées de
« l'Ida ; Imbros, aux édifices répandus sur sa côte;
« l'inaccessible Lemnos; Chio, la plus belle des îles
« de l'Archipel ; le Mimas escarpé et les pics du Co-
« ryce; Claros, qui éblouit les matelots, et Ésagée,
« dont le regard cherche la cime dans le ciel;
« Samos, ruisselante de sources, et le mont Mycale,
« aux gradins de collines; Milet et Cos, le séjour des
« Méropes; Gnide, où règnent les orages; Naxos et
« Paros, où la mer blanchit sur les écueils! Cette
« Délos, continue-t-il, où Latone, saisie des dou-
« leurs de l'enfantement, entoure le palmier de ses
« bras, et presse de ses genoux l'herbe molle; la
« terre qui la portait en sourit... Aussitôt Délos se
« couvre d'or, comme la tête d'une montagne cou-
« ronnée de forêts. C'est dans cette île que se ras-
« semblent les Ioniens (peuple de Smyrne) aux
« robes flottantes, avec leurs enfants et leurs chastes
« épouses. En les voyant réunis en face du temple,
« on les prendrait pour des immortels exempts de
« vieillesse. L'âme s'épanouit en contemplant la
« beauté des hommes, la stature majestueuse des

« femmes, leurs rapides vaisseaux, leurs merveil-
« leuses richesses... »

Puis le poëte se repliant sur lui-même, à la fin de cette énumération, et s'adressant aux filles de Délos : « Si jamais, leur dit-il dans la der-
« nière strophe, si jamais parmi les mortels quel-
« que voyageur malheureux aborde ici, et qu'il
« vous dise : « Jeunes filles, quel est le plus inspiré
« des chantres qui visitent votre île, et lequel aimez-
« vous le mieux écouter ? » répondez alors toutes, en vous souvenant de moi : « C'est l'homme aveugle
« qui habite dans la montagneuse Chio ; ses chants
« l'emporteront éternellement dans l'avenir sur
« tous les autres chants ! »

Voilà, en quelques vers d'Homère lui-même, le site, le temps, les peuples, les mœurs de la Grèce à son avénement.

Nous empruntons naïvement le récit de sa vie aux traditions antiques et locales qui se sont transmises de bouche en bouche parmi les hommes les plus intéressés à se souvenir de lui, puisqu'il était leur gloire. Les traditions, toutes merveilleuses qu'elles paraissent, sont l'érudition des peuples ; nous y croyons plus qu'aux savants qui viennent après des siècles les contester ou les démentir. En l'absence de livres écrits, la mémoire des nations est le livre inédit de leur race. Ce que le père a raconté au fils, et que le fils a redit à ses enfants

d'âge en âge, n'est jamais sans fondement dans la réalité. En remontant de génération en génération à l'origine de ces traditions de famille ou de race qui se grossissent de quelques fables dans leur cours, on ressemble à un homme qui remonte le cours d'un fleuve inconnu : on finit par arriver à une source petite sans doute, mais à la source d'une vérité!

Disons donc ce qu'ont dit les Grecs contemporains et postérité d'Homère, sur le génie le plus antique et le plus national de leur race.

III.

Il y avait dans la ville de Magnésie, colonie grecque de l'Asie Mineure, séparée de Smyrne par une chaîne de montagnes, un homme originaire de Thessalie, nommé Mélanopus. Il était pauvre, comme le sont en général ces hommes errants qui s'exilent de leur pays, où ne les retiennent ni maison ni champs paternels. Il se transporta donc de Magnésie dans une autre ville neuve et peu éloignée de Magnésie, où cette vallée, déjà trop peuplée, jetait ses essaims. Cette ville s'appelait Cymé. Mélanopus s'y maria avec une jeune Grecque aussi pauvre que lui, fille d'un de ses compatriotes, nommé Omyrethès. Il en eut une fille unique, à laquelle il donna le nom de Crithéis; il perdit bientôt sa femme; et, se sentant lui-même mourir, il légua sa fille, encore enfant, à un de ses amis qui était d'Argos, et qui portait le nom de Cléanax.

La beauté de Crithéis porta malheur à l'orpheline, et porta bonheur à la Grèce et au monde. Il semble que le plus merveilleux des hommes fût prédestiné à ne pas connaître son père, comme si la Providence avait voulu jeter un mystère sur sa naissance, afin d'accroître le prestige autour de son berceau.

Crithéis inspira l'amour à un inconnu, se laissa surprendre ou séduire. Sa faute ayant éclaté aux yeux de la famille de Cléanax, cette famille craignit d'être déshonorée par la présence d'un enfant illégitime à son foyer. On cacha la faiblesse de Crithéis, et on l'envoya dans une autre colonie grecque qui se peuplait en ce temps-là au fond du golfe d'Hermus, et qui s'appelait Smyrne.

Crithéis, portant dans ses flancs celui qui couvrait son front de honte, et qui devait un jour couvrir son nom de célébrité, reçut asile à Smyrne chez un parent de Cléanax, né en Béotie, et transplanté dans la nouvelle colonie grecque; il se nommait Isménias. On ignore si cet homme connaissait ou ignorait l'état de Crithéis, qui passait sans doute pour veuve, ou pour mariée à Cymé.

Quoi qu'il en soit, l'orpheline ayant un jour accompagné les femmes et les filles de Smyrne au bord du petit fleuve *Mélès*, où l'on célébrait en plein champ une fête en l'honneur des dieux, fut surprise par les douleurs de l'enfantement. Son enfant vint au monde au milieu d'une procession à la gloire des divinités dont il devait répandre

le culte, au chant des hymnes, sous un platane, sur l'herbe, au bord du ruisseau.

Les compagnes de Crithéis ramenèrent la jeune fille et rapportèrent l'enfant nu, dans leurs bras, à Smyrne, dans la maison d'Isménias. C'est de ce jour que le ruisseau obscur qui serpente entre les cyprès et les joncs autour du faubourg de Smyrne a pris un nom qui l'égale aux fleuves. La gloire d'un enfant remonte, pour l'éclairer, jusqu'au brin d'herbe où il fut couché en tombant du sein de sa mère. Les traditions racontent et les anciens ont écrit qu'Orphée, le premier des poëtes grecs qui chanta en vers des hymnes aux immortels, fut déchiré en lambeaux par les femmes du mont Rhodope, irritées de ce qu'il enseignait des dieux plus grands que les leurs; que sa tête, séparée de son corps, fut jetée par elles dans l'Hèbre, fleuve dont l'embouchure est à plus de cent lieues de Smyrne; que le fleuve roula cette tête encore harmonieuse jusqu'à la mer; que les vagues, à leur tour, la portèrent jusqu'à l'embouchure du Mélès; qu'elle échoua sur l'herbe, près de la prairie où Crithéis mit au monde son enfant, comme pour venir d'elle-même transmettre son âme et son inspiration à Homère. Les rossignols près de sa tombe, ajoutent-ils, chantent plus mélodieusement qu'ailleurs (1).

---

(1) M. de Marcellus, Épisodes littéraires en Orient, t. II.

Soit qu'Isménias fût trop pauvre pour nourrir la mère et l'enfant, soit que la naissance de ce fils sans père eût jeté quelque ombre sur la réputation de Crithéis, il la congédia de son foyer. Elle chercha pour elle et pour son enfant un asile et un protecteur de porte en porte.

Il y avait en ce temps-là, à Smyrne, un homme peu riche aussi, mais bon et inspiré par le cœur, tels que le sont souvent les hommes détachés des choses périssables par l'étude des choses éternelles; il se nommait Phémius; il tenait une école de chant. On appelait le chant, alors, tout ce qui parle, tout ce qui exprime, tout ce qui peint à l'imagination, au cœur, aux sens, tout ce qui chante en nous, la grammaire, la lecture, l'écriture, les lettres, l'éloquence, les vers, la musique; car ce que les anciens entendaient par musique s'appliquait à l'âme autant qu'aux oreilles. Les vers se chantaient et ne se récitaient pas. Cette musique n'était que l'art de conformer le vers à l'accent et l'accent aux vers. Voilà pourquoi on appelait l'école de Phémius une école de musique. Musique de l'âme et de l'oreille, qui s'emparait de l'homme tout entier.

Phémius avait, pour tout salaire des soins qu'il prenait de cette jeunesse, la rétribution, non en argent, mais en nature, que les parents lui donnaient pour prix de l'éducation reçue par leurs fils. Les montagnes qui encadrent le golfe d'Hermus, au

fond duquel s'élève Smyrne, étaient alors, comme elles sont encore aujourd'hui, une contrée pastorale, riche en troupeaux; les femmes filaient les laines pour faire ces tapis, industrie héréditaire de l'Ionie. Chacun des enfants, en venant à l'école de Phémius, lui apportait une toison entière ou une poignée de toison des brebis de son père. Phémius les faisait filer par ses servantes, les teignait et les échangeait ensuite, prêtes pour le métier, contre les choses nécessaires à la vie de l'homme. Crithéis, qui avait entendu parler de la bonté de ce maître d'école pour les enfants, parce qu'elle songeait d'avance sans doute à lui confier le sien quand il serait en âge, conduisit son fils par la main au seuil de Phémius. Il fut touché de la beauté et des larmes de la jeune fille, de l'âge et de l'abandon de l'enfant; il reçut Crithéis dans sa maison comme servante; il lui permit de garder et de nourrir avec elle son fils; il employa la jeune Magnésienne à filer les laines qu'il recevait pour prix de ses leçons; il trouva Crithéis aussi modeste, aussi laborieuse et aussi habile qu'elle était belle; il s'attacha à l'enfant, dont l'intelligence précoce faisait présager je ne sais quelle gloire à la maison où les dieux l'avaient conduit; il proposa à Crithéis de l'épouser, et de donner ainsi un père à son fils. L'hospitalité et l'amour de Phémius, l'intérêt de l'enfant, touchèrent à la fois le cœur de la jeune femme; elle devint l'épouse du maître d'école et la maîtresse de la mai-

son dont elle avait abordé le seuil en suppliante, quelques années avant.

Phémius s'attacha de plus en plus au petit *Mélésigène*. Ce nom, qu'on donnait familièrement à Homère, veut dire *enfant de Mélès*, en mémoire des bords du ruisseau où il était né. Son père adoptif l'aimait à cause de sa mère, et aussi à cause de lui. Instituteur et père à la fois pour cet enfant, il lui prodiguait tout son cœur et tous les secrets de son art. Homère, dont l'âme était ouverte aux leçons de Phémius par sa tendresse, et que la nature avait doué d'une intelligence qui comprenait et d'une mémoire qui reproduisait toutes choses, récompensait les soins du vieillard et réjouissait l'orgueil de Crithéis. On le regardait comme bientôt capable, malgré sa tendre jeunesse, d'enseigner lui-même dans l'école, et de succéder un jour à Phémius. Les dieux lui destinaient à son insu moins de bonheur et une autre gloire : le monde à enseigner, et la gloire immortelle à hériter. L'enfant adorait son père dans son maître ; et, pour éterniser sa reconnaissance, il donna, plus tard, le nom de Phémius à un chantre divin dans ses poëmes.

IV.

Phémius mourut, laissant pour héritage à l'enfant son modique bien et son école. Crithéis, privée de l'appui qu'elle avait trouvé dans la ten-

dresse de cet homme hospitalier qui lui avait ouvert jusqu'à son cœur, s'attrista jusqu'à la mort, et suivit le vieillard au tombeau. Homère resta seul, à peine adolescent, dans cette maison où il avait tout reçu et tout perdu. Sa sagesse suppléa en lui les années; il continua à tenir l'école de Phémius, et il en accrut bientôt la renommée, ainsi que Phémius lui-même l'avait présagé en mourant. Le chantre futur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* enseignant la musique aux enfants, presque enfant lui-même, parlant et chantant dans une langue inspirée par les dieux, parut aux habitants de Smyrne un oracle qui vérifiait le prodige de sa naissance divine auprès de leur fleuve Mélès. Les hommes mûrs, les mères de famille, les vieillards eux-mêmes, allaient s'étonner et s'attendrir à ses leçons. Les marchands de blé et de laines, les étrangers que le commerce ou la curiosité attirait de toutes les îles de la Grèce ou de toutes les villes maritimes de l'Ionie, sur leurs vaisseaux, dans la rade fréquentée de Smyrne, entendaient parler de ce phénomène. Après leurs vaisseaux chargés, ils ne voulaient pas repartir sans avoir entendu une de ses leçons. Ils reportaient la renommée du jeune maître d'école dans leur pays.

V.

Un de ces étrangers se nommait Mentès; il était possesseur et pilote à la fois de son navire. Il ve-

nait chercher du froment de Lydie, pour le transporter à Leucade, dans l'île montagneuse de Lesbos. Plus amoureux des chants divins que les autres navigateurs de la rade, il ne cherchait pas seulement la fortune, mais la sagesse et la science, sur les terres qu'il visitait. Frappé du génie et de la supériorité d'Homère sur tous les hommes qu'il avait entendus dans les écoles ou dans les temples de la Grèce et de l'Ionie, il se lia d'amitié avec le jeune Mélésigène; il lui dépeignait les terres, les îles, les mers, les cultes, les villes, les ports des rivages divers où son commerce de grains le conduisait; il le convainquit que le livre vivant et infini de la nature était la véritable école de toute vérité, de toute poésie, de toute sagesse; il enflamma l'esprit du jeune homme du désir de lire par ses propres yeux dans ce livre des dieux. Homère, à qui les images et les couleurs manquaient pour rendre sensibles les inépuisables conceptions de son esprit, renonça généreusement à la fortune et à la renommée domestique qui lui souriaient dans sa patrie, pour aller enrichir son imagination, nourrir son âme, et recueillir des impressions et des images sur toute la terre. Il ferma son école, vendit la maison et les laines de Phémius; et, prenant pour maison le vaisseau de Mentès, il lui paya le prix de ce foyer errant pour plusieurs années.

VI.

Homère, en compagnie de son ami et de son pilote Mentès, navigua ainsi pendant un espace de temps inconnu. Voyageur, trafiquant, matelot, chantre tour à tour ou tout à la fois, il visita l'Égypte, source alors de toute lumière, et patrie originelle de tous les dieux du paganisme; l'Espagne, l'Italie, les rivages de la mer Adriatique, ceux du Péloponnèse, les îles, les écueils, les continents; conversant avec tous les peuples, prenant leçon de tous les sages, et recueillant, sur des notes perdues depuis, les descriptions, les souvenirs, les histoires, les symboles dont il construisit plus tard ses poëmes. Il revenait pauvre de biens, riche d'impressions, pour se reposer enfin dans sa patrie, et pour s'y reconstruire une existence mercenaire, quand une maladie des yeux, qu'il avait fatigués de soleil, de contemplations et d'études, l'arrêta dans l'île d'*Ithaque,* où Mentès avait abordé pour son trafic.

Mentès, obligé de porter la cargaison de son navire à Lesbos, confia Homère malade à un habitant d'Ithaque, riche, compatissant et ami des poëtes, nommé Mentor, fils d'Alcinoüs. Mentor prodigua au chantre divin tous les soulagements de la médecine et toutes les tendresses de l'hospitalité. Homère, qui payait de gloire les dettes de son cœur, immortalisa bientôt Mentor et Alcinoüs, en faisant de l'un l'oracle de toute sagesse, de l'autre

le modèle de la félicité de l'homme champêtre, recueilli, après une vie agitée, dans la culture de ses jardins. Il fit d'Ithaque la scène de son poëme de l'*Odyssée*; il y trouva les traditions de son héros *Ulysse,* il les grava dans ses souvenirs, et il fit de cette petite île une grande mémoire.

Le repos dans le domaine d'Alcinoüs, les soins de Mentor, les baumes des médecins d'Ithaque, dont il donna le nom à ces hommes divins qui guérissent les blessures des mortels, lui rendirent la vue et la santé.

Mentès, fidèle à sa promesse, traversa la mer Égée pour venir le reprendre à Ithaque. Homère navigua encore plusieurs années avec lui. Frappé une seconde fois de cécité dans le port de Colophon, il y fut laissé pour se guérir par Mentès, comme il avait été déposé à Ithaque. Mais ni le séjour sur terre, ni l'art du médecin, ne purent prévaloir contre la volonté des dieux: il devint aveugle, et le tableau de la nature qu'il avait tant contemplé s'effaça complétement devant ses yeux. Mais ce tableau n'en fut que plus coloré, plus vif et plus en relief dans son imagination. Ce qu'il ne voyait plus au dehors, il le revit en dedans; la mémoire lui rendit tout. Le regret même de cette lumière du jour, de cette face des mers et des terres, des hommes qu'il cessait de voir, donna quelque chose de plus pénétrant et de plus mélancolique à ce souvenir du monde disparu. Il retourna sa vision en lui-même, et il peignit mieux ce qu'il s'affligeait de ne plus regarder.

VII.

La première image qui lui remonte au cœur après avoir perdu tout espoir de guérison, fut celle de la patrie. L'oiseau blessé cherche à s'abattre sur le nid qui l'a vu naître. Il se fit rapporter à Smyrne, dans la maison de Phémius, et près du tombeau de Crithéis, sa mère. Il y rouvrit une école; mais sa longue absence avait fait oublier son nom et son art à ses concitoyens; d'autres avaient pris sa place dans la renommée. Sa cécité semblait un signe de la colère des dieux. On ne croyait pas qu'un homme privé du plus nécessaire de ses sens pût enseigner le plus sublime des arts. Sa voix retentit dans le vide, son école resta déserte, ses anciens amis ne le reconnurent pas. L'indigence le força de chanter de porte en porte des vers populaires, pour arracher à l'indifférence de ses compatriotes le pain nécessaire à sa subsistance et au salaire de l'enfant qui servait de guide à ses pas. Toujours noble et majestueux d'expressions et d'attitude dans cette humiliante condition de mendiant aveugle, il ressemblait à un dieu de ses fables, se souvenant de sa supériorité divine en demandant l'aumône aux mortels. Ulysse, sous les haillons d'un mendiant dans l'*Odyssée*, est un souvenir de ce temps de sa vie immortalisé par le poëte.

Mais, soit que ses concitoyens devinssent sourds à

ses chants, soit que la honte qui chasse les hommes déchus des villes où ils ont été heureux, rendît le séjour de Smyrne plus cruel que la faim au cœur d'Homère, il en sortit pour aller chercher de ville en ville des auditeurs plus compatissants. Il traversa à pied la plaine de l'Hermus pour aller d'abord à *Cymé*, patrie de sa mère et de son aïeul, où il espérait, sans doute, retrouver quelques souvenirs d'eux dans des vieillards amis des parents de son nom. La lassitude l'arrêta d'abord à Neotichos, petite ville naissante, colonie de Cymé, bâtie au pied du mont Sédène et au bord de l'Hermus. Comme il est d'usage parmi les mendiants, qui lient conversation avec les pauvres artisans plutôt qu'avec les riches, parce que les uns travaillent en plein air et que les autres sont à l'abri dans leurs maisons ou dans leurs jardins, Homère entra dans l'atelier d'un corroyeur qui tannait le cuir, et il improvisa ses premiers vers aux fils de Cymé :

« O vous qui habitez la ville répandue sur la « colline, au pied du mont Sédène couronné de « sombres forêts, et qui buvez les ondes fraîches « de l'Hermus au lit écumant, plaignez l'homme « errant qui n'a point de demeure à lui, et prêtez- « lui le seuil et le foyer de l'hospitalité! » Le corroyeur, ému de compassion et sensible à l'accent de cette supplication chantée en vers à sa porte, fit entrer Homère, lui offrit un siége dans son atelier et un asile dans sa maison. La merveille de

ce mendiant qui parlait la langue des dieux se répandit de bouche en bouche dans la ville; la foule s'attroupa à la porte du corroyeur; les principaux d'entre le peuple entrèrent dans la boutique, et, s'asseyant autour de l'aveugle, ils se complurent à l'interroger et à lui faire réciter ses vers bien avant dans la nuit. Il récita un poëme héroïque sur la ville de Thèbes, chère aux Grecs, et des hymnes aux dieux immortels, qui remplirent ses auditeurs de patriotisme et de piété. La patrie et le ciel sont les deux notes qui résonnent le plus universellement dans l'âme des hommes réunis. Ils le prirent pour un mendiant divin qui cachait le dieu sous l'humanité. L'entretien se prolongea et se détourna ensuite, entre Homère et les sages de la ville, sur les plus belles poésies qu'Orphée et ses disciples avaient répandues dans la mémoire du peuple. Il les jugea et les loua en homme capable de les égaler. Il révéla dans le sublime inspiré le souverain artiste. Ses auditeurs le supplièrent d'honorer leur ville par un long séjour; ils envièrent au corroyeur la gloire d'avoir été le premier hôte de cet inconnu; ils lui envoyèrent des présents pour avoir leur part et leur gloire dans l'hospitalité que le tanneur de cuir donnait au chantre des dieux.

VIII.

Il vécut de sa lyre un certain temps à Neotichos. On montrait encore, du temps d'Hérodote, la

place où il s'asseyait pour réciter ses vers, et le peuplier antique dont les premières feuilles étaient tombées sur son front.

Ayant épuisé l'étonnement et l'admiration des habitants, il craignit qu'une plus longue hospitalité ne leur fût importune, et il partit aussi pauvre qu'il était arrivé, ne leur ayant emprunté que la vie. Il dirigea ses pas vers Cymé, et composa, en marchant, quelques vers à l'honneur des Cyméens, pour mériter d'eux un bon accueil. Il passa par Larisse. A la demande des citoyens, il leur dicta une inscription en vers sur une colonne élevée à la mémoire d'un roi qui leur était cher : ces vers subsistent encore. Arrivé aux portes de Cymé, il se nomma, se fit reconnaître pour un descendant des Cyméens. Introduit devant l'assemblée des vieillards, il les enchanta par ses poëmes. Charmé lui-même de rencontrer des hommes si amoureux de la lyre, il prit l'engagement de rester au milieu d'eux et de donner l'immortalité à leur patrie, si la ville voulait seulement lui assurer l'abri et la subsistance. Les vieillards l'engagèrent à se présenter devant le sénat, pour faire ratifier ce contrat entre ses concitoyens et lui. Un cortége d'admirateurs l'y accompagna. Debout devant les sénateurs, il renouvela sa demande, et se retira, après avoir chanté, pour attendre la décision des grands. Tous inclinaient à nourrir Homère pour ce salaire de mémoire et de gloire qu'il pro-

mettait à la ville. Mais un de ces hommes chagrins qui se croient plus sages que la foule, parce qu'ils n'ont ni ses enthousiasmes ni son cœur, se leva. Il représenta que si la ville s'engageait ainsi à recueillir et à nourrir tous les chantres aveugles errants dans l'Ionie, elle ruinerait le trésor public. Le sénat, ne voulant pas paraître moins sage et moins économe des deniers du peuple que ce sénateur, changea d'avis, et refusa l'hospitalité à Homère. Le chef du sénat fut chargé d'aller communiquer cette dure réponse au poëte : il s'assit sur une pierre à côté de lui, et tâcha d'adoucir ce refus par les considérations de prudence et d'intérêt public qui avaient déterminé le vote du sénat. Homère, contristé et indigné de la dureté de ses concitoyens, éclata en gémissements et en reproches devant la foule attendrie qui l'entourait :

« A quel sort misérable, s'écriait-il en chantant et « pleurant à la fois, les dieux m'ont-ils abandonné ? « Bercé sur les genoux d'une tendre mère, j'ai sucé « son lait dans cette ville, dont les plages sont bai- « gnées par les flots de la mer, et dont le Mélès, « désormais sacré, arrose les jardins. Poursuivi « par l'infortune, et les yeux privés de la lumière « du jour, je venais ici, patrie de ma mère, pour « y conduire avec moi les Muses, filles aimables de « Jupiter, et pour assurer une éternelle renommée « à Cymé!... et ses habitants refusent d'entendre « leurs voix divines ? Qu'ils soient déshérités de

« tout souvenir, et qu'ils subissent les peines dues « à ceux qui insultent au malheur et qui repous- « sent l'indigent! Mais moi, reprit-il, je saurai d'un « cœur ferme supporter, quel qu'il soit, le destin « que les dieux m'ont fait en m'infligeant la vie! « Déjà mes pieds impatients m'entraînent d'eux- « mêmes loin de cette ville ingrate. » Il partit, en demandant aux dieux que Cymé ne donnât jamais naissance à un chantre capable de léguer la renommée à sa patrie.

IX.

Il se traîna jusqu'à Phocée, autre colonie grecque de l'Ionie, qui devint le berceau de Marseille. Le golfe, entouré de rochers et ombragé de platanes, ressemble à un port creusé par la seule nature pour attirer sur les bords un peuple de navigateurs. La poésie fleurissait à Phocée plus qu'ailleurs, parce que la mer inspire la rêverie et le chant. Il y avait une école de chant célèbre dans la ville, tenue par un homme éloquent, mais jaloux et astucieux, qui connaissait le génie d'Homère par les récits des marchands de Smyrne, voisine de Phocée. Il se nommait Thestoride. En apprenant l'arrivée du pauvre aveugle, Thestoride feignit d'être ému d'une généreuse pitié. Il alla au-devant de lui, et lui offrit dans son école le toit et la table, à condition qu'Homère transcrirait pour lui les poëmes qu'il avait chantés dans ses voyages, et

tous ceux que les Muses lui inspireraient à l'avenir. Homère, contraint par la misère et la cécité, consentit à ces dures exigences du Thestoride, et vendit son génie pour gagner sa vie.

Ce fut là qu'il écrivit le plus accompli de ses poëmes, l'*Iliade,* œuvre à la fois nationale et religieuse, où les mœurs des Grecs, les exploits de leurs héros et les fables de leurs dieux sont chantés dans des vers qu'aucune langue n'égala jamais.

Cependant Thestoride ayant enrichi sa mémoire d'un grand nombre de vers achetés de son hôte, et craignant que le larcin ne fût trop facilement découvert, s'il les récitait comme siens à Phocée, alla établir une école dans l'île de Chio. Là il s'enrichit en chantant et en vendant les dépouilles d'Homère, pendant que le véritable auteur languissait et mendiait lui-même à Phocée. Mais c'était peu d'être dérobé de sa gloire, il fut accusé de dérober lui-même celle de Thestoride. Des matelots revenant de Chio, où ils avaient entendu ce rapsode, et entendant Homère réciter sur le port de Phocée les mêmes vers, déclarèrent que ces chants étaient d'un poëte de Chio. A ce dernier coup du sort, Homère, patient jusque-là, s'indigna contre cette dérision des dieux. Il voulut aller confondre son calomniateur à Chio. Il supplia des matelots qui partaient pour cette île de le recevoir sur leur barque, promettant de leur payer le prix de sa traver-

sée en poëmes, dont les Grecs des plus humbles professions étaient amoureux. Ces matelots compatissants le prirent à bord, comme un gage de la protection des dieux. Il chanta pour eux tout le jour. Ils le déposèrent, la nuit, sur un écueil de l'île, où ils ne descendirent pas eux-mêmes. Il s'endormit près du rivage sous un pin, dont un fruit secoué par le vent tomba sur sa tête. Ce pin lui rappela les bois de Cymé, sa patrie, et l'ingratitude de la ville à l'ombre de laquelle il était allé en vain chercher l'abri de sa vie. Il exprima un amer souvenir dans des vers adressés à l'arbre. Se levant enfin, il essaya de trouver à tâtons sa route vers la ville. Le bêlement d'un troupeau de chèvres l'attire par le bruit, qui lui fait espérer le voisinage d'un berger. Des chiens de garde se jettent sur ses haillons en aboyant. Le berger, nommé *Glaucus*, les rappelle, et court vers le voyageur pour le délivrer de la dent des chiens. Ému de pitié, il ne put comprendre comment un homme privé de la vue avait pu gravir seul cette côte escarpée. Il prit Homère par la main, le conduisit dans sa cabane, alluma du feu, prépara sa table frugale, et y fit asseoir avec lui le poëte; les chiens aboyant à leurs pieds pour demander leur part du repas.

Homère improvisa en vers des conseils aux bergers, pour discipliner ces vigilants gardiens des troupeaux. Il se souvint plus tard de cette aventure, et il se retraça lui-même dans l'*Odyssée*, sous la figure

d'Ulysse grondé, puis reconnu par son chien. L'imagination ne se compose que des lambeaux de la mémoire.

Après le repas, Homère entretint le berger des lieux, des choses, des hommes qu'il avait vus dans ses longs voyages; et il lui chanta les plus belles parties de ses poëmes qui retracent la vie pastorale ou la vie des matelots. Le berger, fasciné par la science, la sagesse et la poésie de son hôte, oubliait les heures de la nuit. Ils s'endormirent enfin sur les mêmes feuilles.

X.

Avant l'aurore, le berger, laissant Homère endormi dans sa cabane, alla à la ville voisine raconter à son maître la rencontre qu'il avait faite de ce divin vieillard, et l'hospitalité qu'il lui avait donnée. Le maître lui reprocha son imprudence de s'être fié ainsi aux belles paroles d'un inconnu. Il ordonna cependant à Glaucus de lui amener son hôte à Bolisse, pour qu'il juge lui-même des merveilles de cet étranger. Homère suivit le berger, charma le maître par son entretien et par ses vers. On lui confia l'éducation des enfants de la maison. Au bruit de son arrivée dans l'île de Chio, Thestoride, tremblant d'être démenti et confondu par la présence de celui dont il avait volé la gloire, s'enfuit de l'île, et alla cacher ailleurs sa honte et son nom.

Après avoir élevé les enfants du maître de Glaucus à Bolisse, Homère, de plus en plus célèbre, alla

fonder une école publique dans la ville maritime de Chio, capitale de l'île. Il retrouva sur cette terre étrangère toute la faveur populaire qu'il n'avait pu retrouver à Smyrne, sa patrie. La jeunesse de l'île se pressait en foule à ses leçons; il devint assez riche des dons des pères et des mères pour se donner à lui-même la douceur d'une famille. Il épousa une fille de l'île, qui préféra en lui la lumière divine du génie à la lumière des yeux. On peut juger de l'amour qu'il eut pour elle par les délicieuses peintures de la tendresse conjugale, dont il attendrit partout ses récits. Il eut pour fruits de cet amour tardif deux filles : l'une mourut dans sa fleur; l'autre se maria à Chio, et perpétua son sang dans cette île, devenue la patrie de sa vieillesse.

Ce fut dans la douce aisance et dans le loisir de sa vie d'époux et de père à Chio, qu'il composa l'*Odyssée,* poëme de sa vieillesse, résumé de ses voyages, de ses impressions, de ses infortunes et de son bonheur, dans lequel il fait revivre, agir et parler, sous des noms chers à sa mémoire, lui-même et tous les personnages qui revivaient par leurs bienfaits dans son cœur : *Phémius,* « son cher maître « et son second père, qui l'emporte sur tous les « mortels dans l'art des chants, et qui, pressant « du doigt les fibres de la lyre, prélude à ses « récits mélodieux ; »

Mentès, son ami et son pilote de mer en mer,

dont il dit : « Je me glorifie du nom de *Mentès*, fils « du généreux Anchyale ; je commande aux Taphiens consommés dans l'art de gouverner les « navires sur les flots ; »

Pénélope, sous le nom de laquelle il célèbre « la « beauté et la fidélité d'une chaste épouse que ni « les séductions, ni l'or des jeunes prétendants, ni « les bruits répandus de la mort d'Ulysse, ni les « absences, ni les adversités, ni les haillons de son « mari, ne peuvent détacher de son amour, et de « sa religion du lit conjugal; »

Tychius, l'ouvrier tanneur qui lui donna le premier l'hospitalité à Neotichos, et dont il éternise, en passant, le nom sur le bouclier d'Ajax : « Ajax « porte un bouclier d'airain, semblable au flanc « arrondi d'une tour ; sept peaux de bœuf, les unes « sur les autres, recouvrent le bouclier. Elles sortent des mains de *Tychius*, le plus habile des « enfants de Neotichos dans l'art de tanner, de « couper et de coudre le cuir. »

Il n'oublia pas même ses esclaves ; et le fidèle vieillard *Eumée* est sans doute le souvenir poétisé d'un de ces vieux serviteurs que l'attachement et les années incorporent dans la famille, et qui en suivent les prospérités et les décadences comme l'ombre de l'arbre domestique croît et décroît sur le seuil avec les printemps et les hivers.

Le bruit de sa renommée se répandit tard, mais immense, avec ses vers, d'île en île, de port en port,

dans l'Ionie et dans toute la Grèce. Chaque navire, en partant de Chio, emportait un lambeau de ses poëmes dans la mémoire des matelots ou des guerriers; chaque voile, en abordant l'île dont il avait fait son séjour, lui amenait des admirateurs et des disciples. Il vieillissait dans la gloire plus que dans les années. Historien de la Grèce autant que son poëte, chaque ville, chaque colonie, chaque famille du continent ou des îles le suppliait de donner la mémoire à son nom, à ses exploits ou à ses fables. Il était, comme Minos, juge des vivants et des morts; il tenait les clefs de l'avenir; grand prêtre de la postérité, cette divinité qui passionne tous les grands cœurs. Jamais la poésie sur la terre n'exerça une telle souveraineté avant les prophètes. Le génie s'était fait plus que roi, il s'était fait dieu, le dieu de l'immortalité humaine.

XI.

Chaque terre de la Grèce voulait garder la trace du pied de cet aveugle, que chaque terre avait repoussé quelques années avant. Les citoyens et les envoyés des villes venaient en députation le chercher sur leur vaisseau et le supplier de visiter la Grèce, pleine de son nom.

Il céda, au terme de ses années, à ces instances de sa patrie. Il avait sans doute perdu la compagne de sa vie, qui l'aurait retenu, si elle eût vécu encore, dans le foyer de ses jours heureux, dont le

vieillard ne doit pas s'écarter, de peur d'égarer son tombeau. Il partit pour visiter une dernière fois toute la Grèce, patrie de ses vers et de son nom. Il navigua d'abord vers l'île montueuse de Samos. Il y débarqua le jour où l'on y célébrait une fête en l'honneur des dieux. Reconnu, au moment où il descendait sur la plage, par un habitant de l'île qui l'avait entendu à Chio, le bruit de l'arrivée du poëte se répandit à l'instant dans la ville; les Samiens accoururent, et le prièrent d'illustrer de sa présence leur cérémonie. Il se rendit au temple avec le cortége; et, étant arrivé sur le seuil, au moment où l'on venait d'allumer le feu sacré : « O Samiens, chanta-t-il en vers inspirés par la « lueur du feu domestique, les enfants sont la gloire « des pères, les tours sont la force des villes, les « coursiers sont la beauté des prairies où ils bon-« dissent, les vaisseaux sont la grâce des mers, les « richesses sont la prospérité des maisons; les chefs « et les vieillards, assis sur leurs trônes dans la « place publique, sont un des plus majestueux spec-« tacles que les yeux des hommes puissent contem-« pler : mais il n'est rien sur la terre de plus au-« guste et de plus pieux que la demeure d'une « famille éclairée par le feu du foyer. »

Les Samiens, ravis de l'honneur que cet hôte faisait à leur île, lui donnèrent la place la plus élevée au festin, et le reconduisirent en pompe à la maison où son lit était préparé.

Le lendemain, en se promenant dans l'île, dont il se faisait décrire les sites et les villes pour reconnaître avec l'esprit ce qu'il avait vu jadis avec les yeux, il passa près d'un four allumé où des potiers de terre façonnaient en vases et cuisaient l'argile. Il fut encore reconnu et entouré par ces ouvriers. Ils le prièrent de s'arrêter un moment auprès de leur atelier, et de leur chanter quelques vers propres à immortaliser leur art; ils lui offrirent, pour prix de sa condescendance, les plus belles œuvres de leurs mains. Homère sourit, s'assit sur une amphore renversée, et leur chanta ces vers, célèbres depuis, dans les ateliers des mouleurs d'argile, sous le titre de *la Fournaise :*

« O vous qui pétrissez l'argile et qui m'offrez « une coupe en salaire de mes vers, écoutez un de « mes chants!

« Je t'invoque, ô Minerve, déesse industrieuse! « Daigne descendre au milieu de ces hommes, et « prêter ta main habile à leur travail! Que les « vases qui vont sortir de cette fournaise, et surtout « ceux qui sont destinés aux autels des dieux, se « colorent également sous la vapeur enflammée des « briques! Qu'ils se durcissent par degrés à un feu « sagement gradué, et qu'ils se vendent, recher- « chés pour leur élégance et leur solidité, dans les « rues et dans les marchés de la Grèce, afin que « leur prix fasse l'aisance de l'ouvrier et ne dé- « mente pas l'éloge du poëte! Mais si vous voulez

« me tromper, moi, aveugle, et ne pas me donner les « coupes offertes, j'invoque contre votre fourneau « les fléaux des dieux!... Que le feu dévore votre « poterie, que le four fasse entendre un bruit sem- « blable aux grincements de dents d'un cheval fu- « rieux!... Que le potier gémissant contemple en « larmes sa ruine... et que personne ne puisse se « baisser pour regarder dans le four, sans avoir le « visage rongé par la réverbération de la flamme « qui consumera vos vases!... »

Il séjourna l'hiver entier à Samos. Bien qu'il ne fût plus contraint par l'indigence à vendre ses chants pour un morceau de pain, il continua à chanter de temps en temps, par reconnaissance pour les habitants hospitaliers de l'île, des vers appropriés aux fortunes ou aux conditions des maisons qu'il visitait dans ses doux et derniers loisirs. Un enfant le guidait dans les rues des villes ou dans les sentiers des campagnes. La mémoire des Samiens a gardé de père en fils quelques-unes de ces bénédictions poétiques de l'aveugle de Chio, comme des médailles qu'on retrouve, çà et là, dans le sable de ces plages.

Homère, en souvenir de son ancienne mendicité, portait à la main, à l'exemple des mendiants antiques, une branche d'arbre garnie de ses feuilles. « Nous voici arrivés, chantait-il à l'enfant son guide, « près de la vaste maison qu'habite un citoyen opu- « lent, maison qui retentit sans cesse du bruit des « clients et des serviteurs. Que ses portes s'ouvrent

« pour laisser entrer la fortune, et, avec elle, la sé-
« rénité et le loisir! Qu'aucune amphore ne reste
« jamais vide dans cette heureuse demeure, et que
« la huche y soit toujours pleine de fleur de farine!
« Que la jeune épouse du fils de la maison, toutes
« les fois qu'elle en sort, soit traînée sur un char,
« et que les mules aux pieds durs la ramènent de
« même dans sa demeure, où, les pieds posés sur un
« tabouret incrusté d'ambre, elle travaille de l'ai-
« guille à ourdir un riche tissu. Quant à moi, je
« reviendrai à ce toit, seulement comme y revient
« l'hirondelle au retour de l'année... »

Les petits enfants de Samos ont chanté longtemps ces vers de porte en porte, en allant quêter aux fêtes religieuses consacrées à la bienfaisance et à la mendicité.

XII.

Au retour du printemps, des vagues aplanies et des vents tièdes, il reprit sa navigation vers le golfe d'Athènes. Les matelots du navire qui le portait ayant été retenus par la tempête dans la rade de la petite île d'Ios, Homère sentit que la vie se retirait de lui. Il se fit transporter au bord de l'île pour mourir plus en paix, couché au soleil, sur le sable du rivage. Ses compagnons lui avaient dressé une couche sous la voile, auprès de la mer. Les habitants riches de la ville éloignée du rivage, informés de la présence et de la maladie du poëte, descen-

dirent de la colline pour lui offrir leur demeure, et pour lui apporter des soulagements, des dons et des hommages. Les bergers, les pêcheurs et les matelots de la côte accoururent pour lui demander des oracles, comme à une voix des dieux sur la terre. Il continua à parler en langage divin avec les hommes lettrés, et à s'entretenir, jusqu'à son dernier soupir, avec les hommes simples dont il avait décrit tant de fois les mœurs, les travaux et les misères dans ses poëmes. Son âme avait passé tout entière dans leur mémoire avec ses chants; en la rendant aux dieux, il ne l'enlevait pas à la terre. Elle était devenue l'âme de toute la Grèce; elle allait devenir bientôt celle de toute l'antiquité.

Après qu'il eut expiré sur cette plage, au bord des flots, comme un naufragé de la vie, l'enfant qui servait de lumière à ses pas, ses compagnons, les habitants de la ville et les pêcheurs de la côte lui creusèrent une tombe dans le sable, à la place même où il avait voulu mourir. Ils y roulèrent une roche, sur laquelle ils gravèrent au ciseau ces mots : « Cette « plage recouvre la tête sacrée du divin Homère. » Ios garda à jamais la cendre de celui à qui elle avait donné ainsi la suprême hospitalité. La tombe d'Homère consacra cette île jusque-là obscure, plus que n'aurait fait son berceau que sept villes se disputent encore. La tradition de la plage où le vieillard aveugle fut enseveli, se perdit heureusement dans la suite des temps et dans les vicissitudes de l'île.

Nulle rivalité de funérailles, de monument ou de vaine piété ne troubla son dernier sommeil. Sa sépulture fut dans tous les souvenirs, son monument dans ses propres vers. On montre seulement dans l'île de Chio, près de la ville, un banc de pierre semblable à un cirque, et ombragé par un platane qui s'est renouvelé, depuis trois mille ans, par ses rejetons, qu'on appelle l'École d'Homère. C'est là, dit-on, que l'aveugle se faisait conduire par ses filles, et qu'il enseignait et chantait ses poëmes. De ce site on aperçoit les deux mers, les caps de l'Ionie, les sommets neigeux de l'Olympe, les plages dorées des îles, les voiles se pliant en entrant dans leurs anses, ou se déployant en sortant des ports. Ses filles voyaient pour lui ces spectacles, dont la magnificence et la variété auraient distrait ses inspirations. La nature, cruelle et consolatrice, semblait avoir voulu le recueillir tout entier dans ces spectacles intérieurs, en jetant ce voile sur sa vue. C'est depuis cette époque, dit-on dans les îles de l'Archipel, que les hommes attribuèrent à la cécité le don d'inspirer le chant, et que les bergers impitoyables crevèrent les yeux aux rossignols, pour ajouter à l'instinct de la mélodie dans l'âme et dans la voix de ce pauvre oiseau.

XIII.

Voilà l'histoire d'Homère. Elle est simple comme la nature, triste comme la vie. Elle consiste à souffrir

et à chanter. C'est, en général, la destinée des poëtes. Les fibres qu'on ne torture pas ne rendent que peu de sons. La poésie est un cri : nul ne le jette bien retentissant, s'il n'a été frappé au cœur. Job n'a crié à Dieu que sur son fumier et dans ses angoisses. De nos jours comme dans l'antiquité, il faut que les hommes qui sont doués de ce don choisissent entre leur génie et leur bonheur, entre la vie et l'immortalité.

Et, maintenant, la poésie vaut-elle ce sacrifice? Quelle fut l'influence d'Homère sur la civilisation, et en quoi mérita-t-il le nom de civilisateur?

Pour répondre à cette question, il suffit de lire.

Supposez, dans l'enfance ou dans l'adolescence du monde, un homme à demi sauvage, doué seulement de ces instincts élémentaires, grossiers, féroces, qui formaient le fond de notre nature brute, avant que la société, la religion, les arts eussent pétri, adouci, vivifié, spiritualisé, sanctifié le cœur humain; supposez qu'à un tel homme, isolé au milieu des forêts et livré à ses appétits sensuels, un esprit céleste apprenne l'art de lire les caractères gravés sur le papyrus, et qu'il disparaisse après en lui laissant seulement entre les mains les poésies d'Homère! L'homme sauvage lit, et un monde nouveau apparaît page par page à ses yeux. Il sent éclore en lui des milliers de pensées, d'images, de sentiments qui lui étaient inconnus; de matériel qu'il était un moment avant d'avoir ouvert ce livre, il devient un être intellectuel, et bientôt après un être moral. Homère

lui révèle d'abord un monde supérieur, une immortalité de l'âme, un jugement de nos actions après la vie, une justice souveraine, une expiation, une rémunération selon nos vertus ou nos crimes, des cieux et des enfers; tout cela altéré de fables ou d'allégories sans doute, mais tout cela visible et transparent sous les symboles, comme la forme sous le vêtement qui la révèle en la voilant. Il lui apprend ensuite la gloire, cette passion de l'estime mutuelle et de l'estime éternelle, donnée aux hommes comme l'instinct le plus rapproché de la vertu. Il lui apprend le patriotisme dans les exploits de ces héros qui quittent leur royaume paternel, qui s'arrachent des bras de leurs mères et de leurs épouses pour aller sacrifier leur sang dans des expéditions nationales, comme la guerre de Troie, pour illustrer leur commune patrie; il lui apprend les calamités de ces guerres dans les assauts et les incendies de Troie; il lui apprend l'amitié dans Achille et Patrocle, la sagesse dans Mentor, la fidélité conjugale dans Andromaque, la piété pour la vieillesse dans le vieux Priam, à qui Achille rend en pleurant le corps de son fils Hector; l'horreur pour l'outrage des morts dans ce cadavre d'Hector, traîné sept fois autour des murs de sa patrie; la piété dans Astyanax, son fils, emmené en esclavage, dans le sein de sa mère, par les Grecs; la vengeance des dieux dans la mort précoce d'Achille; les suites de l'infidélité dans Hélène; le mépris pour la trahison du foyer domes-

tique dans Ménélas; la sainteté des lois, l'utilité des métiers, l'invention et la beauté des arts; partout, enfin, l'interprétation des images de la nature contenant toutes un sens moral, révélé dans chacun de ses phénomènes sur la terre, sur la mer, dans le ciel; sorte d'alphabet entre Dieu et l'homme, si complet et si bien épelé dans les vers d'Homère, que le monde moral et le monde matériel, réfléchis l'un dans l'autre comme le firmament dans l'eau, semblent n'être plus qu'une seule pensée, et ne parler qu'une seule et même langue à l'intelligence de l'aveugle divin! Et cette langue encore cadencée par un tel rhythme de la mesure, et pleine d'une telle musique des mots, que chaque pensée semble entrer dans l'âme par l'oreille, non-seulement comme une intelligence, mais aussi comme une volupté!

N'est-il pas évident qu'après un long et familier entretien avec ce livre, l'homme brutal et féroce aurait disparu, et l'homme intellectuel et moral serait éclos dans ce barbare auquel les dieux auraient enseigné ainsi Homère?

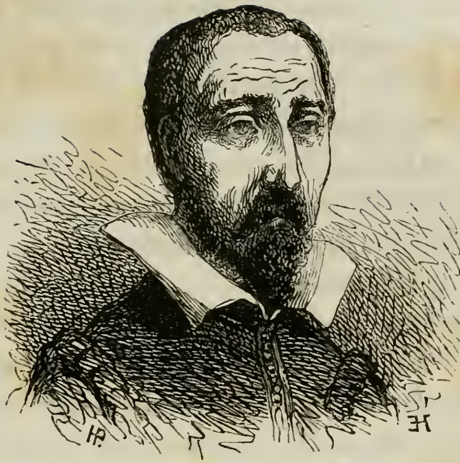
Eh bien! ce qu'un tel poëte aurait fait pour ce seul homme, Homère le fit pour tout un peuple. A peine la mort eut-elle interrompu ses chants divins, que les *Rapsodes* ou les *Homérides*, chantres ambulants, l'oreille et la mémoire encore pleines de ses vers, se répandirent dans toutes les îles et dans toutes les villes de la Grèce, emportant à l'envi chacun un des fragments mutilés de ses poëmes, et

les récitant de génération en génération aux fêtes publiques, aux cérémonies religieuses, aux foyers des palais ou des cabanes, aux écoles des petits enfants ; en sorte qu'une race entière devint l'édition vivante et impérissable de ce livre universel de la primitive antiquité. Sous Ptolémée Philopator, les Smyrnéens lui érigèrent des temples, et les Argiens lui rendirent les honneurs divins. L'âme d'un seul homme souffla pendant deux mille ans sur cette partie de l'univers. En 884 avant J. C., Lycurgue rapporta à Sparte les vers d'Homère, pour en nourrir l'âme des citoyens. Puis vint Solon, ce fondateur de la démocratie d'Athènes, qui, plus homme d'État que Platon, sentit ce qu'il y avait de civilisation dans le génie, et qui fit recueillir ces chants épars comme les Romains recueillirent plus tard les pages divines de la *Sibylle*. Puis vint Alexandre le Grand, qui, passionné pour l'immortalité de sa renommée, et sachant que la clef de l'avenir est dans la main des poëtes, fit faire une cassette d'une richesse merveilleuse pour y enfermer les chants d'Homère, et qui les plaçait toujours sous son chevet pour avoir des songes divins. Puis vinrent les Romains, qui, de toutes leurs conquêtes en Grèce, n'estimèrent rien à l'égal de la conquête des poëmes d'Homère, et dont tous les poëtes ne furent que les échos prolongés de cette voix de Chio. Puis vinrent les ténèbres des âges barbares, qui enveloppèrent près de mille ans l'Occident d'ignorance, et

qui ne commencèrent à se dissiper qu'à l'époque où les manuscrits retrouvés d'Homère, dans les cendres du paganisme, redevinrent l'étude, la source et l'enthousiasme de l'esprit humain. En sorte que le monde ancien, histoire, poésie, arts, métiers, civilisation, mœurs, religion, est tout entier dans Homère; que le monde littéraire même moderne procède à moitié de lui, et que, devant ce premier et ce dernier des chantres inspirés, aucun homme, quel qu'il soit, ne pourrait, sans rougir, se donner à lui-même le nom de poëte. Demander si un tel homme peut compter au rang des civilisateurs du genre humain, c'est demander si le génie est une clarté ou une obscurité sur le monde; c'est renouveler le blasphème de *Platon;* c'est chasser les poëtes de la civilisation; c'est mutiler l'humanité dans son plus sublime organe, l'organe de l'infini! c'est renvoyer à Dieu ses plus souveraines facultés, de peur qu'elles n'offusquent les yeux jaloux, et qu'elles ne fassent paraître le monde réel trop obscur et trop petit, comparé à la splendeur de l'imagination et à la grandeur de la nature!

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



BERNARD DE PALISSY,

LE POTIER DE TERRE.

ANNÉES 1510 A 1589 DE J.-C.

CINQUIÈME LIVRAISON

I.

« Le nombre de mes années m'a incité à prendre « la hardiesse de vous dire qu'un de ces jours je « considérois la couleur de ma barbe, qui me causa « à penser au peu de jours qui me restent pour fi- « nir ma course ; et cela m'a fait admirer les lis et « les blés des campagnes et plusieurs espèces de « plantes, lesquelles changent leurs couleurs vertes « en blanches lorsqu'elles sont prêtes de rendre

« leurs fruits. Ainsi, plusieurs arbres se hâtent « de fleurir quand ils sentent que va cesser leur « vertu végétative et naturelle... C'est donc chose « juste et raisonnable que chacun s'efforce de multi- « plier le talent qu'il a reçu de Dieu... Pour quoi je « me suis efforcé de mettre en lumière les choses « qu'il a plu à Dieu de me faire entendre, afin de « profiter à la postérité. »

C'est en ces termes qu'un pauvre potier de terre, parvenu à près de quatre-vingt-dix ans, s'exprime dans la préface des écrits et dialogues avec lui-même, dans lesquels il s'entretient de son métier, de ses misères et de sa vie, pour sa consolation et pour l'encouragement des autres. On croit lire une page des Confessions de saint Augustin ou de Jean-Jacques Rousseau, un écrivain, un philosophe, un génie de cœur et de style. L'écrivain, le philosophe, le sage, n'est qu'un ouvrier vieilli entre sa truelle et sa fournaise, et les mains encore rugueuses de l'argile qu'il a maniée toute sa vie. Jamais on ne sentit mieux qu'en étudiant cet homme de néant, que la grandeur n'est pas dans la condition, mais qu'elle est dans la nature.

II.

Il se nommait Bernard de Palissy. Jeune, il pétrissait la terre grasse et cuisait des briques dans la tuilerie de son père, au village de la Chapelle-Biron, dans le Périgord. Mais la passion de bien faire ce qu'on fait, qui mène l'homme réfléchi à faire mieux que ce qu'il voit faire, et qui finit par lui mettre en main la clef de toutes les découvertes dans les tra-

vaux de l'esprit ou de la main, tourmentait ce jeune homme. En maniant sa terre grossière et en contemplant sa brique durcie, rougie, transformée au feu du fourneau, il pensait aux formes, aux reliefs, aux anses, aux ornements, aux figures des vases qui se moulaient déjà dans sa pensée, à la pâte et à l'émail dont il colorerait un jour ses chefs-d'œuvre de poterie.

Le métier du potier en terre, c'est-à-dire le métier de pétrir, de façonner et de cuire la terre au soleil ou au feu, est un des premiers métiers de l'homme. La terre détrempée d'eau dans laquelle le pied laisse son empreinte s'est offerte naturellement d'elle-même, comme un élément tout préparé au jeu ou à l'industrie des premiers habitants du globe. Les vases, les coupes propres à contenir les liquides nécessaires à la soif, aussitôt que l'homme eut cessé de boire à la source comme les troupeaux, furent des suppléments au creux de la main qui approchait le breuvage des lèvres. La poterie, plus perfectionnée, destinée à la cuisson des aliments, dut suivre de près l'invention du feu. De la première jarre d'argile, ou de la première coupe de terre brute, jusqu'à la pâte colorée des vases étrusques, jusqu'aux porcelaines émaillées de la Chine ou du Japon, et jusqu'aux peintures indélébiles incrustées par la flamme sur les flancs des amphores de Sèvres, on peut mesurer toute l'échelle immense du rude métier à l'art exquis... La plus haute antiquité nous atteste que ce métier employait des mains sans nombre. Babel était une montagne de bri-

ques. Moïse délivra son peuple de la servitude des Égyptiens, parce qu'on ne donnait pas aux Hébreux, condamnés à ce travail servile, la paille nécessaire à lier les briques qu'ils façonnaient pour les Pyramides. Les Grecs, qui n'avaient au fond d'autre culte que l'adoration du beau dans toutes les lignes et dans toutes les formes, et qui se résument dans Platon, l'adorateur de l'idée, estimaient si haut l'art en apparence vulgaire du potier, qu'ils élevèrent des statues et frappèrent des médailles en l'honneur des premiers pétrisseurs d'argile. Corœbus d'Athènes, inventeur de la poterie, Dibutade de Sicyone, inventeur de la terre cuite au feu, Talus, inventeur des tours au moyen desquels on arrondit les pieds des vases, doivent leurs noms à ce métier. Phidias lui-même, le divin statuaire, donna des modèles de coupes aux ouvriers de terre de son temps.

Sans doute il y avait en ce genre des chefs-d'œuvre dans la Grèce, mais le temps, les convulsions sociales, les invasions, les incendies les ont détruits. Ils sont rentrés dans la terre, d'où ils étaient sortis. Les seuls monuments usuels de la poterie qui nous aient été conservés ont été découverts dans les tombeaux : les sépulcres sont les meilleurs gardiens de toutes choses.

Les Étrusques, peuple qui habitent l'Étrurie, aujourd'hui la Toscane, portèrent cet art à une telle perfection et en multiplièrent tellement les vases, les coupes, les amphores, les urnes cinéraires, que le sol qui les a portés les rend aujourd'hui par milliers dans les fouilles, et qu'on croi-

rait que ce peuple, qui fournissait toutes les nations de terres cuites, était elle-même une nation de potiers.

Les Romains les imitèrent sans les égaler. On montre encore aux portes de Rome un monticule artificiel nommé le mont *Testaccio*, formé tout entier des balayures de la poterie romaine, dont les fragments étaient jetés en monceaux dans ce lieu, comme pour attester à l'avenir l'immensité de la capitale de ce peuple et l'éternité de sa durée.

A la chute de l'empire romain, l'art de pétrir, de façonner, d'orner, de sculpter, de vernir, de peindre la terre cuite, disparut avec tous les autres. Le christianisme, au commencement, repoussait les arts trop intimement liés à l'idolâtrie. Temples, statues, tombeaux, urnes, vases, coupes profanes, il proscrivit tout, pour recréer un monde nouveau. Les Grecs de Byzance conservèrent seuls, par tradition, quelques procédés de cette industrie de leurs pères ; ils les exercèrent à Damas, la première des villes manufacturières de l'Orient, dont les vases vernissés et peints se répandirent comme un luxe royal dans le monde. Ces terres cuites étaient cependant grossières et sans grâce ; on y sentait la décadence d'une industrie perdue.

Mais pendant que l'Occident créait, perdait et s'efforçait de retrouver la poterie, le vieil Orient fabriquait à notre insu, depuis des milliers d'années, les porcelaines transparentes peintes et colorées, luxe séculaire des Chinois et des Japonais. Ils étaient parvenus à une telle perfection de pâte, de formes, de couleurs dans cette industrie, que

nous pouvons à peine aujourd'hui rivaliser avec eux en les imitant, et que, si l'on prenait pour mesure de la civilisation matérielle la priorité de l'art de façonner l'argile, il faudrait humilier l'Occident devant l'Orient. Les annales les plus reculées de la Chine ont perdu même la date de l'invention des porcelaines. Il y a des mystères d'antiquité dans une tasse à thé ou dans une figurine de dieu ou de déesse du céleste empire. Les premiers géographes arabes qui parlent de la Chine, à peine entrevue il y a mille ans par les navigateurs des mers de l'Inde, racontent que dans les villes de cet empire merveilleux il n'y a « aucun art « plus estimé que celui de potier de terre et de des« sinateur de paysages sur la porcelaine; qu'ils « remplissent l'Inde, la Perse et l'Arabie de vases « de terre transparents d'une inimitable beauté, « et que plusieurs millions d'hommes n'ont pas « d'autre occupation ni d'autre gloire, depuis « des époques immémoriales, que de fabriquer la « porcelaine.... Le Japon dépasse encore les Chi« nois en un vernis qu'on nomme laque. Ce vernis « découle d'un arbre dont on fend l'écorce au « printemps, pour en recueillir la séve dans de pe« tites coquilles. On le dessèche ensuite sur des « fils de coton, on le presse entre des pierres pe« santes, on l'infuse dans des huiles purifiées; puis « on l'étend et on le polit jusqu'à ce qu'il ait la « splendeur du cristal. On peint alors sur ce vernis « solidifié des figures ou des fleurs en or, et on « recouvre la peinture d'un second vernis trans« parent qui défie la flamme. »

Les formes de ces vases, les figures, les sculptures et les peintures qui les décorent, n'attestent pas moins d'imagination, de goût, de grâce, de l'esprit et de la main, que la pâte dont ils sont pétris n'atteste d'invention et de patience. Les anses des tasses sont tantôt des branches d'arbustes garnies de leurs feuillages, tantôt des animaux rampants, cariatides animées, dont les pattes supportent les bords, et dont la queue s'enroule au pied de la coupe. Ici, c'est une chatte et son petit, accroupis sur un roc évidé, dont la cavité contient l'eau ou le parfum liquide. Là, c'est un mendiant qui chante pour solliciter la pitié et la goutte de thé qui tombera du vase dans la main de l'homme rassasié; ailleurs, des coqs perchés sur un arbre en fleur; un oiseau couché, dont le bec distille le liquide; une femme entourée de ses enfants, au milieu de fruits et de feuilles; un singe jouant avec une orange qui échappe de ses doigts; une tasse en forme de fleur entr'ouverte, la tige forme l'anse; un vieillard, semblable à Tantale, élève la tête au bord de la coupe, dont l'eau déborde sans tomber jamais sur ses lèvres; une autre, imitant un lotus épanoui que sa feuille soutient sur l'eau; une grappe de raisin rongée par un petit écureuil; mille autres caprices de décoration qui font d'un dressoir du Japon ou de la Chine un véritable musée d'art et d'imagination, où toutes les fantaisies de la nature sont reproduites en porcelaine. Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour qu'un métier, si vulgaire en apparence, devînt le luxe et l'industrie principale de tant de millions d'hommes!

Mais ces merveilles de l'Orient restaient encore inconnues à l'Occident dans le quatorzième siècle. La faïence vernissée y paraît pour la première fois dans les pavés de l'Alhambra de Grenade et dans les mosquées des Maures en Espagne. C'est par l'Arabie que cet art s'introduit en Europe. Ce n'est qu'un siècle plus tard que le fameux Lucca della Robia, ce Palissy toscan, s'illustra par les faïences émaillées en Italie. Sculpteur en terre cuite, il parvint, après des travaux obstinés, à colorer et à vernisser ses groupes d'un émail blanc, imperméable aux éléments qui rongent l'argile. Les villes industrieuses de Florence et de *Faenza,* d'où vient le nom de faïence, lui durent leur exportation et leur renommée. La peinture s'empara bientôt de cet émail comme d'une toile impérissable, et les tableaux des plus grands maîtres furent copiés, calcinés et perpétués sur ces disques de faïence. La sculpture voulut rivaliser avec la peinture, et groupa ses statuettes et ses bas-reliefs autour des vases, des coupes, des aiguières et des plats de cette argile solidifiée.

III.

L'art du potier en était là quand Bernard de Palissy fabriquait ses tuiles, ses briques et ses amphores pour contenir l'eau, le vin et l'huile dans sa tuilerie. Mais que pouvait savoir de ces secrets de l'artiste le pauvre ouvrier ignorant, sans modèles, sans livres et sans guides dans un hameau de paysans aussi rudes que lui, au milieu des marais et des bois de la Saintonge? Et cependant l'art, qui s'atta-

cha partout d'abord au culte des dieux, comme s'il était pressé de retourner à sa source et de se diviniser lui-même en se mêlant aux choses saintes, apparut au jeune potier à travers les splendeurs des dessins gothiques des vitraux coloriés de son église. Il comprit que ce verre qui laissait passer les rayons de soleil dans le temple, et qui incrustait les merveilleuses scènes de la Bible et de l'Évangile, n'était qu'une terre et un sable plus pétris par la main de l'homme, plus épurés et plus solidifiés par le feu, et devenus transparents comme le cristal de roche par des procédés semblables à une magie de l'ouvrier. De ce jour, la terre qu'il maniait si bien lui parut de la boue; son imagination se représenta une magie à imiter, d'autres à découvrir. Il quitta la tuilerie de son père, et il se mit en apprentissage chez des artisans verriers, alors assimilés à la noblesse par la science et la dignité de leur métier.

L'art de la vitrerie ne consistait pas seulement à fondre le verre, mais à le découper en losanges pour l'enfermer en compartiments dans l'ogive des cathédrales ou des chapelles, et le couvrir de peintures représentant les paysages, les animaux, les personnages, les mystères du ciel chrétien. Les vitraux étaient le poëme des yeux pour le peuple qui fréquentait les églises. Ils chantaient aux regards des paysans la création du monde, les délices du paradis terrestre, les fleuves, les arbres, les lions, les agneaux, les oiseaux, compagnons de l'homme, les miracles de la révélation, les supplices du Calvaire, les martyres du cirque, les résur-

rections, les assomptions des victimes de la foi nouvelle; puis les cieux ouverts, le Père de l'éternité, le Fils verbe et miséricorde du Père, l'Esprit sous la forme de la colombe volant de l'un à l'autre pour constituer l'unité, et répandant de sa poitrine étincelante des rayons pour semer partout la lumière et l'amour; enfin les âmes heureuses, figurées par d'innombrables visages ailés formant des orbes semblables aux étoiles échelonnées dans le firmament, et jouissant du rayonnement divin dans la demeure du Père.

Bernard de Palissy, pour se rendre capable de l'art qu'il avait adopté, profita des heures de la nuit et du superflu de son salaire pour s'instruire dans toutes les sciences du calcul et de la main qui se rapportaient à son métier. Son esprit, à la fois ardent et infatigable, se forma en même temps que ses doigts. Il apprit promptement la géométrie, le dessin, la peinture, la sculpture élémentaire. Les sujets de ses dessins l'entraînèrent bientôt aux livres sacrés et aux livres profanes, feuilletés pour y chercher des scènes, des tableaux, des allégories. Il devint, à son insu, lettré, poëte, théologien, philosophe, politique. En étudiant un seul métier avec la passion de le porter aussi loin que ses facultés, il toucha à toute chose : il ne voulait former en lui qu'un artisan, il forma un homme. C'est le caractère de tout vrai génie, d'aspirer toujours à être universel : les prétendues limites qui séparent un métier d'un autre métier sont les bornes de la pensée. Le génie les franchit presque toujours pour arriver à l'infini, vrai champ de l'esprit hu-

main. Dans cet infini, tout se tient et tout se complète. L'univers n'est qu'un art immense qui ébauche, qui sculpte, qui dessine, qui peint, qui écrit, qui chante, qui révèle le beau, c'est-à-dire Dieu. C'est ainsi que Palissy comprenait le sien. On va voir qu'à la fin de ses jours il façonnait la pensée dans son esprit comme, jeune, il façonnait l'argile dans ses mains, et que son style, moulé sur la nature, n'avait ni moins de couleurs, ni moins de relief, ni moins de vigueur et de grâce que ses groupes ou ses tableaux. En devenant potier, il était devenu poëte et écrivain.

On ne sait quel instinct vague porte l'enfant de génie et l'artisan ambitieux de perfections, à quitter de bonne heure son pays natal et à voyager. Ils pensent sans doute, l'un et l'autre, qu'ils trouveront au delà de leur horizon matériel un nouvel horizon moral, dans lequel leur apparaîtront des choses inconnues. Le changement de lieux correspond à cette inquiétude naturelle de l'âme qui cherche on ne sait quoi de plus parfait; et puis chaque ville et chaque contrée s'incorporent, pour ainsi dire, plus spécialement une partie quelconque de l'art, de l'industrie, des métiers de l'homme. Ici on forge mieux le fer, là on étame mieux le cuivre; au midi la soie, au nord le lin, au centre la faïence, à l'est les métaux, à l'ouest les laines, aux Pyrénées le cristal, à Lyon les fabriques. Le climat, les productions naturelles, les éléments, les eaux, les traditions, les habitudes des lieux, se prêtent plus ou moins à chacune de ces industries humaines; le fils tient son secret du père, l'art se

localise, et il faut, si l'on veut atteindre à sa perfection, aller l'étudier sur place. De là la coutume de ce tour du monde ou de ce tour de France par lequel, depuis Homère et Pythagore, lorsqu'un simple ouvrier de chaque profession commence la vie du philosophe, du poëte et de l'artisan, il se donne, de villes en villes et de peuples en peuples, le spectacle du monde avant de se donner lui-même en spectacle et en modèle à son art.

Bernard de Palissy alla travailler de villes en villes jusqu'à *Tarbes,* située sur un plateau en face des Pyrénées, où florissait alors la peinture sur verre. Bientôt, attiré par la scène pittoresque qu'il avait sous les yeux, il se sentit peintre à l'aspect de ce tableau de la nature; il laissa pour un temps l'argile et le verre, et parcourut les gorges et les sommets de ces montagnes, où le suprême artiste semble s'être joué avec toutes les cimes, toutes les vallées, toutes les forces et toutes les grâces de la création. Si Bernard de Palissy n'était qu'ouvrier en entrant dans ce labyrinthe des Pyrénées, il en sortit peintre et poëte. Il se dégoûta de l'uniformité de l'atelier de Tarbes, et, voyageant comme dessinateur et faiseur d'*images,* il gagna ainsi sa vie, en perfectionnant sa main et en élargissant ses idées. Il parcourut, en peignant, toutes les provinces de France, depuis Marseille jusqu'en Flandre et aux bords du Rhin; ses courses à travers les montagnes des Pyrénées et des Alpes, et l'attention particulière qu'il portait aux différentes qualités de la terre, des rochers, des sables, des eaux, pour tout ramener à sa première pro-

fession, l'avaient rendu naturaliste. Il employait ses heures de loisir à errer dans les prairies et dans les bois, à scruter le lit des fontaines, à surprendre dans les joncs et les hautes herbes aquatiques les reptiles, les scarabées, les insectes qui peuplent les bords des sources; à gravir les montagnes, à pénétrer dans les gorges inaccessibles et dans les cavernes, comme pour y épier les secrets de Dieu. Les vastes horizons qu'on découvre des lieux élevés, les limites variées du ciel, la vie des feuilles, des prés, se peignaient et s'incrustaient délicieusement dans ses yeux, pour se reproduire plus tard sous sa main. Solitaire enfant de la seule nature, elle était son maître et sa palette à la fois. Il s'enivrait de l'extase, de la vérité et de la naïveté de ses impressions; et de cette absence du maître dans ce commerce direct de Palissy avec la nature, devait éclore un art nouveau.

Mais si un instinct éloigne dans la première jeunesse l'ouvrier de son pays, un autre instinct l'y ramène quand il a vu ce qu'il avait à voir. Quoique l'homme soit un être nomade, il a cependant, comme l'arbre, des racines invisibles dans le cœur et dans la mémoire, qui le retiennent ou le rappellent à son berceau. Ces racines sont les souvenirs, les tendresses, les regrets, les reconnaissances qui relient l'homme à cette souche qu'on appelle famille et patrie. Là est son sol nourricier; là il se rappelle un père, une mère, des frères, des sœurs, des compagnons d'enfance, des visages, des voix, des sourires qu'il a aimés avant de parcourir le monde, et que rien, depuis, n'a effacés de sa mémoire.

Ces rêves du voyageur et de l'ouvrier finissent par devenir une douce maladie de sa pensée, dont la guérison n'est pour lui que dans le pays de ses tendresses; ils l'attirent à son insu, et par un cercle qui se rétrécit toujours, vers le village ou le toit de sa naissance. Il finit par y rentrer pour y reposer son cœur. Ce désir est d'autant plus invincible, que l'homme qui l'éprouve est plus sensible. Les images deviennent des passions dans l'âme des poëtes ou des artistes.

Palissy avait emporté de son pays natal, en partant pour son tour de France, une de ces images vivantes qui le rappelait dans la patrie. Son âme, recueillie et religieuse, n'était pas de celles qui laissent évaporer une première fleur d'amour au vent du monde. Il se maria, et fonda une famille sur une petite propriété et sur un travail assidu. Ce bonheur fut, pendant ces premières années de repos, la distraction de son génie. L'homme qui possède ce qu'il aime oublie facilement la gloire. L'ambition n'est que le vide; un cœur plein ne s'agite plus. Mais les enfants survenaient aussi nombreux que les années, et l'ambition, morte en lui, renaissait pour eux et avec eux. Il fallait pourvoir aux nécessités d'une vie qui se multipliait par autant de vies qu'il y avait d'enfants autour de sa table et de vieillards autour de son foyer. Il chercha d'abord à y subvenir en s'employant comme géomètre à l'arpentage des terres de la Saintonge, sous les hommes du fisc qui venaient, au nom du roi, limiter et mesurer les héritages pour l'impôt. Ce travail ne l'éloignait pas de l'objet constant de son étude, la terre. En arpentant, il sondait l'ar-

gile, il pesait le sable, il pulvérisait le caillou, il méditait ces mélanges et ces combinaisons d'éléments dans le creuset, propres à produire les découvertes fortuites de matière, de pâte, de couleur, de vernis, qu'il roulait dans sa pensée depuis l'âge de la truelle. Un fragment de tesson de faïence de Luca della Robia, qu'il avait ramassé dans les balayures de quelque château pendant ses voyages, faisait travailler son esprit, comme la pomme tombant de l'arbre fit travailler celui de Newton; comme la branche du lierre garnie de ses feuilles encore vertes, et flottant sur l'Océan, fit augurer un continent aux premiers navigateurs, compagnons de Christophe Colomb.

Lassé de ce métier lucratif mais temporaire et stérile d'arpenteur, il rentra dans sa maison auprès de sa femme, décidé à tout tenter pour elle et pour ses chers enfants, et à inventer ou à mourir à la peine. Il faut lire dans ses propres pages, passionnées de la fièvre de son amour et de sa volonté, le récit de ses méditations de ses jours et de ses veilles, de cette période de sa vie, comparable aux douleurs d'un enfantement.

IV.

« Hélas! dit-il dans son livre intitulé *de l'Art de* « *terre,* il est vrai que je n'avois pas beaucoup de « biens; mais j'avois la renommée de bien faire la « portraiture des biens, et on m'appeloit pour des- « siner les plans de terre dans les partages et les « procès. J'étois assez savant dans l'art de la verre- « rie, et ne me mis à l'art de terre qu'après avoir

« été assuré de vivre quelque temps sans gagner. « J'ai enduré beaucoup d'ennuis et de pauvreté en « le cherchant, chargé que j'étois de femme et d'en- « fants. Je n'avois moyen d'aller apprendre ledit art « en aucune boutique, ni d'entretenir aucun servi- « teur pour m'assister..... Sachez qu'il y a vingt- « cinq ans, me fut montrée une coupe de terre tour- « née et émaillée d'une telle beauté, que dès lors « j'entrai en dispute avec ma propre pensée pour « découvrir un émail; et je me mis à chercher les « émaux, sans savoir de quelles matières ils se com- « posoient, comme un homme qui tâte en touchant. « Je pilois, en ce jour-là, de toutes les matières que « je pouvois penser; et les ayant pilées et broyées, « j'achetois une quantité de pots de terre; et, après « les avoir mis en pièces, j'en enduisois les mor- « ceaux des matières que j'avois broyées; je notois « les drogues que j'avois employées dans chacun de « ces essais pour mémoire; puis, ayant fait un four- « neau à ma fantaisie, je mettois cuire mesdites « pièces, pour voir si mes drogues pourroient faire « quelque couleur. Or, parce que je n'avois jamais « vu cuire de terre, ainsi je ne réussissois jamais, « lors même que mes mixtions eussent été bonnes, « parce que aucunes fois la chose avoit trop chauffé, « l'autre trop peu..... Or, m'étant maintes fois abusé « ainsi avec grands frais et labeurs, j'étois tous les « jours à piler et broyer nouvelles matières, et « construire nouveaux fourneaux avec grande dé- « pense d'argent, et consommation de bois et de « temps.....

« .....Quand j'eus flotté et tâtonné ainsi plusieurs

« années, ainsi imprudemment avec tristesse et sou-
« pirs, à cause que je ne pouvois parvenir à mon
« intention, j'achetai de nouveau plusieurs vais-
« seaux de terre, et, les ayant rompus en pièces,
« j'en couvris trois ou quatre cents tessons d'es-
« sais d'émail, et je les portai en une poterie dis-
« tante d'une lieue et demie de ma demeurance,
« avec requête auxdits potiers qu'ils me permis-
« sent de cuire lesdites épreuves dedans.

« Dieu voulut qu'ainsi que je commençois à per-
« dre courage, et que, pour le dernier coup, je
« m'étois transporté à une verrerie, ayant avec moi
« un homme chargé de plus de trois cents sortes
« d'épreuves, il se trouve une desdites épreuves
« qui fut fondue dedans quatre heures après avoir
« été mise au fourneau, qui me causa une joie telle,
« que je pensois être devenu nouvelle nature, et
« pensois dès lors avoir une perfection entière de
« l'émail blanc. Mais je fus fort éloigné de ma pen-
« sée : cette épreuve étoit fort heureuse d'une part,
« mais bien malheureuse de l'autre : heureuse en
« ce qu'elle me donne entrée à ce que je suis par-
« venu, et malheureuse en ce qu'elle n'étoit mise
« en dose ou mesure requise. Je fus si grand bête
« en ces jours-là, que soudain que j'eus fait ledit
« blanc qui étoit singulièrement beau, je me mis à
« faire des vaisseaux de terre, combien que jamais
« je n'eusse cogneu terre; et ayant employé l'espace
« de sept ou huit mois à faire lesdits vaisseaux, je
« me pris à ériger un fourneau semblable à ceux
« des verriers, lequel je bâtis avec un labeur indi-
« cible : car il falloit que je maçonnasse tout seul,

« que je détrempasse mon mortier, que je tirasse « l'eau pour la détrempe d'iceluy; aussi me falloit-il « moi-même aller querir la brique sur mon dos, à « cause que je n'avois nul moyen d'entretenir un « homme pour m'aider en cest affaire. Je fis cuire « mes vaisseaux en première cuisson : mais quand « ce fut à la seconde cuisson, je reçus des tristesses « et labeurs tels, que nul homme ne voudroit croire. « Car, au lieu de me reposer de mes labeurs passés, « il me fallut travailler l'espace de plus d'un mois, « nuit et jour, pour broyer les matières desquelles « j'avois fait ce beau blanc au fourneau des ver- « riers; et quand j'eus broyé lesdites matières, j'en « couvrois les vaisseaux que j'avois faits. Ce fait, je « mis le feu dans mon fourneau par deux gueules, « ainsi que j'avois vu faire auxdits verriers; mais « c'étoit une chose malheureuse pour moi; car « combien que je fusse six jours et six nuits « devant le fourneau sans cesser de brûler bois « par les deux gueules, il ne fut possible de pou- « voir faire fondre ledit émail, et étois comme « un homme désespéré; et combien que je fusse « tout étourdi du travail, je me vais adviser que « dans mon émail il y avoit trop peu de la matière « qui devoit faire fondre les autres : ce que voyant, « je me pris à piler et broyer ladite matière, sans « toutefois laisser refroidir mon fourneau. Par ainsi « j'avois double peine, piler, broyer et chauffer « ledit fourneau.

« Quand j'eus ainsi composé mon émail, je fus « contraint d'aller encore acheter des pots, afin « d'éprouver ledit émail, d'autant que j'avois perdu

« tous les vaisseaux que j'avois faits; et ayant « couvert lesdites pièces dudit émail, je les mis « dans le fourneau, continuant toujours le feu en « sa grandeur. Mais, sur cela, il me survint un « autre malheur, lequel me donna grande fâcherie, « qui est que le bois m'ayant failli, je fus contraint « brûler les étapes (étais) qui soutenoient les tailles « de mon jardin, lesquelles étant brûlées, je fus « contraint brûler les tables et plancher de la mai- « son, afin de faire fondre la seconde composition. « J'étois en une telle angoisse, que je ne saurois « dire; car j'étois tout tari et desséché à cause du « labeur et de la chaleur du fourneau : il y avoit « plus d'un mois que ma chemise n'avoit séché sur « moy. Encore, pour me consoler, on se moquoit « de moy, et même ceux qui me devoient secourir « alloient crier par la ville que je faisois brûler « le plancher; et par tel moyen l'on me faisoit « perdre mon crédit, et m'estimoit-on être fol.

« Les autres disoient que je cherchois à faire de « la fausse monnoie, qui estoit un mal qui me fai- « soit sécher sur les pieds : et m'en allois par les « rues tout baissé, comme un homme honteux. J'étois « endetté en plusieurs lieux, et avois ordinairement « deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer « leurs salaires. Personne ne me secouroit; mais au « contraire ils se moquoient de moy, en disant : « Il « luy appartient bien de mourir de faim, parce « qu'il délaisse son métier. » Toutes ces nouvelles « venoient à mes oreilles quand je passois par la « rue. Toutefois il me resta encore quelque espé- « rance qui m'encourageoit et soutenoit, d'autant

« que les dernières épreuves s'étoient assez bien « portées, et dès lors en pensois savoir assez pour « pouvoir gagner ma vie, combien que j'en fusse « fort éloigné (comme tu entendras ci-après), et ne « dois trouver mauvais si j'en fais un peu long dis-« cours, afin de te rendre plus attentif à ce qui te « pourra servir.

« Quand je me fus reposé un peu de temps, avec « regrets de ce que nul n'avoit pitié de moy, je dis « à mon âme : Qu'est-ce qui te triste, puisque tu « as trouvé ce que tu cherchois? Travaille à pré-« sent, et tu rendras honteux tes détracteurs. Mais « mon esprit dira d'autre part : Tu n'as rien de « quoy poursuivre ton affaire : comment pourras-tu « nourrir ta famille et acheter les choses requises « pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il « faut auparavant que tu puisses jouir de ton la-« beur? Or, ainsi que j'étois en telle tristesse et dé-« bat d'esprit, l'espérance me donna un peu de cou-« rage; et ayant considéré que je serois beaucoup « trop long pour faire une fournée toute de ma « main, pour abréger et gagner le temps, et pour « plus soudain faire apparoir le secret que j'avois « trouvé dudit émail blanc, je pris un potier com-« mun, et lui donnois certains portraits, afin qu'il « me fît des vaisseaux selon mon ordonnance; et « tandis qu'il me faisoit ces choses, je m'occupois « à quelques médailles. Mais c'étoit une chose pi-« toyable; car j'étois contraint nourrir ledit potier « en une taverne à crédit, parce que je n'avois nul « moyen en ma maison. Quand nous eûmes tra-« vaillé l'espace de six mois, et qu'il falloit cuire la

« besogne faite, il fallut faire un fourneau et donner congé au potier, auquel par faute d'argent « je fus contraint donner de mes vêtements pour « son salaire.

« Or, parce que je n'avois point d'étoffes (matériaux) pour ériger mon fourneau, je me pris « à défaire celui que j'avois fait à la mode des verriers, afin de me servir des étoffes de la dépouille d'icelui. Or, parce que ledit four avoit « si fort chauffé l'espace de six jours et nuits, le « mortier et la brique dudit four s'estoient liquifiés et vitrifiés de telle sorte, qu'en démaçonnant « j'eus les doigts coupez et incisés en tant d'endroits, que je fus contraint manger mon potage « ayant les doigts enveloppés de drapeau. Quand « j'eus défait ledit fourneau, il fallut ériger l'autre, « qui ne fut pas sans grand'peine; d'autant qu'il « me falloit querir le mortier et la pierre, sans aucun aide et sans aucun repos.

« Ce fait, je fis cuire l'œuvre susdite en première cuisson, et puis, par emprunt ou autrement, je trouvai moyen d'avoir des étoffes « pour faire des émaux pour couvrir ladite besogne, s'étant bien portée en première cuisson. « Mais quand j'eus acheté lesdites étoffes, il me « survint un labeur qui me cuida faire rendre l'esprit; car après que par plusieurs jours je me « fus lassé à piler et calciner mes matières, il me « les convint broyer, sans aucun aide, à un moulin à bras, auquel il falloit ordinairement deux « puissants hommes pour le virer. Le désir que « j'avois de parvenir à mon entreprise me fai-

« soit faire des choses que j'eusse estimé impossi-
« bles.

« Quand lesdites couleurs furent broyées, je « couvris tous mes vaisseaux et médailles dudit « émail ; puis, ayant le tout mis et arrangé dedans « le fourneau, je commençai à faire le feu, pensant « retirer de ma fournée trois ou quatre cents livres. « Je continuai ledit feu jusqu'à ce que j'eusse quelque « indice et espérance que mes émaux fussent fon- « dus, et que ma fournée se portoit bien. Le lende- « main quand je vins à tirer mon œuvre, ayant pre- « mier ôté le feu, mes tristesses et douleurs furent « augmentées si abondamment, que je perdis toute « contenance. Car combien que mes émaux fussent « bons et ma besogne bonne, néanmoins un acci- « dent était survenu à ladite fournée, lequel avoit « tout gâté ; et afin que tu t'en donnes de garde, « je te le dirai ; aussi après celui-là je t'en dirai un « nombre d'autres, afin que mon malheur te serve « de bonheur, et que ma perte te serve de gain. « C'est parce que le mortier de quoi j'avois ma- « çonné mon four étoit plein de cailloux, les- « quels sentant la véhémence du feu se crevèrent « en plusieurs pièces, faisant plusieurs pets et ton- « nerres dans ledit four. Or, ainsi que les éclats « desdits cailloux sautoient contre ma besogne, l'é- « mail, qui étoit déjà liquifié et rendu en matière « glueuse, prit lesdits cailloux et se les attacha par « toutes les parties de mes vaisseaux et médailles, « qui sans cela se fussent trouvés beaux.

« Je fus si marri que je ne te saurois dire, et non « sans cause ; car ma fournée me coûtoit plus de six

« vingts écus. J'avois emprunté le bois et les étof-
« fes, et si avois emprunté partie de ma nourriture
« en faisant ladite besogne. J'avois tenu en espé-
« rance mes créditeurs qu'ils seroient payez de l'ar-
« gent qui proviendroit des pièces de ladite four-
« née, qui fut cause que plusieurs accoururent dès
« le matin quand je commençois à désenfourner,
« dont par ce moyen furent redoublées mes tris-
« tesses : d'autant qu'en tirant ladite besogne, je
« ne recevois que honte et confusion. Car toutes mes
« pièces étoient semées de petits morceaux de cail-
« loux, qui étoient si bien attachés autour desdits
« vaisseaux et liés avec l'émail, que quand on pas-
« soit les mains par-dessus, lesdits cailloux cou-
« poient comme rasoirs ; et combien que la besogne
« fût par ce moyen perdue, toutefois aucuns en
« vouloient acheter à vil prix. Mais parce que ce
« eût été un décriement et rabaissement de mon
« honneur, je mis en pièces entièrement le total de
« ladite fournée, et me couchai de mélancolie,
« car je n'avois plus de moyen de subvenir à ma
« famille. Je n'avois en ma maison que reproches ;
« au lieu de me consoler, l'on me donnoit des malé-
« dictions ; mes voisins, qui avoient entendu ces
« affaires, disoient que j'étois un fol, et que j'eusse
« eu plus de huit francs de la besogne que j'avois
« rompue. Et estoient toutes ces nouvelles jointes
« avec mes douleurs.

« Quand j'eus demeuré quelque temps au lit, et
« que j'eus considéré en moi-même qu'un homme
« qui seroit tombé dans un fossé, son devoir seroit
« de tâcher à se relever ; en cas pareil, je me mis à

« faire quelques peintures, et par plusieurs moyens « je pris peine de recouvrer un peu d'argent : puis « je disois en moi-même que toutes mes pertes et « hasards estoient passez, et qu'il n'y avoit rien « plus qui me pût empescher que je ne fisse de « bonnes pièces : et me prins (comme auparavant) « à travailler audit art.

« Je fis faire grand nombre de lanternes de terre « à certains potiers, pour enfermer mes vaisseaux « quand je les mettois au four; l'invention se « trouva bonne, et m'a servi jusques aujourd'hui. « Mais j'étois si nouveau que je ne pouvois dis- « cerner du trop ou peu de cuisson : quand j'a- « vois appris à me donner garde d'un danger, il « m'en survenoit un autre, lequel je n'eusse jamais « pensé. Enfin je trouvai moyen de faire quelques « vaisseaux de divers émaux entremêlés en manière « de jaspe : cela m'a nourry quelque temps. Mais « quand j'eus inventé le moyen de faire des pièces « rustiques, je fus en plus grande peine et en plus « d'ennui qu'auparavant. Car ayant fait un certain « nombre de bassins, et les ayant fait cuire, mes « émaux se trouvoient les uns beaux et bien fondus, « autres mal fondus, autres étoient brûlez, à cause « qu'ils étoient composés de diverses matières qui « étoient fusibles à divers degrés : le verd des lé- « zards étoit brûlé premier que la couleur des ser- « pents fut fondue; aussi la couleur des serpents, « tortues, écrevisses, tortues et cancres étoit fon- « due auparavant que le blanc eût reçu aucune « beauté.

« Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et

« tristesse d'esprit, qu'auparavant que j'aie eu rendu
« mes émaux fusibles à un même degré de feu, j'ai
« cuidé entrer jusques à la porte du sépulcre : ainsi
« en me travaillant à tels affaires je me suis trouvé
« l'espace de plus de dix ans si fort écoulé en ma
« personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni appa-
« rence de bosse aux bras et aux jambes : ainsi
« étoient mesdites jambes toutes d'une venue ;
« de sorte que les liens de quoi j'attachois mes
« bas de chausses étoient, soudain que je che-
« minois, sur les talons avec le résidu de mes
« chaussures. Je m'allois souvent pourmener dans
« la prairie de Xaintes, en considérant mes mi-
« sères et ennuis ; et, sur toutes choses, de ce
« qu'en ma maison même je ne pouvois avoir nulle
« patience, ni rien faire qui fût trouvé bon. J'é-
« tois méprisé et moqué de tous. Toutefois je fai-
« sois toujours quelques vaisseaux de couleurs di-
« verses, qui me nourrissoient tellement quellement.
« L'espérance que j'avois me faisoit procéder en
« mon affaire si virilement, que plusieurs fois, pour
« entretenir les personnes qui me venoient voir, je
« faisois mes efforts de rire, combien que, intérieu-
« rement, je fusse bien triste. . . . . . .

« J'estois toutes les nuits à la merci des pluies
« et vents, sans avoir aucun secours, aide ni con-
« solation, sinon des chats-huants qui chantoient
« d'un côté, et les chiens qui hurloient de l'autre ;
« parfois il se levoit des vents et tempêtes qui
« souffloient de telle sorte de dessus et de dessous
« de mes fourneaux, que j'étois contraint quitter
« de tout, avec perte de mon labeur. Et me suis

« trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant « rien de sec sur moi à cause des pluies qui étoient « tombées, je m'en allois coucher à la minuit ou au « point du jour, accoutré de telle sorte comme un « homme que l'on auroit traîné par tous les bour-« biers de la ville : et en m'en allant ainsi retirer, « j'allois bricollant sans chandelles, et tombois « d'un côté et d'autre, comme un homme qui se-« roit ivre de vin, rempli de grandes tristesses : « d'autant qu'après avoir longuement travaillé, je « voyois mon labeur perdu. Or, en me retirant ainsi « souillé et trempé, je trouvois en ma chambre une « seconde persécution pire que la première, qui me « fait à présent émerveiller que je ne suis consumé « de tristesse. »

V.

Dieu et l'art, qui veulent être vaincus, l'un par la patience de l'homme, l'autre par le travail, lui cédèrent enfin, à un âge déjà avancé, la victoire. Sa renommée se répandit avec ses œuvres, et le prix qu'il recevait de ses terres émaillées, de ses sculptures en argile, releva sa maison et sa famille. La gloire et la fortune visitèrent ensemble, quoique tard, ses fourneaux. Ses ouvrages ébauchés d'abord, imparfaits, mais où l'on sent la séve naissante d'un nouvel art né de lui-même et non d'aucune routine, décorèrent bientôt les châteaux et les palais. Paris, où Catherine de Médicis avait appelé le génie, les arts, avec les conceptions de l'Italie, l'attira comme il avait attiré les grands sculpteurs de ce siècle, *Jean Cousin, Germain Pilon*, *Jean Goujon*, famille de Raphaël

et de Michel-Ange. Les grands l'accueillirent, les petits l'envièrent; le maréchal de Montmorency le protégea, Catherine de Médicis lui donna un emplacement pour ses fourneaux dans une partie du sol qu'occupe aujourd'hui le palais des Tuileries. Elle allait l'y voir travailler, à l'exemple des princes de sa famille à Florence, qui vivaient dans l'atelier et dans la familiarité des artistes, ces princes de la nature, du travail et du génie.

Ce fut à cette époque heureuse et honorée de sa vie, qu'il fit ses innombrables chefs-d'œuvre de poteries en relief et de plats décorés de figures, d'animaux, de reptiles, d'insectes, de scarabées, de plantes et de fleurs, qui, après avoir été enfouies trois siècles dans les catacombes domestiques des maisons riches, en ressortent aujourd'hui au prix de l'or, comme des trésors perdus de dessin, de grâce, de naïveté, pour être établis dans les musées des palais et dans les dressoirs des hommes opulents, qui ennoblissent la richesse en faisant de leur demeure les archives de l'art.

Une salle du Louvre est dédiée presque en entier aux minutieuses merveilles de Palissy. Le voisinage des toiles de Raphaël et des marbres de Michel-Ange, n'éteint pas la gloire du potier de terre. On s'arrête, retenu par l'attrait de la naïveté et de la vérité, devant ces plats sculptés où des couleuvres en relief, aux spirales écaillées, font crisper les doigts qu'elles attirent par les couleurs, et qu'elles repoussent par la vérité. A côté de la couleuvre endormie, qui repose sa tête en fléchissant le cou sur les anneaux de sa queue, on voit la noire écre-

visse, cette araignée des eaux, tendre ses longues serres comme pour pincer les écueils et s'incruster dans les fentes du rocher. A côté d'elle, les poissons argentés aux nageoires ouvertes s'élancent comme par un ressort intérieur, dirigeant leur fuite rapide à travers les jones, par un léger frémissement de leur queue, gouvernail de cette nef vivante. Le coquillage aux volutes cannelées, semblable à une pétrification de la vie animale, ou à une animalité commençante de la pierre, se colle au fond de l'eau, comme pour fermer sa demeure solitaire à ses ennemis. La grenouille, contractant ses membres élastiques, se teint en vert pour se confondre avec les plantes qui bordent le ruisseau ; elle ouvre ses larges yeux, dresse sa tête, et semble prête à bondir pour échapper à la couleuvre. Sur les rebords du plat, de jeunes lézards aux pattes étendues et à la longue queue, sinueuse comme les labyrinthes des plantes entre lesquelles ils se glissent, penchent la tête pour écouter le bruissement des brins d'herbes ou des grains de sable. Le fond de l'eau et les bords sont tapissés de mousses humides ou de larges feuilles d'herbes aquatiques, aplaties et collées au sol par le poids des gouttes de rosée, dont la transparence se reflète sur leurs vernis.

C'est le monde sous-fluvial des eaux, surpris par l'œil de l'homme, en écartant les feuilles, les tiges, les jones du marécage, et transporté sur l'argile, aussi vrai de formes, aussi nuancé d'écailles, aussi éclatant de couleurs, que si une ménagère, en lavant son dressoir, avait enfoncé un de ses plats dans le lavoir, et l'avait retiré rem-

pli jusqu'aux bords de sable, de coquilles, de débris d'herbes et d'animaux aquatiques. Le filet d'un pêcheur vidé, tout palpitant et tout ruisselant sur le sable et transvasé dans un bassin d'argile, voilà les plats de Palissy.

Quelquefois il sculpte et il peint, en groupes coloriés, des scènes de l'histoire, de la Fable, de la Bible, de l'Évangile ; quelquefois des scènes naïves de la vie rurale : la nourrice qui donne le sein et qui sourit à l'enfant ivre et rassasié de la source vivante de toute vie ; quelquefois Vénus jouant avec les Amours ; ailleurs, c'est une jeune fille qui a surpris la nichée de petits chiens, et qui les emporte dans un pan de son tablier pour les faire admirer : leurs petites têtes étonnées débordent des fentes de la toile, et la mère, tendre, inquiète, mordille, en suivant ses petits, les plis de la robe de la jeune fille. Celle-ci la regarde et la rassure par un sourire.

Mais les chefs-d'œuvre de Palissy, devenu artiste plus consommé par la contemplation des grandes toiles, des grands marbres pendant son séjour à Paris sous Catherine de Médicis, décorent les musées domestiques du prince Soltikof, à Paris ; de M. Rothschild, à Londres ; de M. Sauvageot, de M. Rallier, enfin de M. Sellières, qui a voué un culte à la mémoire de ce grand artisan, et qui a fait de sa demeure un musée de ses œuvres. C'est chez M. Sellières, au château de Mello, qu'on admire le grand bassin des Éléments, où la terre a imité les délicatesses du métal ; le combat des Centaures et des Lapithes, monument unique de

l'atelier de Palissy ; le relief de Persée et d'Andromède, celui de la femme adultère, celui de la vendange et des plats à jour festonnés d'arabesques, dont des *marguerites* en fleur émaillent et semblent parfumer les bords, devise parlante de quelque amour royal ou chevaleresque inspiré à l'artiste. Il est beau de voir la passion désintéressée de l'art, dans des hommes de luxe, attribuer ainsi des prix énormes à des morceaux de terre cuite qui gardent seulement l'empreinte des doigts d'un pauvre artisan! Le métier ainsi devient or, et l'or devient art, à la gloire de l'homme de goût et au bénéfice de l'ouvrier; échange mutuel entre le luxe et le travail, et la fortune qui les ennoblit tous les deux!

Nous devons à M. Sellières la clef des musées de Palissy.

VI.

Mais cette gloire, cette faveur des cours, cette popularité de ses ouvrages dans toute la France et jusqu'en Espagne et en Italie, cette fortune, repos de ses vieux jours et héritage de ses enfants, ne contentaient pas l'ouvrier de terre. Il sentait qu'il avait en lui une autre œuvre à façonner, son âme. Comme Socrate, statuaire en marbre, c'est en lui-même qu'il s'efforçait de tailler sa propre statue, par la ressemblance avec le divin modèle de toute perfection, par la sainteté de sa vie, et, s'il était nécessaire, par le martyre. La vie immortelle, à mesure qu'il avançait en âge, l'occupait plus que la vie mortelle. Dès son enfance, et pendant tout le cours de ses apprentissages, de ses voyages et de

ses luttes corps à corps avec la terre, la passion de Dieu l'avait travaillé, soutenu et consolé. C'est cette passion dont il trouvait la satisfaction dans la solitude des forêts, sur la cime des montagnes et au bord des mers. Elle lui faisait rechercher les lieux déserts pour s'abîmer plus en silence dans la contemplation des formes et de la vie des rochers, de la structure et de la végétation des plantes, du réseau souterrain des eaux, de l'organisation et des mœurs des animaux..... Il en sait des secrets merveilleux, à la gloire de Celui qu'il appelle le grand mécanicien, le grand constructeur, le grand *animateur* des mondes. Cette contemplation pieuse et passionnée des choses de la terre devait porter nécessairement une âme si complète à la divination des choses d'en haut. Tout vrai génie monte sans cesse, et en montant il rencontre Dieu.

Palissy croyait l'avoir rencontré, et il vivait dans un perpétuel commerce avec l'esprit invisible qui seul lui rendait raison des choses visibles. C'était le temps où la Réformation, née des abus introduits par les Médicis dans l'Église catholique, préludait à la liberté de penser, tout en voulant rester fidèle au dogme principal du christianisme, et où la foi d'autorité et la foi de raisonnement luttaient avec le fer et le feu, l'une pour conserver, l'autre pour conquérir le monde des âmes. La famille de Palissy et lui-même étaient de la religion réformée; ils subissaient les persécutions de la religion dominante. Il y a dans l'homme une tyrannie naturelle : quand il ne peut pas asservir au nom des princes, il aime asservir au nom de Dieu. Il

n'apprend à respecter la liberté d'autrui qu'après avoir mille fois souffert dans la sienne. Les prédicateurs du culte nouveau dans les provinces du midi et de l'ouest y étaient traqués comme des bêtes fauves, prenant différents déguisements et métiers pour cacher leur véritable métier de moissonneurs d'âmes; épiés, emprisonnés, enfermés, traînés sur les routes et conduits dans les villes pour y être jetés au feu des bûchers; prélude sinistre de la Saint-Barthélemy.

Des traits sublimes de foi, de résignation, de dévouement et d'espérance signalaient cette persécution. L'un, évadé de sa prison la veille du supplice, et voyant qu'il n'était pas suivi par ses compagnons de captivité moins adroits que lui, y rentrait pour les consoler jusqu'à la dernière heure. L'autre, le matin du jour de sa mort, éveillait son ami couché sur la même paille, et, lui montrant de la main une splendide aurore d'été sur l'horizon, lui disait : — « Réjouissons-nous! Si le spectacle de « la nature et de la clarté renaissante est si beau « sur la terre, que sera-ce demain, quand nous « verrons tant de pavillons éternels? » Les plus heureux se réfugiaient sur les écueils et dans les îles qui bordent les côtes de Saintonge, et venaient, à travers les tempêtes et en bravant la mort, apporter la parole évangélique à leurs coreligionnaires.

Palissy, qui se nourrissait de leurs doctrines, décrit avec admiration leur zèle et leur intrépidité : « Ces vieillards n'avoient point d'épée, dit-il, à leur « ceinture, mais un simple bâton à la main, et s'en « alloient ainsi seuls et sans crainte, selon cette

« parole du Maître : « Vous annoncerez ma loi « allant, venant, mangeant, buvant, couchés, levés, « assis sur le bord des chemins. » — Ils portoient « leur nourriture dans leur chemise, car il y en avoit « bien peu de riches dans notre assemblée, et nous « n'avions pas de quoi leur payer leur salaire.—Les « peintres, horlogers, imagiers, orfévres, libraires, « imprimeurs, et autres, » dit un historien catholique du temps, « qui, dans leurs humbles métiers, ont « cependant quelque exercice d'esprit, furent les « premiers à se prendre aux idées neuves. »

L'âme poétique et musicale de Palissy était particulièrement séduite par la poésie et par le chant des psaumes, dont les prédicateurs apprivoisaient le peuple des champs. « En les écoutant, dit-il, il « me sembloit que je me promenois le long des ri- « deaux d'aunes et de frênes qui voilent le lit des « eaux des ruisseaux, et que j'entendois un peu mur- « murer les eaux courantes du ruisseau qui couloit « au pied de ces rideaux d'arbres; et, d'autre part, « j'entendois la voix des petits oiseaux qui étoient « sur lesdits aubiers, et lors me venoit à souvenir « du psaume cent quatrième, sur le plan duquel « j'avois dessiné mon jardin, et où le prophète dit « que *les ruisseaux passent et murmurent aux val- « lées, au bas des collines*, et où il dit aussi que les « *oiseaux font résonner leur voix sur les arbris- « seaux plantés au bord des eaux courantes*. Il me « sembloit encore que j'entendois les voix de plu- « sieurs vierges qui gardoient leurs troupeaux, et « des pasteurs jouant mélodieusement de leurs « flûtes. »

Mais il décrit bientôt la persécution religieuse et politique qui dissipe ces petits troupeaux : « Je me « retirai secrètement dans ma maison, dit-il, pour « ne pas voir les meurtres, les reniements, les pil- « lages qui se faisoient dans les villes et dans les « campagnes: cependant, deux mois que j'y res- « tai, il me sembla que l'enfer étoit défoncé, « et que tous les démons étoient sortis pour ra- « vager la terre. De ma maison, je voyois les sol- « dats courant par les rues l'épée nue au poing, « criant : Où sont-ils?... Les petits enfants eux- « mêmes s'assembloient dans une place que je voyois « de la maison où je travaillois de mon métier de « terre, et imitoient les blasphèmes, les batailles et « les meurtres des hommes. Il me prenoit sou- « vent envie d'en faire vengeance; mais je récitois « en mon cœur le psaume de miséricorde! »

VII.

Palissy revint à Paris pour échapper à ces spectacles: son génie le préserva du massacre de la Saint-Barthélemy, peut-être aussi l'humilité de sa condition et la douceur de son caractère. Jean Goujon, le Michel-Ange de la France, plus envié parce qu'il était plus célèbre, fut atteint sur son échafaud de sculpteur, en travaillant aux cariatides du Louvre; il tomba, le ciseau à la main, au pied de la statue à laquelle il donnait sa vie. Les protections de cour sauvèrent Palissy. Il occupa ses loisirs d'abord, et plus tard ses captivités à écrire, de son art, de son âme et de sa foi, les choses, étranges sous la plume inculte d'un ouvrier, que nous avons ci-

tées de lui. Le style grandissait en lui avec la sagesse et les années. Nous n'en connaissons point, en français, de plus biblique et de plus moderne à la fois. On y sent les premiers bouillonnements d'une source qui va jaillir : c'est une langue qui se moule sur l'âme, et non sur l'antiquité. Ce sont les ignorants qui créent les langues ; les savants ne font que les exhumer.

Le principal livre de Palissy dans sa maturité est un recueil de méditations philosophiques, religieuses, artistiques et surtout agricoles, qu'il intitule *son Jardin*. C'est le Salomon des ouvriers, se reposant au soleil couchant de sa pénible et sainte vie, se remémorant les choses de la nature, de l'art et de l'âme, qui ont laissé leur empreinte dans son imagination et dans son cœur pendant son pèlerinage ici-bas. On y sent le laboureur, le fabricateur de briques et le fabricateur de songes ; on y sent surtout l'adorateur du suprême Ouvrier en esprit et en vérité. L'amour de la nature lui en donne l'intelligence, et l'intelligence de la nature lui révèle les lois, les forces, les grâces de la création.

Il se figure que, pour s'abriter contre les persécutions et les guerres civiles de son temps, Dieu lui a permis de se construire un jardin inaccessible aux bruits, aux troubles, aux ravages du monde, une sorte d'*Éden* dont il est l'*Adam* ; il rêve qu'après avoir dessiné, planté, semé cet asile, il y donne, à l'ombre de ses vergers et au bord de ses sources, des leçons de culture, de sagesse, de piété et de bonheur aux hommes. Il se peignait ces images de félicité, de liberté et de repos dans les murs de la

Bastille de Paris, où le maréchal de Montmorency et ses autres protecteurs du parti opposé le tenaient enfermé pour sa sûreté, autant que pour le contraindre à sa conversion.

Comme le Créateur lui-même l'a fait dans son œuvre, Palissy répand son âme dans toute sa création imaginaire, et il convie tous les animaux vivants, intelligents et aimants à l'habitation et à la félicité de l'homme. Il y associe même les plantes, qu'il dépeint comme susceptibles d'un certain degré incomplet d'intelligence et d'amour.

« Sur les parois de mes cavernes de rochers, il y « aura,» dit-il, songeant à ces objets qu'il a si souvent reproduits dans ses compositions d'argile et d'émail, « nombre d'espèces d'herbes et de « mousses insculpées, comme sont les scolopen- « dres, les cheveux de Vénus, les adiantes et au- « tres espèces d'herbes, et au-dessous desdites « herbes et mousses, il y aura un grand nombre « de lézards et insectes qui ramperont le long des « roches, les uns en haut, les autres en travers, « les autres descendant en bas, faisant leurs gestes, « attitudes et plaisants contournements; et tous « lesdits animaux seront insculpés et coloriés si « près de la nature, que les autres insectes, lézards « et couleuvres naturels, les viendront souvent ad- « mirer, comme tu vois qu'il y a un chien insculpé « dans mon atelier de potier, que plusieurs chiens « se sont mis à gronder contre, pensant qu'il fût « naturel; et du rocher suinteront plusieurs ruis- « selets d'eau qui tomberont dans le bassin, où il « y aura poissons naturels, grenouilles et tortues.

« Et au-dessus de cette grotte ouverte au ciel, je
« planterai, en façon de corniche, un grand nombre
« d'aubépines et autres arbrisseaux portant leurs
« fruits pour la nourriture des oiseaux, lesquelles
« aubépines et autres arbustes seront cause que
« ceux qui se pourmèneront en icelles allées auront
« ordinairement le plaisir de diverses chansonnettes qui par les oiseaux seront dites sur ces arbrisseaux. Il y a deux causes qui rendront les oiseaux
« amateurs de dire leurs chansonnettes en ce lieu.
« La première cause est le soleil, qui dès le matin
« jettera ses rayons sur les arbrisseaux; la seconde
« est que les oiselets trouveront ordinairement
« quelque chose à se repaître sur les branches.
« Pour mieux les accoutumer en ce jardin, je jetterai en temps d'hiver des graines de plusieurs
« semences sur la terre, afin qu'ils trouvent à manger quand la saison aura rendu les arbres stériles....

« Et ceux qui se pourmèneront au-dessus de ces
« galleries, et s'appuieront sur l'accoudoir pour se
« récréer, auront les arbustes et les oiselets sur leur
« tête; et, voulant regarder la beauté du jardin et
« ce qui s'y fera, ils auront de la senteur de certains violettes, marjolaines, basilics et autres
« espèces d'herbes, abritées, par les rochers, des
« froideurs du nord et de l'ouest. Ces montagnes
« exposées au midi et au matin, échauffées tout le
« jour par le soleil, rendront la nuit leur chaleur
« à ces plantes, herbes et arbres, et les fruits en seront plus savoureux et à meilleurs goûts... De
« plus, celles qui demanderont l'humidité seront

« plantées le long des ruisseaux qui sortiront de « ces rochers et montagnes, et ces petits ruisseaux « feront, en allant, un grand ruisseau ; certaines « circulations formeront des îles propres à nour- « rir des herbes aquatiques, et pour arroser cha- « cune, je creuserai un grand nombre de branches « de sureau qui s'engenceront l'une au bout de l'au- « tre; et j'en présenterai un bout aux suintements « des roches, et je les soutiendrai sur de petites « fourches en bois plantées en terre, qui porteront « mes petits canaux à chaque place que je voudrois « mouiller. Et pour que le pied des hommes ne foule « et ne gâte pas les herbes, entre le rocher et les « plantes auxquelles je conduirai l'eau, mes aque- « ducs de sureau seront percés tout le long de pe- « tits trous qui laisseront pleuvoir comme une rosée « perpétuelle sur les herbes. »

Puis après une longue et amoureuse description de ses montagnes, cavernes, rochers, parterres, vergers, entremêlée de réflexions merveilleusement pieuses et d'élans de l'âme à Dieu : « En me retirant « des labeurs de cette terre, s'écrie-t-il, je n'ai « trouvé en ce monde autre délectation que de « construire et cultiver mondit jardin ; tellement « que depuis ce temps-là je n'ai fait que rêver à l'é- « dification d'icelui.... Et la semaine passée, comme « j'étois en mon lit endormi, il me sembla que mon « jardin étoit déjà fait comme j'ai dit ci-dessus, et « que je commençois déjà à en manger les fruits ; « et me sembloit qu'en passant le matin par ledit « jardin, je considérois les merveilleuses choses que « le souverain Maître a commencé à faire à nature. »

Palissy sort de là pour s'élever aux considérations les plus surnaturelles, mais les plus vraies, sur les lois morales de toute la création, visibles pour un génie religieux et philosophique dans les lois physiques de la végétation et de l'animalité. Il épanche sa charité sur les animaux, il prête son intelligence aux végétaux, aux rochers eux-mêmes, aux sources, à l'Océan ; il fraternise de l'âme avec l'âme universelle, dont il voit les actes, dont il plaint la sensibilité, dont il entend la plainte ou la joie dans toute la nature.

« Nulle nature, dit-il, ne produit son fruit sans « extrême travail ou douleurs. Je dis aussi bien les « natures végétatives que les sensibles et raisonna- « bles. Si la poule devient maigre pour faire éclore « ses poussins, si la chienne souffre en mettant bas « ses petits, je te puis assurer que les plantes souf- « frent en produisant leurs fruits...

« J'étois une fois dans les îles de la Saintonge. « J'aperçus une vigne plus chargée de fruits que « toutes les autres : m'enquérant de la cause, on me « répondit qu'elle étoit chargée à mort. Je deman- « dai ce que l'on vouloit dire. J'appris alors qu'on « lui avoit laissé plus de rameaux que de coutume, « parce qu'on vouloit l'arracher après la cueillée; « mais qu'autrement on n'auroit pas voulu permet- « tre qu'elle fût chargée si abondamment. Ce qui « veut dire que si on laissoit faire aux vignes ce « qu'elles voudroient, elles se tueroient à cause de « l'abondance des fruits qu'elles s'efforceroient de « produire... Bien des fois j'ai contemplé des arbres « et plantes qui se sentoient mourir, et qui, avant de

« mourir, se hâtoient de fleurir et de produire grai-
« nes et fruits avant le temps accoutumé... Que se-
« roit-ce si je parlois des hommes? »

Plus loin, il contemple dans son jardin « les ra-
« meaux des vignes, des pois et des courges, lesquels
« sembloient avoir connoissance de leur débile na-
« ture; car, ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes, ils
« jetoient certains petits bras comme filaments en
« l'air, et, trouvant quelques petites branches, ils
« venoient s'y lier, suspendus et attachés... Quelque-
« fois aussi, passant par les jardins, je voyois plu-
« sieurs de ces rameaux qui n'avoient rien à quoi
« s'appuyer et jetoient leurs petits bras en l'air, pen-
« sant saisir quelque chose pour se soutenir. Lors
« je venois leur tendre certaines branches pour ai-
« der à leur foiblesse; et un matin l'ayant fait ainsi,
« je trouvai le soir que ces plantes avoient jeté et
« entortillé leurs bras autour de ces appuis. Et, tout
« émerveillé de la providence de Dieu, je me rappe-
« lois cette parole: que les oiseaux même y ont part,
« et ne tombent pas sans sa volonté!...

« J'aperçus aussi certains arbres fruitiers, les-
« quels il sembloit qu'ils eussent quelques connois-
« sances, car ils étoient soigneux à garder et à pro-
« téger leurs fruits, comme la femme son petit
« enfant. Parmi ces plantes, les vignes, les courges,
« s'étoient posées et contournées certaines feuilles
« dont ils couvroient leurs fruits, craignant que le
« froid ne les endommageât. Les rosiers et groseil-
« liers, afin de se défendre contre ceux qui vou-
« droient ravir leurs fleurs et germes, avoient mis
« au-devant des armures et épines piquantes. Je vis

« le froment et autres blés, à qui le Tout-Puissant « avait donné la sagesse de vêtir leurs fruits si excel- « lemment, que Salomon ne fut jamais si bien vêtu « avec toute sa sagesse. Toutes ces choses me don- « noient occasion de tomber sur ma face et d'ado- « rer le Vivant des vivants, qui a fait de telles choses « pour l'utilité et le service de l'homme! — La « terre seroit bénie, s'écrie-t-il alors, si l'homme y « travailloit! »

Le potier devient lyrique, et le cantique du prophète se mêle au travail de ses mains: « Il n'y a « trésor pareil aux petites herbes des champs, « même les plus méprisées! »

Si la nature que nous appelons inanimée, par ignorance sans doute et par faiblesse de vue, lui fournit de tels hymnes, qu'on juge des impressions qu'il recevait de la contemplation des animaux, des champs, et des merveilles de l'intelligence de l'homme!

« Quand je sortois du jardin, dit-il, pour aller « me pourmener à la *prée* qui penche vers la rivière, « étant là, je voyois jouer, gambader et folâtrer « certains agneaux, moutons, brebis, chèvres et « chevreaux, ruant, sautelant et faisant plusieurs « gestes et mines étranges; et mêmement me « sembloit que je prenois grande délectation à « voir certaines brebis dépouillées, lesquelles « sentant le temps nouveau (le printemps), ayant « laissé leurs vieilles robes, elles faisoient mille « sauts et gambades en ladite *prée*. Je voyois cer- « tains autres béliers qui se reculoient bien loin « l'un de l'autre; et puis, courant d'une vitesse en

« grande roideur, ils se venoient frapper des cornes « l'un contre l'autre. Je voyois aussi des chèvres « qui, se levant des deux pieds de derrière, se heur- « toient les cornes d'une grande violence; aussi « je voyois les petits poulains et les petits veaux « qui se jouoient et folâtroient auprès de leurs « mères... Toutes ces choses me voyoient d'un si « grand plaisir, que je m'écriois en moi que les « hommes étoient bien fous d'ainsi mépriser les « lieux champêtres et l'art d'agriculture, lequel « nos pères anciens, gens de bien, et même les pro- « phètes, ont bien voulu exercer, voire même garder « leurs troupeaux .... »

VIII.

Hélas! c'était dans les murs et dans les fossés d'une prison, séparé de sa femme par le tombeau et de ses enfants par la captivité; des horizons de la Seine par la proscription, des outils et du travail de son art par la vieillesse, de ses frères en religion par le martyre, que Palissy écrivait ces choses, et se consolait dans sa pensée de sa ruine, du cachot, et de sa mort prochaine. Ces feuilles éparses, longtemps oubliées, enfin recueillies, forment deux volumes, véritables trésors de sagesse humaine, de piété divine, de génie éminent, de naïveté, de force et de couleur de style. Il est impossible, après les avoir lus, de ne pas proclamer ce pauvre ouvrier d'argile un des plus grands écrivains de la langue française. Montaigne ne le dépasse pas en liberté, J. J. Rousseau en séve, la Fontaine en grâce, Bossuet en énergie

lyrique. Il rêve, il médite, il pleure, il décrit et il chante comme eux.

Il touchait alors à ces dernières heures de la vie où la voix de l'âme prend plus de mélancolie et de solennité, comme les bruits du soir dans une nature qui va s'éteindre et se taire. Son ancien patron avait pitié de ce vieillard prêt à mourir dans les chaînes, et à changer seulement de tombeau. Le roi Henri III alla le visiter dans sa prison, désirant l'affranchir, et mettre sa grâce au prix d'une légère complaisance de sa foi. — « Mon bon « homme, lui dit le roi, il y a quarante-cinq ans « que vous êtes au service de ma mère et de moi; « nous avons enduré que vous ayez vécu en votre « religion parmi les feux et les massacres. Main« tenant je suis tellement pressé par ceux des « *Guises* et par mon peuple, que je me vois *con« traint* de vous livrer entre les mains de mes « ennemis, et que demain vous serez brûlé si vous « ne vous convertissez. » — Le vieillard s'inclina, attendri par la bonté du roi, humilié de sa faiblesse, mais inébranlable dans la foi de ses pères, — « Sire, répondit-il, je suis prêt à donner mon « reste de vie pour l'honneur de Dieu. Vous m'avez « plusieurs fois dit que vous aviez pitié de moi, « et moi j'ai pitié à mon tour de vous qui avez pro« noncé ces mots : *Je suis contraint!* Ce n'est « pas parler en roi, sire! et ce sont paroles que « ni vous, ni les Guises, ni votre peuple, ne pour« ront jamais me faire prononcer. JE SÇAIS MOU« RIR! »

Les courtisans qui accompagnaient le roi, au lieu

d'admirer, s'indignèrent. — « Voyez l'insolent! s'é-
« criaient-ils; ne dirait-on pas qu'il a lu Sénèque et « qu'il parodie le mot du philosophe : « Celui qui « sait mourir ne sait jamais être contraint! »

Henri III, meilleur que sa cour, en considération de ses belles œuvres qui décoraient ses palais, et en mémoire de sa mère, ne consentit pas à céder Palissy aux Guises, et laissa la vieillesse et la nature achever le condamné. Il expira martyr volontaire dans les cachots de la Bastille, et ne retrouva la liberté que dans la mort.

Sa gloire parut longtemps ensevelie avec lui; elle ne fut exhumée de l'oubli avec ses œuvres que dans le dernier siècle, par Faujas de Saint-Fond, Fontenelle, Buffon; dans celui-ci par M. Cap, qui recueillit, classa, commenta ses œuvres; et enfin, tout récemment, par un jeune homme dont l'âme et l'imagination se passionnèrent, par ressemblance de nature, pour l'art, la poésie et le martyre de Palissy, M. Alfred Dumesnil. Nous leur devons les matériaux de la statue d'argile du potier de terre.

Bernard de Palissy est le plus parfait modèle de l'ouvrier. C'est par son exemple, plus que par ses œuvres, qu'il a influence sur la civilisation, et qu'il mérite une place à part parmi les hommes dont le nom a grandi le nom de l'humanité. Qu'il fût resté inconnu et routinier dans la tuilerie de son père à pétrir ses tuiles; qu'il n'eût jamais purifié, façonné, émaillé sa poignée de boue; que ses groupes naïfs, ses reptiles rampants, ses limaçons baveux, ses grenouilles humides, ses lézards éveillés, ses

herbes et ses mousses trempées de pluie n'eussent jamais décoré les fonds ou les bords de ces plats, de ces aiguières, de ces salières, ornements aussi bizarres que minutieux des tables et des dressoirs du seizième siècle; certes, rien n'aurait manqué à l'art de Phidias, de Michel-Ange, à la porcelaine de Sèvres, de la Chine, de Florence ou du Japon; mais sa vie aurait manqué à l'admiration et à l'imitation de l'homme de métier. C'est le patriarche de l'atelier, le poëte du travail des mains dans les temps nouveaux; c'est le potier de terre de l'Odyssée, de la Bible, de l'Évangile, la parabole faite homme pour ennoblir et diviniser toute profession, même la plus triviale, pourvu qu'elle ait le labeur pour mérite, le progrès et l'art pour mobile, Dieu pour fin.

IX.

Tel fut Palissy. Né de lui-même, il sent un génie au bout de ses doigts; il ne jette pas la terre glaise sous ses pieds; il ne méprise pas la vile matière que sa condition a mise dans ses mains; il s'étudie à la purifier et à l'ennoblir en l'imprégnant de son âme; il parcourt le pays avec sa truelle et sa spatule, gagnant sa vie honnêtement de fourneau en fourneau; puis, quand sa profession n'a plus rien à lui apprendre, il va dans les solitudes interroger le maître des maîtres, la nature, en lui dérobant ses mystères; il en prend l'amour et l'enthousiasme à force de la contempler; il l'égale dans ses formes, dans ses couleurs, dans ses jeux; il transporte la feuille, l'herbe, la mouche, le reptile, l'insecte, le ruisseau, la rosée, l'humidité, la fraîcheur,

le vernis de la lumière sur un morceau de terre, en recherchant la perfection de l'art, qui se cache toujours pour être découvert, et qui se refuse pour être ravi; il rencontre la misère, l'incrédulité, la raillerie de ses contemporains; il s'obstine, il s'acharne: il brûle sa maison pour alimenter son dernier fourneau; il fait violence au génie de l'invention; il manifeste la folie de l'espérance, l'héroïsme du travail: il est récompensé; il triomphe; il s'illustre et il enrichit ses enfants. Mais ces récompenses terrestres, dont il rend grâce à la Providence, ne sont rien pour lui : l'ouvrier est satisfait, l'homme ne l'est pas; il a soif de la beauté et de la gloire éternelles. Ce qu'il a découvert de plus précieux dans ses contemplations solitaires de la nature, ce n'est pas son art, c'est Dieu, la fin et l'objet de tout art parfait. Il écrit dans ses loisirs ses merveilleuses contemplations; il épanche son intelligence dans ses cantiques, œuvres de sa piété, mille fois plus que dans ses vases, œuvre et jeu de ses mains. Cette âme éclate, sans étude et sans langue, d'un saint enthousiasme. Il s'attache avec une foi filiale au culte alors persécuté de ses frères; il donne sa jeunesse pour son métier; il donne sa maison pour son art; il donne sa vieillesse, sa liberté, sa vie pour son Dieu; il s'élance de son cachot au ciel sur les ailes de la sainte espérance; il laisse après lui de futiles chefs-d'œuvre sans doute, semblables aux édifices d'argile, de sable ou de coquillages que les enfants laissent oubliés après eux sur la place où ils ont joué avec d'autres enfants de leur âge; mais il laisse

d'éloquentes leçons et d'immortels exemples de travail, de patience, de lutte avec l'obstacle, de victoire sur la matière, d'élévation douce, de piété et de vertu, aux artisans de toutes professions. Sa vie veut dire labeur, ses œuvres inventions, sa mort martyre. Son livre devient le catéchisme, non-seulement du métier de terre, mais du métier plus sublime de bien dire, de bien faire et de bien vivre; son nom est le patron des métiers ingrats, obstinés et victorieux. Palissy conquiert légitimement ainsi une place parmi les grands hommes dans l'obscurité.

Quelques-uns disent : « Mais il n'a manié que de l'argile! » Qu'importe? La grandeur n'est pas dans le métier, elle est dans le caractère. Si un tel homme est petit, qui donc est grand?

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



CHRISTOPHE COLOMB.

ANNÉE 1492 DE J. C.

SIXIÈME LIVRAISON

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Dieu se cache dans le détail des choses humaines, et il se dévoile dans l'ensemble. Aucun homme sensé n'a jamais nié que les grands événements qui composent la vie historique de l'humanité ne fussent reliés et coordonnés secrètement par un fil in-

visible suspendu à la main toute-puissante du souverain ordonnateur des mondes, pour les faire concourir à un dessein et à un plan. Comment celui qui a donné la lumière à l'œil serait-il aveugle? Comment celui qui a donné la pensée à sa créature serait-il lui-même sans pensée?

Les anciens appelaient ce plan occulte, absolu et irrésistible de Dieu dans les choses humaines, le Destin, la Fatalité; les modernes l'appellent la Providence, nom plus intelligent, plus religieux et plus paternel. En étudiant l'histoire de l'humanité, il est impossible de ne pas reconnaître, par-dessus et par-dessous l'action libre de l'homme, l'action souveraine et transparente de la Providence. Cette action d'ensemble et de masses n'exclut en rien la liberté de nos actes, qui fait seule la moralité des individus et des peuples; elle semble les laisser se mouvoir, agir, s'égarer avec une latitude complète d'intention, de choix, du bien et du mal, dans une certaine sphère d'action et avec une certaine conséquence logique de peines encourues ou de rémunérations méritées, selon que leur intention a été plus droite ou plus viciée; mais les grands résultats généraux de ces actes des individus ou des peuples lui appartiennent à elle seule. Elle semble se les réserver, indépendamment de nous, pour des fins divines que nous ne connaissons pas, et qu'elle nous laisse seulement entrevoir quand elles sont presque

atteintes. Le bien et le mal sont de nous et sont à nous; mais la Providence se joue de nos perversités comme de nos vertus; et de ce bien et de ce mal elle tire avec une égale infaillibilité de sagesse l'accomplissement de son dessein sur l'humanité. L'instrument caché, mais divin, de cette Providence, quand elle daigne se servir des hommes pour préparer ou pour accomplir une partie de ses plans, c'est l'inspiration! L'inspiration est véritablement un mystère humain dont il est difficile de trouver la source dans l'homme même. Elle semble venir de plus haut et de plus loin. Voilà pourquoi on lui a donné un nom mystérieux aussi, et qui ne se définit bien dans aucune langue : *génie.* La Providence fait naître un homme de génie; le génie est un don : il ne s'acquiert pas par le travail; il ne s'obtient pas même par la vertu; il est ou il n'est pas, sans que celui-là même qui le possède puisse rendre compte de sa nature et de sa possession. A ce génie, la Providence envoie une inspiration. L'inspiration est au génie ce que l'*aimant* est au métal. Elle l'attire, indépendamment de toute conscience et de toute volonté, vers quelque chose de fatal et d'inconnu, comme le pôle. Le génie suit cette inspiration qui l'entraîne, et un monde moral ou un monde physique est trouvé!

Voilà Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique!

II.

Colomb, dans sa pensée, aspirait à compléter le globe qui lui paraissait manquer d'une de ses moitiés. C'était le besoin de l'unité géographique terrestre dont il était travaillé. Ce besoin était également une inspiration de son époque. Il y a des idées qui flottent dans l'air comme des miasmes intellectuels, et que des milliers d'hommes semblent respirer en même temps.

Chaque fois que la Providence prépare le monde, à son insu, à quelque transformation religieuse, morale ou politique, on peut observer presque régulièrement ce même phénomène : une aspiration et une tendance plus ou moins complète à l'unité du globe par la conquête, par la langue, par le prosélytisme religieux, par la navigation, par les découvertes géographiques ou par la multiplication des relations des peuples entre eux, au moyen du rapprochement et du contact de ces peuples que des voies de communication, des besoins et des échanges resserrent en un seul peuple. Cette tendance à l'unité du globe à certaines époques est un des faits providentiels les plus visibles dans les résultats de l'histoire.

Ainsi, quand la grande civilisation orientale des Indes et de l'Égypte semble épuisée de vieillesse, et

que Dieu veut appeler l'Asie et l'Occident à une civilisation plus jeune, plus mouvante et plus active, Alexandre part, sans savoir pourquoi, des vallées de la Macédoine, entraînant les regards et les auxiliaires de la Grèce, et le monde connu devient un sous la terreur et sous la gloire de son nom, depuis l'Indus jusqu'à l'extrémité de l'Europe.

Quand il veut préparer un auditoire immense au Verbe transformateur du christianisme en Orient et en Occident, il répand la langue, la domination, les armes de Rome et de César des bords du golfe Persique aux montagnes de l'Écosse, unissant sous un seul esprit et sous une seule servitude l'Italie, les Gaules, la Grande-Bretagne, la Sicile, la Grèce, l'Afrique et l'Asie.

Quand il veut, quelques siècles après, arracher l'Arabie, la Perse et leurs dépendances à la barbarie, et faire prévaloir le dogme irrésistible de l'unité de Dieu sur les idolâtries et sur les indifférences de ces parties reculées ou corrompues du monde, il arme Mahomet du Coran et du glaive; il permet à l'islamisme de conquérir en deux siècles tout l'espace compris entre l'Oxus et le Tage, entre le Thibet et le Liban, entre l'Atlas et le Taurus. Une immense unité d'empire répond d'avance à une immense unité d'idée.

Ainsi de Charlemagne en Occident, quand sa monarchie universelle, des deux côtés des Alpes,

prépare, depuis la Scythie et la Germanie, le vaste lit où la civilisation chrétienne va recevoir et baptiser les barbares.

Ainsi de la révolution française, cette réforme du monde occidental par le raisonnement, quand Napoléon, aussi entreprenant et plus aveugle encore qu'Alexandre, promène ses armées victorieuses sur le continent asservi, constitue un moment la grande unité de la France; et, croyant y fonder son empire, n'y jette en effet que les semences de la langue, des idées et des institutions de la révolution.

Ainsi de nos jours, non plus sous la forme de conquêtes, mais sous la forme de communications intellectuelles, commerciales, pacifiques, entre tous les continents et tous les peuples du globe, c'est la science qui devient le conquérant universel au profit et à la gloire de tous. La Providence semble avoir chargé cette fois le génie de l'industrie et des découvertes de lui préparer la plus complète unité du globe terrestre qui ait jamais resserré le temps, l'espace et les hommes en une masse plus rapprochée, plus compacte et plus assimilée. La navigation, l'imprimerie, la découverte de la vapeur, cette force économique et irrésistible d'impulsion, qui lance l'homme et ses armées, et ses marchandises aussi loin et aussi vite que sa pensée; la construction des chemins de fer qui aplanissent les montagnes en les perçant, et qui nivellent toute la terre; la

découverte des télégraphes électriques, qui donnent aux communications entre les deux hémisphères l'instantanéité de la foudre ; la découverte des aérostats, qui cherchent encore leur gouvernail, mais qui rendront bientôt navigable un élément plus universel et plus simple que l'Océan ; toutes ces révélations presque contemporaines de la Providence par l'inspiration du génie industriel, sont des moyens de resserrement, de concentration, de contraction du globe sur lui-même ; des instruments de rapprochement, d'homogénéité des hommes entre eux. Ces moyens sont si actifs et si évidents, qu'il est impossible de ne pas y voir un dernier plan de la Providence, un dernier effort vers l'inconnu, et de ne pas en conclure que Dieu prémédite pour nous et pour nos descendants quelque dessein caché encore à notre courte vue ; dessein pour lequel il prend ses mesures en faisant avancer le monde vers la plus puissante des unités, l'unité de pensée, qui annonce quelque grande unité d'action dans l'avenir.

Ainsi était préparé l'esprit du quinzième siècle à quelque étrange manifestation humaine ou divine, quand naquit le grand homme dont nous allons raconter l'histoire. On attendait quelque chose ; l'esprit humain a ses pressentiments. Ce sont les vagues prophéties des réalités qui s'approchent.

III.

Au printemps de l'année 1471, au milieu du jour, par un soleil brûlant qui calcinait les chemins de l'Andalousie, sur une colline à environ une demi-lieue du petit port de mer de Palos, deux étrangers voyageant à pied, leurs chaussures usées par la marche, leurs habits, où l'on voyait les vestiges d'une certaine aisance, souillés de poussière, le front baigné de sueur, s'arrêtèrent et s'assirent à l'ombre du portique extérieur d'un petit monastère appelé *Sainte-Marie de Rabida*. Leur aspect et leur lassitude imploraient d'eux-mêmes l'hospitalité. Les couvents de franciscains étaient, à cette époque, les hôtelleries des voyageurs pédestres à qui la misère interdisait d'aborder d'autres asiles. Ce groupe des deux étrangers attira l'attention des moines.

L'un était un homme à peine parvenu au milieu de la vie, grand de taille, robuste de formes, majestueux de pose, noble de front, ouvert de physionomie, pensif de regard, gracieux et doux de lèvres. Ses cheveux, d'un blond légèrement brun dans sa première jeunesse, se teignaient prématurément sur les tempes de ces mèches blanches que hâtent le malheur et le travail d'esprit. Son front était élevé; son teint, primitivement coloré, était pâli par l'étude,

et bronzé par le soleil et la mer. Le son de sa voix était mâle, sonore et pénétrant comme l'accent d'un homme habitué à proférer des pensées profondes. Rien de léger ou d'irréfléchi ne se révélait dans ses gestes ; tout était grave et symétrique dans ses moindres mouvements; il semblait se respecter modestement lui-même, ou n'agir qu'avec la réserve d'un homme pieux dans un temple, comme s'il eût été en présence de Dieu.

L'autre était un enfant de huit à dix ans. Ses traits, plus féminins, mais déjà mûris par les fatigues de la vie, avaient une telle ressemblance avec ceux du premier étranger, qu'il était impossible de ne pas reconnaître en lui ou un fils ou un frère de l'homme mûr.

IV.

Ces deux étrangers étaient Christophe Colomb et Diego, son fils. Les moines, curieux et attendris à l'aspect de cette noblesse de visage du père et de cette grâce de l'enfant, qui contrastaient avec l'indigence de leur équipage, les firent entrer dans l'intérieur du monastère pour leur offrir l'ombre, le pain et le repos dus aux pèlerins. Pendant que Colomb et son enfant se rafraîchissaient et se fortifiaient de l'eau, du pain et des olives de la table des hôtes, les moines allèrent informer le prieur de

l'arrivée des deux voyageurs, et de l'intérêt étrange qui s'attachait à leur noble apparence, en contraste avec leur misère. Le prieur descendit pour converser avec eux.

Ce supérieur du couvent de la Rabida était Juan Perès de Marchenna, ancien confesseur de la reine Isabelle, qui régnait alors avec Ferdinand sur l'Espagne. Homme de sainteté, de science et de recueillement, il avait préféré l'abri de son cloître aux honneurs et aux intrigues de la cour; mais il avait conservé, par cette retraite même, un grand respect dans le palais, et un grand crédit sur l'esprit de la reine. La Providence n'avait pas moins dirigé les pas de Colomb que le hasard, si elle avait eu pour intention de lui ouvrir par une main affidée, quoique invisible, les portes du conseil, l'oreille et le cœur des souverains.

V.

Le prieur salua l'étranger, caressa l'enfant, et s'informa avec bienveillance des circonstances qui les forçaient à voyager à pied à travers les routes détournées de l'Espagne, et à emprunter l'humble toit d'un monastère pauvre et isolé. Colomb raconta sa vie obscure, et déroula ses pensées immenses au moine attentif. Cette vie et ces pensées n'étaient qu'une attente et un pressentiment. Voici ce qu'on en a su depuis.

VI.

Christophe Colomb était le fils premier-né d'un cardeur de laines de Gênes, métier aujourd'hui infime, profession alors libérale et presque noble. Dans ces républiques industrielles et commerciales de l'Italie, les artisans, fiers de retrouver ou d'inventer des industries, formaient des corporations ennoblies par leur art et importantes dans l'État. Il était né en 1436. Il avait deux frères, Barthélemy et Diego, qu'il appela, plus tard, à partager ses travaux, sa gloire, ses malheurs; il avait aussi une sœur plus jeune que ses frères. Elle se maria à un ouvrier de Gênes. Son obscurité l'abrita longtemps de l'éclat et des infortunes de ses frères.

Nos instincts naissent des premiers spectacles que la nature offre à nos sens dans les lieux où nous voyons le jour, surtout quand ces spectacles sont majestueux et infinis, comme les montagnes, le ciel et la mer. Notre imagination est la contre-épreuve et le miroir des premières scènes dont nous sommes frappés. Les premiers regards de Colomb enfant contemplèrent le firmament et la mer de Gênes. L'astronomie et la navigation entraînèrent de bonne heure ses pensées dans ces deux espaces ouverts sous ses yeux. Il les remplissait de ses rêveries avant de les repeupler de leurs continents et

de leurs îles. Contemplatif, silencieux, pieux d'inclination dès ses plus tendres années, son génie, enfant, l'emportait loin et haut dans les espaces, non pas seulement pour découvrir plus, mais pour adorer davantage. Dans l'œuvre divine, ce qu'il cherchait au fond de tout, c'était Dieu.

VII.

Son père, homme éclairé et aisé dans sa profession, ne résista pas à la nature qui se manifestait par de si studieux penchants dans son fils. Il l'envoya étudier, à Pavie, la géométrie, la géographie, l'astronomie, l'astrologie science imaginaire du temps, et la navigation. Son esprit dépassa promptement les limites de ces sciences alors incomplètes. Il était de ces âmes qui vont toujours au delà du but où le vulgaire s'arrête, et dit : Assez. A quatorze ans, il savait tout ce qu'on enseignait dans ces écoles ; il revint à Gênes, dans sa famille. La profession sédentaire et inintellectuelle de son père ne pouvait emprisonner ses facultés. Il navigua plusieurs années sur les navires de commerce, de guerre, d'expéditions aventureuses, que les maisons de Gênes armaient sur la Méditerranée, pour disputer ses flots et ses ports aux Espagnols, aux Arabes, aux Mahométans ; sortes de croisades perpétuelles où le trafic, la guerre et la religion faisaient,

de ces marines des républiques italiennes, une école de commerce, de lucre, d'héroïsme et de sainteté. Soldat, savant et matelot à la fois, il monta sur des vaisseaux que sa patrie prêta au duc d'Anjou pour conquérir Naples, sur la flotte que le roi de Naples envoya attaquer Tunis, sur les escadres dont Gênes combattait l'Espagne. Il s'éleva, dit-on, à des commandements d'obscures expéditions navales dans la marine militaire de son pays. Mais l'histoire le perd de vue dans ces commencements de sa vie. Sa destinée n'était pas là; il se sentait à l'étroit dans ces petites mers et dans ces petites choses. Sa pensée était plus grande que sa patrie. Il méditait une conquête pour l'espèce humaine, et non pour une étroite république de la Ligurie.

VIII.

Dans les intervalles de ses expéditions, Christophe Colomb trouvait à la fois, dans l'étude de son art, la satisfaction de sa passion pour la géographie et pour la navigation, et son humble fortune. Il dessinait, gravait et vendait des cartes marines; ce petit commerce suffisait péniblement à son existence. Il y cherchait moins le lucre que le progrès de la science. Son esprit et ses sens, continuellement fixés sur les astres et les mers, poursuivaient par la pensée un but entrevu par lui seul.

Un naufrage, à la suite d'un combat naval et de l'incendie d'une galère qu'il montait dans la rade de Lisbonne, le fixa en Portugal. Il se précipita dans la mer pour échapper aux flammes; se saisit, d'une main, d'une rame, et, nageant de l'autre main vers la côte, il atteignit le rivage. Le Portugal, saisi tout entier alors de sa passion des découvertes maritimes, était un séjour convenable à ses inclinations. Il espérait y trouver des occasions et des moyens de s'élancer à son gré sur l'Océan; il n'y trouva que le travail ingrat du géographe sédentaire, l'obscurité et l'amour. En allant, chaque jour, assister aux offices religieux dans l'église d'un couvent de Lisbonne, il s'éprit d'attachement pour une jeune recluse dont la beauté l'avait frappé. C'était la fille d'un noble Italien attaché au service de Portugal. Son père l'avait confiée aux religieuses de ce couvent en partant pour une expédition navale lointaine. Elle s'appelait dona Felippa de Palestrello. Séduite elle-même par la beauté pensive et majestueuse du jeune étranger qu'elle voyait chaque jour assidu aux services de l'église, elle ressentit l'amour qu'elle lui avait inspiré. Tous deux sans parents et sans fortune sur une terre étrangère, rien ne pouvait contrarier l'attrait qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre; ils s'unirent par un mariage, sur la foi de la Providence et du travail, seule dot de Felippa et de son amant. Il continuait, pour

nourrir sa belle-mère, sa femme et lui, à faire des cartes et des globes recherchés, à cause de leur perfection, par les navigateurs portugais. Les papiers de son beau-père, qui lui furent remis par sa femme, et ses correspondances avec Toscanelli, fameux géographe de Florence, lui fournirent, dit-on, des notions précises sur les mers lointaines de l'Inde, et les moyens de rectifier les éléments alors confus ou fabuleux de la navigation. Entièrement absorbé dans sa félicité domestique et dans ses contemplations géographiques, il eut un premier fils qu'il appela Diego, du nom de son frère. Sa société intime ne se composait que de marins revenant des expéditions lointaines, ou rêvant des terres inconnues et des routes non frayées sur l'Océan. Son atelier de cartes et de globes était un foyer d'idées, de conjectures, de projets, qui entretenait sans cesse son imagination de quelque grand inconnu sur le globe. Sa femme, fille et sœur de marins, partageait elle-même ces enthousiasmes. En contournant sous ses doigts ses globes, et en pointant ses cartes d'îles et de continents, un vide immense avait frappé les yeux de Colomb au milieu de l'Océan Atlantique. La terre semblait manquer, là, du contre-poids d'un continent. Des rumeurs vagues, merveilleuses, terribles, parlaient à l'imagination des navigateurs de côtes entrevues du sommet des Açores, dites immobiles ou flottantes, qui se montraient par des

temps sereins, qui disparaissaient ou qui s'éloignaient quand des pilotes téméraires cherchaient à en approcher. Un voyageur vénitien, *Marco Polo,* qu'on regardait alors comme un inventeur de fables, et dont le temps a reconnu depuis la véracité, racontait, à l'Occident, les merveilles des continents, des États et des civilisations de la Tartarie, de l'Inde, de la Chine, que l'on supposait se prolonger là où s'étendent en réalité les deux Amériques. Colomb lui-même se flattait de trouver, à l'extrémité de l'Atlantique, ces contrées de l'or, des perles et de la myrrhe, dont Salomon tirait ses richesses; cet *Ophyr* de la Bible, recouvert depuis des nuages du lointain et du merveilleux. Ce n'était pas un continent nouveau, mais un continent perdu qu'il cherchait. L'attrait du faux le menait à la vérité.

Il supposait dans ses calculs, d'après Ptolémée et d'après les géographes arabes, que la terre était un globe dont on pourrait faire le tour. Il croyait ce globe moins vaste qu'il ne l'est de quelques milliers de lieues. Il s'imaginait, en conséquence, que l'étendue de mer à parcourir pour arriver à ces terres inconnues de l'Inde était moins immense que les navigateurs ne le pensaient. L'existence de ces terres lui semblait confirmée par les témoignages étranges des pilotes qui s'étaient avancés le plus loin au delà des Açores. Les uns avaient vu flotter sur les vagues des branches d'arbres inconnus en

Occident; les autres, des morceaux de bois sculptés, mais qui n'avaient pas été travaillés à l'aide d'outils de fer; ceux-là, des sapins monstrueux creusés en canots d'un seul tronc, qui pouvaient porter quatre-vingts rameurs ; ceux-ci, des roseaux gigantesques ; d'autres, enfin, des cadavres d'hommes blancs ou cuivrés dont les traits ne rappelaient en rien les races occidentales, asiatiques ou africaines.

Tous ces indices flottants de temps en temps à la suite des tempêtes sur l'Océan, et je ne sais quel instinct vague qui précède toujours les réalités comme l'ombre précède le corps quand on a le soleil derrière soi, annonçaient au vulgaire des merveilles, attestaient à Colomb des terres existantes au delà des plages écrites par la main des géographes sur les mappemondes. Seulement il était convaincu que ces terres n'étaient qu'un prolongement de l'Asie, remplissant plus d'un tiers de la circonférence du globe. Cette circonférence, ignorée alors des philosophes et des géomètres, laissait aux conjectures l'étendue de cet Océan qu'il fallait traverser pour atteindre à cette Asie imaginaire. Les uns la croyaient incommensurable; les autres se la figuraient comme une espèce d'éther profond et sans borne, dans lequel les navigateurs s'égarent, comme aujourd'hui les aéronautes dans les déserts du firmament. Le plus grand nombre, ignorant les lois de la pesanteur et de l'attraction qui rappelle les corps au

centre, et admettant néanmoins déjà la rotondité du globe, croyaient que des navires ou des hommes portés par le hasard aux antipodes s'en détacheraient pour tomber dans les abîmes de l'espace. Les lois qui gouvernent les niveaux et les mouvements de l'Océan leur étaient également inconnues. Ils se représentaient la mer, au delà d'un certain horizon, bornée par les îles déjà découvertes comme une sorte de chaos liquide, dont les vagues démesurées s'élevaient en montagnes inaccessibles, se creusaient en gouffres sans fond, se précipitaient du ciel en cataractes infranchissables qui entraîneraient et engloutiraient les voiles assez téméraires pour en approcher. Les plus instruits, en admettant les lois de la pesanteur et un certain niveau dans les espaces liquides, pensaient que la forme arrondie du globe donnait à l'Océan une pente vers les antipodes, qui emporterait les vaisseaux vers des rivages sans nom, mais qui ne leur permettrait jamais de remonter cette pente pour revenir en Europe. De ces préjugés divers sur la nature, la forme, l'étendue, les montées et les descentes de l'Océan, se composait une terreur générale et mystérieuse qu'un génie investigateur pouvait seul aborder par la pensée, et qu'une audace surhumaine pouvait seule affronter de ses voiles. C'était la lutte de l'esprit humain contre un élément ; pour le tenter, il fallait plus qu'un homme.

IX.

L'attrait invincible du pauvre géographe vers cette entreprise était le véritable lien qui retenait tant d'années Colomb à Lisbonne comme dans la patrie de ses pensées. C'était le moment où le Portugal, gouverné par Jean II, prince éclairé et entreprenant, se livrait, dans un esprit de colonisation, de commerce et d'aventures, à des tentatives navales incessantes pour relier l'Europe à l'Asie, et où Vasco de Gama, le colon portugais, n'était pas loin de découvrir la route maritime des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Colomb, convaincu qu'il trouverait une route plus large et plus directe en s'élançant droit devant lui vers l'ouest, obtint, après de longues sollicitations, une audience du roi, pour lui révéler ses plans de découverte et pour lui demander les moyens de les accomplir au profit de la fortune et de la gloire de ses États. Le roi l'écouta avec intérêt. La foi de cet inconnu dans ses espérances ne lui parut pas assez dénuée de fondement pour la reléguer au rang des chimères. Colomb, indépendamment de son éloquence naturelle, avait l'éloquence de sa conviction. Il émut assez le roi pour que ce prince chargeât un conseil composé de savants et de politiques, d'examiner les propositions du navigateur génois.

et de lui faire un rapport sur les probabilités de son entreprise. Ce conseil, composé du confesseur du roi et de quelques géographes d'autant plus accrédités dans sa cour qu'ils s'écartaient moins des préjugés vulgaires, déclara les idées de Colomb chimériques et contraires à toutes les lois de la physique et de la religion.

Un second conseil d'examen, auquel Colomb en appela avec la permission du roi, aggrava encore cette première décision. Toutefois, par une perfidie ignorée du roi, ses conseillers communiquèrent les plans de Colomb à un pilote, et firent partir secrètement un navire pour tenter à son insu la route qu'il indiquait vers l'Asie. Ce navire, qui avait cinglé quelques jours au delà des îles Açores, revint épouvanté du vide et de l'immensité de l'espace qu'il avait entrevu, et confirma le conseil dans le mépris des conjectures de Colomb.

X.

Pendant ces inutiles sollicitations à la cour de Portugal, l'infortuné Colomb avait perdu sa femme, l'amour, la consolation et l'encouragement de ses pensées. Sa fortune, négligée pour ses perspectives de découverte, était ruinée; ses créanciers s'acharnaient sur les fruits de ses travaux, saisissaient ses globes et ses cartes, et menaçaient même sa liberté.

Beaucoup d'années avaient été perdues ainsi dans l'attente; son âge mûr s'avançait, son enfant grandissait; les extrémités de la misère étaient le seul patrimoine qu'il envisageait, au lieu d'un monde qu'il avait entrevu pour lui. Il s'évada nuitamment de Lisbonne, à pied, sans autre ressource que l'hospitalité sur sa route, et tantôt menant son fils Diego par la main, tantôt le portant sur ses robustes épaules, il entra en Espagne, décidé à offrir à Ferdinand et à Isabelle, qui y régnaient alors, cet empire ou ce continent refusé par le Portugal.

C'est en poursuivant ce long pèlerinage vers le séjour mobile de la cour d'Espagne, qu'il était arrivé à la porte du monastère de la Rabida, près de Palos. Il se proposait de se rendre d'abord à la petite ville de Huerta, dans l'Andalousie, habitée par un frère de sa femme, de déposer son fils Diego entre les mains de ce beau-frère, et d'aller seul subir les lenteurs, les hasards, et peut-être les incrédulités à la cour d'Isabelle et de Ferdinand.

On assure qu'avant de se rendre en Espagne, il avait cru devoir, comme Italien et comme Génois, offrir d'abord sa découverte à Gênes, sa patrie, et au sénat de Venise; mais que ces deux républiques, occupées d'ambitions plus rapprochées et de rivalités plus urgentes, avaient répondu à ses sollicitations par des froideurs et des refus.

XI.

Le prieur du monastère de la Rabida était plus versé dans les sciences relatives à la navigation, qu'il n'appartenait à un homme de sa profession. Son monastère, d'où l'on voyait la mer, et voisin du petit port de *Palos*, un des plus actifs alors de l'Andalousie, avait mis le moine en société habituelle avec les navigateurs et les armateurs de cette petite ville, uniquement adonnée à la marine. Ses études, pendant qu'il avait habité la capitale et la cour, avaient été tournées vers les sciences naturelles et vers les problèmes qui s'agitaient alors dans les esprits. Il s'émut d'abord de pitié, et bientôt après d'enthousiasme et de conviction dans ses entretiens du jour avec Colomb, pour un homme qui lui parut si supérieur à sa fortune. Il vit en lui un de ces envoyés de Dieu, qui sont repoussés du seuil des princes ou des cités, où ils apportent dans des mains indigentes des trésors invisibles de vérités. La religion comprit le génie, une révélation qui veut comme l'autre ses fidèles. Il se sentit porté à être un de ces fidèles qui participent à ces révélations du génie, non par la découverte, mais par la foi. La Providence envoie presque toujours un de ces croyants aux hommes supérieurs pour les empêcher de se décourager de l'incrédulité, de

la dureté ou des persécutions du vulgaire : ils sont la plus sublime forme de l'amitié, les amis de la vérité méconnue, les confidents de l'avenir impossible.

Juan Perès se sentit prédestiné par le ciel à devenir, du fond de sa solitude, l'introducteur de Colomb dans la faveur d'Isabelle, l'apôtre de son grand dessein dans le monde. Ce qu'il aima dans Colomb, ce ne fut pas seulement son dessein, ce fut lui-même, ce fut la beauté, le caractère, le courage, la modestie, la gravité, l'éloquence, la piété, la vertu, la douceur, la grâce, la patience, l'infortune noblement portées, révélant dans cet étranger une de ces natures marquées par mille perfections de ce sceau divin qui défend d'oublier, et qui force à admirer un homme unique. Après le premier entretien, le moine ne donna pas seulement sa conviction à son hôte, il lui donna son cœur, et, chose plus rare, il ne le lui retira jamais. Colomb eut un ami.

XII.

Juan Perès engagea Colomb à accepter pour quelque jour un asile, ou du moins un lieu de repos, dans l'humble monastère pour lui et pour son enfant. Pendant ce court séjour, le prieur communiqua à ses amis de la ville, voisins de Palos, l'arri-

vée et les aventures de l'hôte dont il était visité. Il les pria de venir au couvent s'entretenir avec l'étranger de ses conjectures, de ses intentions et de ses plans, afin d'apprécier si ses théories concordaient avec les idées expérimentales des marins de Palos. Un homme éminent, ami du prieur, le médecin Fernandez et un pilote consommé de Palos, Pierre de Velasco, vinrent passer, sur l'invitation du moine, plusieurs soirées au couvent, écoutèrent Colomb, sentirent leurs yeux dessillés par ses entretiens, entrèrent avec la chaleur d'esprits droits et de cœurs simples dans ses idées, formèrent le premier cénacle où toute foi nouvelle se couve dans la confidence de quelques prosélytes, à l'ombre de l'intimité, de la solitude et du mystère. Toute grande vérité commence par un secret entre des amis, avant d'éclater à haute voix dans le monde. Ces premiers amis conquis à ses convictions par Colomb dans la cellule d'un pauvre moine lui furent peut-être plus chers que l'enthousiasme et l'applaudissement de l'Espagne entière, quand le succès eut consacré ses prévisions. Les premiers croyaient sur la foi de ses paroles, les derniers ne croyaient que sur la foi de ses découvertes accomplies.

XIII.

Le moine, confirmé dans ses impressions par l'épreuve de ses idées sur la science du médecin Fernandez et sur l'expérience du pilote Vélasco, se passionna avec eux pour son hôte. Il l'engagea à laisser son enfant à ses soins dans le monastère de la Rabida, à se rendre à la cour pour offrir sa découverte à Ferdinand et à Isabelle, et à solliciter de ces souverains l'assistance nécessaire à l'accomplissement de ses pensées. Le hasard rendait le pauvre moine un introducteur naturel et puissant à la cour d'Espagne. Il l'avait habitée longtemps, il avait eu l'oreille et la conscience d'Isabelle, et, depuis que son goût pour la retraite l'avait éloigné du palais, il avait conservé des rapports d'amitié avec le confesseur nouveau qu'il avait donné à la reine. Ce confesseur, ministre de la conscience des rois à cette époque, était Fernando de Talavera, supérieur du monastère du Prado, homme de mérite, de crédit et de vertu, devant qui toutes les portes s'ouvraient dans le palais. Juan Perès remit à Colomb une lettre de chaude recommandation pour Fernando de Talavera. Il lui fournit l'équipage convenable pour se présenter décemment à la cour, une mule, un guide, une bourse de sequins, et, l'embrassant sur le seuil du monastère, il le recommanda, lui et son dessein,

au Dieu qui inspire et aux hasards qui servent les grandes pensées.

XIV.

Colomb, pénétré de reconnaissance pour ce premier et généreux ami qui ne l'abandonna jamais des yeux et du cœur, et à qui il renvoya toujours depuis l'origine de sa fortune, s'achemina vers Cordoue. C'était la résidence actuelle de la cour. Il marchait avec cette confiance dans le succès qui est l'illusion, mais aussi l'étoile du génie. Cette illusion ne devait pas tarder à se dissiper et cette étoile à se voiler. Le moment où l'aventurier génois venait offrir un monde à la couronne d'Espagne, semblait mal choisi : Ferdinand et Isabelle, loin de songer à conquérir des possessions problématiques au delà des mers inconnues, étaient occupés à reconquérir leur propre royaume sur les Maures d'Espagne. Ces musulmans conquérants de la Péninsule, après une longue et prospère possession, se voyaient enlever une à une les villes et les provinces dont ils avaient fait une patrie. Vaincus partout malgré leurs exploits, ils n'occupaient plus que les montagnes et les vallées qui entouraient Grenade, capitale et merveille de leur empire. Ferdinand et Isabelle employaient toute leur puissance, tous leurs efforts et toutes les ressources de leurs deux royaumes unis,

à arracher aux Maures cette citadelle des Espagnes. Unis par un mariage politique que l'amour avait cimenté, et qu'une gloire commune illustrait, l'un avait apporté en dot le royaume d'Aragon, l'autre le royaume de Castille à cette communauté de couronnes. Mais, bien que le roi et la reine eussent confondu ainsi leurs provinces séparées en une seule patrie, ils conservaient néanmoins une domination distincte et indépendante sur leur royaume héréditaire. Ils avaient leur conseil et leurs ministres à part pour les intérêts réservés de leurs anciens sujets personnels. Ces conseils ne se confondaient en un seul gouvernement que dans les intérêts patriotiques communs aux deux empires et aux deux époux.

La nature semblait avoir doué ces deux souverains de formes, de qualités et de perfections du corps et de l'âme, diverses mais presque égales, comme pour compléter l'un par l'autre le règne de prestige, de conquête, de civilisation et de prospérité qu'elle leur destinait. Ferdinand, un peu plus âgé qu'Isabelle, était un guerrier accompli et un politique consommé. Avant l'âge où l'homme apprend par la triste expérience à connaître les hommes, il les devinait. Son seul défaut était une certaine incrédulité et une certaine froideur qui viennent de la défiance et qui ferment le cœur à l'enthousiasme et à la magnanimité.

Mais ces deux vertus qui lui manquaient à un certain degré, étaient compensées dans ses conseils par la tendresse d'âme et par l'abondance de cœur et de génie d'Isabelle. Jeune, belle, admirée de tous, adorée de lui, instruite, pieuse sans superstition, éloquente, pleine de feu pour les grandes choses, d'attrait pour les grands hommes, de confiance dans les grandes pensées, elle imprimait au cœur et à la politique de Ferdinand l'héroïsme qui vient du cœur et le merveilleux qui vient de l'imagination. Elle inspirait, il exécutait. L'une trouvait sa récompense dans la renommée de son époux, l'autre sa gloire dans l'admiration et dans l'amour de sa femme. Ce règne à deux, qui devait devenir presque fabuleux pour l'Espagne, n'attendait pour s'immortaliser à jamais entre tous les règnes, que l'arrivée de ce pauvre étranger qui venait implorer l'entrée du palais de Cordoue, la lettre d'un pauvre moine à la main.

XV.

Cette lettre, lue avec prévention et incrédulité par le confesseur de la reine, n'ouvrit à Colomb qu'une longue perspective d'attente, de refus d'audience et de découragement. Les hommes n'ont d'oreilles pour les pensées hardies que dans la so-

litude et dans le loisir. Dans le tumulte des affaires et des cours, ils n'ont ni bienveillance ni temps. Colomb fut repoussé de toutes les portes, « parce « qu'il était étranger, dit l'historien Oviedo, con- « temporain de ce grand homme, parce qu'il était « pauvrement vêtu, et parce qu'il n'apportait « aux courtisans et aux ministres d'autre re- « commandation que la lettre d'un moine fran- « ciscain solitaire, depuis longtemps oublié des « cours. »

Le roi et la reine n'entendirent même pas parler de lui ; le confesseur d'Isabelle, par indifférence ou par dédain, trompa complétement l'espoir que Juan Perès avait mis en lui. Colomb, obstiné comme la certitude qui attend l'heure, ne s'éloigna pas de Cordoue, afin d'épier de plus près un moment plus propice. Après avoir épuisé dans l'attente la bourse modique de son ami, le prieur de la Rabida, il gagna misérablement sa vie dans son petit trafic de globes et de cartes, jouant ainsi avec les images d'un monde qu'il devait conquérir. Sa vie rude et patiente, pendant ces nombreuses années, ne laisse entrevoir au fond de son obscurité que la misère, le travail et les espérances trompées. Jeune et tendre de cœur, il aima cependant et il fut aimé pendant ces années d'épreuve; car un second fils, Fernando, naquit vers ce temps d'un amour mystérieux, que le mariage ne consacra jamais, et dont il rappelle la mé-

moire et le remords en paroles touchantes dans son testament. Il éleva ce fils naturel avec autant de tendresse que son autre fils Diego.

XVI.

Sa grâce et sa dignité extérieure transpiraient cependant à travers son humble profession. Les personnages distingués de qui son commerce scientifique le rapprochait quelquefois, recevaient de sa personne et de ses entretiens cette impression d'étonnement et d'attraction, prophétie électrique d'une grande destinée dans une médiocre condition. Ce trafic et ces entretiens lui firent insensiblement des amis à Cordoue, et jusque dans la cour. Parmi ces amis dont l'histoire a conservé les noms pour les associer à la reconnaissance du monde futur, on cite Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances d'Isabelle; Geraldini, précepteur des jeunes princes ses fils, et Antonio Geraldini, nonce du pape à la cour de Ferdinand; enfin Mendoza, archevêque de Tolède et cardinal, homme d'un tel crédit qu'il était appelé le troisième roi d'Espagne.

XVII.

L'archevêque de Tolède, d'abord effrayé de ces

nouveautés géographiques qui semblaient, à tort, contredire les notions sur le mécanisme céleste contenues dans la Bible, fut bientôt rassuré par la piété sincère et supérieure de Colomb. Il cessa de craindre un blasphème dans des idées qui agrandissent l'œuvre et la sagesse de Dieu. Séduit par le système, charmé par l'homme, il obtint une audience de ses souverains pour son protégé. Colomb, après deux années d'attente, parut à cette audience avec la modestie d'un humble étranger, mais avec la confiance d'un tributaire qui apporte à ses maîtres plus qu'ils ne peuvent lui donner. « En pensant à « ce que j'étais, écrit-il lui-même plus tard, j'étais « confondu d'humilité; mais, en songeant à ce que « j'apportais, je me sentais l'égal des couronnes: je « n'étais plus moi, j'étais l'instrument de Dieu, « choisi et marqué pour accomplir un grand des« sein. »

XVIII.

Ferdinand entendit Colomb avec gravité, Isabelle avec enthousiasme. Elle conçut au premier regard et aux premiers accents, pour cet envoyé de Dieu, une admiration qui allait jusqu'au fanatisme, un attrait qui ressemblait à la tendresse. La nature avait donné à la personne de Colomb la séduction qui enlève les yeux, autant que l'éloquence qui

persuade l'esprit. On eût dit qu'elle le destinait à avoir pour premier apôtre une reine, et que la vérité dont il allait doter son siècle, devait être reçue et couvée dans le cœur d'une femme. Isabelle fut cette femme. Sa constance en faveur de Colomb ne se démentit ni devant les indifférents de sa cour, ni devant ses ennemis, ni devant ses revers. Elle crut en lui dès le premier jour, elle fut sa prosélyte sur le trône, et son amie jusqu'au tombeau.

Ferdinand, après avoir entendu Colomb, nomma un conseil d'examen à Salamanque, sous la présidence de Fernando de Talavera, prieur du Prado. Ce conseil était composé des hommes les plus versés dans les sciences divines et humaines des deux royaumes. Il se rassembla dans cette capitale littéraire de l'Espagne, au couvent des dominicains. Colomb y reçut l'hospitalité. Les prêtres et les religieux décidaient alors de tout en Espagne. La civilisation était dans le sanctuaire. Les rois ne régnaient que sur leurs actes, les idées appartenaient aux pontifes. L'inquisition, police sacerdotale, surveillait, atteignait, frappait jusqu'autour du trône, tout ce qui encourait la tache d'hérésie. Le roi avait adjoint à ce conseil des professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques et de toutes les sciences professées à Salamanque. Cet auditoire n'intimidait pas Colomb ; il se flattait d'y être jugé par ses pairs, il n'y fut jugé que par ses contempteurs. La pre-

mière fois qu'il comparut dans la grande salle du monastère, les moines et les prétendus savants, convaincus d'avance que toute théorie qui dépassait leur ignorance ou leur routine, n'était que le rêve d'un esprit malade ou superbe, ne virent dans cet obscur étranger qu'un aventurier cherchant fortune de ses chimères. Personne ne daigna l'écouter, à l'exception de deux ou trois religieux du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, religieux obscurs et sans autorité, qui se livraient dans leur cloître à des études méprisées du clergé supérieur. Les autres examinateurs de Colomb le confondirent par des citations de la Bible, des prophètes, des psaumes, de l'Évangile et des Pères de l'Église, qui pulvérisaient d'avance, par des textes indiscutables, la théorie du globe et l'existence chimérique et impie des antipodes : *Lactance*, entre autres, s'était expliqué formellement à cet égard dans un passage que l'on opposait à Colomb. « Est-il rien de si ab-« surde, avait dit Lactance, que de croire qu'il y a « des antipodes ayant leurs pieds opposés aux nô-« tres, des hommes qui marchent les talons en l'air « et la tête en bas, une partie du monde où tout « est à l'envers, où les arbres poussent avec les raci-« nes en l'air et les branches en bas ? » Saint Augustin avait été plus loin, il avait taxé d'iniquité la seule foi dans les antipodes, « car, disait-il, ce serait « supposer des nations qui ne descendent pas d'A-

« dam, or la Bible dit que tous les hommes des-
« cendent d'un seul et même père. » D'autres docteurs, prenant une métaphore poétique pour un système du monde, citaient au géographe ce verset du psaume où il est dit que Dieu étendit le ciel sur la terre comme une tente, d'où il résultait, selon eux, que la terre devait être plate.

Colomb répondait en vain à ses interlocuteurs avec une piété qui n'excluait pas la nature; en vain, les suivant respectueusement sur le terrain théologique, il se montrait plus religieux et plus orthodoxe qu'eux, parce qu'il était plus intelligent et plus enthousiaste de l'œuvre de Dieu. Son éloquence, que passionnait la vérité, perdit toutes ses foudres et tous ses éclairs dans les ténèbres volontaires de ces esprits obstinés. Quelques religieux parurent seuls émus de doute ou ébranlés de conviction à la voix de Colomb. Diego de Deza, moine de l'ordre de Saint-Dominique, homme supérieur à son siècle, qui devint plus tard archevêque de Tolède, osa combattre généreusement les préjugés du conseil et prêter sa parole et son autorité à Colomb. Ce secours inattendu ne put surmonter l'indifférence ou l'obstination des examinateurs. Les conférences se multiplièrent, sans amener de conclusion. Elles languirent enfin et lassèrent la vérité par des délais qui sont le dernier refuge de l'erreur. Elles furent interrom-

pues par une nouvelle guerre de Ferdinand et d'Isabelle contre les Maures de Grenade. Colomb ajourné, attristé, méprisé, éconduit, soutenu par la seule faveur d'Isabelle et par la conquête de Diego de Deza à sa théorie, suivit misérablement la cour et l'armée de campement en campement et de ville en ville, en épiant en vain une heure d'attention que le tumulte des armes l'empêchait d'obtenir. La reine cependant, aussi fidèle à la faveur secrète qu'elle lui portait que la fortune lui était adverse, continuait à bien espérer de ce génie méconnu et à le protéger. Elle faisait réserver à Colomb une maison ou une tente dans toutes les haltes de la cour. Son trésorier était chargé d'entretenir le savant étranger, non en hôte importun qui mendie des secours, mais en hôte distingué qui honore le royaume et que les souverains veulent retenir à leur service

XIX.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs années, pendant lesquelles le roi de Portugal, le roi d'Angleterre et le roi de France, ayant entendu parler par leurs ambassadeurs de cet homme étrange qui promettait un nouveau monde aux rois, firent tenter Colomb par des propositions d'entrer à leur service. La tendre reconnaissance qu'il avait vouée à Isabelle et l'amour qu'il portait à dona Béatrix En-

riquez de Cordoue, déjà mère de son second fils Fernando, lui firent écarter ces offres et le retinrent à la suite de la cour. Il réservait à la jeune reine un empire en retour de sa bonté pour lui. Il assista au siége et à la conquête de Grenade; il vit Boabdil rendre à Ferdinand et à Isabelle les clefs de cette capitale, les palais des Abencérages et la mosquée de l'Alhambra. Il fit partie du cortége des souverains espagnols à leur entrée triomphale dans ce dernier asile de l'islamisme. Il voyait au delà de ces remparts et de ces vallées de Grenade d'autres conquêtes et d'autres entrées triomphales dans de plus vastes possessions. Tout lui semblait petit, comparé à ses pensées.

La paix qui suivit cette conquête, en 1492, motiva une seconde réunion d'examinateurs de ses plans à Séville, pour donner leur avis à la couronne. Cet avis, combattu en vain comme à Salamanque par Diego de Deza, fut de rejeter les offres de l'aventurier génois, sinon comme impies, au moins comme chimériques et compromettantes pour la dignité de la cour d'Espagne, qui ne pouvait autoriser une entreprise sur d'aussi puérils fondements. Ferdinand, influencé néanmoins par Isabelle, adoucit la dureté de cette résolution du conseil en la communiquant à Colomb. Il lui fit espérer qu'aussitôt après la tranquille possession de l'Espagne par l'expulsion achevée des Maures, la

cour favoriserait de ses subsides et de sa marine l'expédition de découverte et de conquête dont il l'entretenait depuis tant d'années.

XX.

En attendant, sans trop d'illusions, l'accomplissement toujours ajourné des promesses du roi et des désirs plus sincères d'Isabelle, Colomb tenta deux grands seigneurs espagnols, le duc de Medina-Sidonia et le duc de Medina-Celi, de faire à leurs frais cette entreprise. L'un et l'autre possédaient des ports et des navires sur la côte d'Espagne. Ils sourirent d'abord à ces perspectives de gloire et de possessions maritimes pour leur maison, puis ils les abandonnèrent par incrédulité ou par indifférence. L'envie s'acharnait sur Colomb, même avant qu'il l'eût méritée par un succès; elle le persécutait, comme par anticipation et par instinct, jusque dans ses espérances; elle lui disputait ce qu'elle appelait ses chimères. Il renonça de nouveau avec larmes à ces tentatives. La froideur des ministres à l'écouter, l'obstination des moines à repousser ses idées comme une impiété de la science, les vaines promesses et les éternels ajournements de la cour le jetèrent, après six années d'angoisses, dans un tel découragement, qu'il renonça définitivement à toute sollicitation nouvelle auprès des souverains de l'Espagne, et qu'il résolut

d'aller offrir son empire au roi de France, dont il avait reçu quelques provocations.

Ruiné de fortune, abattu d'espérances, épuisé d'attente, et le cœur brisé par la nécessité de s'arracher à l'amour qui l'attachait à dona Béatrix, il partit de nouveau de Cordoue à pied, sinon avec les perspectives de l'avenir, du moins pour aller retrouver son fidèle ami, le prieur Juan Perès, au monastère de la Rabida. Il se proposait d'y reprendre son fils Diego, qu'il y avait laissé, de le ramener à Cordoue, et de le confier, avant son départ pour la France, à dona Béatrix, mère de son fils naturel, Fernando. Les deux frères, élevés ainsi par les soins et dans l'amour de la même femme, contracteraient l'un pour l'autre cette tendresse fraternelle, seul héritage qu'il eût à leur laisser.

XXI.

Des larmes coulèrent des yeux du prieur Juan Perès, en voyant son ami à pied, vêtu plus misérablement encore que la première fois, frapper à la porte du monastère, attestant assez, par le dénûment de ses habits et par la tristesse de son visage, l'incrédulité des hommes et la ruine de ses espérances. Mais la Providence avait caché de nouveau le ressort de la fortune de Colomb dans le cœur de l'amitié. La foi du pauvre moine dans la vérité et

dans l'avenir des découvertes de son protégé, au lieu de l'abattre, le roidit, l'indigna et l'obstina charitablement contre ses disgrâces. Il embrassa son hôte, gémit et pleura avec lui; mais, rappelant bientôt toute son énergie et toute son autorité, il envoya chercher au palais le médecin Fernandez, l'ancien confident des mystères de Colomb, Alonzo Pinzon, riche navigateur de ce port, et Sébastien Rodriguez, pilote consommé de Lépi. Les idées de Colomb, déroulées de nouveau devant ce petit conseil d'amis, fanatisèrent de plus en plus l'auditoire. On le supplia de rester, de tenter encore la fortune, de conserver à l'Espagne, quoique incrédule et ingrate, la gloire d'une entreprise unique dans l'histoire. Pinzon promit de concourir de ses richesses et de ses vaisseaux à l'armement de la flottille immortelle, aussitôt que le gouvernement aurait consenti à l'autoriser. Juan Perès écrivit, non plus au confesseur de la reine, mais à la reine elle-même, intéressant sa conscience autant que sa gloire à une entreprise qui rejetterait des nations entières de l'idolâtrie à la foi. Il fit parler la terre et le ciel, il trouva la persuasion et la chaleur dans la passion de la grandeur de sa patrie et dans l'amitié. Colomb, découragé, se refusant à porter cette lettre à une cour dont il avait tant éprouvé les lenteurs et les inattentions, le pilote Rodriguez se chargea de la

porter lui-même à Grenade, où la cour résidait alors. Il partit, accompagné des vœux et des prières du couvent et des amis de Colomb à Palos. Le quatorzième jour après son départ, on le vit revenir triomphant au monastère. La reine avait lu la lettre de Juan Perès; elle avait retrouvé à cette lecture toutes ses préventions favorables pour le Génois. Elle mandait à l'instant le vénérable prieur à la cour, et elle faisait dire à Colomb d'attendre au couvent de la Rabida le retour du moine et la résolution du conseil.

Juan Perès, ivre du bonheur de son ami, fit seller sa mule sans perdre une heure, et se mit en route la nuit même, seul, à travers les pays infestés par les Maures. Il sentait que le ciel protégeait en lui le grand dessein qu'il avait en dépôt dans son ami. Il arriva : les portes du palais s'ouvrirent à son nom; il vit la reine; il ralluma en elle, par l'ardeur de sa propre conviction, la foi et le zèle qu'elle avait conçus d'elle-même pour ce grand œuvre. La marquise de Maya, favorite d'Isabelle, se passionna par enthousiasme et par piété pour le protégé du saint religieux. Ces deux cœurs de femme, allumés par l'éloquence d'un moine pour les projets d'un aventurier, triomphèrent des résistances de la cour. Isabelle envoya à Colomb une somme d'argent prise sur son trésor secret pour qu'il achetât une mule et des vêtements, et qu'il

se rendit immédiatement à la cour. Juan Perès, restant auprès d'elle pour soutenir son ami de ses démarches et de son crédit, fit passer ces heureuses nouvelles et ce secours d'argent à la Rabida par un messager, qui remit la lettre et la somme au médecin Fernandez de Palos pour être transmises à Colomb.

XXII.

Colomb, ayant acheté une mule et pris un serviteur, arriva à Grenade, et fut admis à débattre ses plans et ses conditions avec les ministres de Ferdinand. « On voyait alors, écrit un témoin « oculaire, un homme obscur et inconnu suivre « la cour, confondu par les conseillers des deux « couronnes dans la foule des solliciteurs importuns, repaissant son imagination dans le coin des « antichambres du pompeux projet de découvrir « un monde; grave, mélancolique et abattu au milieu de l'allégresse publique, il semblait voir avec « indifférence l'achèvement de cette conquête de « Grenade, qui remplissait d'orgueil un peuple et « deux cours: cet homme était Christophe Colomb! »

Les obstacles cette fois vinrent de Colomb. Sûr du continent qu'il offrait à l'Espagne, il voulait, par respect pour la grandeur même du présent qu'il allait faire au monde et à ses souverains, stipuler, pour lui et pour ses descendants, des con-

ditions dignes, non de lui-même, mais de son œuvre. En manquant d'un légitime orgueil, il aurait cru manquer de foi en Dieu et de dignité en sa mission. Pauvre, seul et éconduit, il traitait en souverain des possessions qu'il ne voyait encore que dans ses pensées. « Un mendiant, disait Fer-« nandez de Talavera, chef du conseil, fait les con-« ditions d'un roi aux rois. » Il exigeait le titre et les priviléges d'amiral, la puissance et les honneurs de vice-roi de toutes les terres qu'il adjoindrait par ses découvertes à l'Espagne, la dîme à perpétuité, pour lui et pour ses descendants, de tous les revenus de ces possessions. « Singulières exigences « d'un aventurier, s'écriaient ses adversaires dans « le conseil, qui lui attribueraient préalablement le « commandement d'une flotte et la possession d'une « vice-royauté sans limites, s'il réussit dans son en-« treprise, et qui ne l'engage en rien s'il ne réussit « pas, puisque sa misère actuelle n'a rien à perdre. »

On s'étonna d'abord de ces exigences, on finit par s'indigner; on lui offrit des conditions moins onéreuses à la couronne. Du fond de son indigence et de son néant il refusa tout. Lassé, mais non vaincu par dix-huit ans d'épreuves, depuis le jour où il portait en lui sa pensée et où il l'offrait en vain aux puissances de la terre, il aurait rougi de rien rabattre du prix du don que Dieu lui avait fait. Il se retira respectueusement des conférences avec les

commissaires de Ferdinand, et, remontant seul et nu sur sa mule, présent de la reine, il reprit le chemin de Cordoue, pour se rendre de là en France.

XXIII.

Isabelle, en apprenant le départ de son protégé, eut comme le pressentiment des grandes choses qui s'éloignaient pour jamais d'elle avec cet homme prédestiné. Elle s'indigna contre ses commissaires qui marchandaient avec Dieu, s'écria-t-elle, le prix d'un empire, et surtout le prix de millions d'âmes laissées par leur faute à l'idolâtrie. La marquise de Maya et le contrôleur des finances d'Isabelle, Quintanilla, partagèrent et animèrent encore ses remords. Le roi, plus froid et plus calculateur, hésitait; la dépense de l'entreprise dans un moment de pénurie du trésor le retenait. « Eh bien! s'écria dans un transport de généreux enthousiasme Isabelle, je me charge seule de l'entreprise pour ma couronne personnelle de Castille! Je mettrai mes bijoux et mes diamants en gage pour subvenir aux frais de l'armement! »

Cet élan de cœur d'une femme triompha de l'économie du roi, et, par un calcul plus sublime, acquit d'incalculables trésors de richesses et de provinces à ces deux monarchies. Le désintéressement inspiré par l'enthousiasme est la véritable

économie des grandes âmes et la véritable sagesse des grands politiques.

On courut sur les pas du fugitif : le messager que la reine lui envoya pour le rappeler le rencontra à quelques lieues de Grenade, sur le pont de Pinos, défilé fameux entre des rochers où les Maures et les chrétiens avaient souvent confondu leur sang dans les eaux du torrent qui séparait les deux races. Colomb, attendri, revint se jeter aux pieds d'Isabelle. Elle obtint par ses larmes, du roi Ferdinand, la ratification des conditions exigées par Colomb. En servant la cause abandonnée de ce grand homme, elle croyait servir la cause de Dieu lui-même, ignoré de cette partie du genre humain qu'il allait conquérir à la foi. Elle voyait le royaume céleste dans les acquisitions que son favori allait faire à son empire. Ferdinand y voyait son royaume terrestre. Soldat de la chrétienté en Espagne et vainqueur des Maures, tout ce qu'il ajoutait de fidèles à la foi de Rome avait été ajouté au nombre de ses sujets par le pape; les millions d'hommes qu'il allait rallier au christianisme par les découvertes de cet aventurier lui étaient donnés d'avance en pleine possession par les bulles de la cour de Rome. Tout ce qui n'était pas chrétien, à ses yeux, était esclave de droit; toute partie de l'humanité qui n'était pas marquée du sceau du Christ n'était pas marquée du sceau de l'hom-

me. Elle les donnait ou les troquait au nom de sa souveraineté spirituelle sur la terre et dans le ciel. Ferdinand était assez crédule et en même temps assez politique pour les accepter.

Le traité entre Ferdinand, Isabelle et ce pauvre aventurier génois, arrivé à pied quelques années avant dans leur capitale, et n'ayant d'asile que l'hospitalité aux portes d'un monastère, fut signé dans la plaine de Grenade, le 17 avril 1492. Isabelle prit à elle seule, au compte de son royaume de Castille, tous les frais de l'expédition. Il était juste que celle qui avait cru la première risquât davantage dans l'entreprise; il était juste aussi que la gloire et la reconnaissance du succès s'attachassent avant tout autre nom à son nom. On assigna à Colomb le petit port de Palos, en Andalousie, pour centre d'organisation de l'expédition et pour point de départ de son escadre. La pensée conçue au monastère de la Rabida, voisin de Palos, par Juan Perès et par ses amis dans leur première rencontre avec Colomb, revenait d'où elle était partie. Le prieur de ce monastère allait présider aux préparatifs et voir, de son ermitage, la première voile de son ami se déployer vers ce monde inconnu qu'ils avaient vu ensemble du regard du génie et de la foi.

XXIV.

Des obstacles nombreux, imprévus, en appa-

rence insurmontables, s'opposèrent de nouveau aux faveurs d'Isabelle et à l'accomplissement des promesses de Ferdinand. L'argent manqua dans le trésor royal; les vaisseaux employés à des expéditions plus urgentes s'éloignaient des ports d'Espagne; les marins engagés pour une traversée si longue et si mystérieuse se refusèrent ou désertèrent à mesure qu'on les recrutait. Les villes du littoral, contraintes par ordre de la cour à fournir les bâtiments, hésitèrent à obéir, et désarmèrent les navires condamnés, dans l'opinion générale, à une perte certaine. L'incrédulité, la terreur, l'envie, la dérision, l'avarice, la révolte même, brisèrent cent fois dans les mains de Colomb et des agents de la cour eux-mêmes les moyens matériels d'exécution que la faveur d'Isabelle avait mis à sa disposition. Il semblait qu'un fatal génie, obstiné à lutter contre le génie de l'unité de la terre, voulût séparer à jamais ces deux mondes que la pensée d'un seul homme voulait unir.

Colomb présidait à tout du fond du monastère de la Rabida, où son ami, le prieur Juan Perès, lui avait donné de nouveau l'hospitalité. Sans l'intervention et l'influence de ce pauvre religieux, l'expédition ordonnée échouait définitivement encore. Tous les ordres de la cour étaient impuissants ou désobéis. Le moine eut recours à ses amis de Palos; ils se fièrent à sa foi, à ses prières, à ses conseils. Trois

frères, riches navigateurs de Palos, les Pinzon, se sentirent enfin pénétrés de la conviction et de l'espérance qui inspiraient l'ami de Colomb. Ils crurent entendre la voix de Dieu dans celle de ce vieillard solitaire. Ils s'associèrent spontanément à l'entreprise : ils fournirent l'argent, ils équipèrent trois navires appelés alors *caravellas*, ils engagèrent des matelots des petits ports de Palos et de Moguer, et, pour donner à la fois l'impulsion et l'exemple à la confiance de leurs marins, deux des trois frères, Martin-Alonzo Pinzon et Vincent-Yanès Pinzon, résolurent de s'embarquer et de prendre eux-mêmes des commandements sur leurs vaisseaux. Grâce à cette généreuse assistance des Pinzon, trois vaisseaux, ou plutôt trois barques, la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Nina*, furent en état de prendre la mer, le vendredi 3 août 1492.

XXV.

Au lever du jour, Colomb, accompagné jusqu'au rivage par le prieur et par les religieux du couvent de la Rabida, qui bénirent la mer et ses voiles, embrassa son fils laissé aux soins de Juan Perès, et monta sur le plus grand de ses trois bâtiments, la *Santa-Maria*. Il y arbora son pavillon d'amiral d'un Océan ignoré et de vice-roi de terres inconnues. Le peuple des deux ports et de la côte se pressait en foule innombrable sur le rivage pour

assister à ce départ, que les préjugés populaires croyaient sans retour. C'était un cortége de deuil plus qu'un salut d'heureuse traversée; il y avait plus de tristesse que d'espérance, plus de larmes que d'acclamations. Les mères, les femmes, les sœurs des matelots maudissaient à voix basse ce funeste étranger qui avait séduit par ses paroles enchantées l'esprit de la reine et qui prenait tant de vies d'hommes sous la responsabilité d'un de ses rêves. Colomb, comme tous les hommes qui entraînent un peuple au delà de ses préjugés, suivi à regret, entrait dans l'inconnu au bruit des malédictions et des murmures. C'est la loi des choses humaines. Tout ce qui dépasse l'humanité, même pour lui conquérir une idée, une vérité ou un monde, la fait murmurer. L'homme est comme l'Océan, il a une tendance au mouvement et un poids naturel à l'immobilité : de ces deux tendances contraires naît l'équilibre de sa nature; malheur à qui le rompt!

LAMARTINE.

Fin de la première partie. La deuxième partie au numéro prochain.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

CHRISTOPHE COLOMB.

ANNÉE 1492 DE J. C.

SEPTIÈME LIVRAISON.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

L'aspect de cette flottille, à peine comparable à une expédition de pêche ou de trafic sur la côte, était bien propre à contraster, dans les yeux et dans l'âme du peuple, avec la grandeur et les périls qu'elle allait si témérairement affronter. Des trois barques de Colomb, une seule était pontée, celle qu'il montait. C'était un étroit et frêle navire de commerce, déjà vieux et fatigué des flots. Les deux autres étaient sans pont, qu'une lame aurait suffi pour engloutir. Mais la poupe et la proue de ces barques, très-élevées au dessus des vagues, comme les galères antiques, avaient deux demi-ponts, dont le vide donnait asile aux matelots dans les gros temps et empêchait que le poids d'une vague embarquée

ne fît sombrer la caravelle. Ces barques étaient montées de deux mâts, l'un au milieu, l'autre en arrière du bâtiment. Le premier de ces mâts portait une seule grande voile carrée; le second, une voile latine triangulaire; de longues rames, rarement et difficilement employées, s'adaptaient, dans le calme, aux bordages bas du milieu de la caravelle, et pouvaient, au besoin, imprimer une lente impulsion au bâtiment. C'est sur ces trois barques d'inégale grandeur que Colomb disposa les cent vingt hommes qui composaient en tout ses équipages. Lui seul y montait avec un visage serein, avec un regard assuré, avec un cœur ferme. Ses conjectures avaient pris, depuis dix-huit ans, dans son esprit, le corps d'une certitude. Bien qu'il eût dépassé ce jour-là plus de la moitié du terme de sa vie, et qu'il entrât dans sa cinquante-septième année, il regardait comme rien les années qui étaient derrière lui : toute sa vie, à ses yeux, était en avant; il se sentait la jeunesse de l'espérance et l'avenir de l'immortalité. Comme pour prendre possession de ces mondes vers lesquels il orientait ses voiles, il écrivit et il publia, en montant sur son navire, un récit solennel de toutes les phases que son esprit et sa fortune avaient parcourues jusque-là pour concevoir et pour exécuter son dessein; il y joignit l'énumération de tous les titres, de tous les honneurs, de tous les commandements dont il venait d'être investi par

ses souverains sur ses futures possessions, et il invoqua le Christ et les hommes en protection de sa foi et en témoignage de sa constance. « Et c'est pour « cela », dit-il en finissant cette proclamation au vieux et au nouveau monde, « que je me condamne « à ne plus dormir pendant cette navigation et l'ac- « complissement de ces choses! »

II.

Une brise heureuse qui soufflait d'Europe le poussa doucement vers les îles Canaries, dernière halte des navigateurs sur l'océan. Tout en rendant grâce à Dieu de ces augures qui contribuaient à rasséréner ses équipages, il aurait seulement préféré qu'un vent tempêtueux l'emportât à plein souffle hors des parages connus et fréquentés des navires. Il craignait avec raison que la vue des côtes lointaines de l'Espagne ne rappelât, par les invincibles attraits de la patrie, les yeux et le cœur des marins irrésolus et timides, qui hésitaient encore en s'embarquant. Dans les entreprises suprêmes, il ne faut pas donner aux hommes le temps de la réflexion et les occasions du repentir. Colomb le savait; il brûlait d'avoir passé les limites des vagues connues, et d'avoir à lui seul la possibilité du retour, dans le secret de sa route, de ses cartes et de sa boussole. Son impatience de perdre de vue les rivages du vieux

continent n'était que trop fondée. Un de ses navires, la *Pinta*, dont le gouvernail s'était brisé et qui faisait eau dans sa cale, lui fit chercher, malgré lui, les îles Canaries pour y changer cette embarcation contre une autre. Il perdit environ trois semaines dans ces ports, sans pouvoir y trouver un navire approprié à sa longue traversée. Il fut contraint de radouber seulement la *Pinta*, et de donner une autre voilure à la *Nina*, sa troisième conserve, barque lourde et paresseuse qui ralentissait sa marche. Il y renouvela ses provisions d'eau et de vivres. Ses bâtiments étroits et sans pont ne lui permettaient de porter la vie de ses cent vingt hommes que pour un nombre de jours compté.

Après avoir quitté les Canaries, l'aspect du volcan de Ténériffe, dont une éruption enflammait le ciel et se réverbérait dans la mer, jeta la terreur dans l'âme de ses matelots. Ils crurent y voir le glaive flamboyant de l'ange qui chassa le premier homme de l'Éden, défendant aux enfants d'Adam l'entrée des mers et des terres interdites. L'amiral passa de navire en navire pour dissiper cette panique populaire, et pour expliquer scientifiquement, à ces hommes simples, les lois physiques de ce phénomène. Mais la disparition du pic de Ténériffe, quand il s'abaissa sous l'horizon, leur imprima autant de tristesse que son cratère leur avait inspiré d'effroi. Il était pour eux la dernière borne, le der-

nier phare du vieil univers. En le perdant de vue, ils crurent avoir perdu jusqu'aux jalons de leur route à travers un incommensurable espace. Ils se sentirent comme détachés de la terre et naviguant dans l'éther d'une autre planète. Une prostration générale de l'esprit et du corps s'empara d'eux. Ils étaient comme des spectres qui ont perdu jusqu'à leur tombeau. L'amiral les rassembla de nouveau autour de lui, sur son navire, releva leur âme par l'énergie de la sienne, et s'abandonnant, comme le poëte de l'inconnu, à l'inspiration éloquente de ses espérances, il leur décrivit, comme s'il les avait déjà fréquentés, les terres, les îles. les mers, les royaumes, les richesses, les végétations, les soleils, les mines d'or, les plages sablées de perles, les montagnes éblouissantes de pierres précieuses, les plaines embaumées d'épices qui se levaient déjà pour lui de l'autre côté de cet espace dont chaque lame portait leurs voiles à ces merveilles et à ces félicités. Ces images peintes des couleurs prestigieuses de l'opulente imagination de leur chef enivrèrent et relevèrent ces cœurs affaissés; les vents alizés, soufflant constamment et doucement de l'est, semblaient seconder l'impatience des matelots. La distance seule pouvait désormais les effrayer. Colomb, pour leur dérober une partie de l'espace à travers lequel il les entraînait, soustrayait chaque jour, de son calcul de lieues marines, une partie de la distance

parcourue, et trompait ainsi de la moitié du chemin l'imagination de ses pilotes et de ses matelots. Il notait secrètement pour lui seul la véritable *estime*, afin de connaître, seul aussi, le nombre de vagues qu'il avait franchies, et les jalons de route qu'il voulait cacher comme un secret à ses rivaux. Les équipages, en effet, illusionnés par l'haleine égale du vent et par la paisible oscillation des lames, se figuraient flotter lentement dans les dernières mers d'Europe.

III.

Il aurait voulu leur dérober également un phénomène qui déconcertait sa propre science à deux cents lieues de Ténériffe. C'était la variation de l'aiguille aimantée de la boussole, dernier et selon lui infaillible guide, qui chancelait lui-même aux limites d'un hémisphère infréquenté. Il porta seul en lui-même, pendant quelques jours, ce doute terrible. Mais ses pilotes, attentifs comme lui à l'habitacle, s'aperçurent bientôt de ces variations. Saisis du même étonnement, mais moins raffermis que leur chef dans l'inébranlable résolution de braver même la nature, ils crurent que les éléments eux-mêmes se troublaient ou changeaient de loi au bord de l'espace infini. Le vertige qu'ils supposaient dans la nature passa dans leur âme. Ils se communiquèrent

en pâlissant leur doute, et abandonnèrent les navires au hasard des flots et des vents, seuls guides qui leur restaient désormais. Leur découragement consterna tous les matelots. Colomb, qui cherchait en vain à s'expliquer à lui-même un mystère dont la science d'aujourd'hui recherche encore la raison, eut recours à cette puissante imagination, boussole intime dont le ciel l'avait doué. Il inventa une explication fausse, mais spécieuse pour des esprits sans culture, des variations de l'aiguille aimantée. Il l'attribua à des astres nouveaux circulant autour du pôle, dont l'aiguille attirée suivait les mouvements alternatifs dans le firmament. Cette explication, conforme aux principes astrologiques du temps, satisfit les pilotes, et leur crédulité rendit la foi aux matelots. La vue d'un héron et d'un oiseau du tropique, qui vinrent le lendemain voler autour des mâts de la flottille, opéra sur leur sens ce que l'explication de l'amiral avait opéré sur leur pensée. Ces deux habitants de la terre ne pouvaient vivre sur un océan sans arbres, sans herbes et sans eaux. Ils leur apparurent comme deux témoins qui venaient certifier, avant le témoignage oculaire, les méditations de Colomb. Ils voguèrent avec plus d'assurance sur la foi d'un oiseau. La température suave, égale et sereine de cette partie de l'océan, la limpidité du ciel, la transparence des lames, les jeux des dauphins autour de la proue, la tiédeur de l'air, les

parfums que les vagues apportent de loin et qu'elles semblent transpirer en écumant, les lueurs plus vives des constellations et des étoiles dans la nuit, tout semblait, dans ces latitudes, pénétrer les sens de sérénité comme les âmes de conviction. On respirait les présages du monde encore invisible. On se souvenait des jours resplendissants, des astres amis, des ténèbres encore lumineuses des printemps de l'Andalousie. « Il n'y manquait, écrit Colomb, « que le rossignol. »

IV.

La mer aussi commençait à rouler ses présages. Des plantes inconnues flottaient fréquemment sur les lames. Les unes, disent les historiens de cette première traversée, étaient des plantes marines qui ne croissent que sur les bas-fonds voisins des rivages ; les autres, des plantes saxillaires que les vagues n'enlèvent qu'aux rochers ; les autres, des plantes fluviales ; quelques-unes, fraîchement détachées des racines, conservaient la verdure de leur séve ; l'une d'elles portait un crabe vivant, navigateur embarqué sur une touffe d'herbe. Ces plantes et ces êtres vivants ne pouvaient pas avoir passé beaucoup de jours sur l'eau sans se faner et sans mourir. Un oiseau de l'espèce de ceux qui ne s'abattent pas sur les vagues, et qui ne dorment

jamais sur l'eau, traversa le ciel. D'où venait-il? où allait-il? le lieu de son sommeil pouvait-il être éloigné? Plus loin, l'océan changeait de température et de couleur, indices de fonds variés; ailleurs, il ressemblait à d'immenses prairies marines dont les vagues herbues étaient fauchées par la proue et ralentissaient le sillage; le soir et le matin, des brumes lointaines, telles que celles qui s'attachent aux grandes cimes du globe, affectaient à l'horizon les formes de plages et de montagnes. Le cri de terre était sur le bord de toutes les lèvres. Colomb ne voulait ni trop confirmer ni trop éteindre ces espérances qui servaient ses desseins en ranimant ses compagnons. Mais il ne se croyait encore qu'à trois cents lieues de Ténériffe, et, dans ses conjectures, il ne trouverait la terre qu'il cherchait qu'à sept ou huit cents lieues plus loin.

V.

Cependant il renfermait en lui seul ses conjectures, sans amis parmi ses compagnons dont le cœur fût assez ferme pour égaler sa constance, assez sûr pour contenir ses secrètes appréhensions. Il n'avait, dans cette longue traversée, d'entretien qu'avec ses propres pensées, avec les astres et avec Dieu dont il se sentait le confident. Presque sans sommeil, comme il l'avait dit dans sa proclamation d'adieu

au vieux monde, il passait les jours, dans sa chambre de poupe, à noter en caractères intelligibles pour lui seul les degrés, les latitudes, les espaces qu'il croyait avoir franchis ; il passait les nuits sur le pont, auprès de ses pilotes, à étudier les astres et à surveiller la mer. Presque toujours seul comme Moïse conduisant le peuple de Dieu dans son désert, imprimant à ses compagnons par sa gravité pensive, tantôt un respect, tantôt une défiance, tantôt une terreur qui les éloignaient de lui ; isolement ou distance qu'on remarque presque toujours autour des hommes supérieurs d'idées et de résolution à leurs semblables, soit que ces génies inspirés aient besoin de plus de solitude et de recueillement pour s'entretenir avec eux-mêmes, soit que les hommes inférieurs qu'ils intimident n'aiment pas à les approcher de trop près, de peur de se mesurer avec ces hautes natures, et de sentir leur petitesse devant ces grandeurs morales de la création.

VI.

La terre si souvent indiquée ne se montrait néanmoins que dans les mirages de ses matelots ; chaque matin dissipait devant les proues des navires les horizons fantastiques que la brume du soir leur avait fait prendre pour des côtes. Ils allaient plongeant toujours comme dans un abîme sans bord et

sans fond. La régularité et la constance même du vent d'est qui les secondait sans qu'ils eussent à orienter une seule fois leurs voiles depuis tant de jours, était pour eux une cause de trouble d'esprit. Ils commençaient à se figurer que ce vent régnait éternellement le même dans cette région du Grand Océan, ceinture du globe, et qu'après les avoir fait descendre avec tant de facilité vers l'ouest, il serait un insurmontable obstacle à leur retour. Comment remonteraient-ils jamais ce courant de vents contraires autrement qu'en louvoyant dans ces espaces? Et s'il leur fallait louvoyer pendant des bordées sans fin pour retrouver les côtes du vieux monde, comment leurs provisions d'eau et de vivres, déjà à demi consommées, suffiraient-elles aux longs mois de leur navigation en arrière? Qui les sauverait de l'horrible perspective de mourir de soif et de faim dans leur longue lutte avec ces vents qui les repoussaient de leurs ports? Beaucoup commençaient à calculer le nombre de jours, de rations inégales à ces jours, à murmurer contre une obstination toujours trompée dans leur chef, et à se reprocher à voix basse une persévérance de dévouement qui sacrifiait les vies de cent vingt hommes à la démence d'un seul!

Mais, chaque fois que le murmure allait grossir jusqu'à la sédition, la Providence semblait leur envoyer des présages plus convaincants et plus inat-

tendus pour les changer en espérances. Ainsi, le 20 septembre, ces vents favorables, mais alarmants par leur fixité, varièrent et passèrent au sud-ouest. Les matelots saluèrent ce changement, bien que contraire à leur route, comme un signe de vie et de mobilité dans les éléments, qui leur faisait reconnaître une palpitation de l'air sur leurs voiles. Le soir, de petits oiseaux des races les plus frêles, faisant leur nid dans les arbustes et dans les vergers domestiques, voltigèrent en gazouillant autour des mâts. Leurs ailes fragiles et leurs gazouillements joyeux n'indiquaient en eux aucun symptôme de lassitude ou d'effroi comme dans des volées d'oiseaux qui auraient été emportés malgré eux bien loin sur la mer par un coup de vent. Leurs chants, semblables à ceux que les matelots entendaient autour de leurs charmilles, dans les myrtes et dans les bois d'orangers de l'Andalousie, leur rappelaient la patrie et les invitaient à de prochains rivages. Ils reconnurent des passereaux qui habitent toujours les toits des hommes. Les herbes plus épaisses et plus vertes sur la surface des vagues, imitaient des prairies et des champs avant la maturité des gerbes. La végétation cachée sous l'eau apparaissait avant la terre. Elle ravissait les yeux des marins lassés de l'éternel azur des flots. Mais elles devinrent bientôt si touffues, qu'ils craignirent d'y entraver leur gouvernail et leur quille, et d'être retenus captifs dans

ces joncs de l'océan, comme les navires de la mer du Nord dans les glaces. Ainsi, chaque joie se changeait bien vite en alarmes : tant l'inconnu a de terreur pour le cœur de l'homme. Colomb, comme un guide cherchant sa route à travers ces mystères de l'océan, était obligé de paraître comprendre ce qui l'étonnait lui-même, et d'inventer une explication pour chaque étonnement de ses matelots.

VII.

Les calmes de la ligne les jetèrent dans la consternation. Si tout, jusqu'au vent, mourait dans ces parages, qui rendrait le souffle à leurs voiles et le mouvement à leurs vaisseaux? La mer tout à coup se gonfla sans vent : ils crurent à des convulsions souterraines à son lit. Une immense baleine se montra endormie sur le dos des vagues : ils imaginèrent des monstres dévorant les nefs. L'ondulation des vagues les emportait sur des courants qu'ils ne pouvaient surmonter faute de vent : ils se figurèrent qu'ils approchaient des cataractes de la mer, et qu'ils allaient être entraînés dans les abîmes et dans les réservoirs où le déluge avait étanché ses mondes d'eau. Ils se groupaient, sombres et irrités, au pied des mâts; ils se communiquaient à plus haute voix leurs murmures; ils parlaient de forcer les pilotes

à virer de bord, de jeter l'amiral à la mer, comme un insensé qui ne laissait de choix à ses compagnons qu'entre le suicide ou le meurtre. Colomb, à qui les regards et les murmures révélaient ces complots, les bravait par son attitude ou les déconcertait par sa confiance.

La nature vint à son secours en faisant souffler de nouveau les vents rafraîchissants de l'est et en aplanissant la mer sous ses proues. Avant la fin du jour, Alonzo Pinzon, qui commandait la *Pinta*, et qui naviguait assez près de l'amiral pour qu'il pût s'entretenir avec lui bord à bord, jeta le premier cri de *Terre!* du haut de sa poupe! Tous les équipages, répétant ce cri de salut, de vie et de triomphe, se jetèrent à genoux sur les ponts et entonnèrent l'hymne de *Gloire à Dieu dans le ciel et sur la terre!*

Ce chant religieux, premier hymne monté au Créateur du sein de ce jeune océan, roula lentement sur les vagues. Quand il eut cessé, tout le monde monta aux mâts, aux hunes, aux cordages les plus élevés des navires, pour prendre possession par ses propres yeux du rivage entrevu par Pinzon, au sud-ouest. Colomb seul doutait; mais il aimait trop à croire pour contredire seul le délire de ses équipages. Bien qu'il ne cherchât sa terre à lui qu'à l'ouest, il laissa gouverner au sud pendant toute la nuit, aimant mieux perdre un peu de sa route pour complaire à ses compagnons, que de perdre la po-

pularité passagère due à leur illusion. Le lever du soleil ne la dissipa que trop vite. La terre imaginaire de Pinzon s'était évanouie avec la brume de la nuit. L'amiral reprit la route de ses pensées vers l'ouest.

VIII.

L'océan avait de nouveau aplani sa surface; le soleil sans nuage et sans limite s'y réverbérait comme dans un second ciel. Les lames caressantes couronnaient la proue de légères écumes. Les dauphins, plus nombreux, bondissaient dans le sillage; toute la mer semblait habitée; les poissons volaient, s'élançaient et retombaient sur les ponts des navires. Tout semblait se concerter avec Colomb dans la nature pour entraîner par un espoir renaissant ses matelots qui oubliaient les jours. Le 1er octobre, ils s'imaginaient n'avoir fait que six cents lieues hors des parages fréquentés des navigateurs : le livre d'estime secret de l'amiral en accusait plus de huit cents. Cependant tous les signes du voisinage des terres se multipliaient autour d'eux, mais point de terre à aucun horizon. La terreur rentra dans leur âme. Colomb lui-même, sous son calme apparent, se troubla de quelque doute; il craignit d'avoir passé sans les voir à travers les îles d'un archipel, de laisser derrière lui

l'extrémité de l'Asie qu'il cherchait, et de s'égarer maintenant dans quelque troisième océan.

La plus légère de ses barques, la *Nina*, qui naviguait en avant-garde, le 7 octobre, hissa enfin son pavillon de découverte, et tira un coup de canon de joie pour annoncer une côte aux deux autres vaisseaux. En s'approchant, ils reconnurent que la *Nina* avait été déçue par un nuage. Le vent, en l'emportant dans les airs, emporta leur courte joie. Elle se changea en consternation. Rien ne lasse le cœur des hommes autant que ces alternatives de fausses joies et de déceptions amères. Ce sont les sarcasmes de la fortune. Les reproches recommencèrent à éclater sur tous les visages contre l'amiral. Ce n'était plus seulement leurs fatigues et leurs divisions que les équipages imputaient à leur guide, c'était leur vie sacrifiée sans espoir; le pain et l'eau allaient manquer.

Colomb, déconcerté par l'immensité de cet espace, dont il avait cru enfin toucher les bornes, abandonna sa route idéale tracée sur sa carte, et suivit deux jours et deux nuits le vol des oiseaux, pilotes célestes que la Providence semblait lui envoyer au moment où la science humaine defaillait en lui. L'instinct de ces oiseaux, se disait-il, ne les dirigerait pas tous vers ce point de l'horizon, s'ils n'y voyaient pas un rivage. Mais les oiseaux même semblaient, aux yeux des matelots, s'entendre avec le désert de l'océan

et avec les astres menteurs pour se jouer de leurs navires et de leurs vies. A la fin du troisième jour, les pilotes, montés sur les haubans à l'heure où le soleil dévoile en s'abaissant le plus d'horizon, le virent se plonger dans les mêmes vagues d'où il se levait en vain depuis tant d'aurores. Ils crurent à l'infini des eaux. Le désespoir qui les abattait se changea en sourde fureur. Qu'avaient-ils à ménager maintenant avec un chef qui avait trompé la cour, et dont les titres et l'autorité, surpris à la confiance de ses souverains, allaient périr avec ses illusions? Le suivre plus loin, n'était-ce pas s'associer à son crime? L'obéissance ne finissait-elle pas là où finissait le monde? Restait-il un autre espoir, s'il en restait, que de retourner les proues vers l'Europe, de lutter en louvoyant contre ces vents, complices de l'amiral, et de l'enchaîner lui-même à son mât pour qu'il fût l'objet de la malédiction des mourants, s'il fallait mourir, ou pour le livrer à la vengeance de l'Espagne, si le ciel leur permettait jamais d'en revoir les ports?

Ces murmures étaient devenus des clameurs. L'intrépide amiral les contint par l'impassibilité de son visage. Il invoqua contre les séditieux l'autorité, sacrée pour des sujets, des souverains dont il était investi. Il invoqua le ciel même, juge en ce moment entre eux et lui. Il ne fléchit pas; il offrit sa vie en gage de ses promesses; il leur de-

manda seulement, avec l'accent d'un prophète qui voit ce que le vulgaire ne voit que par son âme, d'ajourner de trois jours leur incrédulité et leur résolution de retour. Il fit serment, serment téméraire, mais politique, que si dans le cours du troisième soleil la terre n'était pas visible à l'horizon, il se rendrait à leurs instances, et il les ramènerait en Europe. Les signes révélateurs du voisinage d'îles ou de continents étaient si visibles aux yeux de l'amiral, qu'en mendiant ces trois jours à ses équipages révoltés, il se croyait certain de les conduire au but. Il tentait Dieu en assignant un terme à sa révélation, mais il avait à ménager des hommes. Les hommes, à regret, lui accordèrent ces trois jours, et Dieu, qui l'inspirait, ne le punit pas d'avoir trop espéré de lui.

IX.

Au lever du soleil du deuxième jour, des joncs fraîchement déracinés apparurent autour des vaisseaux. Une planche travaillée avec la hache, un bâton artistement ciselé à l'aide d'un instrument tranchant, une branche d'aubépine en fleur, enfin un nid d'oiseau suspendu à une branche rompue par le vent, rempli d'œufs que la mère couvait encore au doux roulis des vagues, flottèrent successivement sur les eaux. Les matelots recueil-

lirent à bord ces témoins écrits, parlants ou vivants d'une terre voisine. C'étaient les voix du rivage qui confirmaient celle de Colomb. Avant de contempler la terre des yeux du corps, on la concluait par ces indices de vie. Les séditieux tombèrent à genoux devant l'amiral outragé la veille; ils implorèrent le pardon de leur défiance, et entonnèrent l'hymne de reconnaissance au Dieu qui les avait associés à son triomphe.

La nuit tomba sur ces chants de l'Église qui saluaient un monde nouveau. L'amiral ordonna de carguer les voiles, de sonder devant les navires, de naviguer avec lenteur, redoutant les bas-fonds et les écueils, convaincu que les premières clartés du crépuscule découvriraient la terre sous les proues de ses vaisseaux. Nul ne dormit dans cette nuit suprême. L'impatience d'esprit avait enlevé tout besoin de sommeil aux yeux; les pilotes et les matelots, suspendus aux mâts, aux vergues, aux haubans, rivalisaient entre eux de poste et d'attention pour lancer le premier regard sur le nouvel hémisphère. Un prix avait été promis par l'amiral à celui qui jetterait le premier cri de Terre! si la terre en effet reconnue vérifiait sa découverte. La Providence cependant lui réservait à lui-même ce premier regard, qu'il avait acheté au prix de vingt ans de sa vie et de tant de constance et de dangers. En se promenant seul, à minuit, sur la dunette de son

vaisseau, et en plongeant son regard perçant dans les ténèbres, une lueur de feu passa, s'éteignit et repassa devant ses yeux au niveau des vagues. Craignant d'être trompé par un éblouissement ou par une phosphorescence de la mer, il appela à voix basse un gentilhomme espagnol de la cour d'Isabelle, nommé Guttierez, en qui il avait plus de foi que dans ses pilotes. Il lui indiqua de la main le point de l'horizon où il avait entrevu un feu, et lui demanda s'il n'apercevait pas une lumière de ce côté. Guttierez répondit qu'il voyait en effet étinceler une lueur fugitive dans cette direction. Colomb, pour se confirmer davantage dans sa conviction, appela Rodrigo Sanchez de Ségovie, un autre de ses confidents. Sanchez n'hésita pas plus que Guttierez à constater une clarté à l'horizon. Mais à peine ce feu se montrait-il, qu'il disparaissait pour reparaître dans une émersion alternative de l'océan, soit que ce fût la flamme d'un foyer sur une plage basse, découverte et dérobée tour à tour par l'horizon ondoyant des grandes lames, soit que ce fût le fanal flottant d'un canot de pêcheurs, tour à tour élevé sur la crête et englouti dans le creux des vagues. Ainsi la terre et la vie apparurent à la fois à Colomb et à ses deux confidents sous la forme du feu dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492. Colomb, commandant le silence à Rodrigo et à Guttierez, renferma en lui-même sa vision dans

la crainte de donner encore une fausse joie et une amère déception à ses équipages. Il perdit de vue la lueur éteinte et veilla jusqu'à deux heures du matin, priant, espérant et désespérant seul sur le pont, entre le triomphe ou le retour dont le lendemain allait décider.

X.

Il était plongé dans cette angoisse qui précède les grands enfantements de vérités, comme l'agonie précède le grand affranchissement de l'esprit par la mort, quand un coup de canon, retentissant sur l'Océan à quelques centaines de brasses devant lui, éclata comme le bruit d'un monde à son oreille, et le fit tressaillir et tomber à genoux sur la dunette. C'était le cri de Terre! jeté par le bronze, signal convenu avec la *Pinta,* qui naviguait en tête de la flotte, pour éclairer la route et sonder la mer. A ce bruit, un cri général de Terre! éclata de toutes les vergues et de tous les cordages des vaisseaux. On ferla les voiles, et l'on attendit l'aurore. Le mystère de l'océan avait dit son premier mot au sein de la nuit. Le jour allait le révéler tout entier aux regards. Les parfums les plus suaves et les plus inconnus arrivaient par haleines jusqu'aux vaisseaux avec l'ombre d'une côte, le bruit des lames sur les récifs et le vent de terre.

Le feu aperçu par Colomb annonçait la présence de l'homme et le premier élément de la civilisation. Jamais nuit ne parut plus lente à dévoiler l'horizon; car cet horizon, c'était pour les compagnons de Colomb et pour lui-même une seconde création de Dieu.

XI.

Le crépuscule, en se répandant dans l'air, fit peu à peu sortir les formes d'une île du sein des flots. Ses deux extrémités se perdaient dans la brume du matin. Sa côte basse s'élevait en amphithéâtre jusqu'à des sommets de collines, dont la sombre verdure contrastait avec la limpidité bleue du ciel; à quelques pas de l'écume des vagues mourantes sur un sable jaune, des forêts d'arbres majestueux et innommés s'étendaient en gradins sur les étages successifs de l'île. Des anses vertes et des clairières lumineuses dans ces fonds laissaient percer à demi par les yeux ces mystères de la solitude. On y entrevoyait des habitations disséminées, semblables à des ruches d'hommes par leur forme arrondie et par leurs toits de feuillages desséchés; des fumées s'élevaient çà et là au-dessus des cimes des bois. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, étonnés plus qu'effrayés, se montraient demi-nus entre les troncs d'arbres les plus

rapprochés du rivage, s'avançaient timidement, se retiraient tour à tour, témoignant, par leurs gestes et par leurs attitudes naïves, autant de crainte que de curiosité et d'admiration à l'aspect de ces navires et de ces étrangers apportés la nuit par les flots.

XII.

Colomb, après avoir contemplé en silence ce premier rivage avancé de la terre si souvent construite dans ses calculs et si magnifiquement colorée dans son imagination, la trouva supérieure encore à ses pensées. Il brûlait d'impatience d'imprimer le premier le pied d'un Européen sur ce sable, et d'y arborer, dans le signe de la croix et dans le drapeau de l'Espagne, l'étendard de la conquête de Dieu et de la conquête de ses souverains par son génie. Mais il contint en lui-même et dans ses équipages cette hâte d'aborder le rivage, voulant donner à cette prise de possession d'un monde nouveau la solennité du plus grand acte accompli peut-être jamais par un navigateur, et appeler, à défaut des hommes, Dieu et les anges, la mer, la terre et le ciel en témoignage de sa conquête sur l'inconnu.

Il se revêtit de toutes les marques de ses dignités d'amiral de l'océan et de vice-roi des royaumes

futurs ; il déploya son manteau de pourpre, et, prenant dans sa main droite le drapeau brodé d'une croix où les chiffres de Ferdinand et d'Isabelle, entrelacés comme leurs royaumes, étaient surmontés de leur couronne, il descendit dans sa chaloupe, et s'avança, suivi des chaloupes d'Alonzo Pinzon et d' Yonès Pinzon, ses deux lieutenants, vers le rivage. En touchant la terre, il tomba à genoux pour consacrer, par un acte d'humilité et d'adoration, le don et la grandeur de Dieu dans cette partie nouvelle de ses œuvres. Il baisa le sable, et, le visage collé sur l'herbe, il pleura. Larmes à double sens et à double augure qui mouillaient, pour la première fois, l'argile de cet hémisphère visité par des hommes de la vieille Europe : larmes de joie pour Colomb, qui débordaient d'un cœur superbe, reconnaissant et pieux! larmes de deuil pour cette terre vierge, qui semblaient lui présager les calamités, les dévastations, le feu, le fer, le sang et la mort que ces étrangers lui apportaient avec leur orgueil, leurs sciences et leur domination! C'était l'homme qui versait ces larmes, c'était la terre qui devait pleurer.

XIII.

« Dieu éternel et tout-puissant », s'écria Colomb en relevant son front de la poussière dans une

prière latine qui nous a été conservée par ses compagnons, « Dieu, qui, par l'énergie de ta pa-« role créatrice, as enfanté le firmament, la mer et « la terre! que ton nom soit béni et glorifié par-« tout! que ta majesté et ta souveraineté univer-« selle soient exaltées de siècle en siècle, toi qui as « permis que, par le plus humble de tes esclaves, « ton nom sacré soit connu et répandu dans cette « moitié jusqu'ici cachée de ton empire! »

Puis il baptisa cette île du nom du Christ, l'île de *San-Salvador*.

Ses lieutenants, ses pilotes, ses matelots, ivres de joie et pénétrés d'un respect surhumain pour celui qui avait vu pour eux au delà de l'horizon visible, et qu'ils outrageaient la veille de leur défiance, vaincus par l'évidence et foudroyés par cette supériorité qui prosterne l'homme, tombèrent aux pieds de l'amiral, baisèrent ses mains et ses habits, et reconnurent un moment la souveraineté et presque la divinité du génie ; victimes hier de son obstination, aujourd'hui compagnons de sa constance, et resplendissants de la gloire qu'ils venaient de blasphémer! Ainsi est faite l'humanité, persécutant les initiateurs, héritant de leurs victoires.

XIV.

Pendant la cérémonie de la prise de possession, les habitants de l'île, d'abord retenus à distance

par la terreur, puis attirés par cette curiosité instinctive, premier lien de l'homme à l'homme, s'étaient raprochés. Ils s'interrogeaient entre eux sur les spectacles merveilleux de cette nuit et de cette aurore. Ces vaisseaux manœuvrant leurs voiles, leurs antennes, leurs vergues comme des membres immenses se déployant et se repliant à l'impulsion d'une pensée intérieure, leur avaient paru des êtres animés et surnaturels, descendus pendant les ténèbres du firmament de cristal qui entourait leur horizon, des habitants du ciel flottant sur des ailes et s'abattant à leur gré sur les rivages dont ils étaient les dieux. Saisis de respect à la vue des chaloupes qui abordaient leur île et des hommes revêtus de tissus éclatants et d'armes où se réverbérait la lumière, ils avaient fini par s'en approcher, comme fascinés par leur toute-puissance. Ils les adoraient et les imploraient avec la naïveté d'enfants qui ne soupçonnent pas le mal sous l'attrait. Les Espagnols, les examinant à leur tour, s'étonnaient de ne retrouver dans ces insulaires aucun des caractères physiques de conformation et de couleur des races africaines, asiatiques, européennes, qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. Leur teint cuivré, leur chevelure souple et répandue en ondes sur leurs épaules, leurs yeux sombres comme leur mer, leurs traits délicats et féminins, leur physionomie confiante et ouverte, leur nudité

enfin, et les dessins coloriés dont ils teignaient leurs membres, révélaient en eux une race entièrement distincte des familles humaines répandues sur l'hémisphère ancien, race conservant encore les simplicités et les douceurs de l'enfance, oubliée pendant des siècles dans ce fond ignoré du monde, ayant, à force d'ignorance, conservé la simplicité, la candeur et la douceur des premiers jours.

Colomb, persuadé que cette île était un appendice avancé sur l'océan des Indes, vers lesquelles il croyait toujours naviguer, leur donna le nom imaginaire d'Indiens, qu'ils ont conservé jusqu'à leur extinction par une erreur de langage survivant à l'erreur du navigateur.

XV.

Bientôt ces Indiens, s'apprivoisant avec leurs hôtes, leur montrèrent leurs sources, leurs habitations, leurs villages, leurs canots, leur apportèrent en tribut leurs fruits nourriciers, leur pain de cassave, qui renouvela les vivres des Espagnols, et quelques ornements d'or pur, qu'ils portaient suspendus aux oreilles, aux narines, en bracelets ou en colliers autour du cou et des jambes des femmes. Ils ignoraient le commerce et l'usage de la monnaie, ce supplément vénal mais nécessaire à la vertu de

l'hospitalité; ils recevaient en échange avec ivresse les moindres objets usuels des Européens. La nouveauté faisait à leurs yeux le prix de toute chose. *Rare* et *précieux* est le même mot par tout l'univers. Les Espagnols, qui cherchaient le pays de l'or et des pierreries, s'informèrent par signes des lieux d'où venait ce métal. Les Indiens leur montrèrent le midi; l'amiral et ses compagnons crurent comprendre qu'il y avait de ce côté une île ou un continent des Indes correspondant par sa richesse et par ses arts aux merveilleux récits de Marco Paolo, le Vénitien. Cette terre dont ils se croyaient maintenant rapprochés était, selon eux, l'île fabuleuse de *Cipangù* ou du *Japon*, dont le souverain foulait sous ses pieds des planchers formés de plaques d'or. L'impatience de reprendre leur course vers ce but de leur chimère ou de leur avidité les fit remonter promptement sur leurs vaisseaux. Ils s'étaient approvisionnés d'eau fraîche aux ruisseaux de l'île, et leurs ponts étaient chargés des fruits des racines et des cassaves, présents de ces heureux et pauvres Indiens. Ils en amenèrent un avec eux pour apprendre leur langue et leur servir ensuite d'interprète.

XVI.

En tournant l'île de San-Salvador, ils se trouvèrent comme égarés dans les canaux d'un archipel com-

posé de plus de cent îles d'inégale grandeur, mais toutes à l'aspect le plus luxuriant de jeunesse, de fécondité, de végétation. Ils abordèrent la plus vaste et la plus peuplée. Ils furent entourés de canots creusés dans un seul tronc d'arbre, et commercèrent avec les habitants, donnant des boutons et des grelots contre de l'or et des perles. Leur navigation et leurs relâches au milieu de ce labyrinthe d'îles inconnues ne fut pour eux que la répétition de leur atterrage à San-Salvador. La même curiosité inoffensive les accueillait partout. Ils s'enivraient du climat, des fleurs, des parfums, des couleurs, des plumages d'oiseaux inconnus que chacune de ces oasis étalait à leurs sens; mais leur esprit tendu vers une seule pensée, la découverte du pays de l'or, vers ce qu'ils supposaient l'extrémité de l'Asie, les rendait moins sensibles à ces trésors naturels et les empêchait de soupçonner l'immense et nouveau continent dont ces îles étaient les avant-postes sur cet océan. Aux signes et aux regards de ces Indiens qui lui indiquaient une région plus splendide encore que leur archipel, Colomb fit voile vers la côte de *Cuba,* où il aborda en trois jours de douce navigation, sans perdre de vue les îles charmantes de Bahama, qui jalonnaient sa route.

Cuba, avec ses côtes étagées et prolongées sans limites, s'adossant à des montagnes qui fendaient le

ciel, avec ses havres, ses embouchures de fleuves, ses golfes, ses rades, ses forêts, ses villages, lui rappela en traits plus majestueux l'antique Sicile. Il resta indécis si c'était un continent ou une île. Il jeta l'ancre dans le lit ombragé d'une vaste rivière, descendit à terre, parcourut les grèves, les forêts, les jardins d'orangers et de palmiers, les villages, les huttes des habitants. Un chien muet fut le seul être vivant qu'il trouva dans ces habitations abandonnées à son approche. Il se rembarqua et remonta avec ses vaisseaux le lit de la rivière ombragée de palmiers à larges feuilles et d'arbres gigantesques couverts à la fois de fruits et de fleurs. La nature semblait avoir pris soin de prodiguer d'elle-même et sans travail, à ces peuplades heureuses, les éléments de la vie et de la félicité sans travail. Tout rappelait l'Éden des livres sacrés et des poëmes. Les animaux inoffensifs, les oiseaux aux plumes de lapis et de pourpre, les perroquets, les piverts, les colibris volaient, criaient, chantaient en nuages colorés de branches en branches ; des insectes lumineux éblouissaient l'air lui-même ; le soleil tempéré par l'haleine des montagnes, par l'ombre des arbres, par le courant des eaux, y fécondait tout sans rien calciner ; la lune et les étoiles s'y réverbéraient pendant les ténèbres dans le lit du fleuve avec des splendeurs et des rejaillissements de clarté douce qui enlevaient ses terreurs à la nuit. Un enivrement général

exaltait l'âme et les sens de Colomb et de ses compagnons. C'éait bien là une nouvelle terre plus vierge et plus maternelle à la fois que la vieille terre d'où ils étaient venus. « C'est la plus belle île, » écrit Colomb dans ses notes, « que jamais l'œil de « l'homme ait contemplée. On voudrait y vivre à « jamais. On n'y conçoit ni la douleur ni la mort! »

L'odeur des épices qui arrivait de l'intérieur jusqu'à ses vaisseaux, et la rencontre des huîtres qui produisent les perles sur le rivage, lui persuadaient de plus en plus que Cuba était un prolongement de l'Asie. Il s'imaginait que derrière les montagnes de cette île ou de ce continent, car il était encore incertain si Cuba tenait ou non à la terre ferme, il trouverait les empires, la civilisation, les mines d'or, et les merveilles dont les voyageurs enthousiastes dotaient le Cathay et le Japon. Ne pouvant joindre les naturels qui fuyaient tous de la côte à l'approche des Espagnols, il envoya deux de ses compagnons, dont l'un parlait l'hébreu et l'autre l'arabe, à la recherche de ces fabuleuses capitales, où il conjecturait que le souverain du Cathay faisait sa résidence. Ces ambassadeurs étaient chargés de présents pour les indigènes. Ils avaient ordre de ne les échanger que contre de l'or, dont ils croyaient que la source intarissable était dans l'intérieur de cette terre.

Les envoyés revinrent aux vaisseaux sans avoir découvert d'autre capitale que des huttes de sau-

vages et une nature prodigue de végétation, de parfums, de fleurs et de fruits. Ils avaient réussi à apprivoiser, à force de présents, quelques-uns des naturels, et ils les ramenaient avec eux à l'amiral. Le tabac, plante légèrement enivrante, dont les habitants faisaient de petits rouleaux enflammés par le bout pour en aspirer la fumée; la pomme de terre, racine farineuse qui se convertissait en pain tout préparé dans la cendre; le maïs, le coton filé par les femmes, les oranges, les limons, les fruits innomés de leurs vergers, étaient les seuls trésors qu'ils avaient trouvés autour des habitations disséminées par groupes dans les clairières.

Déconcerté dans ses rêves d'or, l'amiral, sur la foi des indigènes mal compris, quitta à regret ce séjour enchanté pour se diriger vers l'est, où il plaçait toujours sa fabuleuse Asie. Il embarqua quelques hommes et quelques femmes de Cuba plus hardis et plus confiants que les autres, pour lui servir d'interprètes dans les terres voisines qu'il se proposait de visiter, pour les convertir à la foi, et pour offrir à Isabelle ces âmes rachetées, selon lui, par sa généreuse entreprise.

Persuadé que Cuba, dont il n'avait pas aperçu les limites, faisait partie de la terre ferme d'Asie, il vogua quelques jours à peu de distance du véritable continent américain sans le voir. Son illusion

obstinée lui voilait une réalité si rapprochée de sa proue. Cependant l'envie, qui devait empoisonner ses jours, était née dans l'âme de ses compagnons le jour même où ses découvertes avaient couronné la pensée de sa vie entière. Amérigo-Vespucci, Florentin obscur, embarqué sur un de ses navires, devait donner son nom à ce monde vers lequel Colomb seul l'avait guidé. Vespucci ne dut cette fortune de son nom qu'au hasard et à ses voyages subséquents avec Colomb vers ces mêmes parages. Lieutenant subalterne et dévoué de l'amiral, il ne chercha jamais à lui dérober cette gloire. Le caprice de la fortune la lui donna sans qu'il eût jamais cherché à tromper l'opinion de l'Europe, et la routine la lui conserva. Le nom du chef fut déshérité de l'honneur de nommer un monde, le nom du subordonné prévalut. Dérision de la gloire humaine dont Colomb fut victime, mais dont Amerigo ne fut du moins pas coupable. On peut reprocher une injustice et une ingratitude à la postérité, on ne peut reprocher un larcin volontaire au pilote heureux de Florence.

XVII.

Mais cette envie qui naît dans le cœur des hommes le même jour que le succès, brûlait déjà le cœur du principal lieutenant de Colomb, Alonzo

Pinzon. Commandant la *Pinta*, second navire de l'escadre, Pinzon, dont les voiles devançaient plus légèrement les deux autres navires, feignit de s'égarer dans la nuit et disparut aux regards de son chef. Il avait résolu de profiter de la découverte de Colomb pour découvrir lui-même, sans génie et sans efforts, d'autres terres, et, après leur avoir donné son nom, de revenir le premier en Europe usurper la fleur de la gloire et des récompenses dues à son maître et à son guide en navigation.

Colomb s'était trop aperçu depuis quelques jours de l'envie et de l'insubordination de son lieutenant. Mais il devait beaucoup à Alonzo Pinzon: sans lui, sans ses encouragements et sans son assistance à Palos, il ne serait jamais parvenu à équiper ses navires et à engager ses matelots. La reconnaissance l'avait empêché de sévir contre les premières insubordinations d'un homme dont il avait tant reçu. Le caractère tolérant, modeste et magnanime de Colomb le détournait de toute rigueur odieuse. Plein de justice et de vertu, il comptait sur les retours de justice et de vertu des autres. Cette bonté, qu'Alonzo Pinzon avait prise pour de la faiblesse, l'encourageait à l'ingratitude. Il s'élança audacieusement entre Colomb et les nouvelles découvertes qu'il avait résolu de lui arracher.

XVIII.

L'amiral gémit, entrevit le crime, affecta de croire à une déviation involontaire de la *Pinta* et, cinglant avec ses deux navires au sud-est vers une ombre immense qu'il apercevait sur la mer, il aborda à l'île d'*Hispaniola*, nommée depuis Saint-Domingue. Sans ce nuage autour des montagnes de Saint-Domingue, qui lui fit virer de bord, il allait rencontrer encore le continent. L'archipel américain en le séduisant, et en l'égarant d'île en île, semblait le détourner à plaisir du but auquel il touchait sans l'apercevoir. Ce fantôme de l'Asie, qui l'avait conduit au bord de l'Amérique, s'interposait maintenant entre l'Amérique et lui, pour lui dérober par une chimère la grande réalité.

XIX.

Cette terre neuve, riante, féconde, immense, noyée dans une atmosphère de cristal et baignée par une mer dont les lames roulaient des parfums, lui apparut comme l'île merveilleuse, détachée du continent des Indes, qu'il cherchait à travers tant de distances et de périls, sous le nom chimérique d'île de Cipangù. Il lui donna le nom d'*Hispaniola* pour la marquer du signe éternel de sa patrie d'adoption. Les naturels simples, doux, hospitaliers, candides et respectueux, accoururent en foule sur le

rivage, comme au devant de créatures d'une nature supérieure qu'un prodige céleste leur envoyait des bornes de l'horizon ou du fond du firmament pour être adorées et servies par eux à l'égal des dieux. Une population nombreuse et heureuse couvrait alors les plaines et les vallées d'Hispaniola. Les hommes et les femmes étaient des types de force et de grâce. La paix perpétuelle qui régnait entre leurs peuplades marquait leur physionomie d'une impression de douceur et de bonté. Leurs lois n'étaient que les instincts bienveillants du cœur, passés en traditions et en coutumes. On eût dit un peuple enfant dont les vices n'avaient pas eu encore le temps de se développer et que les inspirations d'une innocente nature suffisaient à gouverner. Ils connaissaient de l'agriculture, de l'horticulture et des arts tout ce qui est nécessaire à l'administration, à l'habitation, aux premières nécessités de la vie. Leurs champs étaient admirablement cultivés, leurs cases élégantes, groupées en villages au bord de forêts d'arbres à fruits, dans le voisinage des fleuves ou des sources. Leurs vêtements, sous un ciel tiède, qui ne leur faisait éprouver ni les extrémités de l'hiver ni celles de l'été, ne consistaient qu'en ornements destinés à les embellir, en tissus de coton, en nattes et en ceintures suffisants pour voiler leur pudeur. Leur gouvernement était simple et naturel comme leurs idées. C'é-

tait la famille agrandie par la suite des générations, mais toujours groupée autour d'un chef héréditaire qu'on appelait le cacique. Ces caciques étaient les chefs, non les tyrans de leur tribu. Les coutumes, constitutions non écrites, mais inviolables et protectrices comme une loi divine, régnaient sur ces petits rois. Autorité toute paternelle d'un côté, toute filiale de l'autre, contre laquelle la révolte semblait inconnue.

Les naturels de *Cuba* que Colomb avait embarqués avec lui pour lui servir de guides et d'interprètes sur ces mers et sur ces îles commençaient à comprendre la langue des Européens. Ils entendaient à demi celle des habitants d'Hispaniola, branche détachée de la même race humaine. Ils établirent ainsi des rapports d'intelligence prompts et faciles entre Colomb et le peuple qu'il venait visiter.

XX.

Les prétendus *Indiens* conduisirent sans défiance les Espagnols dans leurs maisons, leur présentant le pain de cassave, les fruits inconnus, les poissons, les racines savoureuses, les oiseaux apprivoisés, au riche plumage, au chant mélodieux, les fleurs, les palmes, les bananes, les limons, tous les dons de la mer, du ciel, de la terre, du climat. Ils les traitèrent en hôtes, en frères,

presque en dieux. « La nature, dit Colomb, y est « si prodigue, que la propriété n'y a pas créé le sen- « timent de l'avarice ou de la cupidité. Ces hommes « paraissent vivre dans un âge d'or, heureux et « tranquilles au milieu de jardins ouverts et sans « bornes, qui ne sont ni entourés de fossés, ni di- « visés par des palissades, ni défendus par des « murs. Ils agissent loyalement l'un envers l'autre, « sans lois, sans livres, sans juges. Ils regardent « comme un méchant homme celui qui prend plai- « sir à faire mal à un autre. Cette horreur des « bons contre les méchants paraît être toute leur « législation. » Leur religion n'était aussi que le sentiment d'infériorité, de reconnaissance et d'a- mour envers l'Être invisible qui leur avait prodigué la vie et la félicité.

Quel contraste entre l'état de ces heureuses populations au moment où les Européens les découvrirent pour leur apporter le génie de l'ancien monde, et l'état où ces malheureux Indiens tombèrent en peu d'années après cette visite de leurs prétendus civilisateurs! Quel mystère de la Providence que cette visite inattendue de Colomb à un nouveau monde, où il croit apporter la vertu et la vie, et où il sème à son insu la tyrannie et la mort!

XXI.

Le pilote de Colomb, en cherchant à pénétrer

successivement dans toutes les anses et dans toutes les embouchures de fleuves de l'île, échoua pendant le sommeil de l'amiral. Le vaisseau, menacé d'être submergé par les lames mugissantes, fut abandonné par le pilote et par une partie des matelots qui, sous prétexte de porter une ancre à terre, s'enfuirent à force de rames pour gagner l'autre navire, croyant Colomb livré à une mort inévitable. L'énergie de l'amiral sauva encore, non le navire, mais ses compagnons. Il lutta contre les brisants jusqu'au démembrement de la dernière planche, et, plaçant ses hommes sur un radeau, il aborda en naufragé sur cette même côte où il venait d'aborder en conquérant. Il y fut rejoint bientôt par le seul navire qui lui restât. Son naufrage et son infortune ne refroidirent pas l'hospitalité du cacique dont il avait été l'hôte quelques jours avant. Ce cacique, nommé *Guacanagari*, premier ami et bientôt première victime de ces étrangers, versa des larmes de compassion sur le désastre de Colomb. Il offrit sa demeure, ses provisions, ses secours de toute nature aux Espagnols. Les débris du naufrage, les richesses des Européens, arrachés aux flots et étalés sur la grève, y furent préservés, comme des choses saintes, de toute violation, et même de toute importune curiosité. Ces hommes, qui ne connaissaient pas la propriété pour eux-mêmes, semblaient la reconnaître et la respecter dans des hôtes mal-

heureux. Colomb s'attendrit, dans ses lettres au roi et à la reine, sur la générosité sans efforts de ce peuple. « Il n'y a point dans l'univers, écrit-il, « une meilleure nation et un meilleur pays. Ils aiment « leurs voisins comme eux-mêmes ; ils ont toujours « un langage doux et gracieux, et le sourire de la « tendresse sur les lèvres. Ils sont nus, il est vrai, « mais vêtus de leur décence et de leur candeur. »

Colomb, après avoir établi avec le jeune cacique des relations de la plus tendre et de la plus confiante hospitalité, reçut de lui en présent quelques ornements d'or. A la vue de l'or, la physionomie des Européens exprima tout à coup tant de passion, d'avidité et de férocité dans le désir, que le cacique et ses sujets s'étonnèrent et s'alarmèrent par instinct, comme si leurs nouveaux amis avaient changé subitement de nature et de dispositions envers eux. Cela n'était que trop vrai : les compagnons de Colomb ne cherchaient que les richesses fantastiques de l'Orient, pendant que lui-même cherchait une partie mystérieuse de l'univers. La vue de l'or les avait rappelés à leur convoitise ; leur visage était devenu âpre et violent comme leur pensée. Le cacique, apprenant que ce métal était la divinité des Européens, leur expliqua, en leur montrant les montagnes qu'il y avait derrière ces sommets, une région d'où lui venait en abondance cet or. Colomb ne douta plus d'avoir enfin remonté jusqu'à la

source de ces richesses de Salomon, et préparant tout pour son retour rapide en Europe, afin d'y annoncer son triomphe, il construisit un fort dans le village du cacique, pour y laisser une partie de ses compagnons en sûreté pendant son absence. Il choisit parmi ses officiers et ses matelots quarante hommes d'élite et les mit sous le commandement de Pedro de Arana. Ils étaient chargés de recueillir des notions sur la région de l'or, et d'entretenir les Indiens dans le respect et dans l'amitié des Espagnols. Il partit, pour revenir en Europe, comblé des dons du cacique, et rapportant tous les ornements et toutes les couronnes d'or pur qu'il avait pu se procurer pendant sa relâche, par des dons ou par des échanges avec les naturels.

En côtoyant les contours de l'île il rencontra son infidèle compagnon Alonzo Pinzon. Sous prétexte d'avoir perdu de vue l'amiral, Pinzon avait fait route à part. Caché dans une anse profonde de l'île, il était descendu à terre, et, au lieu d'imiter la douceur et la politique de Colomb, il avait ensanglanté ses premiers pas. L'amiral, en retrouvant son lieutenant, feignit de se contenter de ses excuses, et d'attribuer sa désertion à la nuit. Il ordonna à Pinzon de le suivre avec son navire en Europe. Ils reprirent ensemble la mer, impatients d'annoncer à l'Espagne la nouvelle de leur merveilleuse navigation. Mais l'Océan, qui les avait portés complai-

samment par les vents alisés, de vague en vague à la côte d'Amérique, semblait, avec ses vents et ses flots contraires, vouloir les repousser obstinément de la terre qu'ils brûlaient de revoir. Colomb, grâce à ses connaissances en navigation et à ses notes d'estime dont il gardait le secret à ses pilotes, savait seul la route et évaluait seul les vraies distances. Ses compagnons se croyaient encore à des milliers de lieues de l'Europe qu'il pressentait déjà le voisinage des Açores. Il les aperçut bientôt. Des coups de vent terribles, des nuages amoncelés, des éclairs et des foudres tels qu'il n'en avait jamais vu s'allumer dans le ciel et s'éteindre dans la mer, des vagues montagneuses et écumantes faisant tourbillonner ses navires, insensibles à la voile et au gouvernail, ouvrirent et refermèrent pendant six jours et six nuits son tombeau et celui de ses compagnons aux portes de leur patrie. Les signaux que se faisaient les deux vaisseaux dans les ténèbres disparurent. Ils crurent à la perte l'un de l'autre en flottant chacun au gré d'une éternelle tempête entre les Açores et la côte d'Espagne. Colomb, qui ne doutait pas que la *Pinta* ne fût ensevelie avec Pinzon dans les abîmes, et dont les voiles déchirées et le gouvernail livré aux lames ne dirigeaient plus l'esquif, s'attendait à chaque instant à sombrer sous une de ces montagnes d'eau qu'il gravissait et redescendait avec leur écume. Il avait fait

le sacrifice de sa vie, mais il ne pouvait sans désespoir faire le sacrifice de sa gloire. Sentir le mystère de la découverte qu'il rapportait au vieux monde enseveli pour des siècles avec lui si près du port, était une dérision si cruelle de la Providence qu'il ne pouvait y plier même sa piété. Son âme se révoltait contre ce jeu du sort. Mourir en touchant du pied seulement le rivage de l'Europe et après avoir déposé son secret et son trésor dans la mémoire de son pays, c'était une destinée qu'il acceptait avec joie; mais laisser un second univers mourir, pour ainsi dire, avec lui, et emporter au tombeau le mot enfin trouvé de cette énigme du globe que les hommes, ses frères, chercheraient peut-être en vain pendant autant de siècles qu'il leur avait été dérobé, c'était un million de morts en une! Il ne demandait à Dieu, dans ses vœux à tous les sanctuaires d'Espagne, que de porter du moins à la côte, avec ses débris, les preuves de sa découverte et de son retour. Cependant les tempêtes succédaient aux tempêtes, le vaisseau était rempli d'eau; les regards hostiles, les murmures irrités ou le silence morne de ses compagnons lui reprochaient l'obstination qui les avait ou séduits ou forcés à cette fatale traversée. Ils regardaient cette colère prolongée des éléments comme une vengeance de l'océan, jaloux qu'un homme trop audacieux lui eût dérobé son mystère. Ils parlaient

de le jeter à la mer pour obtenir, par une éclatante expiation, l'apaisement des flots.

XXI.

Colomb, insouciant de leur colère, mais uniquement préoccupé du sort de sa découverte, écrivit sur parchemin plusieurs courtes relations de sa découverte, enferma les unes dans un rouleau de cire, les autres dans des caisses de cèdre, et jeta ces témoignages à la mer pour que le hasard les fît flotter un jour, après lui, jusqu'au rivage. On dit qu'une de ces bouées abandonnées aux vents et aux flots fut ballottée pendant trois siècles et demi sur la surface, dans le lit ou sur les grèves de la mer, et que le matelot d'un navire européen, en embarquant du lest pour son vaisseau, il y a quelque temps, sur les galets de la côte d'Afrique en face de Gibraltar, ramassa une noix de coco pétrifiée, et l'apporta à son capitaine comme une vaine curiosité de la nature. Le capitaine, en ouvrant la noix pour s'assurer si l'amande aurait résisté au temps, trouva, renfermé dans l'écorce creuse, un parchemin sur lequel était écrit en lettres gothiques, déchiffrées avec peine par un érudit de Gibraltar, ces mots : « Nous ne pouvons « résister un jour de plus à la tempête ; nous sommes « entre l'Espagne et les îles découvertes d'Orient. « Si la caravelle sombre, puisse quelqu'un recueil- « lir ce témoignage. CHRISTOPHE COLOMB. »

L'Océan avait gardé trois cent cinquante-huit ans ce message et ne le rendait à l'Europe qu'après que l'Amérique colonisée, florissante et libre rivalisait avec le vieux continent. Jeu du sort, pour apprendre aux hommes ce qui aurait pu rester caché tant de siècles, si la Providence n'avait pas défendu aux vagues de submerger dans Colomb son grand messager !

XXIII.

Le lendemain on cria *Terre!* C'était l'île portugaise de Sainte-Marie, à l'extrémité des Açores. Colomb et ses compagnons en furent repoussés par la jalouse persécution des Portugais. Livrés de nouveau à toutes les extrémités de la faim et de la tempête pendant de longs jours, ils n'entrèrent que le 4 mars dans l'embouchure du Tage, où ils jetèrent enfin l'ancre sur une côte européenne, mais rivale des Espagnols. Colomb, présenté au roi de Portugal, lui fit le récit de ses découvertes, sans lui dévoiler la route, de peur que ce prince n'y devançât les flottes d'Isabelle. Les Portugais de la cour de Jean II, roi de Portugal, conseillèrent à ce prince de faire assassiner le grand navigateur, afin d'ensevelir avec lui son secret et les droits de la couronne d'Espagne sur les terres nouvelles. Jean II s'indigna de cette lâcheté. Colomb, honoré par lui, envoya par terre un courrier à ses souve-

rains, pour leur annoncer son succès et son prochain retour par mer à Palos. Il y débarqua le 15 mars, au lever du jour, au milieu d'une population ivre de joie et d'orgueil, qui s'avançait jusque dans les flots pour le porter en triomphe à terre. Il tomba dans les bras de son ami et de son protecteur, le pauvre prieur du couvent de la *Rabida*, Juan Perès, qui seul avait cru en lui et qu'une moitié du globe récompensait de sa foi. Colomb se rendit, pieds nus et processionnellement, à l'église du monastère, pour y rendre grâces de son salut, de sa gloire, de la conquête de l'Espagne. Un peuple entier le suivait en le bénissant à la porte de cet humble couvent où il avait demandé, seul, à pied, avec son enfant, quelques années auparavant, l'hospitalité des mendiants. Jamais homme parmi les hommes n'a rapporté à sa patrie et à la postérité une telle conquête depuis l'origine du globe, excepté ceux qui apportèrent à la terre la révélation d'une idée ; et cette conquête de Colomb n'avait coûté jusque-là ni un crime, ni une vie, ni une goutte de sang, ni une larme à l'humanité. Les plus beaux de ses jours furent ceux qu'il passa à se reposer dans son espérance et dans sa gloire au monastère de la *Rabida*, près de son hôte et de son ami le prieur du couvent, et dans les embrassements de ses fils.

XIV.

Et comme si le ciel eût voulu mettre le comble à sa félicité et le venger de l'envie qui le poursuivait, Alonzo Pinzon, commandant de son second navire, entra le jour suivant avec la *Pinta* dans le port de Palos, où il espérait devancer son chef et lui dérober les prémices du triomphe. Mais trompé dans son coupable dessein, et craignant la punition de sa désertion révélée par l'amiral, Pinzon mourut de douleur et d'envie en touchant le rivage et en voyant le vaisseau de Colomb à l'ancre dans le port. Colomb était trop généreux pour se réjouir, encore moins pour se venger, et la jalouse Némésis des grands hommes semblait expirer d'elle-même à ses pieds.

LAMARTINE.

Fin de la deuxième partie. — La troisième partie au numéro prochain.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

CHRISTOPHE COLOMB.

ANNÉE 1429 DE J.-C.

HUITIEME LIVRAISON.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Isabelle et Ferdinand, informés de son retour et de leur conquête par le message que leur amiral avait envoyé de Lisbonne, l'attendaient à Barcelonne avec des triomphes et des munificences dignes de la grandeur de ses services. La noblesse des Espagnes y accourut de toutes les provinces pour lui faire cortége. Il y entra en triomphateur et en roi des royaumes à venir. Les Indiens ramenés par l'escadre, comme une preuve vivante de l'existence d'autres races humaines sur ces terres découvertes, marchaient en tête du cortége, le corps peint de diverses couleurs, et orné de colliers d'or et de perles; les animaux et les oiseaux, les plantes inconnues, les pierres précieuses recueillies sur ces rivages, étaient étalés dans des bassins d'or et portés sur

la tête par des esclaves noirs ou maures. La foule avide se pressait, les rumeurs fabuleuses couraient sur les pas des officiers et des compagnons de gloire de l'amiral. Colomb, monté sur un cheval du roi richement caparaçonné, paraissait ensuite, escorté d'une nombreuse cavalcade de courtisans et de gentilshommes. Tous les regards se concentraient sur cet homme inspiré de Dieu qui avait soulevé le premier le rideau de l'Océan. On cherchait dans ses traits le signe visible de sa mission, on croyait l'y voir. La beauté de ses traits, la majesté pensive de sa physionomie, la vigueur de l'éternelle jeunesse jointe à la gravité des années déjà mûres, la pensée sous l'action, la force sous les cheveux blancs, le sentiment intime de sa valeur joint à la piété envers Dieu qui l'avait choisi entre tous, la reconnaissance envers ses souverains qui lui rendaient en honneurs ce qu'il leur apportait en conquêtes, faisaient en ce moment de Colomb, disent les spectateurs de son entrée à Barcelone, une de ces figures de prophètes et de héros bibliques, sous les pas de qui le peuple jetait les palmes du prodige et de l'adoration. « Nul ne se mesurait « à lui, disent-ils ; tous sentaient en lui le plus « grand ou le plus favorisé des hommes. » Isabelle et Ferdinand le reçurent sur leur trône, voilé du soleil par un dais d'or. Ils se levèrent devant lui comme devant un envoyé du ciel. Ils le firent asseoir ensuite au niveau de leur trône, et ils écoutèrent le récit solennel et circonstancié de ses voyages. A la fin du récit, que l'éloquence et la poésie qui découlaient habituellement des lèvres de l'amiral avaient

coloré de son inépuisable imagination et allumé de son saint enthousiasme, le roi et la reine, émus jusqu'aux larmes, tombèrent à genoux et entonnèrent, comme une pieuse exclamation, le *Te Deum*, hymne de la plus grande victoire que le Tout-Puissant eût jamais accordée à des souverains.

Des courriers partirent à l'instant pour porter à toutes les cours de l'Europe la grande nouvelle et le nom triomphal de Colomb. L'obscurité qui avait jusque-là entouré sa vie se changea en un bruit et en un éclat de son nom qui remplirent la terre. La découverte du pauvre géographe de Cordoue fut l'entretien du monde. Colomb ne laissa ni enfler son âme par ces honneurs décernés à son nom, ni humilier sa modestie par les jalousies qui commençaient à s'élever autour de sa gloire. Un jour qu'il avait été invité à la table de Ferdinand et d'Isabelle, un des convives, envieux de ces honneurs décernés au fils d'un cardeur de laine, lui demanda astucieusement s'il pensait que nul autre que lui n'aurait découvert cet autre hémisphère dans le cas où il ne serait pas né. Colomb ne répondit point à la question, dans la crainte de dire trop ou trop peu de lui-même. Mais, prenant un œuf entre ses doigts, il s'adressa à tous les convives, et les invita à le faire tenir sur un bout. Nul n'y put parvenir. Colomb alors écrasa l'œuf par une des extrémités, et, le posant sur son ovale brisé, montra à ses rivaux qu'il n'y avait aucun mérite dans une idée simple, mais que nul cependant ne pouvait la soupçonner avant qu'un premier inventeur en eût donné l'exemple aux autres, renvoyant ainsi

à l'inspirateur suprême le mérite de son entreprise, mais revendiquant en même temps pour lui seul l'honneur de la primauté. Cet apologue devint depuis la réponse de tout homme élu de la Providence pour montrer une route à ses semblables, et pour y monter le premier, sans être toutefois plus grand, mais plus favorisé de l'inspiration que ses frères.

Les honneurs, les titres, les dotations futures des terres dont il irait achever la découverte et la conquête devinrent, dans des traités formels avec la cour, l'apanage de Colomb. Il obtint la vice-royauté, l'administration et le quart des richesses ou produits de toute nature des mers, des îles et des continents où il irait planter la croix de l'Église et le drapeau des Espagnes. L'archidiacre de Séville, *Fonséca*, fut, sous le titre de patriarche des Indes, chargé des préparatifs et des armements de la nouvelle expédition que Colomb allait conduire à de plus vastes conquêtes. Mais, de ce jour, Fonséca devint le rival occulte du grand navigateur ; et, comme s'il eût été jaloux de ravaler le génie qu'il était chargé de seconder, en paraissant prodiguer à Colomb les moyens, il lui suscitait les obstacles. Ses lenteurs et ses prétextes réduisirent à dix-sept navires l'escadre destinée à reporter l'amiral de l'autre côté de l'Atlantique.

Cependant, le génie aventureux des Espagnols de cette époque, l'esprit de prosélytisme religieux et l'esprit de chevalerie précipitèrent sur ces vaisseaux un grand nombre de religieux, de gentilshommes et d'aventuriers, pressés, les uns, de porter la foi, les autres, de rapporter la re-

nommée et la fortune, en s'élançant les premiers dans ces contrées qui élargissaient l'imagination humaine. Des ouvriers de tous les métiers, des cultivateurs de toutes les zones, des animaux domestiques de toutes les races, des graines, des plantes, des ceps de vigne, des arbres à fruits, des roseaux à sucre, des échantillons de tous les arts et de tous les commerces européens furent embarqués sur les navires de transport pour essayer le ciel, féconder le sol, tenter les hommes de ces nouveaux climats, et pour leur arracher l'or, les perles, les parfums, les épices de l'Inde, par des échanges contre les choses de peu de prix en Europe. C'était la croisade de la religion, de la guerre, de l'industrie, de la gloire et de la cupidité; pour les uns, le ciel; pour les autres, la terre; pour tous, l'inconnu et le merveilleux.

Le plus illustre de ces compagnons qui s'embarquèrent avec Colomb, était *Alonzo de Ojeda,* autrefois page d'Isabelle, le plus beau, le plus intrépide et le plus aventureux des chevaliers de cette cour. Son cœur et ses sens débordaient tellement de courage, qu'il en portait le fanatisme jusqu'à la démence. C'était lui qui, un jour qu'Isabelle était montée au sommet de la tour démesurée de Séville, appelée *la Giralda,* pour en admirer l'étonnante élévation, et pour contempler d'en haut les rues et les maisons de la ville, semblables à une fourmillière à ses pieds, s'élança sur une poutre étroite qui débordait des créneaux; et, pirouettant sur un seul pied, à l'extrémité de cette solive, exécuta des prodiges d'adresse et d'audace sur l'abîme, pour

plaire à sa souveraine, sans que le vertige de la mort présente troublât ses yeux ou intimidât son cœur.

II.

Le 25 septembre 1493, la flotte sortit de la baie de Cadix. Des cris de joie de tous les rivages étaient l'augure de ce second départ, qui ne semblait destiné qu'à un long triomphe. Les deux fils de Colomb accompagnèrent leur père jusqu'au vaisseau amiral; il les bénit et les laissa en Espagne, pour que la meilleure moitié de sa vie restât du moins abritée des périls qu'il allait affronter. Trois grands vaisseaux et quatorze caravelles composaient l'armée navale. L'Océan se laissa franchir aussi facilement que la première fois. La flotte découvrit, le 2 novembre, la Guadeloupe, croisa au milieu des îles Caraïbes, baptisa cet archipel de noms empruntés à des souvenirs pieux; et, touchant bientôt après à la pointe d'Hispaniola, aujourd'hui *Haïti,* Colomb fit voile vers le golfe où il avait construit le fort et laissé ses quarante compagnons. Il revenait à la fois plein d'anxiété et d'espérance; la nuit couvrait le rivage quand il jeta l'ancre dans la rade. Il n'attendit pas le jour pour s'assurer du sort de sa colonie. Une salve de ses canons retentit sur les flots pour avertir les Espagnols de son retour. Mais le canon du fort resta muet; l'écho seul de ces solitudes répéta le salut de l'Europe au nouveau monde. Le lendemain, au lever du jour, il aperçut le rivage désert, le fort détruit, les canons à demi enfoncés sous ses ruines, les ossements des Espagnols blanchissant sur le sable, le village même des caciques aban-

donné; le petit nombre de naturels qui se montraient de loin, au bord des forêts, semblaient hésiter à s'approcher, comme s'ils eussent été retenus par le sentiment d'un remords ou par la crainte d'une vengeance. Le cacique, plus confiant dans son innocence et dans la justice de Colomb, qu'il avait appris à aimer, s'avança enfin, pleura sur les crimes des Espagnols, qui avaient abusé de l'hospitalité de ses sujets pour opprimer les naturels, enlevé leurs filles et leurs femmes, réduit leurs hôtes en servitude, et suscité enfin la vengeance de sa tribu. Après avoir immolé un grand nombre d'Indiens, et incendié leurs cases, ils avaient été immolés eux-mêmes. Le fort incendié, recouvrant leurs ossements, était le premier monument du contact entre ces deux familles humaines, dont l'une apportait à l'autre la servitude et la dévastation. Colomb pleura sur les crimes de ses compagnons et sur les malheurs du cacique. Il résolut d'aller chercher une autre plage de débarquement et d'établissement sur les côtes de l'île.

Parmi les jeunes Indiennes captives des îles voisines, prisonnières à bord, la plus belle d'entre elles, *Catalina,* avait charmé les yeux d'un cacique qui avait visité le vaisseau de Colomb. Un complot d'évasion avait été tramé entre ce cacique et l'objet de son amour dans ce langage des signes que les Européens ne comprenaient pas. La nuit où Colomb déploya ses voiles, Catalina et ses compagnes, trompant la vigilance de leurs tyrans, se précipitèrent dans la mer; poursuivies en vain par les canots des Européens, elles nagèrent vers le rivage où le jeune

cacique avait allumé un feu pour les guider. Les deux amants, réunis par ce prodige d'audace et de force, se réfugièrent dans les forêts à l'abri de la colère des Européens.

III.

Colomb, abordant de nouveau sur une plage vierge à quelque distance, y fonda la ville d'Isabelle, établit des rapports d'amitié avec les naturels; bâtit, cultiva, gouverna la première colonie d'Européens, mère de tant d'autres; envoya des détachements armés visiter les plaines et les montagnes d'Hispaniola; caressa d'abord, attira ensuite, assujettit enfin, par des lois douces et sages, les différentes peuplades de ces vastes contrées; construisit des forts, traça des routes vers les différentes parties de son empire; chercha l'or, moins abondant qu'il ne l'attendait dans ces régions toujours confondues par lui avec les Indes, et n'y trouva que les richesses inépuisables d'un sol prodigue, et un peuple aussi facile à asservir qu'à tyranniser. Il renvoya la plus grande partie de ses vaisseaux en Espagne, pour demander à son souverain de nouveaux envois d'hommes, d'animaux, d'outils, de plantes et de graines nécessaires à l'immensité des territoires qu'il allait conquérir aux mœurs, à la religion, aux arts de l'Europe. Mais les mécontents, les ambitieux et les jaloux s'embarquèrent les premiers sur sa flotte, afin d'aller semer contre lui les murmures, les accusations et les calomnies. Il resta seul, affligé de la goutte, souffrant des douleurs cruelles, condamné à l'inaction du corps pendant le

travail incessant de son esprit, assiégé, dans sa colonie naissante, par les rivalités, les séditions, les complots, les débordements honteux et les disettes de ses équipages.

Toujours indulgent et magnanime, Colomb, triomphant, par la seule force morale de son caractère, des turbulences de ses compatriotes et des révoltes de ses lieutenants, se borna à reléguer les insubordonnés à bord des vaisseaux dans la rade. Rétabli de sa longue maladie, il parcourut l'île à la tête d'une colonne d'hommes d'élite, cherchant en vain les mines d'or de Salomon, mais étudiant la nature et les mœurs de l'île, et semant partout, sur son passage, le respect et l'amour de son nom.

IV.

Il retrouva, à son retour, les mêmes désordres, les mêmes insubordinations et les mêmes vices. Les Espagnols abusaient de la superstition des naturels envers eux, et de la terreur que leur inspiraient les chevaux. Les Indiens les prenaient pour des êtres monstrueux ne faisant qu'un avec leurs cavaliers, frappant, foulant et foudroyant à la fois les ennemis des Européens. Grâce à cette terreur, ils subjuguaient, enchaînaient, profanaient, violaient, martyrisaient cette douce et obéissante population. Colomb sévit encore contre cette tyrannie de ses compagnons sur les Indiens. Il voulait leur apporter la foi et les arts de l'Europe; non le joug, le vice et la mort. Après avoir rétabli un peu d'ordre, il s'embarqua pour aller visiter l'île, à peine entrevue, de Cuba. Il y toucha et longea long-

temps ses rives, sans apercevoir l'extrémité de cette île, qu'il prit pour un continent. Il navigua de là vers la Jamaïque, autre île d'une immense étendue, dont il apercevait les sommets dans les nuages. Traversant ensuite un archipel, qu'il nomma *les Jardins de la reine*, à cause de la richesse et des parfums de la végétation qui paraient ces îles, il revint à Cuba, et parvint à y établir quelques relations avec les naturels. Les Indiens assistèrent avec un étonnement mêlé de respect aux cérémonies du culte chrétien que les Espagnols célébrèrent dans une grotte, sous les palmiers du rivage. Un de leurs vieillards s'approcha de Colomb, après la cérémonie, et lui dit, avec un accent solennel : « Ce que tu « viens de faire est bien, car il paraît que c'est « ton culte au Dieu universel. On dit que tu viens « dans ces régions avec une grande force et une « autorité supérieure à toute résistance. Si cela est « ainsi, apprends de moi ce que nos ancêtres ont « dit à nos pères, qui nous l'ont redit. Après que « les âmes des hommes sont séparées des corps par « la volonté des êtres divins, elles vont, les unes, « dans un pays sans soleil et sans arbres; les au- « tres, dans des régions de clarté et de délices, se- « lon qu'elles ont bien ou mal mérité ici-bas, en fai- « sant du bien ou du mal à leurs semblables. Si donc « tu dois mourir comme nous, prends soin de ne « point nous faire de mal, à nous et à ceux qui ne « t'en ont point fait! »

Ce discours du vieillard indien, relaté par *Las-Casas*, atteste que les Indiens avaient une religion presque évangélique par la simplicité et la pureté de

sa morale, émanation mystérieuse, ou d'une nature primitive dont les dépravations et les vices n'avaient pas encore terni les clartés, ou d'une civilisation vieillie et usée qui avait laissé ces lueurs dans leurs traditions!

V.

Colomb, après une longue et pénible exploration, rentra mourant à Hispaniola. Ses fatigues et ses anxiétés, jointes à ses souffrances et au poids des années que son esprit ne sentait pas, mais qui pesait sur ses membres, avaient un moment triomphé de son génie. Ses matelots le ramenèrent à Isabelle insensible et anéanti. Mais la Providence, qui ne l'avait jamais abandonné, veillait sur lui pendant l'absence de ses facultés. Il trouve, en s'éveillant de son évanouissement, son frère chéri, Barthélemy Colomb, au chevet de sa couche. Barthélemy Colomb était arrivé d'Europe à Hispaniola, comme s'il avait eu l'inspiration des périls et des nécessités où allait se trouver son frère. C'était la force de la famille, dont Diégo, le troisième frère, était la douceur, et dont Christophe était le génie. La vigueur de son corps égalait celle de son âme. Il était d'une taille athlétique, d'une trempe de fer, d'une santé robuste, d'un aspect imposant, d'un accent de voix dominant les vents et les flots; navigateur dès son jeune âge, soldat et aventurier toute sa vie, doué par la nature et par l'habitude de cette audace qui commande l'obéissance et de cette justice qui fait accepter la discipline, homme aussi capable de gouverner que de combattre, c'é-

tait le second qui convenait le mieux à Colomb dans l'extrémité des circonstances où l'anarchie avait jeté son empire, et, par-dessus tout, c'était un frère pénétré d'autant de respect que de tendresse pour le chef et pour la gloire de sa maison. L'esprit de famille répondait à Colomb de la fidélité de son lieutenant. La tendresse entre les deux frères était le meilleur gage de la confiance de l'un et de la soumission de l'autre. Colomb lui remit le commandement et le gouvernement, pendant les longs mois où la nature épuisée le condamnait lui-même à l'inaction et au repos, sous le titre d'*adelantado* ou intendant général et sous-gouverneur des terres de sa domination. Barthélemy, plus sévère administrateur que son frère, imposa plus de respect, mais souleva aussi plus de résistances.

La témérité et la perfidie du jeune guerrier espagnol Ojéda suscitèrent des guerres de désespoir entre les Indiens et la colonie. Cet intrépide aventurier, s'étant avancé avec quelques cavaliers jusqu'aux parties les plus lointaines et les plus indépendantes de l'île, persuada à un des caciques de l'accompagner au retour avec un grand nombre d'Indiens, pour admirer à *Isabelle* la grandeur et la richesse des Européens. Le cacique, séduit, suivit Ojéda. Après quelques jours de marche, pendant une halte au bord d'une rivière, Ojéda, abusant de la simplicité de ce chef indien, lui fit admirer une paire de menottes d'acier poli dont l'éclat éblouit le cacique. Ojéda lui dit que ces fers étaient des bracelets dont les rois d'Europe se paraient dans les jours de cérémonie aux yeux de leurs sujets. Il inspira à son

hôte le désir de s'en parer à son tour, de monter un cheval comme un Espagnol et de se montrer à ses Indiens dans cet appareil prétendu des souverains du vieux monde. Mais à peine l'infortuné cacique eut-il monté en croupe derrière le rusé Ojéda, et revêtu les menottes, objets de sa vanité enfantine, que les cavaliers espagnols, partant au galop en entraînant leur prisonnier dans leur course, traversèrent l'île, et l'amenèrent enchaîné à la colonie, où ils le retinrent dans les fers qu'il avait innocemment désirés.

Une vaste insurrection souleva les Indiens contre cette perfidie des étrangers dans lesquels ils avaient vu d'abord des hôtes, des amis, des bienfaiteurs, des dieux. Cette insurrection motiva la vengeance des Espagnols. Ils réduisirent les Indiens à l'état d'esclaves, et ils envoyèrent quatre vaisseaux, chargés de ces victimes de leur cupidité, en Espagne, pour en faire un infâme commerce comme d'un bétail humain. Compensant ainsi par le prix de ces esclaves l'or qu'ils s'étaient promis de recueillir comme la poussière dans ces contrées où ils ne trouvaient que du sang, la guerre alors dégénéra en chasse d'hommes. Des chiens apportés d'Europe et dressés à cette poursuite dans les forêts, flairant, déchirant et saisissant les naturels par le cou, secondèrent les Espagnols dans cette inhumaine dévastation du pays.

VI.

Colomb, rétabli enfin de sa longue maladie, ressaisit les rênes du gouvernement, fut entraîné lui-

même par ces guerres allumées pendant son interrègne, se fit guerrier et pacificateur, après avoir été navigateur, remporta des batailles décisives sur les Indiens, les assouplit au joug adouci par sa bonté et sa politique, et leur imposa seulement un léger tribut d'or et de fruits de leurs contrées en signe d'alliance plus que de servitude. L'île refleurit sous sa modération ; mais le malheureux et confiant cacique *Guanacanari,* qui avait accueilli le premier ces hôtes dans ses terres, honteux et désespéré d'avoir été involontairement le complice de l'asservissement de sa patrie, s'enfuit pour jamais dans les montagnes escarpées de l'île et y mourut libre pour ne pas vivre esclave sous les lois de ceux qui avaient abusé de ses vertus.

Pendant cette langueur de Colomb et ces agitations de l'île, ses ennemis, travaillant à sa perte à la cour, l'avaient attaqué dans le cœur de Ferdinand. Isabelle, plus inébranlable dans son admiration pour ce grand homme, le protégeait en vain de sa faveur. La cour avait envoyé à Hispaniola un magistrat investi de pouvoirs secrets qui l'autorisaient à informer contre les prétendus crimes du vice-roi, à le déposséder de son autorité et à l'envoyer en Europe si ses crimes étaient avérés. Ce juge partial ; nommé Aguado, arriva à Hispaniola pendant que le vice-roi était à la tête des troupes dans l'intérieur de l'île, occupé à pacifier et à administrer le pays. Oubliant la reconnaissance qu'il devait à Colomb, premier auteur de sa fortune. Aguado, avant même de recueillir des informations, déclara Colomb coupable et déchu provisoirement

de ses fonctions souveraines. Entouré à son débarquement et applaudi par les mécontents de la colonie, il envoya ordre à Colomb de se rendre à Isabelle, capitale des Espagnols, et de reconnaître sa mission. Colomb, entouré de ses amis et de ses soldats les plus dévoués, pouvait contester son obéissance aux insolentes injonctions d'un subordonné. Il s'inclina au contraire devant le nom seul de son souverain, se rendit désarmé près d'Aguado, et, lui remettant l'autorité tout entière, le laissa instruire librement l'odieux procès que ses calomniateurs lui intentaient.

Mais au moment même où sa fortune l'abaissait ainsi devant la persécution, elle lui ménageait une de ces faveurs qui pouvaient le plus lui concilier celles de la cour. Un de ses jeunes officiers, nommé Miguel *Diaz*, ayant tué en duel un de ses camarades, s'enfuit de peur du châtiment dans une partie sauvage et reculée de l'île. La peuplade qui habitait ces montagnes était gouvernée par une jeune Indienne d'une grande beauté, veuve d'un cacique. Elle conçut pour l'Espagnol fugitif un ardent amour et l'épousa. Diaz, aimé et couronné par l'objet de son amour, ne put cependant oublier sa patrie, ni dissimuler la tristesse que le regret de ses compatriotes répandait sur ses traits. Sa femme, en cherchant à lui arracher l'aveu de sa mélancolie, apprit de lui que l'or était la passion des Espagnols, et qu'ils viendraient habiter avec lui ces contrées s'ils avaient l'espérance d'y découvrir ce précieux métal. La jeune Indienne, ravie de conserver à ce prix la présence de celui qu'elle aimait, lui révéla l'existence

de mines inépuisables, cachées dans ces montagnes. Possesseur de ce secret, et sûr à ce prix d'obtenir son pardon, Diaz accourut apporter à Colomb la révélation de ce trésor. Le frère du vice-roi, Barthélemy Colomb, partit avec Diaz et une escorte de troupes pour vérifier cette découverte. Ils arrivent en peu de jours à une vallée où la rivière roulait l'or avec le sable, et où les rochers de son lit étaient incrustés de parcelles de ce métal. Colomb établit une forteresse dans le voisinage, creusa et élargit des mines déjà ouvertes dans l'antiquité, en recueillit d'immenses richesses pour ses souverains, et se persuada de plus en plus qu'il avait abordé dans la contrée fabuleuse d'Ophir. Diaz, reconnaissant, et fidèle à la jeune Indienne à qui il devait sa grâce, sa fortune et son bonheur, fit bénir son union avec elle par les prêtres de son culte et gouverna en paix sa tribu.

VII.

Colomb, après cette découverte, cédant sans résistance aux ordres d'Aguado, s'embarqua avec son juge pour l'Espagne. Il y arriva après huit mois de navigation, plus en accusé qu'on mène au supplice, qu'en conquérant qui rapporte des trophées. La calomnie, l'incrédulité, le reproche, l'accueillirent à Cadix. L'Espagne, qui s'était attendue à des prodiges, ne voyait revenir de la terre de ses rêves que des aventuriers déçus, des accusateurs et des esclaves nus. L'infortuné cacique, toujours enchaîné dans les menottes d'Ojéda, amené comme un trophée vivant à Ferdinand et à Isabelle par Aguado, était

mort en mer en maudissant sa confiance dans les Européens et leur trahison.

Colomb, conformant son costume à la tristesse et à la misère de sa situation, se rendit à Burgos, où était la cour, en habit de franciscain, n'ayant sur ce vêtement qu'une corde pour ceinture, la tête chargée d'années, de soucis, d'affliction et de cheveux blancs, les pieds nus comme un suppliant de génie qui vient demander pardon de sa gloire. Isabelle seule le reçut avec une tendre compassion, et s'obstina à croire à sa vertu et à ses services. Cette faveur constante quoique voilée de la reine soutint l'amiral contre les dénigrements et les accusations des courtisans. Il proposa de nouveaux voyages et des découvertes plus vastes. On consentit à lui confier encore des vaisseaux, mais on lui fit consumer dans des lenteurs systématiques le peu d'années que son âge avancé laissait à ses forces. La pieuse Isabelle, en accordant à Colomb des pouvoirs et des titres nouveaux, stipula en faveur des Indiens des conditions de liberté et d'humanité qui devançaient les idées de son siècle. Le cœur d'une femme proscrivait d'instinct l'esclavage que la philosophie et la religion ne devaient abolir que quatre siècles après. Enfin, Colomb justifié put s'embarquer et faire voile vers sa nouvelle patrie. Mais la haine et l'envie le poursuivent jusqu'à bord du vaisseau où il arborait son pavillon d'amiral de l'Océan. Bréviesca, trésorier du patriarche des Indes; Fonséca, ennemi de Colomb, se répandirent en outrages contre l'amiral, au moment où on levait l'ancre. Colomb, qui s'était contenu jusque-là par

la force intérieure, la patience et le sentiment de l'immensité de sa mission, déborda pour la première fois d'amertume et d'indignation. A cette dernière ignominie de ses ennemis, il redevint homme enfin pour un instant, et tombant de toute la hauteur de son âme, et de toute la force de son bras, redoublée par la colère, sur son indigne persécuteur, il l'abattit sur le pont et le foula avec mépris sous ses pieds. Tel fut l'adieu de la jalousie de l'Europe à celui qui lui semblait trop grand ou trop heureux pour un mortel. Cette vengeance soudaine de l'amiral laissa un nouveau ressentiment dans le cœur de Fonséca, et une nouvelle accusation à exploiter à ses ennemis. Le vent qui s'élevait l'enleva à la vue du rivage et aux indignités de sa patrie.

VIII

Parvenu cette fois, par une autre route, à l'île de la Trinité, il la reconnut, la nomma, et, doublant cette île, il côtoya la véritable terre d'Amérique, près de l'embouchure de l'Orénoque. La douceur de l'eau de la mer, qu'il goûta dans ces parages, aurait dû le convaincre que le fleuve qui se déchargeait dans l'Océan avec une masse suffisante pour dessaler ses vagues, ne pouvait descendre que d'un continent. Il descendit cependant sur cette côte sans soupçonner qu'elle était la plage du monde inconnu. Il la trouva déserte et silencieuse comme un domaine qui attend ses hôtes. Une fumée lointaine au-dessus des vastes forêts, une cabane abandonnée, et quelques traces de pieds nus sur le sable du rivage, furent tout ce qu'il contempla de l'Amé-

rique. Il ne fit lui-même qu'y imprimer son premier pas, et qu'y passer une seule nuit sous la voile qui lui servait de tente; mais ce premier pas aurait dû suffire à donner son nom à ce demi-monde.

IX.

Il repartit du golfe de Paria, et revit, après de laborieuses investigations de toutes ces mers, le rivage d'Hispaniola. Ses peines d'âme et de corps, sa longue patience en Espagne, l'ingratitude de ses compatriotes, la froideur de Ferdinand, la haine de ses ministres, les veilles pendant les traversées, les infirmités de l'âge, l'avaient plus brisé que les flots. Ses yeux, échauffés par les insomnies et par la contemplation des cartes et du firmament, étaient enflammés; ses membres, roidis et endoloris par la goutte, refusaient de le soutenir. Son âme seule était saine, et son génie, perçant dans l'avenir, le transportait par la pensée au-dessus de ses souffrances et au delà du temps. Barthélemy Colomb, son frère, qui avait continué à régir la colonie en son absence, fut encore son consolateur et son appui. Il accourut au-devant de l'amiral dès que ses vigies signalèrent des voiles en mer.

Barthélemy raconta à son frère les vicissitudes d'Hispaniola pendant son absence. A peine avait-il achevé l'exploration et la pacification du pays, que les excès des Espagnols et les conspirations de ses propres lieutenants avaient renversé l'ouvrage de sa sagesse et de sa vigueur. Un surintendant de la colonie, nommé Roldan, homme populaire et astucieux, s'était fait un parti parmi les matelots et les

aventuriers, écume de l'Espagne, rejetée par la mère-patrie dans la colonie. Il s'était cantonné avec eux sur le rivage opposé de Saint-Domingue, et s'était ligué contre Barthélemy avec les caciques des peuplades voisines; il avait construit ou enlevé des forteresses d'où il bravait l'autorité de son chef légitime. Les Indiens, témoins des divisions de leurs tyrans, en avaient profité pour s'insurger eux-mêmes et pour refuser le tribut. L'anarchie déchirait la nouvelle possession. L'héroïsme de Barthélemy en retenait seul les lambeaux dans ses fortes mains. Ojéda avait frété des navires pour son propre compte en Espagne; il était venu croiser et descendre sur la côte méridionale de l'île, et s'était ligué avec Roldan. Puis Roldan avait trahi Ojéda, et s'était rangé de nouveau sous l'autorité du gouverneur. Pendant ces déchirements de la colonie, un jeune Espagnol, d'une beauté remarquable, don Fernand de Guérara, avait inspiré une violente passion à la fille d'*Anacoana*, veuve du cacique emmené par Ojeda en Espagne, et mort captif dans la traversée. *Anacoana*, elle-même, était jeune encore, célèbre parmi les peuplades de l'île, par son incomparable beauté, par son génie naturel et par son talent poétique, qui faisait d'elle la Sibylle adorée de ses compatriotes. Elle avait conçu, malgré les malheurs de son mari, une haute admiration et une inclination invincible pour les Espagnols. Le peuple nombreux qu'elle gouvernait avec son frère était l'asile de ces étrangers. Elle les comblait d'hospitalité, d'or, et de protection dans leurs disgrâces. Ses sujets, plus civilisés que les autres

tribus indiennes, vivaient en paix, riches et heureux sous ses lois. Roldan, qui gouvernait la partie de l'île soumise à la belle Anacoana, avait été jaloux du séjour et de l'influence de Fernand de Guérara à la cour de cette princesse. Il lui défendit d'épouser sa fille, et lui ordonna de s'embarquer. Fernand, retenu par son amour, avait refusé d'obéir, et conspira contre Roldan. Surpris et enchaîné dans la demeure d'Anacoana par les soldats de Roldan, il avait été conduit à Isabelle pour y être jugé. Une expédition, partie de la capitale de la colonie sous prétexte de parcourir l'île, avait été accueillie avec un empressement amical dans la capitale d'Anacoana. Le chef perfide de cette expédition, abusant de la confiance et de l'hospitalité de cette reine, avait fait inviter par elle trente caciques du midi de l'île aux fêtes qu'elle préparait pour les Espagnols. Les Espagnols, pendant les danses et les festins auxquels ils assistaient, avaient conspiré l'incendie et la mort de leur généreuse protectrice, de sa famille, de ses hôtes et de son peuple. Ils invitèrent Anacoana, sa fille, les trente caciques et le peuple à contempler, du haut d'un balcon, les évolutions de leurs chevaux et un combat simulé entre les cavaliers de leur escorte; ces cavaliers fondent tout à coup sur le peuple sans armes, rassemblé par la curiosité sur la place; ils le massacrent et le foulent aux pieds de leurs chevaux; puis, entourant d'une haie de fantassins le palais d'Anacoana, pour empêcher cette reine et ses amis d'en sortir, les Espagnols avaient incendié le palais, encore plein des fêtes et des festins auxquels ils ve-

naient de s'asseoir eux-mêmes; ils avaient contemplé avec une cruauté égale à leur ingratitude la belle et malheureuse Anacoana, repoussée dans son palais, expirant dans les flammes, et appelant sur eux, du milieu des flammes, la vengeance de ses dieux!

Ce crime contre l'hospitalité, contre l'innocence, contre la souveraineté, contre la beauté et le génie dont la célèbre Anacoana était le symbole parmi les Indiens, avait jeté dans l'île une horreur et un bouleversement dont Colomb ne pouvait de longtemps triompher, malgré toute sa vertu et toute sa politique. Les flammes et le sang du palais de cette reine dont la beauté les éblouissait, et dont les poésies nationales les enivraient d'amour et d'enthousiasme, s'élevèrent entre les oppresseurs et les opprimés. L'île devint un champ de carnage, un bagne et un cimetière des malheureux Indiens. Les Espagnols, aussi fanatiques dans leur prosélytisme que barbares dans leur cupidité, préludèrent, à Hispaniola, aux crimes qui devaient bientôt dépeupler le Mexique. Ces deux races d'hommes s'étouffèrent en s'embrassant.

X.

Pendant que Colomb s'étudiait à séparer et à pacifier ces deux parties de la population, le roi Ferdinand, informé par ses ennemis des malheurs de l'île, les imputait à celui qui les guérissait. Colomb ayant demandé à la cour de lui envoyer un magistrat d'un rang élevé pour imposer par ses jugements l'autorité royale à ses compagnons indisciplinés, la

cour lui envoya *Bobadilla,* homme intègre de mœurs, mais fanatique et indomptable d'orgueil. L'autorité mal définie dont il était investi par le décret royal le subordonnait à la fois et l'élevait au-dessus de tout autre pouvoir. En arrivant à Hispaniola, prévenu contre l'amiral, il le somma insolemment de comparaître en accusé devant lui; et, faisant apporter des chaînes, il ordonna aux soldats d'en charger les membres de leur général. Les soldats, accoutumés au respect et à l'amour de leur chef, rendu plus vénérable à leurs yeux par l'âge et par la gloire, hésitèrent et restèrent immobiles comme si on leur eût commandé un sacrilége. Mais Colomb, tendant de lui-même les bras aux fers que son roi lui envoyait, se laissa enchaîner aux pieds et aux mains par un de ses propres serviteurs, bourreau volontaire, vil stipendié de sa domesticité, nommé *Espinosa*, dont Las Casas a conservé le nom comme un type d'insolence et d'ingratitude.

Colomb ordonna lui-même à ses deux frères, Barthélemy et Diego, qui étaient encore à la tête du corps d'armée dans l'intérieur, de se soumettre sans résistance et sans murmure à son juge. Enfermé dans le cachot de la forteresse d'*Isabelle,* il subit pendant plusieurs mois l'instruction de son procès, où tous ses révoltés et tous ses ennemis, devenus ses accusateurs et ses juges, le chargèrent à l'envi des plus odieuses et des plus absurdes accusations. Devenu l'objet de la dérision et de la fureur publiques, il entendait du fond de sa prison les railleries féroces et les fanfares de ses persécu-

teurs qui venaient tous les soirs insulter à sa captivité. Il s'attendait à chaque instant à voir entrer ses bourreaux. Bobadilla cependant n'osa pas le dernier crime. Il ordonna que l'amiral serait expulsé de la colonie et envoyé en Espagne, à la justice ou à la merci du roi. Alonzo de Villejo fut chargé de sa garde pendant la traversée. C'était un homme de cœur, obéissant par devoir militaire, indigné et miséricordieux jusque dans l'obéissance. Colomb, en le voyant entrer dans son cachot, ne douta pas que sa dernière heure ne fût arrivée. Il s'y était préparé par l'innocence et par la prière. La nature cependant se troublait en lui. — Où me conduisez-vous? dit-il en interrogeant du regard et de l'accent l'officier. — Aux vaisseaux où vous allez être embarqué, Monseigneur, répondit Villejo. — M'embarquer? reprit Colomb incrédule à ce message qui lui rendait la vie, ne me trompez-vous pas, Villejo? — Non, Monseigneur, répliqua l'officier; je vous jure, par Dieu, que rien n'est plus vrai! Il soutint les pas de l'amiral, et le fit monter sur le vaisseau, écrasé du fardeau de ses fers, et poursuivi par les insultes d'une lâche populace.

Mais à peine les vaisseaux furent-ils sous voile que Villejo et Andreas Martin, commandants du navire devenu le cachot flottant de leur chef, s'approchèrent avec respect de lui ainsi que tout l'équipage et voulurent lui enlever ses fers. Colomb, pour qui ces fers étaient à la fois un signe d'obéissance à Isabelle et un signe de l'iniquité des hommes, dont il souffrait dans son corps, mais dont il était glorieux dans son âme, leur rendit

grâce, mais refusa obstinément d'être délivré de ces anneaux. — Non» dit-il, « mes souverains « m'ont écrit de me soumettre à Bobadilla. C'est en « leurs noms qu'ils m'ont chargé de ces fers. Je les « porterai jusqu'à ce qu'ils m'en déchargent eux- « mêmes, et je les conserverai après, » ajouta-t-il avec une satisfaction amère de ses services et de son innocence, « comme un monument de la ré- « compense accordée par les hommes à mes tra- « vaux. »

Son fils raconte, ainsi que Las Casas, que Colomb fut fidèle à cette promesse, qu'il garda toujours depuis ses chaînes suspendues sous ses yeux dans ses demeures, et que, dans son testament, il ordonna qu'elles fussent enfermées avec lui dans son cercueil : comme s'il eût voulu en appeler à Dieu de l'injustice et de l'ingratitude de ses contemporains, et présenter au ciel les preuves matérielles de l'iniquité et de la cruauté de la terre!

XI.

Cependant les haines des partis ne traversent pas les mers. Le dépouillement, la captivité, les fers de Colomb soulevèrent de miséricorde et d'indignation le peuple de Cadix. Quand on vit ce vieillard qui avait apporté naguère un empire à sa patrie, rapporté lui-même de cet empire comme un vil criminel pour expier le service par l'opprobre, les cœurs éclatèrent contre Bobadilla. Isabelle, qui était alors à Grenade, versa des larmes sur cette indignité, ordonna que ses fers fussent remplacés par de riches vêtements, et ses geôliers par une

escorte d'honneur. Elle l'appela à Grenade, il tomba à ses pieds, et ses sanglots de reconnaissance lui coupèrent longtemps la voix. Le roi et la reine ne daignèrent pas même examiner le procès d'un si grand accusé. Il était absous par leur respect autant que par sa vertu. Ils gardèrent quelque temps l'amiral à leur cour et envoyèrent un autre gouverneur, nommé Ovando, pour remplacer Bobadilla. Ovando avait les vertus qui font l'homme intègre, sans la grandeur d'âme qui fait l'homme généreux. C'était un de ces caractères où tout est étroit, même le devoir, et où l'honnêteté ressemble à une parcimonie de la nature. C'était l'homme le moins fait pour comprendre et pour suppléer un grand homme. Il reçut d'Isabelle l'ordre de protéger les Indiens et la défense de les vendre comme esclaves. La part des revenus dévolus à Colomb par les traités devait lui être envoyée en Espagne, ainsi que les trésors dont il avait été dépossédé par Bobadilla. Une flotte de trente voiles porta le nouveau gouverneur à Hispaniola.

Colomb, insensible à la vieillesse et déjà reposé des persécutions, souffrait impatiemment le repos et même les honneurs dans sa patrie. Vasco de Gama venait de découvrir la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Le monde était plein de l'étonnement et de l'admiration de cette découverte du navigateur portugais. Une noble rivalité travaillait l'âme du navigateur génois. Convaincu de la rotondité du globe, il croyait arriver aux terres prolongées de l'Est en naviguant droit à l'Orient : il sollicita à la cour d'Espagne le commandement d'une quatrième

expédition et s'embarqua à Cadix, le 19 mai 1502, pour la dernière fois. Son frère Barthélemy Colomb et son fils Fernando, âgé de quatorze ans, l'accompagnaient. Sa flotte se composait de quatre petits vaisseaux propres à naviguer sur les côtes et à entrer sans danger dans les anses et dans les embouchures des fleuves qu'il voulait explorer. Ses équipages ne comptaient que cent cinquante hommes de mer. Bien qu'il approchât de soixante et dix ans, sa verte vieillesse avait résisté par la vigueur de l'âme au poids des années; ni ses maladies douloureuses ni la mort ne le détournaient de son but. L'homme, disait-il, « est un outil qui doit se briser « à l'œuvre dans la main de la Providence qui s'en « sert pour ses desseins. Aussi longtemps que le « corps peut, l'esprit doit vouloir. »

Il avait résolu de toucher en passant à Hispaniola pour se radouber. Il avait cette autorisation de la cour. Il franchit l'Océan par une mer orageuse, et il arriva avec ses mâts brisés, ses voiles en lambeaux, ses vaisseaux sans eau et sans vivres, en vue d'Hispaniola. Ses notions maritimes lui présageaient un ouragan plus terrible que ceux qu'il avait essuyés. Il envoya une chaloupe demander au gouverneur Ovando la permission de s'abriter dans la rade d'Isabelle. Instruit par ses pronostics du danger que la mer allait déchaîner sur ces côtes, Colomb, dans sa lettre, avertissait Ovando de retarder le départ d'une flotte nombreuse prête à partir d'Hispaniola pour l'Espagne, et chargée de tous les trésors du nouveau monde. Ovando refusa impitoyablement à Colomb l'asile d'un moment qu'il

implorait dans le port de sa propre découverte. Il s'éloigna indigné et proscrit, et cherchant loin de la domination d'Ovando un abri sous les falaises écartées de l'île, il y attendit la tempête qu'il avait prédite à Ovando. Elle engloutit la flotte entière de ce gouverneur, les trésors et la vie d'un millier d'Espagnols. Colomb la ressentit jusque dans la rade où il s'était abrité, gémit sur les malheurs de ses compatriotes, et, quittant cette terre inhumaine, il revit la Jamaïque et aborda sur la terre ferme dans la baie d'Honduras.

Soixante jours de tempête continue, le ballottement d'un cap à l'autre et du continent aux îles, sur les bords inconnus de cette Amérique dont les orages semblaient lui disputer la conquête! Il perdit un de ses navires et les cinquante hommes qui le montaient à l'embouchure d'une rivière qu'il nomma la plage du *Désastre*.

La mer s'obstinant à lui fermer la route de ces Indes qu'il croyait toujours entrevoir, il jeta l'ancre entre une île délicieuse et le continent. Visité par les Indiens, il en embarqua sept sur ses vaisseaux pour se familiariser avec leur langue et pour en obtenir des indices. Il côtoya avec eux une terre où l'or et les perles abondaient dans les mains des naturels. Au commencement de l'année 1504, il remonta la rivière Veragua et envoya son frère Barthélemy, à la tête de soixante Espagnols, visiter les villages de ces bords, à la recherche des mines d'or. Barthélemy ne trouva que des sauvages et des forêts. L'amiral abandonna ce fleuve et pénétra dans un autre, dont les rives étaient peuplées d'In-

diens qui prodiguaient l'or à ses équipages en échange des plus vulgaires hochets de l'Europe. Il se crut au but de ses chimères, il était au comble de ses revers. La guerre éclata entre cette poignée d'Européens et le peuple nombreux de ces rivages. Barthélemy Colomb terrassa de sa main et emmena captif le cacique le plus puissant et le plus redoutable des Indiens. Un village que les compagnons de Colomb avaient construit sur la côte pour commercer avec l'intérieur, fut pris et incendié la nuit par les naturels; huit Espagnols, percés par leurs flèches, périrent sous les débris de leurs cabanes; Barthélemy rallià les plus courageux et refoula ces hordes dans leurs forêts; mais l'antipathie s'accrut des deux côtés par le sang répandu, les canots des Indiens assaillirent en foule la chaloupe de l'escadre qui cherchait à remonter plus haut le fleuve. Tous les Européens qui la montaient furent immolés. Pendant cette lutte acharnée, Colomb, retenu à bord de ses navires par la faiblesse de son corps et par les maladies, gardait le cacique et les chefs indiens prisonniers sur son vaisseau. Ces chefs, informés du ravage de leur territoire et de la captivité de leurs femmes, tentèrent de s'évader en soulevant pendant une nuit obscure la trappe qui fermait leur cachot flottant. L'équipage, reveillé par le bruit, les refoula dans leur prison et ferma l'écoutille avec une barre de fer. Le lendemain, quand on rouvrit l'écoutille pour leur porter la nourriture, on ne trouva que leurs cadavres. Ils s'étaient tous entre-tués de désespoir pour échapper à l'esclavage.

XII.

Bientôt séparé par les brisants de son frère Barthélemy, qui était à terre avec les restes de l'expédition, Colomb n'eut plus pour communiquer avec lui que le courage d'un de ses officiers, franchissant à la nage les écueils pour porter et rapporter des nouvelles toujours plus sinistres. Il ne pouvait ni s'éloigner des siens, ni les abandonner dans leurs désastres. L'inquiétude, la maladie, la faim, la perspective d'un naufrage sans refuge et sans témoins sur une terre si désirée et si funeste, combattaient dans son cœur sa constance héroïque et sa résignation pieuse aux ordres de Dieu, dont il se sentait à la fois l'envoyé et la victime. Il écrivait ainsi, pendant ses insomnies, l'état de son esprit : « Épuisé, je m'étais assoupi, quand une voix pénétrée de douleur et de compassion me fit entendre ces paroles : Homme insensé! homme si lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de l'Univers! que fit-il autrement de Moïse et de David, ses serviteurs? Depuis l'instant de ta naissance, il a toujours pris le plus grand soin de toi. Dès que tu as été en âge d'homme, il a fait retentir merveilleusement ton nom obscur par toute la terre; il t'a donné en possession les Indes, cette partie favorisée de sa création, il t'a fait trouver les clefs des barrières de l'immense Océan, fermées jusque-là par des chaînes si fortes... Tourne-toi vers lui et bénis sa miséricorde sur toi ; s'il reste encore quelque grande entreprise à accomplir, ton âge ne sera point un obstacle à ses desseins. Abraham n'avait-il pas plus

« de cent ans quand il engendra Isaac, et Sara était-
« elle jeune... ? Qui a causé tes afflictions d'aujour-
« d'hui, est-ce Dieu ou le monde? Les promesses
« qu'il t'a faites, il ne les a jamais violées; il n'a ja-
« mais dit, après avoir reçu tes services, que tu l'a-
« vais mal compris. Il tient tout ce qu'il doit, lui, et
« au delà; ce que tu souffres aujourd'hui est le sa-
« laire des travaux et des dangers que tu as subis en
« servant d'autres maîtres... Ne crains donc rien et
« prends confiance dans le désespoir même; toutes
« ces tribulations sont écrites sur le marbre, et ce
« n'est pas sans raison : il faut qu'elles s'accomplis-
« sent! Et la voix qui m'avait parlé me laissa plein
« de consolation et de constance! »

XIII.

Enfin la saison apaisa la mer, et les deux frères, si longtemps séparés, se réjoignirent sur les vaisseaux. Ils regagnèrent lentement Hispaniola. Une des trois caravelles sombra de fatigue en approchant du rivage. Il ne lui resta que deux barques vieillies pour entasser tous ses équipages. Ses compagnons abattus, sans vivres et sans forces, ses ancres perdues, ses navires faisant eau et toutes leurs membrures rongées des vers et percées, dit-il, « d'autant de trous qu'un rayon de miel; » les vents et la mer impitoyables le repoussant d'Hispaniola à la Jamaïque, ses navires, prêts à s'abîmer, lui donnèrent à peine le temps de les échouer sur le sable, dans une baie inconnue, de les lier ensemble par des câbles et par des planches qui n'en faisaient qu'un bloc, d'élever sur ces deux ponts réunis des

tentes pour ses équipages, et d'attendre, dans cette affreuse situation d'un naufragé, le secours de la Providence.

Les Indiens, attirés par le spectacle de ce naufrage et de cette forteresse bâtie par des étrangers sur leur grève, échangèrent avec les Espagnols des vivres contre des objets sans valeur, dont la nouveauté faisait le prix à leurs yeux. Cependant les mois s'écoulaient, les provisions s'épuisaient, les terreurs de l'avenir et les murmures séditieux des équipages jetaient l'âme de l'amiral dans une pensive anxiété. Le seul espoir de salut qui restât était donc un avis de sa détresse donné au gouverneur d'Hispaniola, Ovando. Mais cinquante lieues de mer séparaient Hispaniola de la Jamaïque. Un canot de sauvages était la seule embarcation qu'il pût mettre à flot; quel homme assez dévoué pour ses frères jouerait sa vie contre un élément si vaste et si terrible, sur un tronc d'arbre creusé et sans autre gréement qu'une rame? Diego Mendez, jeune officier de l'escadre de Colomb, qui avait déjà montré dans d'autres extrémités l'oubli de soi-même qui fait les héros et les miracles, s'offrit une nuit à la pensée de l'amiral. Il le fit appeler en secret près de son lit où la goutte le retenait et lui dit : « Mon fils, de tous ceux qui sont ici, vous et « moi nous comprenons seuls les dangers dans les« quels nous n'avons en perspective que la mort. « Un seul moyen nous reste à tenter, il faut qu'un « seul s'expose à périr pour tous ou nous sauve « tous. Voulez-vous être celui-là? » Mendez répondit : « Monseigneur, je me suis plusieurs fois

« dévoué pour mes frères; mais il y en a qui mur-
« murent, et qui disent que votre faveur me choisit
« toujours quand il y a une action d'éclat à tenter.
« Proposez donc demain à tout l'équipage la mis-
« sion que vous m'offrez; et si nul ne l'accepte, je
« vous obéirai. » L'amiral fit le lendemain ce que Mendez avait demandé. Tout l'équipage interrogé se récria sur l'impossibilité d'une traversée immense sur un morceau de bois, jouet du vent et des lames. Mendez alors s'avança et dit modestement : « Je n'ai qu'une vie à perdre, mais je suis
« prêt à l'exposer pour votre service et pour le sa-
« lut de tous; je m'abandonne à la protection de
« Dieu! » Il partit, et se perdit dans les brumes et dans les écumes de l'horizon, aux yeux des Espagnols, dont il portait la vie avec la sienne.

XIV.

Cependant l'attente sans espoir, l'isolement absolu du monde connu et l'excès du malheur aigrirent contre l'amiral ses compagnons, qui lui imputèrent leur perte. Deux de ses officiers favoris, Diego et Francisco de Porras, qu'il avait traités comme ses fils et investis des principaux commandements dans l'escadre, furent les premiers à élever contre lui le murmure, l'insulte et bientôt la sédition. Profitant d'une crise de ses infirmités qui clouait leur bienfaiteur sur sa couche, et entraînant avec eux la moitié des matelots et des soldats, ils s'emparèrent d'une partie des vivres et des ar-

mes, ameutèrent leurs complices aux cris de Castille! Castille! et couvrirent de malédictions et d'outrages l'amiral. Colomb, que la maladie désarmait et qui ne pouvait que lever les mains vers le ciel, les supplia en vain de rentrer dans le devoir. Ils méprisèrent ses larmes comme ses ordres. Ils lui reprochèrent sa vieillesse, ses cheveux blancs, ses souffrances corporelles, et levèrent le fer sur sa tête. Barthélemy Colomb s'arma de sa lance, se jeta entre eux et l'amiral que des serviteurs soutenaient dans leurs bras, et, secondé par une partie fidèle de l'équipage, il sauva les jours et l'autorité de son frère sur les vaisseaux. Les deux Porras et cinquante de leurs complices quittèrent les bâtiments, ravagèrent la contrée, soulevèrent les naturels par leurs crimes; tentèrent en vain de construire des barques pour se rendre à Hispaniola, périrent en partie dans la tentative, revinrent attaquer Colomb et leurs compatriotes dans les vaisseaux, furent vaincus par le bras intrépide de Barthélemy qui tua leur chef, Francisco Porras, et se soumirent enfin au devoir, suppliant Colomb de pardonner à leur ingratitude et à leur rébellion.

Cependant le messager de Colomb, sur son frêle tronc d'arbre, avait été dirigé par la Providence sur ce désert d'eau, et il avait échoué, comme le débris d'un naufrage lointain, sur les écueils d'Hispaniola. Conduit à travers l'île par les naturels, il était parvenu, après des fatigues et des dangers sans nombre, jusqu'au gouverneur Ovando. Il lui avait remis le message de l'amiral, et il avait ajouté

par son récit à l'intérêt et à la pitié que la situation déspérée de Colomb et de ses compagnons devaient inspirer à des compatriotes. Mais, soit incrédulité, soit lenteur, soit attente secrète de la ruine d'un rival trop grand pour ne pas embarrasser la reconnaissance, les Espagnols d'Hispaniola avaient laissé, sous divers prétextes, s'écouler les jours et les mois. Puis ils avaient envoyé, comme à regret, un léger navire, commandé par Escobar, pour reconnaître seulement la situation des vaisseaux naufragés, sans aborder la côte et sans parler aux équipages. Ce navire avait apparu et disparu à distance, une nuit, aux regards de Colomb et de ses matelots, avec tant de mystère, que leur superstition l'avait pris pour le fantôme d'un bâtiment qui venait tenter leur crédulité ou prophétiser leur mort.

Enfin Ovando se décida à envoyer des vaisseaux à l'amiral pour l'arracher à la sédition, à la disette et à la mort. Après un naufrage de seize mois, l'amiral, accablé de ses années, de ses infirmités et de ses revers, revit, pour quelques jours, l'île dont il avait fait un empire, et dont l'ingratitude et la jalousie le proscrivaient. Il y passa quelques mois, bien accueilli en apparence, dans la maison du gouverneur, mais exclu de toute influence dans le gouvernement, voyant ses ennemis en faveur, ses amis expulsés ou persécutés à cause de leur fidélité, et pleurant sur la ruine et sur l'esclavage de cette terre qu'il avait découverte comme le jardin du monde, et qu'il revoyait comme le tombeau de

ses chers Indiens. Ses propres biens confisqués, ses revenus dilapidés, ses terres dépeuplées ou incultes le livraient à la fois à la vieillesse, à la maladie et à l'indigence. Jeté enfin avec son frère, son fils et quelques serviteurs sur un vaisseau qui revenait en Europe, une mer implacable le porta de tempête en tempête à San-Lucar, où il débarqua le 7 novembre, et d'où on le transporta à Séville, vaincu de force, mourant de corps, invincible d'esprit, immortel de volonté et d'espérance.

XV.

Le possesseur de tant d'îles et de continents n'avait pas un toit pour abriter sa tête. « Si je veux « manger ou dormir, écrit-il de Séville à son fils, « il faut que je frappe à la porte d'une hôtellerie, « et souvent je n'ai pas de quoi y payer mon repas « et ma nuit! » Ses malheurs et son indigence lui étaient moins intolérables que la misère de ses compagnons et de ses serviteurs, qu'il avait attachés par tant d'espérances à sa fortune, et qui lui reprochaient leur déception et leur misère. Il écrivit au roi et à la reine en leur faveur. Mais l'ingrat Porras, ce révolté vaincu, qui devait la vie à sa magnanimité, l'avait devancé à la cour, et pervertissait contre son bienfaiteur l'esprit de Ferdinand. « J'ai servi Vos Majestés, écrivait Colomb au roi « et à la reine, avec autant de zèle et de constance « que j'aurais fait pour mériter le paradis, et si

« j'ai failli en quelque chose, c'est parce que mon « esprit ou mes forces n'allaient pas au delà! »

Il comptait avec raison sur la justice et sur la faveur de sa protectrice, la reine Isabelle; mais ce soutien de sa cause allait défaillir aussi : l'infortune domestique l'avait atteinte elle-même. Elle languissait, inconsolable de la mort de sa fille de prédilection. Prête à expirer, elle écrivit dans son testament ce témoignage de son humilité dans le rang suprême, et de la constance de sa tendresse pour l'époux auquel elle voulait rester unie jusque dans la mort : « Que mon corps soit enseveli dans « l'Alhambra de Grenade, dans une tombe au ni« veau de terre et foulée aux pieds; qu'une simple « pierre y dise mon nom. Mais si le roi mon sei« gneur se choisit une sépulture dans quelque au« tre temple ou dans quelque autre partie de nos « royaumes, je désire que mon corps soit exhumé « et transporté et enseveli à côté du sien, afin que « l'union de nos corps dans la sépulture atteste et « signifie l'union de nos cœurs pendant notre vie, « et, je l'espère par la miséricorde de Dieu, l'u« nion de nos âmes dans le ciel! »

« O mon fils! » écrivit Colomb à Diego en apprenant la mort de sa bienfaitrice, « que ceci te soit « une leçon de ce que tu auras à faire à présent. « La première chose est de recommander pieuse« ment et affectueusement à Dieu l'âme de la reine « notre souveraine. Elle fut si bonne et si sainte, « que nous pouvons être sûrs de sa gloire éternelle « et de son abri dans le sein de Dieu contre les

« soucis et les tribulations de ce monde. La se-
« conde chose que je te recommande est de veil-
« ler et de travailler de toutes tes forces pour le
« service du roi; il est le chef de la chrétienté.
« Souviens-toi, en pensant à lui, que quand la tête
« souffre, tous les membres sont en souffrance.
« Tout le monde doit prier pour la consolation et
« la conservation de ses jours, mais nous surtout
« qui sommes ses serviteurs! »

Tels étaient les sentiments de reconnaissance et de fidélité de Colomb au comble de ses disgrâces. Mais la mort d'Isabelle n'entraînait pas seulement sa fortune, elle entraînait sa vie. Retenu à Séville par le dénûment de ses équipages et par les infirmités croissantes de ses membres, il n'avait pour consolateurs que son frère Barthélemy et son second fils, Fernando. Ce fils, âgé de seize ans, annonçait toutes les qualités sérieuses de l'homme mûr dans toutes les grâces de l'adolescent: « Aime-le « comme un frère », écrit Colomb à son fils aîné Diego, alors à la cour; « tu n'en as pas d'autres. « Dix frères ne seraient pas trop pour toi! Jamais « je n'ai eu de meilleurs amis que mes frères! » Il pria Barthélemy de conduire ce jeune homme à la cour, et de le recommander à son fils légitime Diego. Barthélemy partit avec Fernando pour Ségovie, résidence alors de la cour. Il sollicita en vain l'attention et la justice pour Colomb. Quand le printemps eut tempéré l'air, Colomb, accompagné de son frère et de ses fils, s'achemina lui-même vers Ségovie. Sa présence y parut importune au roi; son in-

digence était un reproche à la cour. Le jugement de sa conduite et la restitution de ses biens et priviléges furent remis à des conseils de conscience, qui, sans oser nier ses droits, usèrent sa patience en délais. Ils usaient en même temps sa vie. Ses inquiétudes d'esprit, la prévision du dénûment où il laisserait ses frères et ses fils, aigrissaient ses souffrances corporelles. « Votre Majesté, écrivait-il au « roi de son lit de douleur, ne juge pas à propos « d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'elle et « de cette reine qui est maintenant dans la gloire. « Lutter contre votre volonté, ce serait lutter contre « le vent. J'ai fait ce que je devais faire; que Dieu, « qui m'a toujours été propice, fasse le reste selon « sa divine justice! »

Il sentait que la vie, et non la constance, allait lui manquer. Son frère Barthélemy et son fils Diego s'étaient absentés sur son ordre pour aller implorer la reine *Juana,* fille d'Isabelle, qui revenait de Flandre en Castille. La douleur physique, l'angoisse morale, le sentiment de l'abréviation de ses jours, trop courts maintenant pour qu'il pût espérer justice avant sa fin; les triomphes de ses ennemis à la cour, la dérision des courtisans, la froideur du prince, les pressentiments de la dernière heure, l'isolement où l'absence de son frère et de son fils le laissait dans une ville oublieuse ou ingrate; les souvenirs d'une vie dont la moitié s'était passée à attendre l'heure d'une grande destinée, l'autre moitié à déplorer l'inutilité du génie; sans doute aussi la pitié pour cette race innocente et

heureuse d'Indiens qu'il avait trouvés libres et enfants dans leur jardin de délices, et qu'il laissait esclaves, dépouillés et profanés dans les mains de leurs oppresseurs; ses frères sans soutien, ses fils sans héritage; le doute sur le sort de sa mémoire parmi les hommes à venir; cette agonie du génie méconnu; toutes ces tribulations de ses membres, de son esprit, de son corps, de son âme, du passé, du présent, de l'avenir, pesèrent à la fois sur le vieillard, abandonné dans sa chambre de Ségovie, pendant l'absence de ses frères et de ses enfants. Il demanda à un de ses serviteurs, vieux et dernier compagnon de ses traversées, de sa gloire et de ses misères, de lui apporter sur son lit un petit bréviaire, don du pape Alexandre VI, dans le temps où les souverains le traitaient en souverain. Il écrivit, de sa main affaiblie, son testament sur une page de ce livre, auquel il attribuait une vertu de consécration divine.

Étrange spectacle pour son pauvre serviteur! Ce vieillard, abandonné de l'univers et couché sur un lit d'indigent dans une maison d'emprunt de Ségovie, distribuait, dans son testament, des mers, des hémisphères, des îles, des continents, des nations, des empires! Il institua, pour héritier principal, son fils légitime Diego; en cas de mort de Diego sans postérité, il substituait à ses droits son fils naturel, le jeune Fernando; et enfin, si Fernando lui-même venait à mourir avant d'avoir eu des fils, l'héritage passait au frère chéri de Colomb, don Barthélemy, et à ses descendants. « Je prie mes

« souverains et leurs successeurs, disait-il, de main-« tenir à jamais mes volontés dans la distribution « de mes droits, de mes biens et de mes charges; « moi qui, étant né à Gênes, suis venu les servir en « Castille, et qui ai découvert, à l'ouest, la terre « ferme, les îles et les Indes!..... Mon fils possé-« dera ma charge d'amiral de la partie de l'Océan « qui est à l'ouest d'une ligne tirée d'un pôle à « l'autre! »..... Passant de là à l'emploi des revenus qui lui avaient été assurés par son traité avec Isabelle et Ferdinand, le vieillard distribuait avec libéralité et sagesse les millions qui devaient revenir à sa famille, entre ses fils et Barthélemy, son frère. Il en assignait un quart à ce frère; deux millions par an à Fernando, son second fils. Il se souvenait de la mère de cet enfant, dona Béatrice Enriquez, qu'il n'avait jamais épousée, et dont sa conscience lui reprochait l'abandon depuis ses années de pérégrination sur les mers. Il chargea son héritier de faire une opulente pension à cette compagne de ses jours obscurs, pendant qu'il luttait, à Tolède, contre les rigueurs de son premier sort. Il parut même s'accuser de quelque ingratitude ou de quelque négligence de cœur envers l'objet de ce second amour, car il ajoute, au legs qu'il lui fait, ces mots, qui durent peser à sa main mourante : « Et que « cela soit accompli pour le soulagement de ma « conscience, car ce nom et ce souvenir sont un « poids lourd sur mon âme! »

Se reportant ensuite vers cette première patrie qu'une seconde patrie n'efface jamais dans le cœur

de l'homme, il eut un souvenir pour cette ville de Gênes, où le temps avait moissonné toute sa maison paternelle, mais où il lui restait quelque parenté éloignée, comme ces racines qui restent dans le sol après le tronc coupé : « J'ordonne à Diego, mon « fils, écrivit-il, d'entretenir toujours, dans la ville « de Gênes, un membre de notre famille qui y ré- « sidera avec sa femme, et de lui assurer une exis- « tence honorable, telle qu'il convient à une per- « sonne qui nous est alliée. Je veux que ce parent « conserve pied et nationalité dans cette ville, en « qualité de citoyen ; car c'est là que je suis né, et « c'est de là que je suis venu ! »

« Que mon fils, » ajoute-t-il, avec ce sentiment chevaleresque de vassalité et d'inféodation de soi-même au souverain qui était la seconde religion de ce temps, « que mon fils serve, en mémoire de moi, « le roi, la reine et leurs successeurs, même jusqu'à « la perte des biens et de la vie, puisque, après Dieu, « ce sont eux qui m'ont fourni les moyens de faire « mes découvertes ! »

« Il est bien vrai, » reprend-il avec un accent involontaire d'amertume, semblable à un reproche mal étouffé dans sa mémoire, « que je suis venu les « leur offrir de loin, et qu'il s'est écoulé bien du « temps avant qu'on ait voulu croire au présent « que j'apportais à Leurs Majestés; mais cela était « naturel, car c'était un mystère pour tout le monde, « et qui ne pouvait inspirer qu'incrédulité! C'est « pourquoi je dois en partager la gloire avec ces « souverains qui se sont les premiers fiés à moi ! »

XVI.

Colomb reporta ensuite toutes ses pensées à ce Dieu qu'il avait toujours considéré comme son seul et véritable souverain; comme s'il avait relevé directement de cette Providence, dont il s'était senti plus que tout autre l'instrument et le ministre. La résignation et l'enthousiasme, ces deux ressorts de sa vie, ne lui manquèrent pas à sa mort. Il s'humilia sous la main de la nature, et se releva sous la main de Dieu, qu'il avait toujours vu à travers ses triomphes et ses revers, et qu'il voyait de plus près au moment de son départ de la terre. Il s'abîma dans le repentir de ses fautes et dans l'espérance de sa double immortalité. Poëte de cœur, comme on l'a vu dans ses discours et dans ses écrits, il emprunta aux poésies sacrées des psaumes les dernières aspirations de son âme et les derniers balbutiements de ses lèvres. Il prononça en latin l'adieu suprême à ce monde, et remit à haute voix son âme à son Créateur. Serviteur satisfait de son œuvre, et congédié du monde visible, qu'il avait agrandi, pour aller dans le monde invisible s'emparer de l'espace incommensurable des univers infinis.

XVII.

L'envie et l'ingratitude de son siècle et de son souverain s'évanouirent avec le dernier soupir du grand homme dont ils avaient fait leur victime. Les contemporains semblent pressés d'expier envers

les morts les persécutions qu'ils ont infligées aux vivants. On fit à Colomb de royales funérailles. Son corps, et plus tard celui de son fils, après avoir habité plusieurs monuments funèbres dans différentes cathédrales d'Espagne, furent transportés et ensevelis selon leurs vœux à Hispaniola, comme le conquérant dans sa conquête. Ils reposent maintenant à Cuba. Mais par un bizarre jugement de Dieu, ou par une ingrate inconséquence des hommes, de toutes ces terres d'Amérique qui se disputèrent l'honneur de garder sa cendre, aucune ne garda son nom.

LXIII.

Tous les caractères du véritable grand homme sont réunis dans ce nom. Génie, travail, patience, obscurité du sort vaincue par la force de la nature, obstination douce mais infatigable au but, résignation au ciel, lutte contre les choses, longue préméditation de pensée dans la solitude, exécution héroïque de la pensée dans l'action, intrépidité et sang-froid contre les éléments dans les tempêtes, et contre la mort dans les séditions, confiance dans l'étoile, non d'un homme, mais de l'humanité, vie jetée avec abandon et sans regarder derrière lui en se précipitant dans cet océan inconnu et plein de fantômes, Rubicon de quinze cents lieues, bien plus irrémédiable que celui de César! Étude infatigable, connaissances aussi vastes que l'horizon de son temps, maniement habile mais honnête des cours pour les séduire à la vérité, convenance, noblesse

et dignité de formes extérieures, qui révélaient la grandeur de l'âme et qui enchaînaient les yeux et les cœurs, langage à la proportion et à la hauteur de ses pensées; éloquence qui convainquait les rois et qui domptait les séditions de ses équipages, poésie de style qui égalait ses récits aux merveilles de ses découvertes et aux images de la nature; amour immense, ardent et actif de l'humanité jusque dans ce lointain où elle ne se souvient plus de ceux qui la servent; sagesse d'un législateur et douceur d'un philosophe dans le gouvernement de ses colonies, pitié paternelle pour ces Indiens, enfants de la race humaine dont il voulait donner la tutèle au vieux monde et non la servitude et des opresseurs; oubli des injures, magnanimité de pardon envers ses ennemis; piété, enfin, cette vertu qui contient et qui divinise toutes les autres quand elle est ce qu'elle était dans l'âme de Colomb; présence constante de Dieu dans l'esprit, justice dans la conscience, miséricorde dans le cœur, reconnaissance dans les succès, résignation dans les revers, adoration partout et toujours!

Tel fut cet homme. Nous n'en connaissons pas de plus achevé. Il en contenait plusieurs en un seul. Il était digne de personnifier le monde ancien auprès de ce monde inconnu qu'il allait aborder le premier, et de porter à ces hommes d'une autre race toutes les vertus du vieux continent sans un seul de ses vices. Nul par la grandeur de son influence ne mérita mieux le nom de civilisateur.

Son action sur la civilisation fut sans mesure. Il

compléta l'univers, il acheva l'unité physique du globe. C'était avancer, bien au-delà de ce qui avait été fait jusqu'à lui, l'œuvre de Dieu : l'UNITÉ MORALE DU GENRE HUMAIN. Cette œuvre à laquelle Colomb concourut ainsi était trop grande en effet pour être dignement récompensée par l'imposition de son nom au quatrième continent de la terre. L'Amérique ne porte pas son nom ; le genre humain, rapproché et réuni par lui, le portera sur tout le globe.

LAMARTINE.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



CICÉRON.

ANNÉE 107 AVANT J. C. — 647 DE LA FONDATION DE ROME.

I.

Ce n'est pas le nom d'un orateur, c'est le nom de l'éloquence.

L'éloquence telle que nous l'entendons, et telle que *Cicéron* l'entendait lui-même, n'est pas seulement l'art de parler aux hommes sur la place publique : c'est le don de sentir fort, de penser juste, de savoir tout, d'imaginer avec splendeur, d'exprimer avec puissance, et de communiquer par la parole écrite ou parlée, aux autres hommes, l'idée, le sentiment, la conviction de la vérité, l'admira-

tion du beau, le goût de l'honnête, l'enthousiasme de la vertu, le dévouement au devoir, l'héroïsme de la patrie, la foi dans l'immortalité, qui rendent l'âme honnête, le cœur sensible, l'esprit juste, la raison saine, la science populaire, l'imagination artiste, le patriotisme ardent, le courage viril, la liberté chère, la philosophie pieuse, la religion conforme à l'idée la plus haute de la Divinité, en un mot, qui font l'individu bon, le peuple grand, l'humanité sainte.

Voilà ce que nous entendons par l'idéal de l'éloquence. Elle suppose pour nous la possession et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles et morales de l'homme résumées dans la parole : la puissance du verbe humain.

II.

Aucun homme peut-être ne les réunit autant en lui que Cicéron, dont nous entreprenons de vous raconter l'histoire. Poëte, philosophe, citoyen, magistrat, consul, administrateur de provinces, modérateur de la république, idole et victime du peuple, théologien, jurisconsulte, orateur suprême, honnête homme surtout, il eut de plus le rare bonheur d'employer tous ces dons divers, tantôt à l'amélioration, au délassement et aux délices de son âme dans la solitude, tantôt au perfectionnement des arts de la parole par l'étude, tantôt au maniement du peuple, tantôt aux affaires publiques de sa patrie, qui étaient alors les affaires de l'univers, et d'appliquer ainsi ses dons, ses ta-

lents, son courage et ses vertus au bien de son pays, de l'humanité, et au culte de la Divinité, à mesure qu'il les perfectionnait pour lui-même!

III.

On ne put lui reprocher que deux fautes: la vaine gloire dans la contemplation de lui-même, et des faiblesses réelles ou plutôt des indécisions regrettables à la fin de sa vie envers les tyrans de sa patrie. Mais ces deux fautes, si on étudie bien son histoire, ne sont pas les fautes de son caractère, elles sont surtout les fautes de son temps.

La vaine gloire était la vertu des grands hommes à ces époques où la religion, plus magnanime et plus épurée des vanités humaines, n'avait pas encore enseigné aux hommes l'abnégation, la modestie, l'humilité, qui déplacent pour nous la gloire de la terre, et qui la reportent dans la satisfaction muette de la conscience ou dans la seule approbation de Dieu.

Et quant aux compositions avec les événements et avec les tyrannies qu'on reproche de loin à Cicéron, il faut se reporter à l'état de la république romaine, à la corruption des mœurs, à la lâcheté du peuple, à l'énervation des caractères de son temps, pour être juste envers ce grand homme. A aucune époque de sa carrière civile il n'a montré devant son devoir une hésitation. S'il faiblit devant César, il ne faiblit pas devant la mort; mais pour appuyer le levier de cette force d'âme qu'on lui demande, et pour soutenir seul la république contre César, il lui fallait un point d'appui

dans la république. Il n'y en avait plus. Ce n'était pas le levier qui manqua à Cicéron, ce fut le point d'appui. On peut plaindre le temps, mais non accuser le citoyen.

IV.

Aucune forme de gouvernement autant que la république romaine ne fut propre à former ces hommes complets, tels que nous venons de les définir dans le plus grand orateur de Rome. On n'avait pas inventé alors ces divisions de facultés, et ces spécialités de professions, qui décomposent un homme entier en fractions d'homme, et qui le rapetissent en le décomposant. On ne disait pas: Celui-ci est un citoyen civil, celui-là est un citoyen militaire, celui-ci est poëte, celui-ci est orateur, celui-ci est un avocat, celui-là est consul; on était tout cela à la fois, si la nature et la vocation vous avaient donné toutes ces aptitudes. On ne mutilait pas arbitrairement la nature, comme nous faisons si malheureusement aujourd'hui, au grand détriment de la grandeur de la patrie et de l'espèce humaine. On n'imposait pas à Dieu un *maximum* de facultés qu'il lui était défendu de dépasser quand il créait une intelligence plus universelle ou une âme plus grande que les autres. César plaidait, faisait des vers, écrivait l'*Anti-Caton*, conquérait les Gaules. Cicéron écrivait des poëmes, faisait des traités de rhétorique, défendait les causes au barreau, haranguait les citoyens à la tribune, discutait le gouvernement au sénat, percevait les tributs

en Sicile, commandait les armées en Syrie, philosophait avec les hommes d'étude, et tenait école de littérature à Tusculum. Ce n'était pas la profession, c'était le génie qui faisait l'homme; et l'homme alors était d'autant plus homme qu'il était plus universel: de là, la grandeur de ces hommes multiples de l'antiquité. Quand, mieux inspirés, nous voudrons grandir comme elle, nous effacerons ces barrières jalouses et arbitraires que notre civilisation moderne place entre les facultés de la nature, et les services qu'un même citoyen peut rendre sous diverses formes à sa patrie. Nous ne défendrons plus à un philosophe d'être un politique, à un magistrat d'être un héros, à un orateur d'être un soldat, à un poëte d'être un sage ou un citoyen. Nous ferons des hommes, et non plus des rouages humains. Le monde moderne en sera plus fort et plus beau, et plus conforme au plan de Dieu, qui n'a pas fait de l'homme un fragment, mais un ensemble.

V.

Cicéron, tel que nous le retrouvons dans les portraits et dans les lettres de ses contemporains ou de lui-même, était de taille haute, telle qu'elle est nécessaire à un orateur qui parle devant le peuple, et qui a besoin de dominer de la tête ceux qu'il doit dominer de l'esprit. Ses traits étaient sévères, nobles, purs, élégants, éclairés par l'intelligence intérieure qui les avait, pour ainsi dire, façonnés à son image. Le front élevé, et poli comme une table de marbre destinée à recevoir et à effacer les mille im-

pressions qui le traversaient; le nez aquilin, très-resserré entre les yeux; le regard à la fois recueilli en lui-même, ferme et assuré sans provocation quand il s'ouvrait et se répandait sur la foule; la bouche fine, bien fendue des lèvres, sonore, passant aisément de la mélancolie des grandes préoccupations à la grâce d'étendue du sourire; les joues creuses, pâles, amaigries par les contentions de l'étude et par les fatigues de la tribune aux harangues. Son attitude avait le calme du philosophe, plutôt que l'agitation du tribun. Ce n'était pas une passion, c'était une pensée qui se posait et qui se dessinait en lui sous les yeux du peuple. On voyait qu'il aspirait à illuminer, non à égarer la foule. Toute l'autorité de la vertu publique, toute la majesté du peuple romain, se levaient avec lui quand il se levait pour prendre la parole. Un nombreux et grave cortége de rhéteurs grecs, d'affranchis, de clients, de citoyens romains sauvés par ses talents, l'accompagnait quand il traversait la place pour monter aux *rostres*. Il tenait à la main un rouleau de papier et un stylet de plomb pour noter ses exordes, ses démonstrations, ses péroraisons, parties préparées ou inspirées de ses discours. Son costume, soigneusement conforme à la coupe antique, n'avait rien de la négligence du cynique, ou de la mollesse de l'épicurien. Il n'attirait pas les yeux par la recherche, et ne les offensait pas par la sordidité. Il était vêtu, non paré, de sa robe à plis perpendiculaires serrée au corps. Il ne voulait pas que les couleurs, en attirant les yeux, donnassent des distractions aux oreilles. Son aspect maladif,

surtout dans sa jeunesse, intéressait à cette langueur du corps dompté par l'esprit. On y lisait ses insomnies et ses méditations. Excepté sa voix grave et façonnée par l'exercice, toute son apparence extérieure était celle d'une pure intelligence, qui n'aurait emprunté de la matière que la forme strictement nécessaire pour se rendre visible à l'humanité.

Mais le peuple romain, comme le peuple grec, accoutumé par la fréquentation du *forum* à juger ses orateurs en artiste, appréciait dans César, dans Hortensius, cette exténuation du corps qui attestait l'étude, la passion, les veilles, la consomption de l'âme. La maigreur et la pâleur de Cicéron étaient une partie de son prestige et de sa majesté.

VI.

Il était né dans une petite ville municipale des environs de Rome, nommée *Arpinum*, patrie de *Marius*. Sa mère *Helvia*, femme supérieure par le courage et la vertu, comme toutes les mères où se moulent les grands hommes, l'enfanta sans douleur. Un génie apparut à sa nourrice, dit la rumeur antique, et lui prédit qu'elle allaitait dans cet enfant le salut de Rome; ce qui signifie que la physionomie et le regard de cet enfant répandaient dans le cœur de sa mère et de sa nourrice on ne sait quel pressentiment de grandeur et de vertu innées. *Helvia* était d'un sang illustre. Sa famille paternelle cultivait obscurément ses domaines modiques dans les environs d'*Arpinum*, sans rechercher les charges publiques et sans venir à Rome.

contente d'une fortune modique et d'une considération locale dans sa province. Malgré la nouveauté de son nom, que *Cicéron* fit le premier éclater dans Rome, cette famille remontait, dit-on, par filiation jusqu'aux anciens rois déchus du *Latium*. Le grand-père et les oncles de Cicéron s'étaient distingués déjà par l'aptitude aux affaires et par quelques symptômes inattendus d'éloquence dans des députations envoyées par leur ville à Rome pour y soutenir de graves intérêts. Il est rare que le génie soit isolé dans une famille; il y montre presque toujours des germes avant d'y faire éclore un fruit consommé. En remontant de quelques générations dans une race, on reconnaît à des symptômes précurseurs le grand homme que la nature semble y préparer par degrés. Cela fut ainsi dans la famille poétique du *Tasse*, dont le père était déjà un poëte de seconde inspiration; ainsi dans la famille de Mirabeau, dont le père et surtout les oncles étaient des orateurs naturels et sauvages, plus frustes, mais peut-être plus natifs que le neveu; ainsi de Cicéron et de beaucoup d'autres. La nature élabore longtemps et sourdement ses chefs-d'œuvre dans l'humanité, comme dans les minéraux et les végétaux. L'homme est un être successif qui retrace et contient peut-être dans une seule âme les vertus des âmes de cent générations.

VII.

Ces aptitudes et ces goûts oratoires et littéraires de la famille de Cicéron, et la tendresse qui se

change en ambition pour son fils dans le cœur d'une noble mère, firent élever dans les lettres grecques et romaines l'enfant qui promettait de bonne heure tant de gloire à sa maison. La littérature grecque était alors pour les jeunes Romains ce que la littérature latine a été depuis pour nous : la tradition de l'esprit humain, le modèle de la langue, le grand ancêtre de nos idées. La rapide et universelle intelligence de l'enfant fit une explosion plutôt que des progrès aux premières leçons qu'il reçut en sortant du berceau, sous les yeux de sa mère. Sa vocation aux choses intellectuelles fut si prompte, si merveilleuse et si unanimement reconnue autour de lui dans les écoles d'*Arpinum,* qu'il goûta la gloire dont il devait épuiser l'ivresse, presque en goûtant la vie. Les petits enfants, ses compagnons d'école, le proclamèrent d'eux-mêmes *roi des écoliers ;* ils racontaient à leurs parents, en rentrant des leçons, les prodiges de compréhension et de mémoire du fils d'Helvia, et ils lui faisaient d'eux-mêmes cortége jusqu'à la porte de sa maison, comme un patron de leur enfance. Quand la supériorité est démesurée parmi les enfants et parmi les hommes, elle ne suscite plus l'envie : on la subit et on l'acclame comme un phénomène; et comme les phénomènes sont isolés et ne se renouvellent pas, ils n'humilient pas la jalousie, ils l'étonnent. Tel était le sentiment qu'inspirait le jeune Cicéron aux enfants d'*Arpinum*. Que n'en inspira-t-il un aussi noble et aussi honorable plus tard à *Clodius*, à *Octave* et à *Antoine ?*

VIII.

La poésie, cette fleur de l'âme, l'enivra la première. Elle est le songe du matin des grandes vies; elle contient en ombres toutes les réalités futures de l'existence; elle remue les fantômes de toutes choses avant de remuer les choses elles-mêmes; elle est le prélude des pensées et le pressentiment de l'action. Les riches natures, comme *César, Cicéron, Brutus, Solon, Platon,* commencent par l'imagination et la poésie : c'est le luxe des séves surabondantes dans les héros, les hommes d'État, les orateurs, les philosophes. Malheur à qui n'a pas été poëte une fois dans sa vie!

IX.

Cicéron le fut de bonne heure, longtemps et toujours. Il ne fut si souverain orateur que parce qu'il était poëte. La poésie est l'arsenal de l'orateur. Ouvrez Démosthène, Cicéron, Chatham, Mirabeau, Vergniaud: partout où ces orateurs sont sublimes, ils sont poëtes. Ce qu'on retient à jamais de leur éloquence, ce sont des images et des passions dignes d'être chantées et perpétuées par des vers.

En sortant de l'adolescence, Cicéron publia plusieurs poëmes qui le placèrent, disent les histoires, parmi les poëtes renommés de son temps. Plutarque affirme que sa poésie égala son éloquence.

Il étudiait en même temps la philosophie sous les maîtres grecs de cette science qui les contient toutes. Il suivait surtout les leçons de Philon, sec-

tateur de Platon. Il ouvrait ainsi son âme par tous les pores à la science, à la sagesse, à l'inspiration, à l'éloquence. Recueillant tout ce qui avait été pensé, chanté ou dit de plus beau avant lui sur la terre, pour se former à lui-même dans son âme un trésor intarissable de vérités, d'exemples, d'images, d'élocution, de beauté morale et civique, il se proposait d'accroître et d'épuiser ensuite ce trésor pendant sa vie, pour la gloire de sa patrie et pour sa propre gloire, immortalité terrestre dont les hommes d'alors faisaient un des buts et un des prix de la vertu.

Il suivait assidûment aussi à la même époque les séances des tribunaux et les séances du *Forum*, ce tribunal des délibérations politiques devant le peuple, écoutant, regardant agir les grands maîtres de la tribune de son temps, *Scévola, Hortensius, Cotta, Crassus*, et surtout *Antoine*, dont il a depuis immortalisé lui-même l'éloquence dans ses traités sur cet art. Il s'honorait d'être leur disciple, et il s'étudiait en rentrant chez lui à reproduire de mémoire sous sa plume les traits de leurs harangues qui avaient ému la multitude ou charmé son esprit. Ignoré encore lui-même comme orateur, sa renommée comme poëte s'étendait à Rome par la publication d'un poëme épique sur les guerres et les destinées de Marius, son grand compatriote.

X.

Rome était alors à une de ces crises tragiques et suprêmes qui agitent les empires ou les républiques au moment où leurs institutions les ont élevés au

sommet de vertu, de gloire et de liberté auquel la Providence permet à un peuple de parvenir. Arrivées à ce point culminant de leur existence et de leur principe, les nations commencent à chanceler sur elles-mêmes avant de se précipiter dans la décadence, comme par un vertige de la prospérité ou par une loi de notre imparfaite nature. C'est le moment où les peuples enfantent les plus grands hommes et les plus scélérats, comme pour préparer des acteurs plus sublimes et plus atroces à ces drames tragiques qu'ils donnent à l'histoire. *Cicéron* apparaissait dans la vie précisément à ce moment de l'achèvement et de la décomposition de la république romaine; en sorte que son histoire, mêlée à celle de sa patrie depuis sa naissance jusqu'à son supplice, est à la fois celle des hommes les plus mémorables ou les plus exécrables de l'univers, celle des plus grandes vertus et des plus grands crimes, des plus éclatants triomphes et des plus sinistres catastrophes de Rome. La liberté, la servitude de l'univers se conquièrent, se perdent, se jouent pendant un demi-siècle en lui, autour de lui, ou avec lui. L'âme d'un seul homme est le foyer du monde et sa parole est l'écho de l'univers.

XI.

Le principe de la république romaine était l'adjonction successive d'abord de l'Italie, puis de l'Europe, puis enfin du monde alors connu, à la domination des Romains. Grandir était leur loi; on ne grandit en territoire que par la guerre : la guerre

était donc la fatalité de ce peuple. D'abord défensive dans ses commencements, la guerre romaine était devenue offensive, puis universelle. La guerre altère de gloire ; la gloire donne la popularité ; la popularité donne aux ambitieux la puissance politique. Le triomphe à Rome était devenu une institution ; cette institution donnait pour ainsi dire un corps à la renommée, et faisait des triomphateurs des candidats à la tyrannie.

XII.

Pour entretenir cette concurrence de triomphes et cette guerre universelle et perpétuelle, de grandes armées presque permanentes aussi étaient devenues nécessaires. De grandes armées permanentes sont l'institution la plus fatale à la liberté et au pouvoir tout moral des lois. Celles qui restaient rassemblées en légions dans les provinces conquises ou en Italie commençaient à élever leurs généraux au-dessus du sénat et du peuple, et à former pour ou contre ces généraux de grandes factions militaires, armées bien autrement dangereuses que les factions civiles. Celles qui étaient licenciées après qu'on leur avait partagé des terres formaient dans l'Italie même et dans les campagnes de Rome des noyaux de mécontents prêts à recourir aux armes, leur seul métier, et à donner des bandes ou des légions aux séditions politiques, aux tribuns démagogues ou aux généraux ambitieux. Le sénat et le peuple étaient donc tout prêts à être dominés et subjugués dans Rome même par la guerre et par la gloire

qu'ils avaient destinées à subjuguer le monde. Ils avaient envoyé des tyrans au monde, et le monde vaincu leur renvoyait des tyrans domestiques. Déjà l'épée se jouait des lois; déjà, sous un respect apparent pour l'autorité nominale du sénat, les généraux et les triomphateurs se marchandaient entre eux les charges, les consulats; les gouvernants de provinces troquaient leurs légions ou se prêtaient leurs armées, pour se les rendre après le temps voulu par les lois. Rome n'était plus qu'une grande anarchie dominatrice du monde au dehors, mais où les citoyens avaient cédé la réalité de la souveraineté aux légions, où la constitution ne conservait plus que ses formes, où les généraux étaient des tribuns, et où les factions étaient des camps.

Tel était l'état de la république romaine quand le jeune *Cicéron* prit la robe virile, pour prendre son rôle de citoyen, d'orateur, de magistrat dans la scène du temps.

XIII.

Marius, plébéien d'*Arpinum*, après s'être illustré dans les camps et avoir sauvé l'Italie de la première invasion des barbares du Nord, avait pris parti à Rome pour le peuple contre les patriciens et contre le sénat. Démagogue armé et féroce, il avait prêté ses légions à la démocratie pour immoler l'aristocratie. Ses proscriptions et ses assassinats avaient décimé Rome et inondé de sang l'Italie. Sylla, patricien de Rome, d'abord lieutenant, puis rival de Marius, lui avait à son tour enlevé sa gloire et

ses légions, les avait ramenées contre sa patrie, avait proscrit les proscripteurs, égorgé les égorgeurs, assassiné en masse le peuple, asservi le sénat en le rétablissant, élevé les esclaves au rang de citoyens romains, partagé les terres des proscrits entre ses cent vingt mille légionnaires, puis abdiqué sous le prestige de la terreur qu'il avait inspirée au peuple, et remis en jeu les ressorts de l'antique constitution, faussés, subjugués, ensanglantés par lui. Une guerre qu'on appelait la *guerre sociale*, guerre des auxiliaires de la république contre Rome elle-même, avait compliqué encore, par l'insurrection de l'Italie, cette mêlée d'événements, de passions, de proscriptions, de sang et de crimes. Sylla en triompha. Les bons citoyens de Rome s'enrôlèrent, pour défendre la patrie, même sous la dictature d'un tyran. *Cicéron* y suivit son modèle et son maître, l'orateur Hortensius. Il en revint avec les légions victorieuses de Sylla, pour assister avec horreur à l'éclipse de toute liberté, aux dictatures, aux proscriptions, aux égorgements de Rome. Son extrême jeunesse et sa vie studieuse à *Arpinum* le dérobèrent non au malheur, mais au danger du temps. Il reparut à Rome après le rétablissement violent mais régulier des choses et du sénat par Sylla. Il se prépara à la tribune politique et aux charges de la république par l'exercice du barreau, noviciat des jeunes Romains qui aspiraient ainsi à l'estime et à la reconnaissance du peuple, avant de briguer ses suffrages pour les magistratures. Il publia en même temps des livres sur la langue, sur la rhétorique, sur l'art oratoire,

qui décelaient la profondeur et l'universalité de ses études. Ses premiers plaidoyers pour ses clients étonnèrent les orateurs les plus consommés de Rome. Sa parole éclata comme un prodige de perfection inconnu jusqu'à ce jeune homme dans la discussion des causes privées. Invention des arguments, enchaînement des faits, conclusion des témoignages, élévation des pensées, puissance des raisonnements, harmonie des paroles, nouveauté et splendeur des images, conviction de l'esprit, pathétique du cœur, grâce et insinuation des exordes, force et foudre des péroraisons, beauté de la diction, majesté de la personne, dignité du geste, tout porta, en peu d'années, le jeune orateur au sommet de l'art et de la renommée. Ses discours préparés dans le silence de ses veilles, notés, écrits à loisir, effacés, écrits de nouveau, corrigés encore, comparés studieusement par lui aux modèles de l'éloquence grecque, appris fragments par fragments, tantôt aux bains, tantôt dans ses jardins, tantôt dans ses promenades autour de Rome, récités devant ses amis, soumis à la critique de ses émules ou de ses maîtres, prononcés en public sur le ton donné par des diapasons apostés dans la foule, enrichis de ces inspirations soudaines qui ajoutent la merveille de l'imprévu et le feu de l'improvisation à la sûreté et à la solidité de la parole réfléchie, étaient des événements dans Rome. Ils existent revus et publiés par l'orateur lui-même; ils sont encore des événements pour la postérité. Nous n'en parlerons pas; ils forment des volumes. Ils sont restés monuments de l'esprit humain.

XIV.

Ces discours furent la base de la renommée et de la vie publique du jeune Cicéron. Mais il fut consumé par sa propre flamme : son corps fragile ne put supporter ces excès d'études, de parole publique, de clientèle et de gloire dont il était submergé. Sa maigreur, sa pâleur, ses évanouissements fréquents, l'insomnie, la voix brisée par l'effort pour répondre à l'avidité et aux applaudissements de la foule, son exténuation précoce, qui, pour une gloire du barreau et des lettres trop tôt cueillie, menaçait une vie avide d'une plus haute et plus longue gloire, peut-être aussi les conseils que lui donnèrent ses amis d'échapper à l'attention de Sylla, qu'une si puissante renommée pouvait offusquer dans un jeune favori du peuple, et que Cicéron avait légèrement blessé en défendant un de ses proscrits que personne n'avait osé défendre ; toutes ces causes, et plus encore la passion d'étudier la Grèce en Grèce même, décidèrent Cicéron à quitter Rome et le barreau, et à visiter Athènes.

XV.

Il s'y livra presque exclusivement, sous les philosophes grecs les plus renommés, à l'étude de la philosophie. Sous le charme de ces études, qui dépaysent l'âme des choses terrestres pour l'élever aux choses immatérielles, il avait pour un temps renoncé à Rome, à l'ambition et à la gloire. Lié avec Atticus, riche Romain, voluptueux d'esprit, qui n'estimait les

choses que par le plaisir qu'elles donnent, Cicéron se proposait de recueillir son modique patrimoine en Grèce, et de s'établir à Athènes pour y passer obscurément sa vie dans l'étude du beau, dans la recherche du vrai, dans la jouissance de l'art. Mais sa santé se rétablissait; les maîtres des écoles d'éloquence les plus célèbres d'Athènes, de Rhodes, de l'Ionie, accouraient pour l'entendre discourir dans les académies de l'Attique; et, pénétrés d'admiration pour ce jeune barbare, ils confessaient avec larmes que Rome les avait vaincus par les armes, et qu'un Romain les dépassait par l'éloquence. Il leur donnait des leçons de pensée, et ils lui en donnaient de diction, d'harmonie, d'intonation, de geste. La nouvelle de la mort de Sylla, qui arriva en ce moment à Athènes, et qui présageait de nouvelles destinées à la liberté de Rome, enleva Cicéron à lui-même. Il se sentit appelé par des événements inconnus, et il partit pour Rome en passant par l'Asie, pour visiter toutes les grandes écoles de littérature et d'éloquence, et pour s'assurer aussi si ces temples fameux, d'où le paganisme avait envoyé ses superstitions et ses fables à Rome, ne contenaient pas le mot caché sur la Divinité, objet suprême de ses études. Il consulta les oracles. Celui du temple de Delphes lui dit la grande vérité des hommes de bien, destinés à prendre part aux événements de leur pays dans les temps de révolution.

— Par quel moyen, lui demanda *Cicéron*, atteindrai-je la plus grande gloire et la plus honnête? « — En suivant toujours tes propres inspirations,

« et non l'opinion de la multitude, » lui répondit l'oracle.

Cet oracle le frappa ; et c'est en y conformant sa vie qu'il mérita en effet sa réputation d'homme de bien, sa gloire et sa mort.

XVI.

Rentré à Rome, il y vécut quelques années dans l'ombre, ne s'attachant à aucune des factions qui divisaient la république, ne faisant cortége à aucun des chefs de parti dont la faveur poussait les jeunes gens aux candidatures, et ne sollicitant rien du peuple. On le méprisait, disent les historiens, pour ce mépris qu'il faisait des hommes et des richesses, et pour cette estime qu'il gardait aux choses immatérielles. On l'appelait poëte, lettré, homme *grécisé*, philosophe spéculatif, noyé dans la contemplation des choses inutiles. Le vulgaire méprise dans tous les siècles tout ce qui n'est pas vulgaire comme lui. Il ne s'émut pas de ces railleries, et continua à se perfectionner en silence, pour le seul amour du beau et du bien. Il vivait alors familièrement avec le plus grand acteur de la scène romaine, *Roscius* ; ils s'étudiaient ensemble : l'acteur, à imiter les intonations, les attitudes et les gestes que la nature inspirait d'elle-même à Cicéron ; l'orateur, à imiter l'action que l'art enseignait à Roscius : et de cette lutte entre la nature qui inspire et l'art qui achève, résultait pour l'acteur et pour l'orateur la perfection, qui consiste pour l'acteur à ne rien feindre au théâtre qui ne jaillisse de la nature et

pour l'orateur à ne rien professer à la tribune qui ne soit avoué par l'art, et conforme à la suprême convenance des choses, qu'on nomme le beau.

XVII.

Cependant le père, la mère, les oncles de Cicéron et ses amis le conjuraient de faire violence à son goût pour la retraite, et de ne pas priver la république, dans des temps difficiles, des dons que les dieux, l'étude, les lettres, les voyages avaient accumulés en lui. « La vertu et l'éloquence ne lui « avaient été données, lui disaient-ils, que comme « deux armes divines pour la grande lutte qui se « balançait entre les hommes de bien et les scélé- « rats, entre la république et la tyrannie, entre « l'anarchie des démagogues et la liberté des bons « citoyens. » Il céda à leurs instances, et sollicita la *questure* la même année où les deux plus grands orateurs du temps, ses maîtres et ses modèles, *Hortensius* et *Cotta*, sollicitèrent le *consulat*, première magistrature de Rome, qui durait un an. Le peuple, lassé des hommes de guerre qui avaient ensanglanté assez longtemps Rome, voulut relever la liberté et la tribune en les nommant tous les trois. La *questure* était une magistrature secondaire qui donnait entrée dans le sénat. Les questeurs étaient chargés de percevoir les tributs et d'approvisionner Rome. Le sort, qui distribuait les provinces entre les questeurs, donna la Sicile à *Cicéron*. Tout en prévenant par ses mesures la disette qui menaçait le peuple romain, il ménagea la Sicile et s'y fit adorer; il la parcourut

tout entière, moins en proconsul qu'en philosophe et en historien curieux de rechercher dans ses ruines les vestiges de sa grandeur antique. Il y découvrit le tombeau d'*Archimède*, un des plus grands génies que la mécanique ait jamais donnés aux hommes, et il fit restaurer à ses frais le monument de cet homme presque divin.

Plein du bruit que son nom, son éloquence et sa magistrature heureuse faisaient en Sicile, il s'étonna, en revenant à Rome, de trouver ce nom et ce bruit étouffés par le tumulte tous les jours nouveau d'une immense capitale absorbée dans ses propres rumeurs, dans ses passions, dans ses intérêts, dans ses jeux, et divisée entre ses tribuns, ses agitateurs et ses orateurs. Il comprit que, pour influer sur ce peuple mobile et sensuel, il ne fallait pas disparaître un jour de ses yeux. Il épousa *Térentia*, femme d'illustre extraction et de fortune modique. Il acheta une maison plus rapprochée du centre des affaires que sa maison paternelle, située dans un quartier d'oisifs. Il ouvrit cette maison à toute heure à la foule des clients ou des plaideurs qui assiégeaient à Rome le seuil des hommes publics. Il apprit de mémoire le nom et les antécédents de tous les citoyens romains, afin de les flatter par ce qui flatte le plus les hommes, l'attention qu'on leur marque dans la foule, et de les saluer tous par leur nom quand ils l'abordaient dans la place publique. Il n'eut plus besoin ainsi d'un affranchi qu'on appelait *le nomenclateur*, et qui suivait toujours les candidats aux charges, ou les magistrats, pour leur souffler à voix basse le nom des citoyens.

Parvenu à l'âge de quarante et un ans, possesseur, par ses héritages personnels et par la dot de Térentia, sa femme, d'une fortune qui ne fut jamais splendide, car il ne plaida jamais que gratuitement, pour la justice ou pour la gloire, jugeant que la parole était de trop haut prix pour être vendue; lié d'amitié avec les plus grands, les plus lettrés et les plus vertueux citoyens de la république, *Hortensius, Caton, Brutus, Atticus, Pompée;* père d'un fils dans lequel il espérait revivre, d'une fille qu'il adorait comme la divinité de son avenir; n'employant son superflu qu'à l'acquisition de livres rares que son ami le riche et savant Atticus lui envoyait d'Athènes; distribuant son temps entre les affaires publiques de Rome et ses loisirs d'été dans ses maisons de campagne, à *Arpinum,* dans les montagnes de ses pères ; à *Cumes,* sur le bord de la mer de Naples ; à *Tusculum,* au pied des collines d'Albe, séjours cachés et délicieux ; mesurant ses heures dans ces retraites comme un avare mesure son or; donnant les unes à l'éloquence, les autres à la poésie, celles-ci à la philosophie, celles-là à l'entretien avec ses amis ou à ses correspondances, quelques-unes à la promenade sous les arbres qu'il avait plantés et parmi les statues qu'il avait recueillies, d'autres aux repas, peu au sommeil; n'en perdant aucune pour le travail, le plaisir d'esprit, la santé ; se couchant avec le soleil, se levant avant l'aurore pour recueillir sa pensée avant le bruit du jour dans toute sa force, sa santé se rétablissait, son corps reprenait l'apparence de la vigueur, sa voix ces accents mâles et

cette vibration nerveuse que Démosthène faisait lutter avec le bruit des vagues de la mer, et plus nécessaires aux hommes qui doivent lutter avec les tumultes des multitudes. Il était sage, honoré, aimé, heureux, pas encore envié. La destinée semblait lui donner tout à la fois, au commencement de sa vie, cette dose de bonheur et de calme qu'elle mesure à chacun dans sa carrière, comme pour lui faire mieux savourer, par la comparaison et par le regret, les années de trouble, d'action, de tumulte, d'angoisse et de mort dans lesquelles il allait bientôt entrer.

XVIII.

Six ans après sa questure en Sicile, Cicéron fut élu *édile*, à l'unanimité, par le peuple rassemblé en *tribus*. L'édile était chargé des embellissements de Rome et des spectacles à donner au peuple. Le peuple, avide de spectacle, pensa que la Sicile, dont Cicéron avait conquis l'affection et la reconnaissance, lui enverrait des gladiateurs, des comédiens et des bêtes féroces qui illustreraient son édilité. Cette magistrature donnait aux *édiles* le droit d'étaler dans le vestibule de leur maison les images et les statues de leurs ancêtres. Cicéron, qui n'avait pas d'ancêtres, n'étala point d'images. Il accepta, sans s'en humilier, le nom d'*homme nouveau*, qu'on donnait à Rome à ceux qui faisaient leur propre nom, au lieu d'en hériter. Il se trouvait placé ainsi entre l'aristocratie et la démocratie, dans ce milieu favorable à l'équité, entre les deux fac-

tions qui se disputaient Rome ; plébéien par la naissance, patricien par les charges et par les sentiments. Ce fut l'époque où il écrivit, à l'instigation des Siciliens, ses harangues mémorables contre *Verrès*, qui avait spolié la Sicile de ses objets d'art et de ses monuments nationaux : ces harangues. qui ne furent jamais prononcées, firent à jamais, du nom de Verrès, le nom des illustres concussionnaires de nation. Plus tard, Cicéron, se repentant sans doute d'avoir infligé au delà du juste une si flétrissante immortalité au préteur de Sicile, le secourut de sa bourse, dans l'indigence où ce proconsul était tombé.

XIX.

Deux ans après son édilité, il brigua la préture, magistrature qui n'avait au-dessus d'elle que la première, c'est-à-dire le consulat. Il soutenait alors, dans le sénat, *Pompée*, l'idole de l'aristocratie romaine, qui demandait un pouvoir illimité pour purger la mer des pirates de *Cilicie*, qui assiégeaient les côtes d'Italie. L'éloquence de Cicéron l'emporta sur la résistance des démagogues : *Pompée* fut dictateur, et *Cicéron* préteur.

Sa renommée d'incorruptibilité était telle, qu'un accusé de concussion, nommé *Macer*, ami et protégé de *Crassus*, le plus riche des Romains, ayant appris que *Cicéron* était décidé à voter sa condamnation, lui fit dire qu'il se sentait jugé d'avance, puisque Cicéron était contre lui ; et, rentrant dans sa maison, sans permettre à ses avocats de plaider

sa cause, il se coucha, et mourut d'une mort volontaire, estimant que la condamnation de Cicéron était la condamnation des dieux.

XX.

Jusque-là cependant, et malgré la maturité de son âge et l'obstination de ses études pour perfectionner en lui le don de la parole, il n'avait plaidé que devant les tribunaux ou devant le sénat ; mais il ne s'était pas cru capable encore d'aborder la tribune aux harangues, et de plaider des causes publiques devant le peuple. Le peuple lui semblait le plus redoutable et le plus délicat des auditoires. Il lui fallait, disait-il, une éloquence aussi intrépide, aussi diverse, aussi soudaine et aussi toute-puissante que lui. Ce n'était pas trop de la moitié d'une vie pour s'y préparer.

Il s'y hasarda, pour la première fois, pour soutenir l'espèce de dictature navale et militaire qu'on avait donnée à *Pompée*, et qu'on proposait de restreindre. Il triompha. Ce triomphe lui valut, deux ans après, le consulat, objet de son ambition et fondement de sa gloire. Peu agréable à la multitude, dont il combattait les désordres, sans racines dans l'aristocratie, à laquelle il n'appartenait pas par la naissance, il ne pouvait s'élever que sur ses talents et sur ses services à cette suprême magistrature, décernée par l'élection. Deux hommes funestes, qui tenaient à la fois aux grandes familles par le sang, à la multitude par les lâches adulations et par leur complaisance pour

ses crimes, *Antonius* et *Catilina*, étaient ses concurrents. Il commença par détacher *Antonius*, le moins dangereux de ses deux rivaux, homme sans caractère, en lui promettant de servir son ambition qui n'était que de la vanité, de l'accepter pour collègue au consulat, et de lui laisser les grands gouvernements de l'Italie hors de Rome. Ayant décomposé ainsi la brigue de ses adversaires, il combattit si vivement la politique plébéienne et turbulente de Catilina devant le sénat, que l'aristocratie, flattée de rencontrer un tel soutien, et le peuple, jaloux de s'assurer une telle éloquence, le nommèrent, non au scrutin, mais d'acclamation, consul avec Antonius. Il tint parole à son collègue, et lui fit donner ce qu'il désirait, le gouvernement de l'Italie. Quant à lui, il resta à Rome pour préserver la république des agitations et des subversions qui menaçaient tous les jours Rome pendant l'absence de Pompée, alors en Asie.

XXI.

Ces circonstances suprêmes ne tardèrent pas à éclater. Indépendamment des grandes factions militaires dont nous avons parlé, factions représentées dans Marius, dans Sylla, dans Pompée, et bientôt après dans César; indépendamment aussi des factions permanentes des patriciens et des plébéiens qui déchiraient la république depuis quelques années, il y avait à Rome une faction de l'anarchie, de la démagogie et du crime, qui couvait sous toutes les autres, et qui n'attendait pour

les renverser et les submerger toutes dans leur propre sang, que l'occasion d'un trouble civil ou d'une faiblesse du gouvernement. Les éléments de cette faction impie, qui bouillonne toujours dans la lie des sociétés vieillies et malades, étaient d'abord la populace, écume du peuple qui s'imprègne et qui se corrompt de tous les vices du temps, et qui flotte à la surface des grandes villes au vent de toutes les séditions. C'étaient ensuite les affranchis, les prolétaires et les esclaves, rejetés par des lois jalouses en dehors des droits des citoyens, et toujours prêts à briser le cadre des lois qui ne s'élargissaient pas pour leur faire leur juste place; c'étaient, après, cette multitude de soldats licenciés de Sylla, de Marius, de Pompée lui-même, à qui on avait distribué des terres dans certaines parties de l'Italie, mais qui, bientôt lassés de leur médiocrité et de leur oisiveté dans ces colonies militaires, ou ayant épuisé promptement dans la prodigalité des nouveaux enrichis leur fortune, demandaient à s'en faire une autre en prêtant leurs armes aux séditions de la patrie. Enfin, c'était un petit nombre de jeunes gens des premières maisons de Rome, tels que *Clodius, César, Catilina, Crassus, Céthégus*, qui, ayant gardé le crédit en perdant les vertus de leurs ancêtres, corrompus de mœurs, pervertis de débauche, ruinés de prodigalités, signalés de scandales, indifférents d'opinions, avides de fortune, trahissant leur sang, leur caste, leurs traditions, la gloire de leur nom, se faisaient les flatteurs, les instigateurs, les tribuns, les complices masqués ou démasqués de la populace, et cher-

chaient leur richesse perdue et leur grandeur future dans l'abîme de leur patrie!

XXII.

Voilà quels étaient à Rome, au moment où Cicéron atteignait au pouvoir, les ferments et les fauteurs de bouleversement. Le chef momentanément reconnu de toutes ces factions liguées pour la ruine de la république, si toutefois l'anarchie peut avoir un chef, était *Catilina :*

Catilina, homme d'un sang illustre, d'une trempe virile, d'une audace effrontée que le peuple prend souvent pour la grandeur d'âme, d'une renommée militaire, seule qualité qu'on ne pût lui contester, d'une de ces éloquences dépravées qui savent faire bouillonner les vices dans les parties honteuses du cœur humain, soupçonné sinon convaincu de meurtre d'un frère, d'assassinats sur la voie Appienne, d'empoisonnements secrets, de débauches presque aussi infâmes que des crimes, mais assez insolent de sa naissance, assez fort de sa popularité, assez prêt à la vengeance, et enfin assez prémuni de liaisons secrètes avec César, Clodius, Crassus et d'autres sénateurs, sénateur lui-même, pour qu'un certain crédit couvrît sa douteuse renommée, pour que nul n'osât lui reprocher tout haut les forfaits dont beaucoup l'accusaient tout bas. Catilina était encore préteur : il avait élevé son ambition jusqu'au consulat. A peine eut-il été précipité de son espérance par le triomphe du grand orateur, qu'il médita de renverser ce qu'il n'avait pu conquérir,

d'égorger le consul, de proscrire une partie du sénat, d'appeler les soldats licenciés, les prolétaires, les esclaves à l'assaut de Rome, et de faire naître dans cette conflagration de toutes choses une occasion de revanche, et une dictature de crime pour lui et pour ses complices. Si César lui-même n'était pas un complice, il était au moins confident muet et peut-être impatient du succès de la conspiration.

XXIII.

A l'immense rumeur d'une si vaste conspiration dont les têtes seules étaient cachées, mais dont les membres révélaient partout l'existence, Cicéron rassemble le sénat, et somme *Catilina* d'avouer ou de désavouer son crime. « Mon crime? répond in-« solemment le factieux. Est-ce donc un crime de « vouloir donner une tête à la puissance décapitée « de la multitude, quand le sénat, qui est la tête du « gouvernement, n'a plus de corps et ne peut rien « pour la patrie? » A ces mots, Catilina sort, et le sénat, épouvanté de tant d'audace, donne la dictature temporaire à Cicéron pour sauver Rome.

Catilina ne s'endort pas après une si franche déclaration de guerre à sa patrie. Il envoie à Manlius, un de ses complices, qui commandait un corps de vétérans en Toscane, le signal de soulever ses soldats et de marcher sur Rome. Chaque quartier de la ville est donné par lui à un des conjurés, qui doit à heure fixe en rassembler le peuple et en diriger les mouvements. Les armes, les torches sont prêtes; les édifices sont marqués, les victimes comp-

tées : Cicéron est la première. C'est dans le sang de son premier citoyen que les scélérats doivent éteindre les lois antiques de Rome. Une femme illustre, maîtresse d'un des jeunes patriciens associés au complot, court dans la nuit avertir Cicéron de fermer le lendemain sa maison aux sicaires. Ils se présentent en effet en armes au point du jour à la porte du consul, dont ils ont promis la tête; ils la trouvent gardée par une poignée de bons citoyens. Cicéron vivant, la ville a un centre, les lois une main, la patrie une voix, le sénat un guide. L'exécution du complot est ajournée. Cicéron n'ajourne pas la vigilance : il convoque le sénat à la première heure du jour dans le temple fortifié de Jupiter *Stator*, ou conservateur de Rome. Catilina ose s'y présenter, convaincu que l'absence de preuves contre lui attestera son innocence, ou que l'audace intimidera le consul. A son entrée dans le sénat, tous les sénateurs s'écartent de Catilina, comme pour se préserver de la contagion ou même du soupçon du crime. L'horreur avant la loi fait le vide autour du conspirateur. Cicéron indigné, mais non intimidé, se lève et adresse à l'ennemi public la terrible et éloquente apostrophe qui a laissé sur le nom de Catilina la même trace que le feu du ciel laisse sur un monument foudroyé. La pensée s'y précipite sans haleine en paroles courtes, comme si l'impatience et l'indignation essoufflaient le génie. En voici quelques mots qui feront juger l'orateur et le criminel :

XXIV.

« Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre « patience? Combien de temps ta rage éludera-t-elle « nos lois? A quel terme s'arrêtera ton audace? « Quoi! ni la garde qui veille la nuit sur le mont « Palatin, ni les forces répandues dans toute la ville, « ni la consternation du peuple, ni ce concours de « tous les bons citoyens, ni le lieu fortifié choisi « pour cette assemblée, ni les regards indignés de « tous les sénateurs, rien n'a pu t'ébranler! Tu ne « vois pas que tes projets sont découverts? que ta « conjuration est ici environnée de témoins, enchaî- « née de toutes parts? Penses-tu qu'aucun de nous « ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle « qui l'a précédée, dans quelle maison tu t'es rendu, « quels complices tu as réunis, quelles résolutions tu « as prises? O temps! ô mœurs! Tous ces complots, « le sénat les connaît, le consul les voit, et Catilina « vit encore! Il vit, que dis-je? il vient au sénat; « il est admis aux conseils de la république; il choi- « sit parmi nous et marque de l'œil ceux qu'il veut « immoler. Et nous, hommes pleins de courage, « nous croyons faire assez pour la patrie, si nous « évitons sa fureur et ses poignards! Depuis long- « temps, Catilina, le consul aurait dû t'envoyer à « la mort, et faire tomber ta tête sous le glaive dont « tu veux tous nous frapper. Le premier des Grac- « ques essayait contre l'ordre établi des innovations « dangereuses; un illustre citoyen, le grand pontife « P. Scipion, qui cependant n'était pas magistrat,

« l'en punit par la mort. Et lorsque Catilina s'ap-
« prête à faire de l'univers un théâtre de carnage
« et d'incendies, les consuls ne l'en puniraient pas!
« Je ne rappellerai point que Servilius Ahala, pour
« sauver la république des changements que médi-
« tait Spurius Mélius, le tua de sa propre main : de
« tels exemples sont trop anciens. Il n'est plus, non,
« il n'est plus ce temps où de grands hommes met-
« taient leur gloire à frapper avec plus de ri-
« gueur un citoyen pernicieux que l'ennemi le plus
« acharné. Aujourd'hui, un sénatus-consulte nous
« arme contre toi, Catilina, d'un pouvoir terrible.
« Ni la sagesse des consuls, ni l'autorité de cet or-
« dre ne manque à la république; nous seuls, je le
« dis ouvertement, nous seuls, consuls sans vertus,
« nous manquons à nos devoirs. . . . .
. . . . « Rappelle à ta mémoire
« l'avant-dernière nuit, et tu comprendras que
« je veille encore avec plus d'activité pour le sa-
« lut de la république que toi pour sa perte. Je
« te dis que l'avant-dernière nuit tu te rendis (je
« parlerai sans déguisement) dans la maison du sé-
« nateur Léca. Là se réunirent en grand nombre les
« complices de tes criminelles fureurs. Oses-tu le
« nier? Tu gardes le silence! Je t'en convaincrai, si
« tu le nies; car je vois ici dans le sénat des hommes
« qui étaient avec toi. Dieux immortels! où sommes-
« nous? Dans quelle ville, ô ciel! vivons-nous? Quel
« gouvernement est le nôtre? Ici, pères conscrits,
« ici même, parmi les membres de cette assemblée,
« dans ce conseil auguste où se pèsent les destinées
« de l'univers, des traîtres conspirent ma perte, la

« vôtre, celle de Rome, celle du monde entier. Et « ces traîtres, le consul les voit et prend leur avis « sur les grands intérêts de l'État; quand leur sang « devrait déjà couler, il ne les blesse pas même d'une « parole offensante. Oui, Catilina, tu as été chez Léca « l'avant-dernière nuit; tu as partagé l'Italie entre « tes complices; tu as marqué les lieux où ils de-« vaient se rendre; tu as choisi ceux que tu laisse-« rais à Rome, ceux que tu emmènerais avec toi; « tu as désigné l'endroit de la ville où chacun allu-« merait l'incendie; tu as déclaré que le moment « de ton départ était arrivé; que si tu retardais de « quelques instants, c'était parce que je vivais en-« core. Alors il s'est trouvé deux chevaliers romains « qui, pour te délivrer de cette inquiétude, t'ont « promis de venir chez moi cette nuit-là même, un « peu avant le jour, et de m'égorger dans mon lit. « A peine étiez-vous séparés, que j'ai tout su. Je me « suis entouré d'une garde plus nombreuse et plus « forte. J'ai fermé ma maison à ceux qui, sous pré-« texte de me rendre leurs devoirs, venaient de ta « part pour m'arracher la vie. Je les ai nommés d'a-« vance à plusieurs de nos premiers citoyens, et j'a-« vais annoncé l'heure où ils se présenteraient. . . « Peux-tu, Catilina, jouir en paix de la lumière qui « nous éclaire, de l'air que nous respirons, lorsque « tu sais qu'il n'est personne ici qui ignore que la « veille des calendes de janvier, le dernier jour du « consulat de Lépidus et de Tullus, tu te trouvas « sur la place des comices, armé d'un poignard? « que tu avais aposté une troupe d'assassins pour « tuer les consuls et les principaux citoyens? que

« ce ne fut ni le repentir ni la crainte, mais la for-
« tune du peuple romain, qui arrêta ton bras et sus-
« pendit ta fureur? Je n'insiste point sur ces pre-
« miers crimes ; ils sont connus de tout le monde,
« et bien d'autres les ont suivis. Combien de fois,
« et depuis mon élection, et depuis que je suis con-
« sul, n'as-tu pas attenté à ma vie? Combien de fois
« n'ai-je pas eu besoin de toutes les ruses de la dé-
« fense, pour parer des coups que ton adresse sem-
« blait rendre inévitables? Il n'est pas un de tes
« desseins, pas un de tes succès, pas une de tes in-
« trigues dont je ne sois instruit à point nommé. Et
« cependant, rien ne peut lasser ta volonté, décou-
« rager tes efforts. Combien de fois ce poignard
« dont tu nous menaces a-t-il été arraché de tes
« mains? Combien de fois un hasard imprévu l'en
« a-t-il fait tomber? Et cependant il faut que ta
« main le relève aussitôt. Dis-nous donc sur quel
« affreux autel tu l'as consacré, et quel vœu sacri-
« lége t'oblige à le plonger dans le sein d'un consul!

« A quelle vie, Catilina, es-tu désormais con-
« damné? Car je veux te parler en ce moment, non
« plus avec l'indignation que tu mérites, mais avec
« la pitié que tu mérites si peu. Tu viens d'entrer
« dans le sénat : eh bien, dans une assemblée si
« nombreuse, où tu as tant d'amis et de proches,
« quel est celui qui a daigné te saluer? Si personne
« avant toi n'essuya jamais un tel affront, pourquoi
« attendre que la voix du sénat prononce le flétris-
« sant arrêt si fortement exprimé par son silence?
« N'as-tu pas vu à ton arrivée tous les siéges rester
« vides autour de toi? N'as-tu pas vu tous ces con-

« sulaires, dont tu as si souvent résolu la mort,
« quitter leur place quand tu t'es assis, et laisser
« désert tout ce côté de l'enceinte? Comment peux-
« tu supporter tant d'humiliation? Oui, je te le jure,
« si mes esclaves me redoutaient comme tous les ci-
« toyens te redoutent, je me croirais forcé d'aban-
« donner ma maison, et tu ne crois pas devoir aban-
« donner la ville! Si mes concitoyens, prévenus
« d'injustes soupçons, me haïssaient comme ils te
« haïssent, j'aimerais mieux me priver de leur vue
« que d'avoir à soutenir leurs regards irrités; et
« toi, quand une conscience criminelle t'avertit que
« depuis longtemps ils ne te doivent que de l'hor-
« reur, tu balances à fuir la présence de ceux pour
« qui ton aspect est un cruel supplice! Si les au-
« teurs de tes jours tremblaient devant toi, s'ils te
« poursuivaient d'une haine irréconciliable, sans
« doute tu n'hésiterais pas à t'éloigner de leurs
« yeux. La patrie, qui est notre mère commune, te
« hait; elle te craint; depuis longtemps elle a jugé
« les desseins parricides qui t'occupent tout entier.
« Eh quoi! tu mépriseras son autorité sacrée! tu te
« révolteras contre son jugement! tu braveras sa
« puissance! Je crois l'entendre en ce moment t'a-
« dresser la parole : « Catilina, semble-t-elle te dire,
« depuis quelques années il ne s'est pas commis
« un forfait dont tu ne sois l'auteur, pas un scan-
« dale où tu n'aies pris part. Toi seul as eu le pri-
« vilége d'égorger impunément les citoyens, de
« tyranniser et de piller les alliés. Contre toi les
« lois sont muettes et les tribunaux impuissants,
« ou plutôt tu les as renversés, anéantis. Tant d'ou-

« trages méritaient toute ma colère, je les ai dévo-
« rés en silence. Mais être condamnée à de perpé-
« tuelles alarmes à cause de toi seul ; ne voir jamais
« mon repos menacé que ce ne soit par Catilina ;
« ne redouter aucun complot qui ne soit lié à ta
« détestable conspiration : c'est un sort auquel je
« ne peux me soumettre. Pars donc, et délivre-moi
« des terreurs qui m'obsèdent : si elles sont fon-
« dées, afin que je ne périsse point ; si elles sont
« chimériques, afin que je cesse de craindre. »

XXV.

L'éloquence humaine s'éleva rarement plus haut que dans cette lutte corps à corps entre Cicéron et les complices de Catilina. Quant à la conspiration en elle-même, elle présentait sans doute plus de surface que de profondeur, et plus d'occasion à l'éloquence que de danger réel à l'héroïsme du consul. Catilina était au fond un de ces aventuriers que parfois des politiques pervers encouragent de leurs connivences secrètes, comme on en a revu dans nos révolutions modernes ; mais que tout le monde exècre et désavoue quand ils se montrent, parce qu'ils font scandale même dans le crime. Personne à Rome n'osa défendre Catilina. La patrie fut sauvée d'un fantôme plus que d'un oppresseur par Cicéron. Il montra peu de jours après une résolution plus ferme ; mais ce fut une résolution contre des vaincus. Quelques complices attardés de Catilina, restés à Rome après son départ, et convaincus de

correspondance avec lui, sont saisis et emprisonnés par le consul. Les immoler sans jugement, et malgré les lois protectrices de la vie des citoyens, c'était assumer la responsabilité la plus terrible ; les relâcher, c'était proclamer l'impunité des complots. Cicéron soumet le problème au sénat. César les défend avec le dédain et la protection du mépris, mais avec l'habileté d'un complice. Le sénat hésite ; Cicéron s'obstine, s'indigne, relève la colère abattue des sénateurs, demande la mort, et l'obtient au nom du péril public. En sortant du sénat, il fait exécuter, de sa seule autorité, Lentulus, Céthégus, tous les grands suspects du parti de Catilina ; puis, sortant intrépidement de la prison où ils viennent d'expirer sous ses licteurs, et passant devant les groupes de leurs partisans qui attendaient leur sort : « Ils ont vécu ! » dit-il en les défiant du regard ; et il alla rendre grâces aux dieux du salut de Rome.

La faction de Catilina, tellement réprouvé qu'il n'avait pu emmener de Rome avec lui que trois cents scélérats perdus d'opinion et de renommée, fut abattue en un jour à Florence, comme elle l'avait été en une nuit à Rome.

XXVI.

Le consulat de Cicéron finit dans la terreur des factieux et dans la reconnaissance des bons citoyens. César et son parti alors naissant, plus redoutable que celui de Catilina, s'opposèrent seuls à ce que Cicéron rendît compte au peuple des mesures qu'il

avait prises et du sang qu'il avait versé. « Eh bien! dit Cicéron en paraissant à la tribune, où César, préteur, lui refusa la parole, je ne ferai point de harangues, mais je ferai un serment. » Le peuple, étonné, attendit le serment du consul. « Je jure, s'écria Cicéron en attestant sa conscience, sa patrie et les dieux, je jure que j'ai sauvé la république! » César et ses complices protestèrent en vain par leur silence contre le meurtre de leurs amis; le peuple tout entier applaudit au témoignage du sauveur de Rome, et l'accompagna respectueusement jusqu'au seuil de sa maison. On lui décerna, quelques jours après, le titre de *Père de la patrie.* Les empereurs s'arrogèrent plus tard ce titre. Rome libre le donna d'elle-même et pour la première fois à Cicéron. Les villes de l'Italie lui dressèrent des statues comme à un dieu. On l'appelait le second fondateur de Rome.

XXVII.

Ce fut le sommet de sa gloire et de sa fortune : l'envie l'y attendait. La république était dans un tel état, qu'elle n'avait plus de place pour un si honnête et si glorieux citoyen. Elle tolérait les grands talents et les grandes renommées, mais à condition qu'ils fussent alliés à de grands vices. Tous les partis avaient intérêt à écarter Cicéron, car tous avaient quelque complaisance ou lâche ou criminelle à lui demander. Quand les nations sont décidées à se perdre ou à se souiller, elles écartent

les grands témoins qui les feraient rougir de leur bassesse.

Telle était Rome dans ces années qui précédèrent l'usurpation de César et l'anéantissement de la république.

Depuis que Pompée, tant de fois consul et triomphateur, était rentré à Rome, et que César avait grandi en ambition, en intrigue, en popularité et en gloire, Rome était divisée en trois partis qui marchaient d'un pas presque égal à la ruine de la liberté.

Le premier et le plus puissant était celui de *Pompée,* idole du sénat, cher aux soldats, modérateur et soutien tout à la fois de la noblesse, n'aspirant pas à détruire, mais à dominer les institutions, n'ayant de l'ambition que ce qu'elle a d'honnête et de patriotique, heureux de conserver la république pourvu qu'il en fût le patron et le grand citoyen, et cherchant à tenir entre tous les excès une balance où son nom et son épée faisaient toujours pencher le pouvoir. On voit, par les noms des hommes qui suivirent plus tard sa fortune, que ce qui restait à Rome de vertu et de liberté était alors, avec Caton et Cicéron, de ce parti.

Le second était celui des démagogues, qui adulaient par ambition les plus sordides et les plus sanguinaires instincts de la multitude, qui ne cessaient de l'animer contre le sénat et contre les patriciens, qui déclaraient la guerre à toutes les lois, qui ne voulaient de lois que les séditions et les meurtres soufflés par leurs tribuns, et qui, par l'effroi de leur anarchie et de leurs crimes, repoussaient les meil-

leurs citoyens dans les dictatures. Le chef le plus redoutable de ce parti populaire était Clodius.

Enfin, le parti de *César,* parti d'un homme qui avait été doué par la nature et par la fortune de tous les dons de la naissance, du rang, de la richesse, de l'éducation, de l'éloquence, du courage et du génie, et qui les prostituait tous, jeune à ses vices, mûr à sa gloire et à son ambition. César, né du sang le plus illustre de Rome, avait pris de bonne heure le parti des démagogues, comme on l'a vu à l'occasion de Catilina, afin d'avoir deux instruments de son élévation : auprès du sénat, son aristocratie ; auprès de la multitude, sa popularité. Il avait besoin aussi, pour couvrir sa mauvaise renommée de jeunesse, de cette faveur passionnée de la plèbe, qui n'exige pas l'estime, pourvu qu'on caresse ses caprices et ses anarchies. Enfin il s'était déjà signalé dans la guerre, et particulièrement dans la guerre contre les pirates de Cilicie. Il aspirait à égaler les exploits de Pompée par la conquête des Gaules, afin de fonder sa vie sur quelque grande gloire conquise au peuple romain, de s'attacher une armée personnelle, et de revenir ensuite imiter *Marius, Sylla, Pompée* à Rome : car la liberté n'était déjà plus la perspective de personne, et la suprématie sur la république était le rêve et l'ambition de tous.

Pour parvenir au gouvernement des Gaules, objet actuel de ses desseins, César, qui savait flatter l'aristocratie aussi bien que complaire à la multitude, caressait en ce moment *Pompée* et Clodius. Il demandait à l'un les suffrages du sénat et des lé-

gions ; il demandait à l'autre les voix du peuple. Pour complaire à Clodius, il fallait lui livrer Cicéron, ce *père de la patrie,* qui avait sauvé la république des démagogues, que Clodius, leur chef, voulait venger. L'instant était bien choisi pour cette vengeance. *Pompée* et *Crassus,* autres hommes puissants sur le sénat, avaient intérêt à éloigner *César*, dont les intrigues et la popularité les gênaient à Rome. Ils lui concédaient les Gaules pour l'écarter des yeux et de l'oreille du peuple, qui commençait à trop le regarder et à trop l'écouter. Bien que Cicéron fût des amis de *Pompée,* Pompée, ami froid et négligent, un peu fatigué aussi de la trop éclatante renommée du *sauveur de Rome*, sacrifiait, momentanément au moins, Cicéron à César qui le redoutait, à Crassus qui le haïssait, à Clodius qui avait juré sa perte. Le grand intérêt que Pompée avait de complaire à César, prévalait sur l'amitié.

La haine de Clodius contre Cicéron avait été envenimée encore récemment par un de ces hasards de la vie privée qui deviennent des causes de catastrophes publiques. Clodius, d'une race aussi illustre que celle de César, et aussi débordé que lui dans ses amours, s'était épris d'une passion effrénée pour la jeune femme de César, nommée Pompéia. Soit que cette jeune femme, complice de cette passion, eût assigné une rencontre à son amant dans sa maison, soit que Clodius eût affronté, sans l'aveu de Pompéia, le seuil de César, il avait été surpris la nuit, par une esclave, déguisé en femme, dans le vestibule de César. C'était un

jour de sacrifice et de mystères que les femmes accomplissaient seules, et pendant lequel il n'était permis à aucun homme de rester sous le même toit. César, sans se plaindre de sa femme et sans rompre avec Clodius, qu'il ménageait à cause du peuple, avait répudié Pompéia. Clodius avait été mis en jugement comme profanateur des saints mystères. Cicéron avait déposé contre Clodius; il avait été poussé à cette déposition par *Térentia*, sa femme, ambitieuse et jalouse. Térentia haïssait Clodius, parce que Cicéron admirait la jeune *Clodia,* sœur de Clodius. Térentia craignait qu'il ne songeât à la répudier pour épouser cette rivale. Ainsi, des jalousies de femme à Rome allaient, comme autrefois à Athènes, décider des plus grands événements de la république.

XXVIII.

Clodius, absous malgré Cicéron par la faveur impérieuse de la multitude et par le silence politique de César, abjura sa noblesse et se fit adopter par un plébéien, afin de pouvoir être nommé tribun du peuple, magistrature qui personnifiait à Rome les intérêts et les passions populaires, et qui contre-balançait souvent les consuls et le sénat. C'est ainsi que Mirabeau, de nos jours, abjura sa caste pour se faire élire, à Marseille, par le peuple contre l'aristocratie.

Le sénat, les consuls, Crassus, César, Pompée lui-même, ayant abandonné, ceux-ci par impuis-

sance, ceux-là par négligence, les autres par complaisance, tout le pouvoir dans Rome à Clodius, agitateur et flatteur du peuple, dont il était en même temps tribun, celui-ci remplit la ville de sa haine et de sa vengeance contre Cicéron. Il fit voter un *plébiscite* qui condamnait à l'exil quiconque aurait fait mourir un citoyen romain non condamné par le peuple. C'était la proscription anonyme de Cicéron ; il le comprit ; il essaya en vain de soulever en sa faveur l'indignation et l'énergie des bons citoyens; il ne souleva que leur pitié et leur douleur. Rome était dans un de ces moments où chacun, pensant à sa propre sûreté, n'a ni le temps ni la liberté de s'intéresser au malheur d'autrui. L'ambition militaire de Pompée, de César et de Crassus, liguée avec l'anarchie populaire, livrait Rome à l'agitation, à la turbulence et aux crimes de Clodius. Peut-être même ces trois chefs de l'armée, tour à tour investis de la dictature ou aspirant à en être revêtus, se réjouissaient-ils en secret d'une licence et d'une démagogie de la multitude qui, en attestant dans Rome l'insuffisance des lois et la décadence de l'esprit civique, ferait sentir plus fortement aux citoyens la nécessité d'un pouvoir arbitraire, et servirait d'avance d'excuse à la tyrannie.

Quoi qu'il en soit, ils fermaient volontairement les yeux sur les attentats de Clodius contre Cicéron. Crassus et César favorisaient ouvertement le tribun. Pompée lui-même, qui venait d'épouser, dans un âge déjà avancé, la belle-fille de César, et qui était épris jusqu'à l'adoration de sa jeune épouse, ne pouvait décemment, disait-il, se

déclarer pour celui que César condamnait. Pompée s'était retiré dans une de ses maisons de campagne pour y jouir en paix de son loisir et de son amour; il y fermait son âme aux bruits de Rome. Cicéron étant venu le voir pour réclamer l'appui qu'il devait à son ancienne amitié, Pompée, embarrassé de la présence d'un ami malheureux dont le malheur seul était pour lui un reproche d'ingratitude, s'évada par la porte de ses jardins pendant que Cicéron entrait par celle de son vestibule, et ordonna à ses affranchis de le chercher partout où l'on serait sûr de ne pas le découvrir.

Cicéron, plus consterné de la faiblesse de Pompée que de sa propre ruine, revint à Rome, et, prenant des habits de deuil, il alla de porte en porte, suivi d'un cortége de parents, de clients et d'amis également vêtus de deuil, provoquer, par toutes ces marques d'abattement, la compassion de la ville qu'il avait sauvée, et solliciter, à la manière antique, les voix des citoyens pour sa cause. Le peuple le voyait passer avec émotion, plus éloquent dans son silence qu'il ne le fut jamais à la tribune. Clodius, redoutant l'effet de la pitié du peuple, ameuta contre le suppliant cette plèbe sans pitié et sans pudeur, qui regarde la dégradation du talent et de la vertu comme une victoire de la bassesse et de l'envie, et qui se réjouit de fouler aux pieds tout ce qui tombe. Suivi de cette tourbe armée et insolente, Clodius se trouvait partout sur les pas de Cicéron, attaquait son cortége, faisait déchirer les habits de ses clients, remplissait les rues de tumulte, de rixes, de meurtres, et, encourageant ses

vils licteurs à martyriser le grand citoyen, le faisait assaillir d'injures, de sarcasmes, de boue et de pierres, et le forçait à rentrer souillé et sanglant dans sa maison. Les consuls, impuissants, lui conseillaient, au lieu de le défendre, de céder au temps, et de laisser passer l'orage en s'éloignant d'une patrie où son ennemi régnait seul. Le sénat, dont la cause de Cicéron était la cause, s'assemblait en vain pour le protéger. Les sénateurs, abandonnés à eux-mêmes par Pompée, Crassus et César, et assiégés dans le sénat par les satellites de Clodius, déchiraient leurs toges d'indignation, et attestaient, en se dispersant, l'impuissance des lois, la lâcheté des généraux, l'oppression des citoyens, la ruine de la république.

XXIX.

Il céda enfin au sort, et succomba avec sa patrie. S'attendant bien, après son départ, à la dévastation ou à l'incendie de sa maison, il en voulut préserver au moins les choses vénérées ; et, prenant dans ses divinités domestiques une petite statue en ivoire de *Minerve, gardienne et protectrice de Rome*, symbole de cette sagesse divine qui inspire et qui conserve les empires, il la porta au Capitole, forteresse, temple et palais de Rome, et l'y consacra pour la rendre inviolable aux spoliateurs. Puis, suivi d'un petit nombre d'amis et de serviteurs, armés pour le protéger contre le poignard, il sortit la nuit de Rome, et prit par des sentiers infréquentés le chemin de la mer de Sicile.

A peine Clodius eut-il connaissance de son départ, qu'arrachant plus facilement au peuple un vain décret d'exil contre celui qui semblait s'exiler lui-même, il fit porter un *plébiscite* qui bannissait à jamais Cicéron à cinq cents milles de distance de la ville, et qui ordonnait, sous peine de mort, à tous les citoyens de refuser le feu et l'eau à celui que la reconnaissance publique avait proclamé le *second fondateur de Rome.*

XXX.

Il arriva à Cicéron, dans sa fuite, ce qui arrive à tous les hommes puissants tombés dans la disgrâce de la fortune et dans l'inimitié du peuple. Ceux qui ne le connaissaient que par sa renommée et qui ne lui devaient rien, l'accueillirent avec une généreuse hospitalité, et s'honorèrent d'offrir l'abri de leur toit à une grande infortune poursuivie par une grande injustice. Ceux qu'il avait élevés aux honneurs et comblés de biens pendant son consulat se détournèrent, de peur d'être contaminés aux yeux des puissants du jour par son contact, ou se hâtèrent de l'accuser et de l'insulter, de peur qu'on ne les crût reconnaissants. Le préteur de Sicile, qui lui devait tout, le fit prier de ne pas espérer un asile dans son gouvernement; et une de ses créatures, à qui il demanda l'abri de sa maison quand il fut arrivé à une petite ville au bord de la mer pour y attendre une barque, lui refusa sa porte, et lui offrit, par grâce, un abri honteux dans une de ses métairies. Cicéron, indigné, s'éloigna de ce seuil inhos-

pitalier à qui son ombre portait malheur, et alla à *Brindes,* où il s'embarqua seul et presque nu pour la Grèce, patrie de ses pensées. Pendant qu'il saluait, à travers ses larmes, les rivages fuyants de l'Italie pleine de son nom, Clodius, armant de torches la populace, incendiait à Rome sa maison, la rasait jusqu'aux fondements, et faisait construire à la place un *temple de l'Anarchie.* Puis lançant ses sicaires dans toutes les provinces où Cicéron possédait des maisons de campagne ou des jardins, il faisait mettre à l'encan ses demeures, ses livres, ses forêts, pour le dépouiller même des traces de ses pas, du charme de ses études, de l'ombre de ses arbres, pour lui enlever jusqu'aux souvenirs de son bonheur dans tout ce qui fut sa patrie.

Mais le respect pour Cicéron et l'horreur de s'investir des dépouilles de celui à qui chaque Romain devait son propre foyer, étaient tels, dit Plutarque, que personne ne se présentait pour acheter. Sa correspondance, que nous avons eu le bonheur de conserver tout entière, va nous faire lire ici, jusque dans le fond de l'âme d'un grand homme, les abattements de l'exilé, les tendresses du père, les faiblesses de l'époux, les résignations du philosophe, et les tristesses du citoyen.

Nota. L'étendue et l'importance de *l'Histoire de Cicéron*, liée à toute la politique, à toute la philosophie et à toute la littérature de son siècle et de Rome, nous forcent de remettre la suite au prochain numéro, qui paraîtra le 25 octobre, au lieu du 10 novembre, pour suspendre le moins possible l'intérêt de nos lecteurs.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

CICÉRON.

I.

Cicéron proscrit, en arrivant en Grèce, se proposait de séjourner dans sa chère Athènes, que l'exemple et les lettres de son ami *Atticus* lui avaient appris à tant aimer. Mais l'ombre de leur vie passée suit les hommes publics jusque sur la terre étrangère : la mer, qui les sépare de leur patrie, ne les sépare pas de leur nom. Celui de Cicéron le précédait et le dénonçait partout. Il apprit que les restes du parti de *Catilina* et les complices de *Clodius* l'attendaient à Athènes, pour lui demander compte, le poignard à la main, de la vie de *Catilina*, de *Lentulus* et de *Céthégus*. Il se détourna prudemment de cette trace de sang qui semblait le devancer et le poursuivre, et il se réfugia à *Thessalonique*, colonie romaine au fond de la Méditerranée, au pied des montagnes de la Macédoine.

« Que je me repens, écrit-il en route; que je me repens, mon « cher Atticus, de n'avoir pas prévenu par ma mort volontaire « l'excès de mes malheurs! En me suppliant de vivre, vous ne « pouvez qu'une chose : arrêter ma main prête à me frapper moi- « même; mais, hélas! je ne m'en repens pas moins tous les jours « de ne pas avoir sacrifié cette vie pour sauver mon héritage à « ma famille : car qu'est-ce qui peut maintenant m'attacher à « l'existence? Je ne veux pas, mon cher Atticus, vous énumérer « ces malheurs, dans lesquels j'ai été précipité bien moins par le « crime de mes ennemis que par la lâcheté de mes envieux. » (Al-

lusion poignante à Pompée, à Crassus, à César.) « Mais j'atteste les « dieux que jamais homme ne fut écrasé sous une telle masse de « calamités, et qu'aucun n'eut jamais occasion de souhaiter da- « vantage la mort!... Ce qui me reste de temps à vivre n'est pas « destiné à guérir mes maux, mais à les finir!... Vous me repro- « chez le sentiment et la plainte de mes maux. Mais y a-t-il une « seule des adversités humaines qui ne soit accumulée dans la « mienne? Qui donc tomba de plus haut, d'un sort plus assuré en « apparence, doué de telles puissances de génie, de sagesse, de « faveur publique, d'estime et d'appui d'une telle masse de grands « et bons citoyens?... Puis-je oublier en un jour ce que j'étais « hier, ce que je suis encore aujourd'hui? A quelles dignités, « à quelle gloire, à quels enfants, à quels honneurs, quelles ri- « chesses d'âme et de biens, à quel frère enfin (un frère que « j'aime à cet excès, qu'il m'a fallu, par un genre inouï de sup- « plice, me séparer sans l'embrasser de peur qu'il ne vît mes « larmes, et que je ne pusse moi-même supporter sa pâleur et son « deuil) je suis arraché!... Ah! j'énumérerais encore bien d'au- « tres causes de désespoir, si mes larmes elles-mêmes ne me cou- « paient la voix!... Je sais, et c'est là la plus amère de mes peines, « que c'est par mes fautes que j'ai été abîmé dans une telle ruine!... « Vous me parlez, dans votre dernière lettre, de l'image que l'af- « franchi de Crassus vous a faite de mon désespoir et de ma mai- « greur!... Hélas! chaque jour qui se lève accroît ces maux, au « lieu de les soulager. Le temps diminue le sentiment des autres « malheurs, mais les miens sont de telle nature, qu'ils s'aggravent « continuellement par le sentiment de la misère présente com- « parée avec la félicité perdue!... Pourquoi un seul de mes amis « ne m'a-t-il pas mieux conseillé? Pourquoi me suis-je laissé gla- « cer le cœur par cette froideur de Pompée? Pourquoi ai-je pris « une résolution et une attitude de coupable suppliant, indignes de « moi? Pourquoi n'ai-je pas affronté ma fortune? Si je l'avais fait, « ou je serais mort glorieusement à Rome, ou je jouirais mainte- « nant du fruit de ma victoire!... Mais pardonnez-moi ces repro- « ches, ils doivent tomber sur moi plus que sur vous; et si je « parais vous accuser avec moi, c'est moins pour m'excuser moi- « même que pour me rendre ces fautes plus pardonnables en y « associant un autre moi-même!...

« ... Non, je n'irai point en Asie, parce que je fuis les lieux où « je puis rencontrer des Romains et où ma célébrité, autrefois ma « gloire, me poursuit maintenant comme une honte!... Et puis « je ne voudrais pas m'éloigner davantage, de peur que si, par « hasard, il arrivait quelque changement inespéré à ma fortune « du côté de Rome, je ne fusse trop longtemps à l'ignorer. J'ai « donc résolu d'aller me réfugier dans votre maison en Épire, « non pas à cause de l'agrément du séjour, bien indifférent à un

« malheureux qui fuit même la lumière du jour, mais pour être, « dans ce port que vous m'offrez, plus prompt à repartir pour « ma patrie, si jamais elle m'était rouverte, pour y recueillir « ma misérable existence dans une solitude qui me la fera suppor- « ter plus tolérablement, ou, ce qui vaudrait mieux encore, qui « m'aidera à dépouiller plus courageusement la vie. Oui, je dois « écouter encore les supplications de la plus tendre et de la plus « adorée des filles!... Mais, avant peu, ou l'Épire m'ouvrira le « chemin du retour dans ma patrie, ou je m'ouvrirai à moi-même « le chemin de la vraie délivrance!... Je vous recommande mon « frère, ma femme, ma fille, mon fils; mon fils, à qui je ne lais- « serai pour héritage qu'un nom flétri et ignominieux!... »

II.

Mais au moment où Cicéron se préparait à mourir, pour se punir lui-même du crime de ses ennemis, de la lâcheté de ses amis et de sa propre infortune, l'excès de la tyrannie populaire rappelait la pensée de Rome vers celui qui l'avait sauvée, par son éloquence et par son courage, de la nécessité des dictateurs ou de la honte des anarchies. Clodius, sans contre-poids, obligé d'enchérir chaque jour sur les démences et sur les excès de la veille, afin de rester à la tête de la populace, à laquelle on ne peut complaire qu'en lui cédant, commençait à fatiguer la licence elle-même, et à inquiéter *Pompée*, non-seulement sur sa puissance, mais sur sa vie. Il menaçait également *César* jusqu'au sein de son armée des Gaules. César, Pompée, le sénat, les patriciens opprimés, les plébéiens vertueux, se liguèrent sourdement pour inspirer au peuple l'horreur de Clodius et le rappel de Cicéron, le seul homme qu'ils pussent opposer, à la tribune aux harangues, à la popularité perverse du tribun.

III.

Un homme intrépide, client de Cicéron, tribun lui-même, nommé *Fabricius*, osa proposer ce rappel au peuple du haut de la tribune. Clodius, qui s'attendait à cette tentative des amis de Cicéron, et qui avait rempli le *Forum* de ses partisans, de ses gladiateurs et de ses sicaires, craignant l'estime et l'amour du peuple pour le grand proscrit, donna le signal du meurtre à ses assassins, précipita Fabricius de la tribune, dispersa le cortége des amis de Cicéron, et couvrit de cadavres la place publique. Le frère de Cicéron, blessé lui-même par le fer des gladiateurs de Clodius, n'échappa à la mort qu'en se cachant sous les corps amoncelés sur les marches de la tribune. *Sextius,* un des tribuns, fut immolé en résistant aux fureurs de son collègue. Clodius, vainqueur, ou plutôt assassin de Rome, courut, la torche à la main, brûler le temple des Nymphes, dépôt des registres publics, afin d'anéantir jusqu'aux rouages même du gouvernement. A la lueur de l'incendie, il alla attaquer la maison du tribun *Milon* et du préteur *Cécilius*. Milon repoussa avec ses amis les satellites du démagogue, et convaincu qu'il n'y avait plus de justice dans Rome que celle qu'on se ferait désormais à soi-même, il enrôla une troupe de gladiateurs pour l'opposer aux sicaires de Clodius. Le sénat, abrité enfin par cette poignée de satellites de Milon, et encouragé à l'audace par l'indignation du peuple qui commençait à rougir de lui-même, porta le décret de rappel de Cicéron. Le même décret ordonnait que ses maisons seraient rebâties aux frais

du trésor public, et convoquait à Rome tous les citoyens qui s'intéressaient à la justice et à la vertu, pour y appuyer contre les séditieux de Clodius le rappel du proscrit. Pompée lui-même, alors à *Capoue*, présida les comices immenses des citoyens de la *Campanie*, qui se levaient à la voix du sénat pour délivrer Rome. Clodius, vaincu et hué dans les comices par la majorité presque unanime du peuple, se retira dans la popularité des mercenaires et des scélérats, son cortége ordinaire. Cicéron, averti par ses amis de ce retour de justice de sa patrie, débarqua à *Brindes*, port de la Grande-Grèce, où il s'était embarqué quelques mois auparavant pour l'exil. Sa fille *Tullia* l'attendait sur la plage, image la plus belle et la plus chère pour lui de la patrie.

« Et il se trouva, écrit-il lui-même de Brindes à son ami Atti-« cus, que c'était le jour de la naissance de cette fille chérie, le « jour de la fondation de Brindes, et le jour de la dédicace à « Rome du temple du Salut public... J'y reçus, écrit-il encore, une « lettre de mon frère, qui m'apprenait que mon bannissement « avait été révoqué ce jour-là par le scrutin du peuple de toute la « république. Je fus accueilli à Brindes par un concours immense « des provinces voisines. J'en sortis pour me rendre à Rome, en-« touré d'un cortége de députés de toutes les villes, envoyés pour « m'apporter les félicitations de toute l'Italie. Je m'avançai vers la « capitale à travers une telle haie de citoyens, qu'il n'y manquait « pas un seul des hommes connus dans la république aux *nomen-« clateurs*. Quand j'approchai de la porte de Rome qui mène en « Campanie, je trouvai les degrés de tous les temples inondés, par « étages, d'une innombrable multitude dont la présence, les ap-« plaudissements, l'ivresse, m'accompagnèrent, en se renouvelant, « jusqu'au Capitole, à travers les rues, les places, le Forum et les « avenues de ce temple lui-même, où l'Italie entière semblait me « rapporter dans ses bras !... »

Le sénat, les chevaliers romains, les citoyens romains, étaient sortis des murs pour le recevoir,

et l'escortèrent jusqu'à la maison de son frère, ne pouvant rebâtir en un jour celle que Clodius avait brûlée. Triomphe spontané, au-dessus de tous les triomphes, puisqu'il était décerné par le cœur seul de sa patrie, et qui lui fit dire à lui-même « qu'on pouvait le soupçonner d'avoir souhaité son exil pour obtenir un tel retour. »

IV.

Mais à peine avait-il passé une nuit sous le toit de ses pères, que déjà l'unanimité de ce triomphe réveillait l'envie de ceux-là mêmes qui l'avaient escorté, et qu'ouvrant son âme à Atticus absent, il lui écrit :

« Voilà l'état où je me trouve maintenant : malheureux, si je « considère mes félicités passées ; heureux, si je me compare à mes « adversités récentes. Mes affaires privées, comme vous le savez, « sont déplorables. J'ai, de plus, des soucis et des tribulations « domestiques que je ne puis confier à des lettres. » (Il voulait parler de *Térentia*, sa femme, dont les querelles avec son frère l'affligeaient.) « J'aime mon frère, se hâtait-il d'ajouter, avec toute « l'affection que mérite sa tendresse sans exemple, sa courageuse « fidélité, son inaltérable dévouement! Accourez, j'ai besoin de vos » conseils ; il faut que nous concertions ensemble pour moi le com-« mencement d'une nouvelle vie !... Déjà quelques-uns de ceux qui « me défendaient absent commencent à s'irriter secrètement contre « moi depuis que je suis à Rome, et à témoigner ouvertement « l'envie qu'ils me portent... Les consuls ne m'ont adjugé que « 2 millions de sesterces pour ma maison de Rome (200,000 fr.), « 500 mille sesterces pour ma maison de *Tusculum* (40,000 fr.), « 250 mille sesterces pour ma maison de *Formies* (25,000 fr.). « D'où vient cette estimation inique qui indigne non-seulement les « honnêtes gens, mais même la multitude?... Ceux qui m'ont « coupé les ailes ne veulent pas qu'elles repoussent... Mes affaires « domestiques sont ruinées. On rebâtit ma maison de Rome ; vous « jugez à quels frais pour un proscrit ! Quant à ma maison de For-« mies, que je suis tenu de reconstruire aussi, je ne puis ni la re-« voir dans sa ruine ni m'en défaire. Je cherche vainement à « vendre ma retraite de Tusculum. D'autres chagrins intérieurs

« m'assiégent, que je vous dévoilerai plus clairement ailleurs...
« Mais, je suis adoré de ma fille Tullie et de mon frère!... »

Et quelques jours après : — « Clodius et ses bandes sont venus « en armes attaquer et disperser hier les ouvriers qui rebâtissent « ma maison; ils ont mis le feu à celle de mon frère, que j'habite... « Mes maisons pillées, abattues, incendiées, déposent maintenant, « par leurs débris, contre lui!... Comme je descendais moi-même « la rue *Sacrée*, Clodius et ses sicaires m'ont rencontré et pour- « suivi avec de grandes clameurs, d'épées nues, de bâtons levés, « de pierres lancées sur moi et ma suite ; nous nous sommes réfu- « giés avec peine dans le vestibule de la maison de *Tertius*. Le « scélérat, se sentant désavoué par le peuple même, se jette tout « entier aux violences et aux crimes de Catilina. Il a marché ces « jours-ci, à la tête d'une troupe armée de boucliers, de glaives « et de torches, contre la maison de Milon, mon ami et mon « appui. Il menace Rome des dernières catastrophes, s'il ne par- « vient pas à se faire nommer édile. Milon est résolu à tuer ce « monstre s'il le rencontre ; il ne s'en rapporte pas, comme j'ai eu « la simplicité de le faire, à des amis puissants et tièdes ; c'est un « héros, mon exemple ne l'intimide pas ; il est décidé à toutes les « conséquences de son courage...

« Quant à moi, ce n'est pas le courage qui me manque ; j'en « ai même davantage aujourd'hui que dans le temps de ma plus « florissante fortune!... »

V.

Clodius triompha encore une fois du sénat, de Pompée, des bons citoyens, et fut nommé *édile* par la corruption et par la violence de la lie du peuple. Pompée, César et Crassus, qui formaient un triumvirat militaire au-dessus de ces orages passagers de Rome, se rapprochèrent de Cicéron. Ils gémissaient avec Pompée, trop endormi dans sa vaine gloire, des calamités de la patrie. Cicéron en détournait les yeux, et n'allait plus au sénat, pour s'occuper exclusivement de l'éloquence du barreau, des lettres et de la poésie. Il écrivit, dans sa retraite champêtre d'*Antium*, un poëme héroïque sur les victoires de César, pour s'acquérir l'amitié de ce héros, dont il entrevoyait la fortune sans prévoir

encore qu'il renverserait la république. Il chanta dans un autre poëme ses propres malheurs. Il écrivit plusieurs livres d'histoire. Il soignait l'éducation de son fils; il jouissait de la beauté, de la tendresse et du génie littéraire de sa fille Tullia; il enrichissait ses maisons de campagne de nouvelles bibliothèques, achetées à grands frais en Grèce par les soins de son ami Atticus, pour remplacer celles que Clodius avait brûlées pendant sa proscription. Il défendait César dans le sénat contre ceux qui, le trouvant déjà trop puissant, voulaient lui retirer l'armée des Gaules. Enfin, il écrivit un poëme en quatre chants sur les événements de son consulat. Il était aussi heureux que peut l'être un homme qui sent périr sa patrie.

Les événements se pressaient, et les ruines contre lesquelles il était abrité un moment ne pouvaient pas tarder à l'atteindre. Les brigues et les violences infestaient Rome. Le triumvirat militaire de Crassus, Pompée et César, seul élément de sécurité pour l'ombre de république qui existait encore, se décomposait. Crassus, qui avait pris le gouvernement de l'Asie, venait de perdre ses légions et d'être tué dans la guerre contre les Parthes. Julia, fille de César, que Pompée avait épousée et qui était le gage de l'union entre ces deux rivaux, venait de mourir, en emportant leur concorde dans la tombe. Milon ayant rencontré Clodius sur la route de sa maison de campagne, les deux cortéges de serviteurs qui accompagnaient les deux adversaires s'étaient injuriés, puis attaqués. Milon, s'élançant de sa litière, où il était sans armes et sans préméditation avec sa femme, avait saisi une arme pour sa défense et avait tué Clodius dans la mêlée. Le corps

sanglant du favori de la multitude, rapporté à Rome et étendu sur la tribune aux harangues, avait été brûlé par ses partisans sur un bûcher dont les flammes, attisées par ses vengeurs, s'étaient communiquées au temple voisin et au palais du sénat, et les avaient réduits en cendres; funérailles dignes d'un tribun incendiaire de sa patrie. Pompée, nommé consul, avait rempli de soldats en armes la place publique, et le peuple allait juger Milon. Cicéron le défendit dans une harangue souvent interrompue par le bruit des armes, mais qu'il rétablit après la séance dans toute la force et dans toute la splendeur de son improvisation.

« J'ai justifié complétement Milon du meurtre « prémédité dont on l'accuse, dit-il en finissant. « Mais si je ne l'avais pas justifié, ne pourrait-il pas « se justifier également du meurtre qu'il aurait « commis, se lever et vous dire : Romains, j'ai tué! « j'ai tué non pas Mélius, qui fut soupçonné d'as« pirer à la royauté, parce qu'il semblait, en abais« sant le prix du blé aux dépens de sa fortune, « rechercher avec trop de soin la faveur de la mul« titude; non pas Tibérius Gracchus, qui excita une « sédition pour destituer son collègue : ceux qui « leur ont donné la mort ont rempli le monde en« tier de la gloire de leur nom. Mais j'ai tué l'homme « que nos Romains les plus illustres ont surpris en « adultère sur les autels les plus sacrés; l'homme « dont le supplice pouvait seul, au jugement du sénat, « expier nos mystères profanés; l'homme que Lu« cullus a déclaré, sous la foi du serment, coupable « d'un inceste avec sa propre sœur. J'ai tué le fac« tieux qui, secondé par des esclaves armés, chassa

« de Rome un citoyen que le sénat, que le peuple « romain, que toutes les nations regardaient comme « le sauveur de Rome et de l'empire; qui donnait « et qui ravissait des royaumes; qui distribuait l'u- « nivers au gré de ses caprices; qui remplissait le « Forum de meurtres et de sang; qui contraignit « par la violence et les armes le plus grand des Ro- « mains à se renfermer dans sa maison; qui ne con- « nut jamais de frein ni dans le crime ni dans la « débauche; qui brûla le temple des Nymphes, afin « d'anéantir les registres publics et de ne laisser « aucune trace du dénombrement. Oui, Romains, « celui que j'ai tué ne respectait plus ni les lois, ni « les titres, ni les propriétés; il s'emparait des pos- « sessions, non plus par des procès injustes et par « des arrêts surpris à la religion des juges, mais par « la force marchant avec des soldats, enseignes dé- « ployées; à la tête de ses troupes, il essaya de « chasser de leurs biens, je ne dirai pas les Étrus- « ques, objets de ses mépris, mais Q. Varius lui- « même, ce citoyen respectable, assis parmi nos « juges. Il parcourait les campagnes et les jardins, « suivi d'architectes et d'arpenteurs; dans l'ivresse « de ses espérances, il n'assignait d'autres bornes « à ses domaines que le Janicule et les Alpes. T. Pa- « cuvius, chevalier romain, avait refusé de lui vendre « une île sur le lac Prélius : aussitôt il y fit trans- « porter des matériaux et des instruments, et, sous « les yeux du propriétaire, qui le regardait de l'au- « tre bord, il éleva un édifice sur un terrain qui « n'était pas à lui. Une femme, un enfant, n'ont « pas trouvé grâce à ses yeux; Aponius et Scantia « furent menacés de la mort s'ils ne lui abandon-

« naient leurs jardins. Que dis-je, il osa déclarer à
« T. Furfanius, oui à Furfanius, que s'il ne lui
« donnait tout l'argent qu'il lui avait demandé, il
« porterait un cadavre dans sa maison, afin de jeter
« sur cet homme respectable tout l'odieux d'un as-
« sassinat. . . . .

« Et ne dites donc pas qu'emporté par la haine,
« je déclame avec plus de passion que de vérité
« contre un homme qui fut mon ennemi. Sans doute,
« personne n'eut plus que moi le droit de le haïr;
« mais c'était l'ennemi commun, et ma haine per-
« sonnelle pouvait à peine égaler l'horreur qu'il
« inspirait à tous. Il n'est pas possible d'exprimer
« ni même de concevoir à quel point de scélératesse
« ce monstre était parvenu. Et puisqu'il s'agit ici
« de la mort de Clodius, imaginez, citoyens, car nos
« pensées sont libres, et notre âme peut se rendre
« de simples fictions aussi sensibles que les objets
« qui frappent nos yeux ; imaginez, dis-je, qu'il soit
« en mon pouvoir de faire absoudre Milon, sous la
« condition que Clodius revivra.... Eh quoi! vous
« pâlissez! Quelles seraient donc vos terreurs s'il
« était vivant, puisque, tout mort qu'il est, la seule
« pensée qu'il puisse revivre vous pénètre d'effroi!

. . . .

« Les Grecs rendent les honneurs divins à ceux
« qui tuèrent des tyrans. Que n'ai-je pas vu dans
« Athènes et dans les autres villes de la Grèce?
« Quelles fêtes instituées en mémoire de ces géné-
« reux citoyens! Quels hymnes! Quels cantiques!
« Le souvenir, le culte même des peuples consacrent
« leurs noms à l'immortalité; et vous, loin de dé-
« cerner des honneurs au conservateur d'un si grand

« peuple, au vengeur de tant de forfaits, vous souf-
« fririez qu'on le traîne au supplice?. . . . .

« Il existe, oui, certes il existe une puissance qui « préside à toute la nature; et si dans nos corps « faibles et fragiles nous sentons un principe actif « et pensant qui les anime, combien plus une in- « telligence souveraine doit-elle diriger les mouve- « ments admirables de ce vaste univers! Osera-t-on « la révoquer en doute parce qu'elle échappe à nos « sens et qu'elle ne se montre pas à nos regards? « Mais cette âme qui est en nous, par qui nous pen- « sons et nous prévoyons, qui m'inspire en ce mo- « ment où je parle devant vous, notre âme aussi « n'est-elle pas invisible? Qui sait quelle est son « essence? Qui peut dire où elle réside? C'est donc « cette puissance éternelle, à qui notre empire a dû « tant de fois des succès et des prospérités incroya- « bles, c'est elle qui a détruit et anéanti ce monstre, « et lui a suggéré la pensée d'irriter par sa violence « et d'attaquer à main armée le plus courageux des « hommes, afin qu'il fût vaincu par un citoyen dont « la défaite lui aurait pour jamais assuré la licence « et l'impunité. Ce grand événement n'a pas été « conduit par un conseil humain; il n'est pas même « un effet ordinaire de la protection des immortels. « Les lieux sacrés eux-mêmes semblent s'être émus « en voyant tomber l'impie, et avoir ressaisi le droit « d'une juste vengeance. Je vous atteste ici, collines « sacrées des Albains, autels associés au même culte « que les nôtres et non moins anciens que les autels « du peuple romain, vous qu'il avait renversés, « vous dont sa fureur sacrilége avait abattu et dé- « truit les bois, afin de vous écraser sous le poids

« de ses folles constructions. Alors vos dieux ont « signalé leur pouvoir ; alors votre majesté outragée « par tous ses crimes s'est manifestée avec éclat. « Et toi, dieu tutélaire du Latium, grand Jupiter, toi « dont il avait profané les lois, les bois et le terri- « toire par des abominations et des attentats de « toute espèce, ta patience s'est enfin lassée : vous « êtes tous vengés, et en votre présence il a subi « la peine due à tant de forfaits.

« Romains, le hasard n'a rien fait ici. Voyez en « quels lieux Clodius a engagé le combat : c'est de- « vant un temple de la Bonne Déesse, oui, sous les « yeux de cette divinité même, dont le sanctuaire « s'élève dans le domaine du jeune et vertueux « Sextus Gallus, que le profanateur a reçu cette « blessure qui devait être suivie d'une mort cruelle, « et nous avons reconnu que le jugement infâme « qui l'avait absous autrefois n'a fait que le réser- « ver à cette éclatante punition.

« C'est encore cette colère des dieux qui a frappé « ses satellites d'un tel vertige, que, traînant sur une « place son corps souillé de sang et de boue, ils « l'ont brûlé sans porter à sa suite les images de « ses ancêtres, sans lamentations, ni jeux, ni chants « funèbres, ni éloge, ni convoi ; en un mot, sans au- « cun de ces derniers honneurs que les ennemis « mêmes ne refusent pas à leurs ennemis. Sans « doute le ciel n'a pas permis que les images des « citoyens les plus illustres honorassent cet exécrable « parricide, et son cadavre devait être déchiré dans « le lieu où sa vie avait été détestée.

« Je déplorais le sort du peuple romain, con- « damné depuis si longtemps à le voir impunément

« fouler aux pieds la république : il avait souillé « par un adultère les mystères les plus saints ; il « avait abrogé les sénatus-consultes les plus respec- « tables ; il s'était ouvertement racheté des mains « de ses juges. Tribun, il avait tourmenté le sénat, « annulé ce qu'il avait fait, du consentement de « tous les ordres, pour le salut de la république ; il « m'avait banni de ma patrie, il avait pillé mes « biens, brûlé ma maison, persécuté ma femme et « mes enfants, déclaré une guerre impie à Pompée, « massacré des citoyens, des magistrats, réduit en « cendre la maison de mon frère, dévasté l'Étrurie, « dépossédé une foule de propriétaires. Infatigable « dans le crime, il poursuivait le cours de ses at- « tentats. Rome, l'Italie, les provinces, les royau- « mes n'étaient plus un théâtre assez vaste pour « ses projets extravagants.......................

« Pour moi, mon cœur se déchire, mon âme est « pénétrée d'une douleur mortelle, lorsque j'entends « ces paroles que chaque jour Milon répète devant « moi : Adieu, mes chers concitoyens, adieu ; oui, « pour jamais adieu. Qu'ils vivent en paix, qu'ils « soient heureux ; que tous leurs vœux soient rem- « plis ; qu'elle se maintienne cette ville célèbre, « cette patrie qui me sera toujours chère, quelque « traitement que j'en éprouve ; que mes concitoyens « jouissent sans moi, puisqu'il ne m'est pas permis « de jouir avec eux, d'une tranquillité que cepen- « dant ils ne devront qu'à moi. Je partirai, je m'é- « loignerai. Si je ne puis partager le bonheur de « Rome, je n'aurai pas du moins le spectacle de « ses maux, et dès que j'aurai trouvé une cité où les « lois et la liberté soient respectées, c'est là que je

« fixerai mon séjour. Vains travaux, ajoute-t-il, « espérances trompeuses, inutiles projets! Lorsque « pendant mon tribunat, voyant la république op- « primée, je me dévouais tout entier au sénat expi- « rant, aux chevaliers romains dénués de force et « de pouvoir, aux gens de bien découragés et acca- « blés par les armes de Clodius, pouvais-je penser « que je me verrais un jour abandonné par les bons « citoyens? Et toi, car il m'adresse souvent la pa- « role, après t'avoir rendu à la patrie, devais-je « m'attendre que la patrie serait un jour fermée « pour moi? Qu'est devenu ce sénat à qui nous « avons été constamment attachés, ces chevaliers, « oui, ces chevaliers dévoués à tes intérêts? Le zèle « des villes municipales? Ces acclamations unanimes « de toute l'Italie? Et toi-même, Cicéron, qu'est « devenue cette voix, cette voix salutaire à tant de « citoyens? Est-elle impuissante pour moi seul, qui « tant de fois ai bravé la mort pour toi?.........

« Je vous implore, Romains, qui avez tant de « fois versé votre sang pour la patrie; braves cen- « turions, intrépides soldats, c'est à vous que je « m'adresse dans les dangers d'un homme coura- « geux, d'un citoyen invincible. Vous êtes présents, « que dis-je, vous êtes armés pour protéger ce tri- « bunal, et sous vos yeux on verrait un héros tel « que lui repoussé, banni, rejeté loin de Rome! « Malheureux que je suis! C'est par le secours de tes « juges, ô Milon, que tu as pu me rétablir dans ma « patrie, et je ne pourrai par leur secours t'y main- « tenir toi-même! Que répondrais-je à mes enfants « qui te regardent comme un second père? O Quin- « tilius! ô mon frère, absent aujourd'hui, alors com-

« pagnon de mes infortunes, que te dirai-je? Que
« je n'ai pu fléchir en faveur de Milon ceux qui l'ai-
« dèrent à nous sauver l'un et l'autre? Et dans
« quelle cause? Dans une cause où nous avons tout
« l'univers pour nous. Qui me l'aura refusé? Ceux
« à qui la mort de Clodius a procuré la paix ou
« le repos. A qui l'auront-ils refusé? A moi. Quel
« crime si grand ai-je donc commis? De quel for-
« fait si horrible me suis-je donc rendu coupable,
« lorsque j'ai pénétré, découvert, dévoilé, étouffé
« cette conjuration qui menaçait l'État tout entier?
« Telle est la source des maux qui retombent sur
« moi et sur tous les miens. Pourquoi vouloir mon
« retour? Était-ce pour exiler à mes yeux ceux qui
« m'avaient ramené? Ah! je vous en conjure, ne
« souffrez pas que ce retour soit plus douloureux
« pour moi que ne l'avait été ce triste départ.
« Puis-je en effet me croire rétabli, si les citoyens
« qui m'ont replacé au sein de Rome sont arrachés
« de mes bras?

« Plutôt que d'en être témoin, puissé-je, par-
« donne, ô ma patrie! je crains que ce vœu de l'ami-
« tié ne soit une horrible imprécation contre toi;
« puissé-je voir Clodius vivant, le voir préteur,
« consul, dictateur.... Dieux immortels, quel cou-
« rage! et combien Milon est digne que vous le con-
« serviez! Non, dit-il, non, rétracte ce vœu impie.
« Le scélérat a subi la peine qu'il méritait: à ce prix
« subissons, s'il le faut, une peine que nous ne mé-
« ritons pas. Cet homme généreux qui n'a vécu que
« pour la patrie, mourra-t-il autre part qu'au sein
« de la patrie? Ou s'il meurt pour elle, conserverez-
« vous le souvenir de son courage en refusant à sa

« cendre un tombeau dans l'Italie? Quelqu'un de « vous osera-t-il rejeter un citoyen que toutes les « cités appelleront quand vous l'aurez banni? Heu- « reux le pays qui recevra ce grand homme! O « Rome ingrate si elle le bannit! Rome malheureuse « si elle le perd! Mais finissons : mes larmes étouf- « fent ma voix, et Milon ne veut pas être défendu « par des larmes. »

VI.

Cicéron, après les fonctions de pontife qu'il avait exercées cinq ans, obtint le gouvernement de la *Cilicie*, en qualité de général, de proconsul et de purificateur de cette province d'Asie, qui confinait d'un côté à la Grèce, de l'autre à la Syrie. Une armée de vingt mille hommes était sous ses ordres, indépendamment des corps auxiliaires empruntés aux princes tributaires de Rome. Le génie romain, comme nous l'avons vu plus haut, était de sa nature universel. Nulle armée n'aurait reproché à son chef d'être en même temps le premier orateur, le premier poëte, le premier magistrat de sa patrie; nulle assemblée du peuple autour de la tribune aux harangues n'aurait reproché à un orateur d'avoir remporté des victoires. Tout ce qui amplifiait l'homme agrandissait les fonctions. Le nouveau général, conseillé par Pompée, dont il avait été prendre les avis à *Tarente*, comme ceux de l'oracle de la guerre, répondit dignement à la confiance de sa patrie. Il secourut les restes de l'armée de Crassus, qui luttaient à peine en Syrie contre les forces indomptées des Parthes, seuls rivaux du peuple romain en Asie. Descendant du mont *Taurus*, ces

Alpes de la Cilicie, à la tête de quarante mille hommes, il les combattit sous les murs d'Antioche, délivra l'armée romaine de Syrie, enveloppée par eux dans cette ville, et les refoula dans les déserts. Au retour de cette expédition, il soumit la *Cappadoce*, royaume voisin de la Cilicie, qui s'était dérobé au joug des Romains. Il y rétablit sur son trône le roi Ariobarzane, protégé de Rome; et quoique pauvre, il refusa généreusement le tribut, prix de cette restauration, que ce roi lui offrit. Fidèle aux principes de désintéressement et de vertu qu'il avait pris pour règle de sa vie, et qu'il avait professés dans un de ses plus beaux livres *sur la République*, il refusa jusqu'au logement et à l'hospitalité onéreuse que les villes alliées devaient aux proconsuls. Il y fit contraster le gouvernement d'un philosophe avec l'oppression d'un conquérant. Il y fit pardonner à la domination de Rome, et bénir son propre nom. Les provinces le proclamèrent leur père, et son armée le proclama *imperator*, titre suprême qui préludait ordinairement au triomphe. Les agitations croissantes de Rome l'arrachèrent à ces honneurs : il y rentra avec ses faisceaux entourés de lauriers, symbole des expéditions heureuses. A son arrivée, Rome, triomphante au dehors, périssait au dedans.

VII.

La rivalité entre César et Pompée, qui n'était plus contre-balancée par Crassus, s'était accrue et envenimée pendant l'absence de Cicéron. César demandait au sénat des prolongations de pouvoir, des extensions de provinces, des adjonctions de

légions à son armée, et des honneurs qui l'auraient rendu maître de la république. Pompée, appui de la république, du sénat et des citoyens, les lui refusait. La guerre ouverte était prête à éclater entre deux hommes trop grands pour qu'une même patrie, et presque un même univers, pût les contenir. Un troisième parti, formé à la fois des républicains incorruptibles, tels que Caton, Brutus et leurs amis, et des agitateurs du peuple, reste des factions populaires de Clodius, menaçait la république de trouble, sous prétexte de la défendre, pendant que César et Pompée la menaçaient de tyrannie, sous prétexte de la sauver. Entre ces trois dangers, que la vive et pénétrante intelligence de Cicéron lui faisait voir de plus loin qu'au vulgaire, il n'examinait plus où était le plus grand bien, mais le moindre mal pour la république. La tyrannie démagogique du peuple, remué par ses tribuns, lui faisait horreur. L'ombre de Clodius, ses dangers courus, ses amis tués, ses honneurs perdus, sa proscription subie, ses maisons brûlées, le souvenir des insurrections des Gracques, des torches de Marius, des licteurs de Sylla, le faisaient frémir du retour des convulsions civiles. D'un autre côté, un choc des armées romaines, sur le sein même de l'Italie, entre Pompée et César, ne lui montrait en perspective que la guerre de Romains contre Romains et la tyrannie absolue et sans contrepoids des vainqueurs. Là était la combustion, ici la fin de la république. Dans cette perplexité, choisir était pour lui impossible et cependant nécessaire. Il préférait ajourner et donner du temps à la fortune de Rome et des tempéraments aux choses,

qui suspendissent au moins sa patrie sur la pente des dernières calamités. Tous les partis, à l'exception du parti des démagogues, ses éternels ennemis, se disputaient Cicéron, comme s'il eût été l'arbitre du destin. Il hésitait à se prononcer. César lui écrivait des lettres flatteuses, dans lesquelles il se disculpait de tout penchant à la tyrannie et le faisait juge entre Pompée et lui; il lui donnait dans ces lettres ce même titre égal au sien d'*imperator,* comme pour l'élever au niveau de sa gloire militaire, en se subordonnant de bien loin à sa gloire civile. Pompée le suppliait de se réconcilier avec lui, et de lui accorder une entrevue dans une de ses maisons de campagne avant de rentrer à Rome. Cicéron s'y rendit. Ces deux hommes, les plus grands et les plus patriotes de Rome après Caton, passèrent une journée tout entière en conférences secrètes dans les jardins de Pompée à délibérer sur les intérêts de la république. Cicéron employa toute la chaleur de son patriotisme, toute la force de son éloquence, toutes les supplications de l'amitié, à convaincre Pompée de la nécessité de la concorde avec César, pour la gloire des deux et pour le salut de Rome. Pompée la déclara impossible. Irrité des exigences insatiables d'un rival à qui la moitié de l'empire ne suffisait plus; convaincu par l'ambition de César, par ses caresses au parti populaire, par sa soif d'honneurs, par l'ambiguïté de ses négociations, qu'aucune paix ne serait définitive avec cet homme; se sentant de plus entouré et soulevé en Italie par cette opinion presque unanime qui s'indignait des menaces de César et qui lui promettait *en frappant la terre du pied d'en faire*

sortir des légions contre son rival, Pompée était résolu à accepter enfin le jugement de la fortune par les armes. Sa vertu l'encourageait à ce parti extrême, autant que son ambition; car son ambition était vaste, mais honnête. Il adorait la république; et, en se faisant le champion des lois, du sénat, du peuple, de la liberté de l'Italie, ce n'était pas seulement sa propre gloire, c'étaient la patrie, les ancêtres et la postérité de Rome qu'il défendait en se défendant lui-même!

VIII.

Cicéron, sans avoir rien obtenu, se rendit à Rome, où il fut reçu comme la dernière espérance des bons citoyens. Mais son triomphe lui sembla un deuil, et en entrant par la porte Triomphale, il sentit, écrit-il, « qu'il tombait en pleine guerre « civile. »

Elle éclatait en effet peu de jours après, et elle jeta Cicéron dans des perplexités qui le firent accuser de faiblesse, mais qui étaient en réalité les angoisses de la république mourante, plutôt que les angoisses d'un homme irrésolu.

César, las d'attendre de Pompée et du sénat des condescendances proportionnées à son ambition, s'était décidé enfin au sacrilége contre sa patrie. Descendu des Alpes dans la basse Italie, à la tête de quelques légions, il avait franchi le *Rubicon,* petit ruisseau qui formait la limite légale de son gouvernement de la Gaule, et dont le passage à main armée le déclarait ennemi public. *Le sort en est jeté!* s'était écrié César en poussant, après une longue hésitation, son cheval dans les flots du

Rubicon. Ce mot était la fin de la république. Du moment où le parricide ne paraissait plus à un citoyen puissant qu'un jeu du hasard, dont le monde était l'enjeu, et où les soldats n'étaient plus des Romains, mais des mercenaires, la liberté, qui ne subsiste que de vertus publiques, ne pouvait plus exister, et l'Italie n'était plus digne que de devenir la proie et le jouet des ambitieux.

IX.

Elle avait frémi tout entière cependant de l'attentat de César. Un immense cri d'horreur et d'indignation s'était élevé du Rubicon jusqu'à Rome, et de Rome jusqu'aux provinces les plus reculées de la domination romaine. Bien qu'on ne se dissimulât pas l'ascendant irrésistible que les armées, leurs chefs, les possesseurs des grands gouvernements prolongés par le peuple et le sénat, les dictateurs enfin, exerçaient sur la république depuis la corruption des mœurs publiques, si l'on ne croyait plus à la vertu, on croyait encore à la pudeur. Le crime sans voile du Rubicon fit tressaillir le sol de l'Italie. On crut un moment qu'il allait engloutir le téméraire qui tournait les armes de Rome contre Rome. César lui-même fut atterré de cette émotion générale produite par son audace. Aussi s'efforça-t-il de l'atténuer en se présentant aux populations sur sa route comme une victime de l'injustice et de l'ingratitude de Pompée et du sénat, qui venait, non asservir son pays, mais demander justice pour ses soldats et pour lui-même. Il affecta de négocier, d'offrir et de discuter des conditions modérées de concorde et de paix, pen-

dant que ses lieutenants, ses émissaires et ses présents intimidaient, marchandaient, embauchaient ou achetaient Rome elle-même dans les murs de Rome. Cicéron, plus caressé par lui qu'aucun des hommes influents de la république, voyait de près les progrès de César, les illusions des honnêtes gens, la dépravation des méchants, la lenteur et la majesté inerte de Pompée. Il aspirait plus que jamais à prévenir le choc par un accommodement pacifique entre les deux rivaux. César lui écrivait fréquemment, et, feignant de le choisir pour arbitre entre Pompée et lui, il remettait en apparence à Cicéron le sort et la responsabilité de l'univers. Mais en attendant le résultat de l'intervention de Cicéron, il marchait toujours, grossissant son parti dans sa route de toutes les provinces, de toutes les villes, de toutes les légions, dont l'inconcevable indolence de Pompée le laissait successivement s'approcher et s'emparer par la terreur ou par la séduction. Il embauchait l'Italie étape par étape, et environné d'une armée de Gaulois qu'il avait façonnés à la guerre et enrôlés dans ses cohortes, il amenait le premier les barbares contre sa patrie. *Coriolan*, qui avait autrefois amené les Volsques contre Rome, n'avait rien fait de plus monstrueux, et encore avait-il au moins pour excuse la vengeance contre ceux qui l'avaient proscrit de sa patrie. César n'avait à se venger que des honneurs et des commandements qu'il avait reçus de Rome; et cependant l'histoire a flétri Coriolan et a déifié César. Voilà les justices des hommes irréfléchis, qui prennent le succès pour juge de la moralité des événements.

X.

Cependant tout était trouble et confusion dans Rome. Pompée, renonçant à défendre l'Italie, se retirait avec le sénat, les bons citoyens, les consuls, les pontifes, les tribuns, les lois et les dieux de la capitale, et rassemblant le peu de légions qui lui étaient personnellement attachées, il formait au bord de la mer une armée tardive. Il rassemblait à *Brindes* toutes les forces navales de la république. Il paraissait incertain encore s'il attendrait là l'armée de César et s'il accepterait la bataille, ou s'il embarquerait ses troupes, abandonnant à César le sol, et transportant les pouvoirs publics, les défenseurs de la liberté au delà de la mer, comme pour laisser le vide et l'horreur protester contre le sacrilége de César.

Cicéron gémissait de cette politique de résignation et de désespoir, plus digne d'un philosophe découragé que d'un grand capitaine comme Pompée. Bien qu'il fût indigné contre César et qu'il n'hésitât pas à se ranger avec les lois, les dieux, la justice, la liberté, la république, dans le parti de Pompée qui représentait maintenant la conscience même du peuple romain, il ne pouvait consentir à cet abandon de l'Italie et de soi-même, qui lui semblait une désertion de la plus sainte des causes; il tremblait de faire une faute en suivant Pompée hors de l'Italie, ou de faire une lâcheté en ne suivant pas la république où Pompée l'emportait avec lui. Dans cette perplexité, il demeurait indécis et immobile dans sa maison de *Formies,* hors de Rome et à égale distance de César qui s'a-

vançait et de Pompée qui s'enfuyait, suppliant l'un de se retourner pour combattre, l'autre de s'arrêter devant son attentat, et exprimant dans ses lettres à ses amis de Rome le désespoir de son incertitude et l'agonie mortelle de ses irrésolutions.

XI.

« Vous me dites de me souvenir de moi-même, de mes maxi-
« mes, de mes écrits, de mes discours, de mes actions passées, et
« de les prendre pour juges de ce que j'ai aujourd'hui à faire, écrit-
« il à Atticus. Je vous remercie de ne me donner d'autre conseil
« et d'autre exemple que moi-même; mais considérez si, dans
« quelque république que ce soit, un chef de parti commit ja-
« mais des fautes si honteuses que celles de notre ami Pompée,
« qui, en abandonnant Rome, déserte la patrie elle-même, pour
« laquelle et dans laquelle son devoir et sa gloire étaient de mou-
« rir!... Vous en parlez à votre aise à l'abri des événements, tran-
« quille dans votre maison; vous ignorez nos calamités, nos mi-
« sères, nos hontes, à nous chassés de nos maisons, dépouillés de
« nos biens, errant au hasard avec nos femmes et nos enfants, entre
« deux armées prêtes à s'entre-choquer sur nos ruines!... Et ce
« n'est pas par la victoire que nous avons été contraints d'aban-
« donner Rome; non, c'est la démence de notre chef Pompée,
« d'un homme sur qui reposent toutes nos destinées, et que des
« maladies mortelles menacent presque chaque année de nous en-
« lever! C'est pour lui que nous quittons notre patrie, non pas
« pour la reconquérir en y rentrant plus forts et plus invincibles,
« mais pour la livrer aux flammes et au pillage de nos ennemis!...
« Voilà pourquoi nous sommes ici avec cette multitude de ci-
« toyens sortis avec nous de Rome! Rome est déserte; il n'y a
« personne ni dans la ville, ni dans les faubourgs, ni dans les
« maisons de campagne, ni dans les jardins des environs de la
« ville! et Pompée ne nous trouve pas même assez exilés sur ce
« rivage de la mer, il nous appelle auprès de lui dans la Pouille!...
« Que conclure de tout cela? J'aime Pompée, je suis prêt à me
« sacrifier pour lui; mais je dois songer à la patrie, et la patrie
« cependant n'est pas un homme!... N'ai-je pas de grands exem-
« ples pour ne pas abandonner la patrie, même assujettie à un
« tyran? *Socrate* l'abandonna-t-il pendant qu'Athènes gémissait
« sous les trente tyrans?... Je vous ai dit, en effet, que j'aimais
« mieux être vaincu avec Pompée que vainqueur avec César. Oui,
« mais avec Pompée digne de lui-même et semblable à lui-même;
« mais avec Pompée fuyant avant de savoir même qu'il fuit et

« sans savoir où il fuit! avec Pompée livrant sans combat la patrie, « nos enfants, nos femmes, nos biens, nos lois, nos vies à la ty- « rannie!... La supposition que je faisais est déjà réalisée! C'en « est fait, si je suis vaincu avec cet homme et par cet homme!... « Souvenez-vous que j'ai toujours été d'avis d'abord qu'il fallait « à tout prix éviter le choc et la guerre entre ces deux chefs de « parti, ensuite qu'il ne fallait à aucun prix abandonner, non pas « l'Italie seulement, mais Rome elle-même!... Je porte le deuil « de la république!... Voyez à quel homme nous avons affaire « dans ce César! Quelle perspicacité! quelle promptitude! quelle « vigilance! quel œil à tout! S'il ne se permet ni meurtre, ni ven- « geance, ni proscription, il va être tout à l'heure l'idole de ces « mêmes Romains dont il était hier l'effroi... J'entends causer au- « tour de moi une multitude de citoyens des villes et des paysans « des campagnes; ils ne pensent déjà plus qu'à leurs champs, qu'à « leurs maisons rustiques, qu'à leurs petits écus! Voyez un peu la « versatilité des âmes! ils redoutent maintenant ce Pompée, qui « était hier leur idole et leur appui; ils commencent à adorer ce « César, qu'ils redoutaient hier comme leur fléau!... »

Puis, s'emportant de vertueuse indignation contre ce même César, dont il vient tout à l'heure d'admirer le génie :

« O le misérable! s'écrie-t-il; ô le voleur de lois! ô le brigand! « ô le dévastateur de sa patrie!... Et cependant tout le monde part « autour de moi pour rejoindre Pompée : aujourd'hui celui-ci, « demain celui-là! Et j'apprends que les bons et grands citoyens, « qui ont été l'honneur et l'appui de Rome, me blâment de ces « lamentations, d'hésiter encore à partir!... Eh bien, partons « donc; et, pour prouver que je suis un bon et un grand citoyen, « allons aussi rapporter par terre et par mer la guerre civile à « notre infortunée patrie!... »

XII.

Mais il ne partait toujours pas, retenu par cette hésitation mortelle entre la honte de ne pas suivre son parti naturel, et le crime d'aller rapporter la guerre à son pays.

« Pour me distraire de la maladie de mes pensées, écrit-il à son « confident et son ami Atticus, je me pose ces questions terribles,

« et je m'exerce à les résoudre, parce que de leur solution dépen-
« dra le parti que je prendrai : — Est-il convenable à un citoyen
« vertueux de rester dans son pays quand il est tombé sous la
« puissance d'un tyran ? — Doit-on employer tous les moyens de
« soustraire son pays à la tyrannie, lors même que ces moyens de
« délivrance exposeraient la patrie à sa dernière ruine ? — Ne
« doit-on pas se prémunir contre le danger d'élever trop haut et
« de changer en oppresseur le chef qu'on oppose au tyran de son
« pays ? — Ne vaut-il pas mieux chercher le salut de son pays
« dans les concessions et les accommodements pacifiques que dans
« les armes ? — Est-il permis à un bon citoyen de se retirer à l'é-
« cart pendant les agitations de son pays ? — Peut-on en conscience
« incendier et assiéger sa patrie pour la délivrer du tyran ? —
« Dans les dissensions civiles, est-on tenu de suivre la cause et la
« fortune de son parti, lors même que ce parti commet des fautes
« et des crimes ? — Enfin un homme qui a subi l'envie, l'iniquité,
« l'ingratitude et les persécutions pour avoir une première fois
« sauvé son pays, doit-il s'exposer volontairement une seconde
« fois aux mêmes malheurs ? Ou bien, après avoir tout fait en vain
« pour sa patrie, ne lui est-il pas permis de se désintéresser de la
« chose publique par ceux qui gouvernent, et de songer à lui-
« même, à sa famille et à son repos ? »

XIII.

Pendant que Cicéron se posait ces questions, dont on voit assez clairement la solution secrète dans son âme par l'art avec lequel il incline l'esprit de son ami à les résoudre dans le sens de la neutralité, César et ses amis de Rome le suppliaient de rester neutre, et il s'excusait auprès de Pompée de ne l'avoir pas encore rejoint, sur l'impossibilité de traverser une partie de l'Italie déjà inondée des troupes de César. Enfin, Pompée ayant appelé et rassemblé à Brindes toutes ses légions et tous les républicains austères, tels que Cassius, Brutus, Labiénus, Caton, fit voile à l'approche de César pour la côte d'Épire, emmenant avec lui tout ce qui dans Rome était digne du nom de Romain. Cicéron se trouva par ce fait qu'il avait tant blâmé, et qu'il

répugnait tant à imiter, soulagé par l'événement du poids de ses incertitudes.

L'Italie entière, aussitôt après le départ de Pompée, se précipita aux pieds du vainqueur. Rome ne se respectait plus elle-même, et n'était plus digne que d'un maître. Cette abjection de sa patrie releva l'âme de Cicéron par l'indignation et par la honte. La victoire de César, au lieu de l'en rapprocher, l'en éloigna. Le succès, qui est la raison du vulgaire, est le scandale des grandes âmes. Il se renferma à *Arpinum*, séjour de ses pères, comme pour y chercher les souvenirs et les conseils de la vertu antique, et pour y porter dans la solitude le deuil de son pays.

« Jusqu'à présent, écrit-il à ses amis, je n'étais que triste et « perplexe. La fluctuation et l'incertitude des choses soulevaient « mon âme, et l'empêchaient de sentir la chute de ma patrie ; mais « depuis que Pompée, les consuls, la république elle-même ont « quitté l'Italie, ce n'est plus de la douleur, c'est le supplice qui « déchire mon âme. Il me semble que j'ai perdu non-seulement « la patrie, mais l'honneur. Ah! pourquoi ne suis-je pas avec « Pompée et avec tous les bons citoyens de mon parti, puisque « ceux-là mêmes en considération de qui je répugnais de partir, « mes amis, mes proches, ma femme, mon fils, ma fille elle-même! « trouvaient que ma place était avec les derniers soutiens de la li- « berté de Rome?... J'ai été trompé par deux pensées honnêtes, « mais aveugles : premièrement, par l'espoir obstiné de négocier « la paix entre ces deux hommes; secondement, par l'horreur de « susciter la guerre civile entre citoyens!... Maintenant je vois « qu'il valait mille fois mieux mourir que de vivre avec les op- « presseurs de mon pays! »

Cependant, César lui demandait une entrevue, et lui écrivait pour lui donner rendez-vous à Rome, où il le suppliait de venir au nom du salut public.

« Je suivrai vos conseils, écrivait-il à Cicéron; je me réconci- « lierai avec Pompée. Je suis de moi-même enclin à la douceur et « à la paix : tâchons de reconquérir tous les cœurs pour jouir long-

« temps de ma victoire! Tous ceux qui m'ont devancé n'ont pu « éviter la haine publique, qui s'attache à la cruauté, excepté Sylla, « que les dieux me préservent d'imiter! Je suivrai d'autres maxi- « mes, et j'assurerai la durée de mon triomphe par le pardon et « par la magnanimité! »

Non content de ces caresses, César, voyant que Cicéron refusait de se rendre à Rome, alla le voir, en revenant de Brindes, dans sa maison de Formies. L'entrevue était redoutable pour Cicéron, qui avait à défendre sa vertu; pour César, qui avait à pallier son attentat.

« Que je voudrais avoir demain à mes côtés, écrit Cicéron la veille « de cette visite de César, cette *sagesse* d'Homère, déguisée sous la « figure d'un ami, pour m'inspirer ce que j'aurai à dire! Mais je « suis dans les ténèbres, il me semble qu'il n'y a plus de soleil « dans le monde! »

Enfin, César arriva entouré de cette foule d'hommes de guerre sans scrupules, et d'hommes de désordre sans patrie, qui n'ont de refuge que dans la tyrannie ou dans la licence.

« Quel cortége, grands dieux! écrit Cicéron le lendemain dans « toute l'émotion de son scandale; quelle *tourbe!* comme vous « avez coutume d'appeler cet entourage de César. On y voyait jus- « qu'à *Éros*, cet affranchi de *Céler!* O perte honteuse de la répu- « blique! O troupes désespérées et capables de toute infamie! Que « faisaient, ô ciel, parmi de telles gens un fils de Servius et de Li- « cinius? Mais c'était bien pis dans son camp devant Brindes. Six « légions étaient avec lui! »

César, dans cette entrevue, fut ce qu'il savait être quand, au lieu de s'abandonner à son ambition, il se livrait à son caractère, le plus aimable et le plus séduisant des Romains. Ayant pris dans sa longue résidence dans les Gaules quelque chose de la grâce, de l'insouciance et de la légèreté des Gaulois, traitant familièrement les choses graves,

jouant avec sa fortune comme avec une de ses courtisanes, et perdant ou gagnant l'univers comme une poignée de sesterces au jeu sous sa tente; aimant la vertu et le talent comme deux voluptés de l'âme, que sa nature originellement honnête et élégante lui faisait rechercher, il s'accommodait aussi bien des bassesses et des vices de son époque, par lesquels il triomphait de sa patrie, et qui triomphaient avec lui. Il rougit sans doute devant Cicéron de son entourage, mais il ne négligea aucune de ses séductions pour l'entraîner dans son parti, ou du moins pour le retenir en Italie. Cicéron s'efforça en vain, dit-il dans la lettre où il rend compte de cet entretien, de démontrer à César que l'honneur, le devoir et la fidélité à l'amitié lui faisaient une loi de se retirer avec ses amis de l'autre côté de la mer.

« Je n'obtins rien, dit-il; il s'obstina à me représenter que ma « retraite serait sa condamnation, et servirait d'exemple et d'au- « torité aux autres pour s'écarter de lui. — Ne vaut-il pas mieux « pour vous, pour moi, pour Pompée, pour la patrie elle-même, « lui dit César, que vous me suiviez à Rome pour y négocier la « réconciliation et la paix entre nous? — Serai-je donc libre à « Rome, répondit Cicéron, d'en régler les conditions? — Hé quoi! « répliqua César, pensez-vous que je prétende dicter ses paroles à « un homme tel que vous? — Eh bien, reprit avec une fermeté « souriante Cicéron, j'irai; mais ce sera pour persuader, contre « vous, au sénat de vous refuser les troupes que vous voulez con- « duire en Espagne et en Épire contre le parti de Pompée. — « Gardez-vous-en, s'écria César; je n'entends pas qu'on donne de « tels conseils à Rome. — Je le savais bien d'avance, dit Cicéron, « et voilà pourquoi je ne vous suivrai pas à Rome, ou pour dire « des choses contre mon devoir, ou pour les entendre sans pou- « voir librement y répondre.

« Enfin, ajoute Cicéron, après le récit de cette longue confé- « rence mêlée de familiarité, de plaisanterie et d'insinuations si- « nistres, César s'est retiré mécontent. Cette épreuve ne m'a pas fait « aimer de lui, mais elle m'a fait estimer davantage de moi-même. « Au moment de remonter dans sa litière pour aller à Rome, il a

« changé de ton : Eh bien, m'a-t-il dit avec une intention presque « menaçante, puisque vous ne voulez pas m'assister de vos con« seils, je serai réduit à en suivre d'autres, et je ne m'arrêterai « devant rien. »

La dictature, la guerre civile, le carnage des citoyens par les citoyens, la mort de Pompée, le suicide de Caton, le meurtre de Cicéron, son propre assassinat dans le sénat, étaient dans ce mot. Cicéron le comprit et resta inflexible, aimant mieux subir les conséquences de la tyrannie que de s'associer au tyran.

— « Vous avez donc vu l'Homme, et vous avez gémi sur la pa« trie? m'écriviez-vous il y a quelques jours, disait-il à Atticus à la « fin de ce récit. — Oui, je l'ai vu, et j'ai gémi sur le sort de mon « pays !... — Et après, que s'est-il passé? — Eh bien, après il est « allé à Rome, et moi je suis retourné à Arpinum, où j'attendrai « les hirondelles... »

C'est-à-dire la saison où la mer lui permettrait de s'embarquer pour aller rejoindre Pompée et son parti, qu'il se repentait déjà de n'avoir pas suivi assez vite !

XIV.

César entra à Rome sans Cicéron, et y suivit en effet les conseils de la violence et de la tyrannie, au lieu de ceux de la sagesse et de la paix. Il enfonça les portes des temples, où la religion et la loi gardaient le trésor public accumulé depuis des siècles, et confié aux dieux pour les extrémités de la république. Il fit frapper par ses sicaires le tribun courageux qui lui en disputait l'entrée, et il distribua à ses complices et à ses soldats l'épargne destinée aux nécessités de la patrie. Il viola toutes les lois, absorba tous les pouvoirs, s'empara de toutes les

armées, et marcha sans s'arrêter en Espagne, gouvernement de Pompée, pour y combattre ou y embaucher les légions de la république. Il laissa un moment Rome et l'Italie à Antoine et à Curion, ses lieutenants les plus dépravés et les plus audacieux de ses satellites. Ceux-ci, à l'instigation de César, continuèrent de tenter la vertu de Cicéron par les caresses, puis par les menaces.

« Vous pouvez compter, écrit-il à son ami après les avoir vus, « qu'il n'y a pas en Italie un homme décrié qui ne soit avec César ! « Partons donc, allons trouver Pompée ! Je n'espère plus rien pour « la république, que je crois abolie jusqu'aux fondements ; mais « je pars pour ne pas voir ce qui se fait sous mes yeux, et ce qui « sera plus sinistre encore ! César en est arrivé à cet excès de prendre en gloire le nom de tyran, dont il rougissait jadis ; et Pompée, ligué hier avec lui, prépare sur terre et sur mer une guerre « juste, il est vrai, et nécessaire, mais ruineuse s'il est vaincu, et « funeste encore aux citoyens s'il est victorieux. Quels hommes « dont l'un a déserté et dont l'autre opprime sa patrie ! Suis-je « donc, malgré mes infortunes et mes revers, au-dessous de la « gloire et de la fortune de ces prétendus grands hommes ? Non, « rien de grand que ce qui est honnête ! Je n'en dédis pas ma philosophie. J'ai agi en vue des dieux dans tout ce que j'ai fait pour « la république, et j'ai prévu depuis quatorze ans cette tempête où « périt l'Italie ! Je partirai avec ce témoignage de ma conscience !

« Je demandai hier à *Curion* (le lieutenant de César), qui était « venu à Arpinum pour me séduire ou pour m'intimider, ce qu'il « pensait de la république, et s'il en resterait du moins quelque « image. Aucune, m'a-t-il répondu, et n'espérez plus rien !... C'en « est fait, il faut que César se perde ou par ses ennemis ou par lui-même, car il est lui-même son pire ennemi. J'espère vivre assez « pour le voir ! Quant à moi, il est temps de penser à la vie immortelle, et plus à cette vie courte et périssable ! »

XV.

César, informé en Espagne de la résolution de fuir manifestée de plus en plus par Cicéron, ne dédaignait pas de lui écrire :

« Tout me réussit, et tout est en ruine à mes ennemis ; cédez

« à la fortune : votre départ aujourd'hui aurait l'air de m'accuser « d'excès que je n'ai pas commis. Quoi de plus convenable à un « bon et vertueux citoyen que de s'isoler des querelles civiles? »

Tullia, sa fille, se jeta en vain à ses genoux pour le conjurer cette fois de ne pas se jeter dans la cause perdue. Antoine, qui le surveillait et qui rôdait autour de sa retraite avec ses bandes de licteurs, de gladiateurs, de comédiens et de courtisanes, lui fermait en vain la mer. Il parvint à se rendre inaperçu dans une maison des champs qu'il possédait aux portes de *Pompéia,* dans le golfe de Naples.

« Voilà, » écrit-il à sa fille en parlant des embûches et des débauches d'Antoine, «par quelle main il nous faut périr! » comme s'il eût eu le pressentiment de la main par laquelle il périrait un jour. « Non, si j'étais assez malheureux pour ne pas trouver un « vaisseau qui consentît à se charger de moi, je me jetterais plutôt « dans la première barque pour m'éloigner de ces parricides! »

Il se déroba la nuit suivante aux cohortes d'Antoine, qui surveillaient déjà sa maison, et s'embarqua sur un bâtiment léger qui faisait voile pour l'Épire, n'espérant rien de l'avenir, mais ne pouvant supporter le présent, et se précipitant, comme il le dit lui-même en quittant le rivage, les yeux ouverts et délibérément dans sa ruine.

XVI.

Il emmenait avec lui son fils et son frère, l'un et l'autre dignes de lui par leur fidélité à ses malheurs, par leur patriotisme et par leur courage. Quoique pauvre, il apportait à Pompée une somme considérable épargnée sur ses biens, en tribut volontaire à la cause de la justice, de la liberté et de la patrie. L'armée et les citoyens le reçurent comme un gage

de leur bon droit et de leur fortune; ils se glorifiaient d'avoir désormais avec eux la gloire de Rome. *Caton* seul, qui se croyait une vertu trop rigide pour avoir le droit de se plier aux circonstances et aux transactions, mais qui n'exigeait pas cette rigidité des autres, le blâma amicalement du parti irréconciliable qu'il prenait vis-à-vis de César. « Peut-être, lui dit-il en confidence, auriez« vous été plus utile à Rome en gardant la neutra« lité que vous demandait César, et en vous réser« vant pour servir dans l'occasion le parti de la « république, au lieu de venir partager ici d'inu« tiles périls? » Pompée le caressa et le négligea comme un homme qui ne s'était pas déclaré à la première heure, qui avait blâmé la retraite en Épire, qui avait conféré avec César, qui apportait des conseils de paix dans la guerre, et qui était trop grand dans la république pour être inférieur dans son camp. Cicéron se relégua lui-même à *Dyrrachium* avec Caton, malade de chagrin des lenteurs et des froideurs de Pompée.

XVII.

Peu de temps après son arrivée en Épire, César, ayant triomphé en Espagne et traversé rapidement l'Italie en entraînant avec lui toutes les légions trouvées sous sa main, traversa la mer et vint attaquer l'armée de Pompée avec des forces inférieures, mais avec cette promptitude qui est le génie du succès dans les révolutions. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de *Pharsale*, bassin de la Thessalie. Les armes étaient égales par le nombre et par la valeur, les chefs égaux par la renom-

mée et par le génie; mais Pompée commandait à des citoyens déjà ébranlés par la faute qu'il avait commise de les dépayser, comme des vaincus avant la bataille; César, à des troupes aguerries et déjà victorieuses par l'audace qu'il avait eue de les conduire, comme des vainqueurs, moins à la victoire qu'à la poursuite de leurs ennemis. Les lois, les consuls, le sénat, les magistrats, les pontifes, les chevaliers romains, les patriciens, la meilleure partie du peuple lui-même, la république enfin, étaient dans le camp de Pompée; les ambitieux, les factieux, les séditieux, les corrupteurs et les corrompus, la jeunesse, la populace et la soldatesque, les barbares même enrôlés dans les Gaules, étaient avec César. Mais César commandait à des soldats qui avaient tout à gagner en donnant l'empire à César; l'autre, à des citoyens qui avaient peu à perdre en laissant succomber Pompée. Entre une cause servie par toutes les cupidités et par tous les vices héroïques, et une cause pour ainsi dire abstraite, défendue par des vertus amollies, la victoire était peu douteuse. César fut vainqueur ; Pharsale fut le tombeau de la liberté et de la république.

XVIII.

Bien que Pompée vieilli eût retrouvé en Épire toute l'ardeur et tout le génie militaire de sa jeunesse, et qu'il eût repris, avec le commandement des dernières forces de sa patrie, les rudes exercices du cavalier et du fantassin, l'activité, la sobriété, les veilles, les longues marches à pied, le maniement du bouclier et des armes, pour donner

exemple à cette jeunesse efféminée de Rome; découragé avant le combat, il y assista comme à ses propres funérailles plutôt que comme à une bataille dont il était lui-même l'âme et le bras. Il l'avait acceptée malgré lui, cédant à l'obsession des sénateurs et des jeunes nobles inexpérimentés dont il était entouré et dominé dans cette émigration de Rome. Il voulait user la fougue de César en lui refusant longtemps le combat; ils voulaient, eux, l'affronter dans son ardeur, et avant de s'être rendus dignes de se mesurer avec lui : ils furent victimes de leur impatience et de leur indiscipline.

Aussitôt que Pompée, immobile sur une éminence au milieu de son armée, aperçut la poussière qui s'élevait autour de sa cavalerie repoussée par les vétérans de César, poussière que la fuite de cette jeunesse ramenait de son côté, il comprit son sort, et il ne tenta pas de le vaincre par une obstination qu'il jugea apparemment sans espoir. Il resta un moment, disent les témoins oculaires, semblable à un homme foudroyé; puis, sans dire un mot à ceux qui l'entouraient, et la tête baissée, il reprit au petit pas de son cheval la route de son camp, rentra dans sa tente, se fit dépouiller de ses armes et de ses insignes de commandant, et revêtant des habits de deuil d'apparence vulgaire, il se déroba à son camp et prit presque seul et à pied les sentiers qui conduisent du fond de la Thessalie au bord de la mer. Accablé de fatigue et de soif, il se coucha à terre pour boire au courant de l'onde dans la rivière qui traverse le vallon de *Tempé*. Parvenu au bord de la mer, une cabane isolée de pêcheur servit d'abri pendant la nuit à celui qui

avait conquis depuis quarante ans tant de villes de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Espagne, et qui personnifiait quelques heures avant, non-seulement la république et Rome, mais l'univers. Il ne gémit point en homme inégal à la grandeur de son infortune, et n'accusa point les dieux. Il accepta le jugement du sort, pensant sans doute qu'il était assez beau de succomber avec les lois et la liberté de Rome. Il renvoya à César tous ceux de sa suite de condition servile qui n'étaient pas assez engagés dans sa querelle pour ne pas obtenir un facile pardon du vainqueur; il ne garda avec lui que les citoyens libres, et s'étant embarqué dans la petite barque du pêcheur, il côtoya la plage, cherchant des yeux quelque navire sur la mer pour demander asile aux flots.

XIX.

Au même moment, le pilote d'un navire qui trafiquait sur cette côte, oisif au milieu du jour sur le pont de son bâtiment, racontait à ses matelots un songe étrange de sa nuit. Bien qu'il n'eût jamais vu le grand Pompée, ce pilote avait cru le voir pendant son sommeil, non dans le costume splendide et majestueux sous lequel il se représentait un si auguste citoyen, mais sous des habits vulgaires, souillés de poussière et déchirés par l'indigence. La barque de Pompée doublant alors un petit promontoire qui lui dérobait la vue du navire à la voile, les matelots aperçurent la frêle embarcation; ils l'indiquèrent au pilote, en lui disant qu'elle semblait chargée d'un grand nombre d'hommes qui leur faisaient des signes de détresse en agi-

tant leurs mains et leurs vêtements au-dessus de leurs têtes. Le pilote, qui se nommait *Pépicius*, se lève à ces mots, regarde la barque, reconnaît dans Pompée la figure qu'il avait vue en songe, et se frappant le front de douleur avec ses deux mains, il ordonne à ses compagnons de descendre la chaloupe à la mer, y descend lui-même, s'approche de Pompée, pressent son désastre, lui tend avec respect la main pour passer dans sa chaloupe, et le fait monter avec sa suite dans son vaisseau.

XX.

Le pilote, attendri par le spectacle d'une si grande vicissitude du sort, et comme averti de son devoir par le songe que lui avaient envoyé les dieux, prépara de ses propres mains le frugal repas de ses hôtes. *Favonius*, un des citoyens les plus illustres de Rome, voyant Pompée dépourvu d'esclaves, le déshabilla lui-même pour se baigner, et le frotta d'huile avant le repas, s'honora de rendre au plus grand et au plus malheureux des Romains les services d'un esclave, et ne se crut pas humilié de lui laver les pieds et de lui préparer tous les jours sa nourriture. Le cœur noble ennoblit tout, disaient les matelots témoins de cette domesticité volontaire, et tout sied aux grandes âmes, même la servitude de l'amitié.

XXI.

Pompée se fit conduire à l'île de *Mitylène*, autrement *Lesbos*, sur la route de mer qui mène en Égypte. La plus pénétrante de ses infortunes et la

plus héroïque de ses consolations, *Cornélie,* était dans cette île.

Pompée, après la mort de Julia, fille de César, sa première femme, avait épousé déjà vieux, mais toujours aimé, la belle Cornélie, fille de *Scipion,* veuve de Crassus, femme aussi illustre par sa beauté, par son génie, par ses vertus, que par son amour pour Pompée. Cornélie était poëte, musicienne, lettrée, philosophe, et par-dessus tout Romaine. Ses vertus égalaient ses charmes, et la solidité de son jugement faisait oublier sa jeunesse. Pompée, qui l'adorait comme sa fille autant que comme son épouse, l'avait déposée, en passant en Épire, dans l'île de Mitylène, pour qu'elle y fût à l'abri des insultes de César, et rapprochée de la scène de la guerre sans en courir les fatigues et les dangers. Ce qu'il y avait de plus cruel dans son infortune en ce moment n'était pas tant d'avouer sa défaite au monde que de l'apprendre à Cornélie.

XXII.

En jetant l'ancre la nuit dans la rade de Lesbos, il n'osa pas descendre lui-même à terre et apparaître dans son abjection aux yeux de sa femme et de son fils. Un de ses compagnons de fuite descendit seul sur la plage, et se faisant conduire à la maison de Cornélie, qui, sur la foi d'une fausse rumeur de mer, croyait à une grande victoire de son mari, l'envoyé, forcé de changer une telle illusion en deuil, s'inclina muet devant elle, et ne lui apprit presque que par ses larmes que le maître d'une armée et d'une flotte de quinze cents voiles quelques jours auparavant attendait, pour fuir, sa

femme et son fils dans le port de Mitylène, sur un navire où la pitié d'un pauvre pilote lui avait donné le passage et l'hospitalité.

Cornélie, évanouie d'horreur et de tendresse à une telle nouvelle, se releva enfin de terre, et courant les bras tendus vers le rivage, elle tomba sur le sein de son mari, qui était descendu pour la recevoir. « Hélas! » lui dit-elle à travers ses sanglots et en prenant sur elle seule, avec une admirable ruse de tendresse, tout le malheur et tout le tort de l'adversité de son mari; « hélas! que l'état où « je te revois est bien l'ouvrage de ma fortune et « non de la tienne! Te voilà réduit à un seul pauvre « petit navire d'emprunt, toi qui, avant d'avoir « épousé Cornélie, naviguais sur cette même mer « avec des milliers de voiles! Ah! pourquoi es-tu « venu me revoir? Pourquoi ne m'as-tu pas aban- « donnée à mon malheureux destin, moi qui, depuis « que tu m'as épousée, ne t'ai apporté que revers « et désastres? Que j'aurais été heureuse si j'étais « morte avant d'apprendre la mort de Crassus, « mon premier mari, que les Parthes m'ont tué, « ou que j'aurais été sage si, après sa mort, je l'avais « suivi dans le tombeau, comme j'en avais la pen- « sée! Je n'ai donc vécu, je n'ai donc aimé le grand « Pompée que pour être la cause de ses mal- « heurs!.... »

Mais Pompée la consolant avec des caresses, et la relevant à la hauteur de son impassibilité romaine : — « Cornélie, lui dit-il, tu t'affliges parce que tu « n'as connu jusqu'ici avec moi que l'heureuse for- « tune, et c'est cette heureuse fortune elle-même « qui t'a trompée et qui t'étonne aujourd'hui de nos

« revers, parce qu'elle a été plus longtemps avec « moi qu'elle n'a continué d'être fidèle à aucun de « ses favoris ; mais il faut supporter ses vicissitudes « puisque nous sommes nés mortels, et la tenter « encore avec confiance, car puisque de ma gran- « deur passée je suis tombé dans l'humiliation où « tu me vois, il n'est pas impossible que de l'humi- « liation où tu me vois je ne me relève à ma gran- « deur passée! » Un philosophe grec de Lesbos, ami de Cornélie, qui était présent, s'entretint un moment avec Pompée de la Providence, que le vaincu était tenté d'accuser d'injustice en livrant ainsi le bon droit à la force. « La Providence! dit « *Plutarque*, c'étaient les vices du peuple romain, « incapables de soutenir plus longtemps la républi- « que, et pressés de se punir eux-mêmes en couron- « nant la tyrannie. »

XXIII.

On émigra vers l'Égypte, asile que Pompée croyait le seul fidèle et le seul sûr, parce qu'il y avait couronné lui-même autrefois le père du jeune roi qui y régnait alors. C'était *Ptolémée,* frère de *Cléopâtre*, la plus célèbre des reines et des femmes par sa beauté, par son génie et par ses amours, qui firent les jouets de ses caprices les plus grands des hommes de son temps, César et Antoine, dont le monde était le jouet.

Quelques vaisseaux, chargés de ses partisans et de soldats romains recueillis en mer ou sur les côtes d'Ionie et de Chypre, suivaient la galère de

Pompée qui s'approchait des rivages d'Égypte. Nul ne doutait à bord de ces navires que ce grand homme n'y fût accueilli comme le plus illustre des Romains, et comme le bienfaiteur de la dynastie des Ptolémées. On croyait qu'assisté des trésors et des troupes de l'Égypte, auxiliaire et tributaire de Rome, il rallierait toutes les légions romaines d'Afrique, et ramènerait la fortune, honteuse d'avoir un moment abandonné la cause des hommes, des lois et des dieux. Cornélie l'entretenait lui-même dans cette confiance.

XXIV.

Cependant, les ministres du jeune roi d'Égypte, prince encore enfant et asservi par son âge à son conseil, ayant appris par un vaisseau rapide le jugement de la fortune à Pharsale, et par un autre vaisseau l'approche de Pompée et de sa flotte, délibérèrent sur le parti à prendre avec un hôte si embarrassant depuis qu'il était vaincu. Un rhéteur, nommé *Théodore*, de Chio, race mercenaire qui s'insinue dans les conseils des princes ou des peuples pour leur inspirer de viles habiletés, sous le nom de politique, et pour leur présenter des crimes utiles comme des actes de génie et de vertu, trancha la question : « Si nous accueillons le grand « Pompée, dit-il au conseil d'Égypte, vous aurez « deux calamités pour une : César pour ennemi, et « Pompée pour maître. Si vous lui refusez asile, et « qu'il redevienne jamais puissant, vous aurez à « redouter non-seulement sa vengeance pour l'af-

« front que vous lui aurez fait, mais encore la vengeance de César pour le danger que vous lui aurez fait courir en ne lui livrant pas son ennemi.
« Vous n'avez donc qu'une chose à faire, ajouta-t-il « avec une ironique perversité : le recevoir et l'immoler sur le rivage; parce qu'ainsi vous aurez « complu secrètement à César, en le débarrassant « d'un rival, et que d'un autre côté vous n'aurez « plus rien à redouter de la vengeance de Pompée; « car, » ajouta-t-il en souriant et en inventant le premier un mot devenu depuis le proverbe des scélérats, « les morts ne mordent plus! »

Photin et *Achillas*, deux esclaves favoris et maîtres du conseil qui gouvernait l'Égypte avec Théodore, applaudirent à cet avis. On chargea Achillas lui-même de l'exécution. Il monta dans une chaloupe avec deux officiers romains, autrefois *centurions* dans les armées de Pompée, l'un nommé *Septimius*, l'autre *Salvius*, et quelques sicaires égyptiens; et il alla ainsi au-devant de la galère de Pompée. Cornélie et les amis de ce grand homme, voyant, au lieu des honneurs et du cortége qu'ils attendaient, une misérable barque chargée seulement de sept hommes armés s'approcher de leur galère, présagèrent mal d'une si ignoble réception pour celui qui avait été le maître de l'Égypte et du monde; ils entrevirent quelque dessein sinistre et conjurèrent Pompée de ne pas se livrer à un rivage si ingrat ou si suspect. Mais déjà il n'était plus temps de délibérer. On voyait une foule d'hommes armés se rassembler sur la plage, et plusieurs galères couvertes de troupes fendre les flots pour cerner la flotte de Pompée.

La chaloupe ayant abordé enfin le vaisseau, *Septimius*, l'un des Romains, se leva et salua son ancien général du nom accoutumé d'*imperator*, comme pour le convaincre que sa défaite ne l'avait pas dégradé en Égypte aux yeux de ses soldats. Achillas le salua de même en langue grecque, et l'invita à descendre dans sa chaloupe, sous prétexte de la difficulté pour un grand navire de traverser la vase du port. Cornélie, à demi morte de ce pressentiment de l'amour qui révèle au cœur des femmes les périls de ce qu'elles adorent, entoure en vain de ses bras les jambes de son mari pour le retenir. Il l'embrassa avec tendresse en se déliant de son étreinte, et la laissant presque inanimée sur le pont, il descendit dans la chaloupe en s'aidant de la main d'Achillas. Puis, se retournant une dernière fois pour regarder encore sa femme et son fils, et ne se faisant déjà plus d'illusion sur sa destinée, il leur adressa pour triste adieu ce vers de Sophocle : « Tout homme « qui entre dans la cour d'un tyran devient esclave, « bien qu'il y soit entré libre! »

XXV.

Pendant que la chaloupe traversait la large lagune qui séparait la galère du rivage, un silence embarrassé et sinistre fermait les lèvres des Égyptiens et des Grecs. Pompée, comme pour sonder ce silence et pressentir les sentiments de ses hôtes à l'accent de leurs voix, s'adressa à Septimius, et lui demanda s'il ne se trompait pas en croyant le reconnaître pour un homme qui avait fait autrefois la guerre sous ses ordres ? Septimius, sans dé-

rider ses traits, et sans répondre autrement que d'un geste muet, lui fit un signe de tête qui voulait dire dédaigneusement que cela était vrai. Le silence continuant sur la chaloupe, Pompée, pour se donner une contenance, ouvrit ses tablettes, et s'occupa à repasser des yeux une harangue en langue grecque, qu'il avait préparée pendant sa navigation pour l'adresser à Ptolémée.

XXVI.

Cependant, Cornélie, rappelée à la vie par l'anxiété sur le sort qui attendait son époux au rivage, contemplait du haut de la galère la chaloupe prête à aborder. Elle commençait à se rassurer et à se réjouir en voyant une foule de courtisans richement vêtus descendre jusqu'au bord des flots, comme pour faire honneur et cortége à l'hôte de l'Égypte, et déjà elle rendait grâce aux dieux de son salut. A ce moment, la chaloupe touchant au rivage, et Pompée prenant la main de *Philippe,* son affranchi, pour se lever de son banc et pour poser le pied sur la terre, Septimius, comme s'il n'eût osé frapper une si grande victime en face, lui plongea son épée par derrière dans le corps; Salvius et Achillas, redoublant les coups, le percèrent à leur tour de leurs épées. Pompée, sans chercher à se défendre, et sans paraître même s'étonner, s'enveloppa la tête d'un pan de sa toge, comme pour dérober toute agonie indigne de lui au soleil; et tombant ainsi enveloppé aux pieds de ses assassins, il mourut sans faire entendre un autre reproche aux dieux, ou un autre adieu à la vie, qu'un léger soupir.

A la lueur du soleil sur les épées, et à la chute

de Pompée dans la barque, Cornélie tombe en tendant les bras vers son mari, comme si sa main pouvait écarter de si loin le coup qui le frappe. La galère, épouvantée, s'enfuit à force de rames, et l'emporte mourante sur la haute mer.

XXVII.

Septimius, Salvius, Achillas et leurs esclaves, ayant coupé la tête de Pompée pour la porter à Ptolémée, et pour en faire un tribut à César, jetèrent son corps hors de la barque, et l'abandonnèrent sur le sable aux oiseaux de proie et à l'écume des flots. Les pêcheurs et la populace curieuse se rassasièrent à loisir tout le jour de ce cadavre. Quand la nuit fut venue, et que le rivage fut désert, l'affranchi de Pompée, Philippe, qui seul n'avait pas abandonné le corps de son maître, le lava pieusement dans l'eau de la mer, et l'ensevelit dans sa propre chemise, dont il se dépouilla pour lui servir de linceul. Puis, cherchant au loin sur la côte quelques débris de barques rejetées par les flots, et les rapportant un à un, afin d'en construire un bûcher pour brûler le corps selon les rites antiques, il parvint avec peine à réunir un petit monceau de bois suffisant pour consumer un corps faible et nu, et qui n'était plus même entier.

Pendant que le fidèle serviteur était pieusement occupé à errer ainsi sur la grève, pour y recueillir ces planches d'esquifs échoués comme son maître, un vétéran romain, vieux soldat de Pompée, retiré en Égypte, qui passait par hasard sur cette plage déserte, aborda Philippe, et lui demanda ce qu'il faisait à cette heure au bord de la mer. « Je suis

« l'affranchi de Pompée, et je prépare le bûcher « pour ses funérailles, » répondit Philippe. Le vieux soldat élevant ses mains au ciel, et s'attendrissant à ce spectacle du maître du monde enseveli furtivement la nuit par un seul esclave, sur une plage étrangère : « Ah! dit-il à l'affranchi, il ne sera « pas dit que tu aies seul cet honneur! Permets-« moi de me joindre à toi dans ce dernier devoir, « comme à un pieux et saint hasard offert à ma « vieillesse par la Providence qui m'a confiné de-« puis tant d'années sur cette terre ingrate et fu-« neste, pour m'y réserver au moins, après tant de « malheurs, la consolation de toucher de mes mains « les restes et d'accomplir les funérailles du plus « grand des Romains! »

La flamme du bûcher allumé par ces deux hommes pieux brûla jusqu'au jour. Le lendemain, un des amis et des lieutenants de Pompée, *Lentulus*, arrivant de l'île de Chypre, et côtoyant le rivage sans rien savoir du meurtre de la veille, aperçut du haut de sa galère les dernières lueurs du bûcher qui luttaient avec l'aurore au bord des flots! « — Hélas! dit-il à ses compagnons, quel est celui « qui est venu se reposer enfin ici de ses longs « travaux, et rendre sa poussière aux éléments dans « ce lieu désert? » Puis, comme saisi d'un pressentiment prophétique : « Hélas! hélas! ajouta-t-il en « pensant aux vicissitudes et aux ironies du sort, « peut-être est-ce toi, ô grand Pompée? »

Et c'était lui!

Pendant ces événements, Cicéron, retiré auprès de Caton, dans un petit port de Grèce voisin de

Pharsale, assistait silencieux et consterné à la ruine de la république.

(La fin de la *Vie de Cicéron* paraîtra dans quinze jours.)

LAMARTINE.

M. Richard Bentley, New Burlington street, London, est seul autorisé à traduire et à publier le *Civilisateur* en anglais.

Le *Civilisateur* se vend à Londres, chez M. Jeffs, libraire, Burlington Arcade.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

CICÉRON.

I.

Un grand poëte qui fut en même temps un grand politique, mais qui, malheureusement pour sa mémoire, poussa l'amour de la liberté jusqu'au fanatisme, et le républicanisme jusqu'au régicide, MILTON, a écrit quelque part ces lignes :

« Si Dieu versa jamais un amour ferme de la « beauté morale dans le sein d'un homme, il l'a « versé dans le mien. Quelque part que je rencontre « un homme méprisant la fausse estime du vulgaire, « osant aspirer par ses sentiments, son langage, sa « conduite, à ce que la haute sagesse des âges nous « a enseigné de plus excellent, je m'unis à cet « homme par une sorte de nécessaire attrait. Il n'y a « point de puissance dans le ciel et sur la terre qui « puisse m'empêcher de contempler avec respect et « avec tendresse ceux qui ont atteint le sommet de « la dignité du caractère, de l'intelligence et de la « vertu ! »

Cet *amour satisfait de la beauté morale* dans un homme historique, ce *respect et cette tendresse pour*

ceux qui ont atteint le sommet de la dignité du caractère et de la vertu, nous ont soutenu jusqu'ici dans le récit de la vie de Cicéron; ils vont se voiler un instant et se contrister un peu quand nous allons retracer, non ses crimes (il n'y en a pas dans sa vie), mais quelques inégalités et quelques faiblesses. Après la chute de la république, il est moins constamment admirable; mais, pour l'homme qui aime à contempler dans l'homme la lutte des faiblesses humaines contre les vertus, et le triomphe alternatif des devoirs ou des passions dans notre âme, il devient peut-être plus intéressant. Les caractères d'une seule pièce, comme celui de Caton, ont quelque chose de surhumain et d'uniforme qui élève plus et qui touche moins que les caractères moins maîtres d'eux-mêmes qui fléchissent et qui se relèvent, comme celui de Cicéron. Il en est de l'homme comme des paysages : les lignes droites de l'horizon sont sans doute les plus pures en géométrie et en logique, mais les lignes de l'horizon qui montent et qui descendent, qui se lèvent et qui se dépriment tour à tour, pour se relever encore et pour porter le regard jusqu'aux cieux après l'avoir incliné jusqu'aux abîmes, sont l'intérêt et le charme des yeux du peintre et du spectateur. La nature a fait l'homme un être *ondoyant* et *divers,* disent les philosophes; considéré ainsi, sans doute il nous impose moins, mais il nous attache d'autant plus qu'il est plus homme.

II.

Cicéron le fut tout entier après la mort de Pompée. La république, morte avec ce grand et dernier citoyen, devint la proie à peine disputée de César. Le droit avait succombé à *Pharsale,* la force était tout ; César avait la force, et il l'empruntait comme un grand corrupteur de sa patrie, non aux vertus du petit nombre, mais à tous les vices d'une multitude qui demande un maître, parce qu'elle se sent digne de la tyrannie.

Avec cette promptitude qui surprend le destin et qui le fixe, César avait volé, après sa victoire, en Espagne, en Afrique, en Égypte, pour y porter des coups soudains et inattendus aux lieutenants et au fils de Pompée, pour leur enlever leurs légions, et pour y saisir, par tous les membres épars de la puissance romaine, cette liberté qu'il voulait détruire et cet empire qu'il voulait fonder.

Cicéron, au lieu de suivre l'exemple de Caton, de protester contre la victoire et de mourir du même coup dont mourait la liberté de son pays, parut se repentir, non pas tant de la défaite du grand Pompée et de la république, que d'avoir embrassé tardivement et imprudemment la cause vaincue par les dieux. Il commença à s'accommoder avec la tyrannie, et à demander en quelque sorte grâce pour sa vertu au vainqueur. Rien ne lui

était plus facile que de l'obtenir. César avait les crimes grands et doux comme son génie. Il était trop supérieur pour être vindicatif; il était en même temps trop politique pour ne pas se réjouir de paraître, aux yeux du peuple romain, accepté ou même pardonné par un homme comme Cicéron, qui représentait alors à lui seul les lettres, l'éloquence, l'autorité morale dans le sénat, l'estime du peuple, en un mot, tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'*opinion publique* dans Rome. De plus, César aimait Cicéron par cet attrait mutuel et involontaire qui entraîne les grandes intelligences à aimer ce qui leur ressemble. Il avait trop de génie pour être insensible au génie, trop de gloire pour être envieux. Cicéron lui paraissait une des plus éclatantes décorations de l'humanité dans son siècle; il était plus fier de régner sur un homme tel que Cicéron que sur cette tourbe de peuple et de soldatesque qui allaient se prosterner devant sa fortune. Il voulait même laisser à Cicéron la dignité de son retour à lui et l'indépendance de ses opinions; il ne lui demandait pas de s'avilir, mais de se résigner.

III.

Des négociations dans ce sens furent ouvertes par des amis communs entre Cicéron et César. Elles n'éprouvèrent aucune autre lenteur que celle de la distance entre ces deux grands Romains. Cicéron

traversa la mer qui séparait l'*Épire* de l'Italie, débarqua timidement à *Brindes,* port où il s'était embarqué si peu de temps avant pour rejoindre Pompée. Il y tomba dans les bras de sa fille *Tullia,* la plus tendre, la plus illustre, la plus lettrée des jeunes femmes romaines de son temps.. L'adoration mutuelle du père pour la fille et de la fille pour le père était redoublée encore par l'adversité. Séparée de son mari indigne d'elle, *Tullia* n'avait plus que lui ; mécontent de sa femme ambitieuse et froide, Cicéron n'avait plus qu'elle. Le père et la fille pleurèrent ensemble sur les malheurs de leur patrie et sur leurs propres malheurs. Le frère de Cicéron, *C. Quintus,* qu'il avait aimé comme un autre lui-même, n'avait pas su attendre la bienséance de la transition d'une cause à l'autre. Pressé par l'adulation ou par la peur, il avait couru en Afrique avec son fils, neveu de Cicéron, pour implorer les faveurs de César, et pour rejeter lâchement sur son frère le tort qu'il avait eu de suivre le parti de Pompée. César s'était indigné de cette bassesse; il avait écrit à Cicéron pour l'en informer. Celui-ci, avec une générosité fraternelle, avait répondu à César en prenant tout le crime sur lui seul, et en suppliant le dictateur de pardonner à l'égarement de *Quintus.*

D'un autre côté, sa fortune, déjà embarrassée à son départ d'Italie, avait achevé de s'obérer jusqu'à

l'indigence, par les déprédations de sa femme, par l'absence et par l'épuisement de produits des terres dont tant de guerres civiles et de spoliations successives affligeaient l'Italie. Il ne vivait que d'emprunts et des secours de ses amis, principalement d'Atticus. Antoine, lieutenant de César à Rome, venait de publier un édit de proscription hors de l'Italie contre tous ceux qui avaient suivi Pompée, mais en exceptant Cicéron. Cette exception qui lui rouvrait Rome le réjouissait d'un côté, et l'humiliait de de l'autre; car les partisans de Pompée vaincus à Pharsale, Caton, Brutus et les autres, étaient allés ranimer la résistance à la tyrannie en Afrique: la renommée grossissait leurs forces, ils menaçaient de prévenir le retour de César en Italie et de restaurer la république. Les succès de sa propre cause, après qu'il l'avait crue morte, troublaient maintenant Cicéron; car les républicains vainqueurs pouvaient le traiter maintenant comme un transfuge, pendant que les courtisans de César voyaient en lui un républicain; en sorte que, par l'hésitation de son caractère et par la précipitation alternative de ses soumissions, l'une et l'autre cause le désavouait ou le menaçait des mêmes vengeances, tout au moins du mépris. Déplorable situation d'un grand esprit, qui, au lieu de prendre base sur la conscience, prend base sur la fortune, et tombe sans gloire, parce qu'il a choisi sans vertu.

Éprouvant déjà à Brindes le remords de cette situation ambiguë devant l'opinion qui se déchaînait contre lui, il n'osait pas ou il ne savait pas se justifier lui-même, et il conjurait son ancien ami *Atticus* d'écrire sa justification ou son excuse pour lui ramener quelques amis.

IV.

Enfin il s'approcha de Rome avec sa fille, mais sans oser y entrer. Puis il alla au-devant de César, qui venait de débarquer vainqueur à Tarente, et qui revenait triompher à Rome. Cet orateur, qui n'avait pas pâli devant les sicaires de Catilina, tremblait maintenant devant un pli du front ou des lèvres sur le visage d'un maître. Ses lettres, à cette époque de sa vie, sont le frisson d'une âme servile. — « Comment me recevra-t-il? Comment me regardera-t-il? Que va-t-il me dire? ou que voudra-t-il écouter? » Un peuple dont les plus vertueux citoyens éprouvent et écrivent de pareilles angoisses est mûr pour les tyrans. César cependant trompe Cicéron par son abord. Les tyrans sont aussi heureux de rencontrer des âmes soumises, que les âmes soumises sont empressées de se résigner aux tyrans. Du plus loin que César aperçut Cicéron sur la route de Tarente à Rome, il descendit de son cheval, courut à lui les bras ouverts, l'embrassa comme un ami perdu et retrouvé, ne lui fit aucun repro-

che, et, l'entraînant en avant et à l'écart de sa suite pour épargner la pudeur de Cicéron et pour lui témoigner sa confiance, il s'entretint longtemps et familièrement avec lui aux yeux de toute son armée. On ignore ce que ces deux adversaires réconciliés se dirent : l'un sans doute s'excusant sur la bassesse humaine, de la tyrannie qu'il venait recevoir, l'autre sur la fortune, de l'obéissance qu'il venait offrir. Cependant, si l'on en croit une phrase de Cicéron après cet entretien, dans sa correspondance avec Atticus, la résignation ne fut pas sans grandeur et sans dignité dans sa bouche, « car, « dit-il, il ne savait pas bien si c'était la peine de « demander à César une vie qui cesse d'être à Rome « du jour où elle devient le bienfait d'un maître. »

César poursuivit son chemin vers Rome; il y reçut tous les pouvoirs sous tous les titres qu'il daigna prendre. Il repartit pour l'Afrique, laissant des proconsuls gouverner Rome en son nom derrière lui; Antoine surtout, le plus soldatesque, le plus servile et le plus effronté de ses complaisants, comme si César eût affecté de montrer à Rome celui qui pouvait le plus le faire regretter lui-même, ou comme s'il eût voulu témoigner son mépris au peuple romain en le faisant dompter en son absence par le plus grossier et par le plus méprisable des soldats. Cicéron s'enferma avec ses livres dans sa maison de campagne de *Tusculum*, située au bord

des bois, aux pieds et aux revers des montagnes d'Albe; retraite poétique et philosophique d'où ses yeux se promenaient d'un côté sur la solitude, et de l'autre sur les faîtes et sur les fumées des édifices et des temples lointains de Rome. Nous avons visité souvent nous-même les vestiges encore debout de sa maison, de sa bibliothèque, de ses fontaines, de ses jardins, où l'on respire la grandeur, la tristesse, et en quelque sorte l'histoire qu'il y respirait alors lui-même. Il y jouissait en paix et en sûreté de sa patrie; mais il avait trop payé sa patrie, car il n'y était rentré qu'en laissant la liberté et la dignité sur le rivage.

V.

Pendant qu'il y cherchait des distractions et des consolations dans l'étude, et qu'il y recevait les visites des plus lettrés et des plus érudits des Romains, qui, à défaut de la grandeur du caractère, venaient cultiver et adorer chez lui l'immensité et la variété du génie, César avait vaincu les fils de Pompée en Espagne, et les républicains antiques. Caton s'était tué par cette autre faiblesse qui ne sait pas supporter le temps où l'on est condamné par la Providence à vivre, et le mépris du genre humain. Il régnait sous le nom de dictateur perpétuel de Rome, se préparait à aller conquérir les Parthes en Asie, illustrait son crime contre sa patrie par

la splendeur et par la mansuétude de son gouvernement, ménageait le sénat, achetait le peuple, rassasiait les légions, et corrompait ce qui restait de liberté dans les âmes par la séduction et la clémence. Cicéron, tout en gémissant assez haut de cette prostration de sa patrie, prenait sa part de la servitude générale plus qu'il ne convenait à un débris vivant de la république, et à un ami de Pompée et de Caton. Il haranguait quelquefois au sénat; il proposait des avis agréables au maître; il parlait devant lui pour des clients politiques, et lui réservait les grâces de la générosité. Il le louait avec cette indépendance de langage qui place la flatterie dans l'acte et non dans les paroles; il affectait de défendre la mémoire de Caton et la gloire de Pompée; il disait de César, pour que ce mot lui fût répété : *qu'en relevant les statues de Pompée, il avait affermi les siennes.* Il plaidait devant lui pour lui donner le plaisir de son éloquence, comme un artiste dans une représentation de son art, et faisait tomber de ses mains l'absolution d'un criminel déjà condamné dans son cœur. Il recevait même les visites de César dans sa maison, comme une sauvegarde de sécurité et comme un gage de protection exceptionnelle de l'oppresseur de sa patrie; il en racontait avec un secret orgueil les circonstances dans ses lettres à ses amis.

« Quel hôte j'ai reçu! écrivait-il le lendemain, et

« combien j'avais tort de tant le redouter ! Cepen-
« dant je n'ai pas sujet de m'en plaindre, et lui-
« même il a paru ravi ! La veille, César était arrivé
« dans la maison de son affranchi *Philippe*, voi-
« sin de ma demeure. La maison était inondée de
« soldats ; à peine la salle où César devait souper
« était-elle libre ; il avait environ deux mille hom-
« mes d'escorte. Chez moi on fit camper les soldats
« dehors ; ma maison était comme une citadelle. Cé-
« sar passa la matinée jusqu'à midi chez Philippe ;
« il s'y occupait, disait-on, à régler les comptes de
« sa maison avec Balbus. Il arriva chez moi à deux
« heures ; il se baigna en arrivant, et se fit lire pen-
« dant le bain des vers satiriques contre lui. Il les
« écouta sans humeur et sans changer de visage ;
« ensuite il se fit parfumer et s'assit à ma table. Il
« mangea bien, et fut d'un enjouement plein de
« charmes. La table était magnifiquement et délica-
« tement servie. Outre la table de César, j'en avais
« deux autres pour sa suite et ses affranchis, égale-
« ment recherchées. Enfin je m'en suis tiré avec
« honneur. Mais, en vérité, ce n'est pas là un de ces
« hôtes à qui l'on puisse dire en les quittant : Reve-
« nez quand il vous plaira ! C'est assez d'une fois.
« Nous n'avons pas dit un seul mot de politique ;
« nous n'avons parlé que de philosophie, d'élo-
« quence et de littérature. Ce délassement lui a plu ;
« il témoignait le désir de passer ainsi un jour à

« *Pouzzoles*, un autre à Baïa au bord de la mer. « Voilà cette visite : j'en ai souffert quelques em- « barras domestiques, mais sans trop d'inconvé- « nients. »

VI.

On voit que César se faisait pardonner la tyrannie par la grâce, et Cicéron les regrets de la liberté perdue, par les complaisances. Vers le même temps, quoiqu'il eût déjà passé la soixantième année de sa vie, il répudia sa première femme *Terentia,* coupable de l'avoir négligé pendant ses disgrâces, et il épousa une de ses pupilles, très-jeune, très-belle, très-riche, qu'un père mourant lui avait confiée. Éprise du génie et de la renommée de son second père, cette jeune Romaine l'aima et en fut aimée avec une passion qui effaça la distance des années. Ce furent, non les plus glorieuses, mais les plus sévères et les plus fécondes de sa vie; mais elles furent courtes. La mort lui ayant enlevé bientôt après sa fille *Tullia,* délices et orgueil de son cœur, il en conçut une telle douleur, qu'il s'offensa de ce que cette douleur n'était pas assez partagée par sa nouvelle épouse, jalouse sans doute de n'être pas le seul objet de ses tendresses, et qu'il s'éloigna d'elle et se renferma dans la solitude avec ses larmes et son génie.

C'est là qu'il écrivit sans relâche et sans lassi-

tude d'esprit les livres admirables dont chaque fragment est un monument achevé de sagesse, de maturité, de science, d'universalité, de style. La civilisation antique, si l'histoire était perdue, se retrouverait tout entière dans ces fragments des derniers écrits de ce grand homme. Il y concentre tout ce que le genre humain a pensé, imaginé ou senti de plus parfait en Asie, en Grèce, à Rome, jusqu'à son époque, dans l'expression la plus splendide, et dans la langue la plus harmonieuse que l'intelligence humaine ait jamais élaborée pour donner un corps à l'esprit. C'est la pensée devenue sous sa main méthode, image et musique. Le seul reproche peut-être qu'on puisse adresser à ces œuvres réfléchies de Cicéron, c'est l'excès même de leur perfection. En travaillant chaque pensée et en polissant chaque phrase jusqu'à l'effacement des moindres aspérités de l'épiderme sur son style, il s'enlève quelque chose de ces incorrections faciles et de ces négligences heureuses qui sont les flexibilités et les mollesses du génie. Rien n'y prédomine assez, parce que tout y est prédominant à la fois. Cependant cette perfection chez lui n'est point laborieuse, elle est naturelle. Son imagination ne produisait rien qui ne fût conforme à ce modèle intérieur qu'il portait en lui plus qu'aucun autre homme, et qu'on nomme la beauté. Cette recherche, naturelle chez lui, de la beauté, ne nuisait point à sa fécondité. Il discourait

avec ses amis, il haranguait les tribunaux et le peuple, il écrivait, comme nous respirons, sans relâche, sans volonté et sans efforts. Il répondait à ses envieux de Rome qui lui reprochaient ses loisirs dans sa retraite de *Tusculum* : « De quoi se plaignent-« ils ? Dans cette prétendue oisiveté, j'écris plus, de « ma main ou de la main de mes secrétaires, qu'ils « ne peuvent lire dans un jour ! »

Là, disait-il en parlant de sa maison d'*Astura*, autre retraite plus profonde près d'*Antium*, qu'il remplissait de ses études et de ses ennuis ; « là je vis sans commerce avec les hommes. Dès « la première lueur du jour, je m'enfonce dans la « profondeur des forêts qui m'entourent, et je n'en « sors que le soir ; je n'ai d'entretien qu'avec mes « livres, et cet entretien n'est interrompu que par « mes larmes ! » Il portait alors dans son âme le deuil de *Tullia*, sa fille, qu'on l'accusait d'aimer jusqu'à diviniser son image. Il ruinait sa fortune à peine rétablie pour lui élever un temple aux portes de Rome et pour immortaliser ses regrets. « Oui, « s'écriait-il dans le délire de son adoration pater-« nelle, en s'adressant à l'ombre de son enfant, oui, « je veux te consacrer, ô toi la plus tendre et la plus « accomplie des filles ! je veux t'installer dans l'as-« semblée des êtres divins, et t'offrir au culte des « mortels ! » Il essayait de calmer son désespoir en

écrivant pour lui-même un traité de la *Consolation;* pages trempées de larmes, dans lesquelles il accumule tout ce que la raison, la philosophie, la religion, la gloire, les lettres, le ciel et la terre peuvent offrir d'efficace pour consoler de la perte de ce qu'on aime, sans pouvoir parvenir à l'oublier.

VII.

Ses remords secrets d'avoir, sinon abandonné, du moins négligé la république, et le désir de protester par son estime pour cette vertu qu'il admirait sans l'imiter, lui dictèrent une magnifique apologie de *Caton.* Il y avait de la vertu dans cet hommage à la vertu sous les yeux de la tyrannie; César pouvait s'offenser de cet éloge d'un ennemi, ennemi qui n'était pas grand, si César n'était pas coupable. Le dictateur ne s'en offensa pas; il laissa à Cicéron cette vaine consolation de louer les morts de la liberté, et il trouva le temps, au milieu des soins de l'empire, de répondre de sa propre main à Cicéron par un autre livre intitulé : l'*Anti-Caton.* Mais, tout en réfutant Cicéron, César, dans ce livre, le comblait de gloire; il allait jusqu'à déclarer que « celui qui, comme Cicéron, élargissait « par son génie les frontières de l'esprit humain, « était supérieur à celui qui, comme César, élar-

« gissait seulement les frontières naturelles de l'em-
« pire. »

VIII.

Il écrivit ensuite des méditations philosophiques et des dialogues dans lesquels il naturalisait chez les Romains tous les dogmes de l'antiquité asiatique, égyptienne, grecque, exposant comme un rapporteur impartial tout ce que les sages de tous les siècles et de tous les pays ont pensé de plus sensé ou de plus beau pour ou contre la question éternellement controversée de la divinité de l'âme et du monde, en se prononçant à la fin lui-même pour ce qui lui semble le plus vraisemblable, le plus beau et le plus honnête.

Les débuts et les intermèdes de ces méditations philosophiques, sous des titres divers, sont pleins de familiarités et de confidences de cœur, comme les délassements de la campagne et les libertés de l'entretien; on y sent l'homme descendu des affaires publiques, triste de l'abaissement de son pays, conservant quelque vague espérance de la renaissance des lois, des mœurs, de la liberté, mais détournant ses regards de Rome, pour s'abîmer tout entier dans l'ombre de ses bois, dans la contemplation de la nature et dans l'étude des choses éternelles. Ses interlocuteurs de prédilection sont en même temps ses amis les plus intimes et les plus illustres: Varron,

poëte et historien; Brutus, philosophe austère et élégant, disciple de Platon et de Caton, ami de César, dont on croyait qu'il était le fils, à cause de sa mère *Servilie,* autrefois aimée du dictateur; Hortensius, rival et ami de Cicéron, le plus grand des orateurs après lui ; et quelques autres Romains, élite du siècle.

La scène est ordinairement sur le sable de la plage retentissante de la mer de Baïa, ou sous les figuiers entrelacés de pampres de vigne grimpante de la côte de Cumes, ou sur la terrasse ombragée d'orangers de la villa de Cicéron, près de Gaète, où l'on cherche encore la trace de ses pas et de ceux de ses amis, sur les mosaïques de ses bains, ou enfin sous les chênes verts de sa maison rustique de *Tusculum,* au bruit et à la fraîcheur des eaux qui descendent des montagnes de Tibur. Il commence comme une vague et nonchalante hésitation d'entretien qui cherche sa route, puis il devient grave avec le sujet, et s'élève à la fin jusqu'à l'élan et jusqu'à l'enthousiasme de la lyre. Nous regrettons que les bornes de nos pages ne nous permettent pas d'en traduire quelques fragments pour nos lecteurs. Ils rappellent le calme et la solennité des dialogues de Platon, qui font faire silence à l'âme avant de lui parler des dieux. Cicéron, dans plusieurs passages qui paraîtraient hardis aujourd'hui, ne craint pas de déplorer la perte de la république, et d'y porter le deuil de la liberté et de

la dignité de Rome. « Dans la nécessité où je suis, « dit-il, de renoncer aux affaires publiques, je n'ai « pas d'autre moyen de me rendre utile que d'écrire « pour éclairer et consoler les Romains ; je me flatte « qu'on me saura gré de ce qu'après avoir vu tom- « ber le gouvernement de ma patrie au pouvoir « d'un seul, je ne me suis ni dérobé lâchement au « public, ni livré sans réserve à ceux qui possèdent « l'autorité. Mes écrits ont remplacé mes harangues « au sénat et au peuple, et j'ai substitué les médita- « tions de la philosophie aux délibérations de la « politique et aux soins de la patrie. »

Les deux plus importants de ces livres sont ses *Recherches sur l'existence et la nature des dieux*, et son livre intitulé : *de la République*. Dans le premier il s'élève par tous les degrés de la pensée de tous les pays, de tous les âges, et à travers toutes les ténèbres et tous les fantômes des superstitions humaines, jusqu'à la notion d'un Dieu unique, parfait, juste, bon, éternellement créateur par sa providence qui monte aux astres et qui descend aux atomes ; principe premier et dernier de tout ce qui fut, de tout ce qui est, de tout ce qui sera ; invisible, impalpable, s'appelant Dieu, le destin, la providence, le créateur, le rémunérateur, et donnant à tout ce qu'il a créé l'existence, la place, le temps, la moralité, la rémunération et la fin en lui, comme il lui a donné l'être.

Ces doctrines chez Cicéron ne sont pas simplement spéculatives, comme on pourrait le croire; elles respirent la pratique religieuse dans toute sa piété la plus efficace et la plus impérative. « Quelques-« uns affectent de croire, écrit-il, que la divinité ne « s'intéresse pas à l'homme, et ne se mêle pas de nos « actes et de nos destins. Sur ce principe que de-« viendraient la piété, la *sainteté,* la religion ? Ce « sont là de véritables devoirs obligatoires qu'il faut « savoir exactement accomplir... Il en est de la piété « comme de toutes les autres vertus; elles ne con-« sistent pas dans de vains dehors : sans elle point « de *sainteté* (mot qui signifie moralité de nos actes); « sans elle point de culte, et dès lors que devient « l'univers ? Quel désordre et quelle anarchie dans « l'espèce humaine! Quant à moi, ajoute-t-il, je « doute si éteindre la piété envers la divinité, ce ne « serait pas anéantir du même coup la bonne foi, la « conscience, la société humaine tout entière, et la « vertu qui supporte à elle seule le monde, je veux « dire l'instinct de la justice!... »

IX.

Dans son livre sur la république, c'est-à-dire sur les principes, les lois, les formes, les vices et les vertus des gouvernements par lesquels les sociétés

se fondent, se soutiennent, meurent ou se perfectionnent, Cicéron s'élève plus haut que dans aucun autre de ses écrits. Nous n'en citerons qu'un seul fragment : le *Songe de Scipion,* qui termine le livre. La philosophie, la piété, la vertu, la poésie, le génie de Cicéron y éclatent en quelques pages où son âme et celle de son siècle se révèlent dans un langage digne de tous les siècles.

Le second *Scipion,* une des plus pures gloires et des plus grandes vertus de Rome, y est mis en scène par Cicéron. Ce second Scipion raconte à ses amis, dans cet entretien, un songe qu'il a eu en Afrique, songe dans lequel l'ombre de son aïeul Scipion l'Africain, le vainqueur de Carthage, lui apparaît, lui prophétise sa mort funeste; l'encourage à persévérer dans les services ingrats que tout citoyen doit à sa patrie, à mépriser la mort, et, ce qui est plus sublime encore, à mépriser même la gloire ....

« Mais, continua mon aïeul, pour que tu sentes « redoubler ton ardeur à défendre l'État, sache que « tous ceux qui ont sauvé, secouru, agrandi leur « patrie, ont dans le ciel un lieu préparé d'avance, « où ils jouiront d'une félicité sans terme. Car le « Dieu suprême qui gouverne l'immense univers « ne trouve rien sur la terre qui soit plus agréable « à ses yeux, que les réunions d'hommes assemblés « sous la garantie des lois, et que l'on nomme des

« sociétés civiles. C'est du ciel que descendent ceux « qui conduisent et qui conservent les nations, c'est « au ciel qu'ils retournent.........................

« Ce discours de l'Africain avait jeté la terreur « en mon âme. J'eus cependant la force de lui de- « mander s'il vivait encore, lui, et *Paul Émile* mon « père, et tous ceux que nous regardons comme n'é- « tant plus. — La véritable vie, me dit-il, commence « pour ceux qui s'échappent des liens du corps où « ils étaient captifs ; mais ce que vous appelez la vie « est réellement la mort. Regarde! voici ton père « qui vient vers toi!...— Je vis mon père, et je fondis « en larmes ; mais lui, m'embrassant, me défendit de « pleurer.................................

« Dès que je pus retenir mes sanglots, je dis : « O mon père, modèle de vertus et de sainteté, puis- « que la vie est en vous, comme me l'apprend l'*Afri-* « *cain*, pourquoi resterais-je plus longtemps sur « la terre ? Pourquoi ne pas me hâter de venir dans « votre société céleste ?... Non, pas ainsi mon fils, « me répondit-il : tant que Dieu, dont tout ce que tu « vois est le temple, ne t'aura pas délivré de ta pri- « son corporelle, tu ne peux avoir accès dans ces « demeures. La destination des hommes est de gar- « der ce globe que tu vois situé au milieu du temple « universel de Dieu, et dont une parcelle s'appelle « la Terre... Ils ont reçu une âme!... C'est pourquoi, « mon fils, toi et tous les hommes religieux, vous

« devez retenir votre âme dans les liens du corps ; « aucun de vous, sans le commandement de celui « qui vous l'a donnée, ne peut sortir de cette vie « mortelle. En la fuyant, vous paraîtriez abandon- « ner le poste où Dieu vous a placés. Mais plutôt, « Scipion ! comme ton aïeul qui nous écoute, comme « moi qui t'ai donné le jour, pense à vivre avec jus- « tice et piété ; pense au culte que tu dois à tes pa- « rents et à tes proches ; que tu dois surtout à la « patrie. Une telle vie est la route qui te conduira « au ciel et dans l'assemblée de ceux qui ont vécu, « et qui, maintenant délivrés du corps, habitent le « lieu que tu vois.........................

« Mon père me montrait ce cercle qui brille par « son éclatante blancheur au milieu de tous les feux « célestes, et que vous appelez d'une expression em- « pruntée aux Grecs, la Voie lactée. Du haut de cet « orbe lumineux, je contemplais l'univers, et je le « vis tout plein de magnificence et de merveilles. « Des étoiles que l'on n'aperçoit point d'ici-bas pa- « rurent à mes regards, et la grandeur des corps « célestes se dévoila à mes yeux. Elle dépasse tout « ce que l'homme a jamais pu soupçonner. De tous « les corps, le plus petit, qui est situé aux derniers « confins du ciel, et le plus près de la terre, brillait « d'une lumière empruntée. Les globes étoilés l'em- « portaient de beaucoup sur la terre en grandeur. « La terre elle-même me parut si petite, que notre

« empire, qui n'en touche qu'un point, me fit honte!

« Comme je la regardais attentivement : Eh bien, « mon fils, me dit-il, ton esprit sera-t-il donc tou« jours attaché à la terre? Ne vois-tu pas dans quelle « demeure supérieure et sainte tu es appelé ?.....

« Je contemplais toutes ces merveilles, perdu dans « mon admiration. Lorsque je pus me recueillir : « Quelle est donc, demandai-je à mon père, quelle « est cette harmonie si puissante et si douce au mi« lieu de laquelle il me semble que nous soyons « plongés ?

« Je vois, dit l'Africain : tu contemples encore la « demeure et le séjour des hommes. Mais, si la terre « te semble petite comme elle l'est en effet, relève « tes yeux vers ces régions célestes, méprise toutes « les choses humaines. Quelle renommée, quelle « gloire digne de tes vœux, veux-tu acquérir parmi « les hommes ? Tu vois quels imperceptibles es« paces ils occupent sur le globe terrestre, et quel« les vastes solitudes séparent ces quelques taches « que forment les points habités. Les hommes, dis« persés sur la terre, sont tellement isolés les uns « des autres, qu'entre les divers peuples il n'est « point de communication possible. Tu les vois se« més sur toutes les parties de cette sphère, perdus « aux distances les plus lointaines, sur les plans les « plus opposés. Quelle gloire espérer de ceux pour « qui l'on n'est pas ?

« Quand même les races futures répéteraient à « l'envi les louanges de chacun de nous; quand « même notre nom se transmettrait dans tout son « éclat de génération en génération, les déluges et « les embrasements qui doivent changer la face de « la terre, à des époques immuablement déterminées, « enlèveraient toujours à notre gloire d'être, je ne « dis pas éternelle, mais durable. Et que t'importe « d'ailleurs d'être célèbre dans les siècles à venir, « lorsque tu ne l'as pas été dans les temps écoulés, « et par des hommes tout aussi nombreux et in- « comparablement meilleurs?..................

....

« C'est pourquoi, si tu renonces à venir dans ce « séjour où se trouvent tous les biens des grandes « âmes, poursuis cette ombre qu'on appelle la gloire « humaine, et qui peut à peine durer quelques jours. « Mais, si tu veux porter tes regards en haut, et les « fixer sur ton séjour naturel et ton éternelle patrie, « ne donne aucun empire sur toi aux discours du « vulgaire. Élève tes vœux au-dessus des récompen- « ses humaines, et que la vertu seule te montre le « chemin de la véritable gloire, et t'y attire pour « elle-même. C'est aux autres à savoir ce qu'ils de- « vront dire de toi. Ils en parleront sans doute; « mais la plus belle renommée est tenue captive dans « ces bornes étroites où votre monde est réduit; « elle n'a pas le don de l'immortalité, elle périt avec

« les hommes, et s'éteint dans l'oubli de la posté-
« rité !

« Lorsqu'il eut ainsi parlé : O Scipion, lui dis-je, « s'il est vrai que les services rendus à la patrie « nous ouvrent les portes du ciel, votre fils, qui de- « puis son enfance a marché sur vos traces et sur « celles de Paul Émile, et n'a peut-être pas manqué « à ce difficile héritage de gloire, veut aujourd'hui « redoubler d'efforts à la vue de ce prix inappréciable.... — Courage! me dit-il, et souviens-toi que « si ton corps doit périr, toi, tu n'es pas mortel. « Cette forme sensible, ce n'est point toi ; ce qui fait « l'homme, c'est l'âme, et non cette figure que l'on « peut montrer du doigt. Sache donc que tu es di- « vin ; car c'est être divin que de sentir en soi la « vie, de penser, de se souvenir, de prévoir, de gou- « verner, de régir, et de mouvoir le corps qui nous « est attaché, comme le dieu véritable gouverne ses « mondes. Semblable à ce dieu éternel qui meut « l'univers en partie corruptible, l'âme immortelle « meut le corps périssable. Exerce-la, cette âme, aux « fonctions les plus excellentes. Il n'en est pas de « plus élevées que de veiller au salut de la patrie. « L'âme accoutumée à ce noble exercice s'envole « plus facilement vers sa demeure céleste ; elle y est « portée d'autant plus rapidement, qu'elle se sera « habituée, dans la prison du corps, à prendre son « élan, à contempler les objets sublimes, à s'affran-

« chir de ses liens terrestres. Mais, lorsque la mort « vient à frapper les hommes vendus aux plaisirs, « qui se sont faits les esclaves infâmes de leurs pas- « sions, et, poussés aveuglément par elles, ont violé « toutes les lois divines et humaines, leurs âmes dé- « gagées du corps errent misérablement autour de « la terre, et ne reviennent dans ce séjour qu'après « une expiation de plusieurs siècles.

« A ces mots il disparut, et je m'éveillai.... »

Que dirait-on de plus beau et de plus pur en morale aujourd'hui ? Le pressentiment de Cicéron devançait le monde de vingt siècles.

X.

Pendant que ce grand homme se consolait ainsi dans l'entretien de son âme avec elle-même, avec les grandes âmes de tous les siècles et avec la divinité, de la servitude et de la dégradation de sa patrie, César achevait en quatre ans la courte carrière de tous les tyrans. Le crime de ses assassins vengeait sur lui le crime du *Rubicon*. Ses assassins étaient *Brutus, Cassius, Casca,* et toute la jeunesse patricienne, lettrée et républicaine de Rome. Nourris des leçons de l'inflexibilité antique et des exemples d'*Harmodius* et d'*Aristogiton,* ces jeunes gens rougissaient de vivre sous un maître qui leur avait enlevé toute la dignité de la vie. Ils croyaient que

le sang du tyran purifiait le poignard. Vertu fausse et cruelle qui pervertissait en eux jusqu'à la nature, qui changeait des citoyens en meurtriers, qui poussait les amis de Brutus jusqu'à l'assassinat, et lui-même, fils peut-être de César, jusqu'au parricide. L'antiquité admirait encore ces assassinats pour la liberté. L'humanité actuelle ne s'y trompe plus. La liberté, la patrie, l'immortalité même, n'acceptent pas pour leur rançon une goutte de sang distillant du fer des assassins. La rançon du genre humain tout entier serait trop chère à ce prix!

XI.

Les conjurés, soit qu'ils crussent à trop de faiblesse, soit qu'ils soupçonnassent une vertu plus pure à Cicéron, leur ami à tous, ne lui confièrent pas la conjuration. Ils se cachèrent de lui, de peur d'être ébranlés par ses scrupules. Rome était lasse de son idolâtrie pour César; les plébéiens, qu'il avait caressés pour les opposer au sénat, commençaient à sentir la pesanteur du joug militaire; les patriciens, auxquels il était revenu et qu'il rassasiait de dignités et de largesses, rougissaient de les devoir à leur bassesse; le sénat votait, mais murmurait; les soldats aspiraient déjà à se vendre plus cher à un autre acheteur. Brutus et ses amis s'échauffaient à la lecture des historiens, des philosophes et des poëtes qui divinisaient les libérateurs des peuples.

L'opinion conspirait assez universellement avec eux pour qu'ils n'eussent pas besoin de confier à de nombreux complices un projet qui serait applaudi par la multitude aussitôt qu'il serait exécuté.

Ils cachèrent leurs armes sous leur toge, attendirent César au sénat, se précipitèrent au-devant de lui à son entrée dans la salle, comme pour l'entourer d'un empressement plus impatient et plus servile, baisèrent le pan de sa robe, lui tendirent des pétitions comme un piége à sa clémence, ne lui montrèrent groupés autour de lui que des fronts connus et des visages amis, ralentirent ainsi sa marche vers son siége dans le sénat, et, le frappant à l'envi de vingt-sept coups de poignard, l'étendirent sans vie au pied de la statue de Pompée. Le sénat, saisi d'effroi au commencement de ce tumulte, d'horreur au milieu, de joie à la fin, s'enfuit par toutes les issues, sans savoir s'il fallait témoigner la satisfaction ou l'exécration du meurtre.

Brutus, Cassius et les conjurés sortirent en appelant le peuple à la liberté. Le peuple, moitié vengé, moitié attendri, les applaudit et les laissa seuls monter au Capitole. Antoine, lieutenant de César, et qui avait lui-même conspiré autrefois contre sa vie, maître des troupes, fut chargé par le sénat de préserver Rome de l'anarchie. Il suivit avec habileté tous les mouvements successifs de l'émotion du peuple : le premier jour ami douteux des conjurés,

le second protecteur armé du sénat, le troisième portant le deuil de César, le quatrième vengeur de son cadavre en déployant du haut de la tribune aux harangues sa robe ensanglantée et percée de coups aux yeux émus de la multitude; bientôt arbitre et maître de tout, tenant Rome dans l'indécision entre la passion de la liberté et les regrets de la servitude, et forçant Brutus et ses amis de s'éloigner de la ville qu'ils avaient délivrée, de peur d'y être immolés eux-mêmes par le parti de César qui avait repris vigueur dans son sang. Tel fut ce crime. Il rappela à la tyrannie par la pitié; juste expiation de ceux qui croient faire justice et qui font horreur par l'assassinat.

XII.

Antoine s'était habilement associé, pour rester l'arbitre de Rome, un autre lieutenant de César, son rival dans l'armée, nommé *Lépide,* qui commandait l'armée prête à partir pour l'Espagne. Ils grossirent leurs forces de tous les vétérans disséminés dans les provinces, et laissèrent une apparence de souveraineté au sénat. Pendant cette espèce d'interrègne entre la république et la dictature qui suivit le meurtre de César, Brutus et Cassius se retirèrent à *Lanuvium,* petite ville de la campagne de Rome. Cicéron laissa éclater sa joie de la constitution ré-

tablie. Il pressa les conjurés de saisir le moment prêt à échapper à ceux qui hésitent, et à restaurer l'antique liberté. Brutus, plus philosophe et plus orateur que politique, semblait avoir dépensé toute son énergie dans le coup qui avait abattu le tyran. Il écrivait, raturait, limait, soumettait à l'examen de Cicéron, retranchait, récitait et perfectionnait encore un long discours, accusation de César et justification de ses meurtriers, qu'il se proposait de lire au sénat et au peuple au mois de juin, quand le sénat reprendrait ses séances. Vain orateur, qui ne savait pas que les rhéteurs veulent des paroles, mais que les révolutions veulent des actes.

Les amis de César, et Antoine lui-même, caressaient de leur côté Cicéron. Ils s'efforçaient à l'entraîner de leur côté par l'offre répétée de la plus haute magistrature. Il avait recouvré innocemment toute sa liberté par le coup qui l'avait affranchi de l'amitié humiliante de César et de sa reconnaissance embarrassée envers le dictateur. Il resta inflexible à la tête des bons citoyens et des partisans d'une république stable, patricienne et modérée; il continuait à résider dans sa maison de campagne et à écrire pendant que Rome attendait son sort sans savoir se le faire à elle-même :

« Est-ce là ce que nous devions voir? écrivait-il « à Atticus. Quoi! l'œuvre de Brutus se réduit donc « à le faire vivre oisif dans sa maison de *Lanuvium*,

« et à perpétuer par Antoine et par Lépide le règne « de César, plus maître après sa mort qu'il ne le fut « pendant sa vie! »

Ces vains reproches ne rendaient ni la popularité ni l'audace à Brutus et à Cassius. Ils irritèrent Antoine contre lui. La colère des vétérans, soufflée par Antoine, le menaça jusque dans sa retraite de *Tusculum* : on parlait à Rome d'aller l'incendier. Il songea à se réfugier une seconde fois en Grèce. Il s'embarqua même à Naples, et suivit les côtes d'Italie jusqu'à Reggio en Calabre; là, il eut une entrevue avec Cassius et Brutus. Ils lui apprirent que l'opinion revenait à Rome au parti de la liberté, et qu'on y invoquait son nom comme celui du seul homme dont les conseils pouvaient inspirer à la fois courage au sénat et sagesse au peuple. Il redescendit à terre et se rapprocha de Rome. Les citoyens se précipitèrent partout sur ses pas, comme au premier retour de son exil. Rome semblait veuve de son génie quand il s'éloignait d'elle. Il revint à *Tusculum*, n'osant pas entrer encore dans Rome tant qu'Antoine y dominait.

Mais déjà le crédit d'Antoine baissait dans le peuple, dans le sénat et dans l'armée. Une autre popularité plus ferme et plus prestigieuse pour les Romains s'élevait sur sa ruine : c'était celle du jeune César-Octave, fils d'une nièce du grand César et que le dictateur avait déclaré son héritier dans son testament.

Cet adolescent, absent de Rome avec sa mère au moment de la mort de César, était revenu d'abord timidement demander à Antoine l'héritage de son oncle. Antoine l'avait méprisé et menacé. Sa jeunesse, son nom, son titre d'héritier et de fils adoptif de César, les larmes de sa mère, l'injustice d'Antoine, avaient intéressé les Romains. Le mépris pour Antoine, l'espérance qui s'attache à l'enfance, les largesses du testament de César aux soldats, que son héritier promettait d'accomplir, avaient fait le reste. Octave, accompagné de sa mère, se montrant à Rome, parcourant les provinces, implorant le peuple, invoquant les vétérans, flattant les républicains de leur rendre la liberté antique et de les délivrer de l'ignoble soldatesque d'Antoine, était devenu en peu de temps pour les uns le vengeur futur de César, pour les autres le restaurateur inespéré de la république. Il affectait de voir la patrie tout entière dans le seul Cicéron. Il prenait de Cicéron ses oracles ; il entretenait une correspondance avec lui ; il venait lui rendre visite dans sa retraite ; il le traitait en fils qui s'inspire de la sagesse d'un père ; il lui jurait de n'employer la puissance que son héritage, son nom, son parti, la faveur des Romains lui donneraient qu'à rétablir, sous le patronage de Cicéron, l'autorité du sénat, l'empire des lois, l'exercice de la liberté antique.

Cicéron, lors même qu'il ne l'aurait pas cru, était

obligé de le croire. Sa passion pour le rétablissement du gouvernement libre, son amitié pour Brutus, sa juste haine et sa terreur trop fondée d'Antoine, ne lui laissaient d'autre levier que ce jeune homme pour soulever Rome contre ce vil tyran qui avait hérité du despotisme de César, sans hériter de sa douceur, de sa grâce et de son génie. Il se lia donc, pour le salut de la république, avec Octave, et se déclara ouvertement son patron. Dès qu'on sut que Cicéron adoptait la cause du jeune César, celle d'Antoine fut perdue dans l'opinion de l'Italie. L'autorité morale de ce grand homme contre-balançait une armée.

Antoine, abandonné des légions voisines de Rome, s'éloigna, la rage dans le cœur, pour aller en chercher d'autres vers les Alpes. Octave marcha contre lui au nom du sénat avec les consuls, et le défit auprès de Modène. Antoine vaincu, mais retrouvant dans la défaite l'énergie du désespoir, franchit les Alpes avec une légion de ses soldats, caressa son rival *Lépide* qui commandait une autre armée romaine dans les Gaules et redescendit en Italie avec cent mille hommes pour la disputer à Octave. Le sort du monde resta en suspens pendant quelques mois.

Cicéron, rentré dans Rome, y soufflait le feu sacré de la liberté dans douze harangues immortelles, au sénat et au peuple, contre Antoine; harangues qu'on

appela les *Philippiques,* par allusion aux harangues d'un autre orateur, *Démosthène,* contre Philippe, roi de Macédoine, qui menaçait la liberté d'Athènes comme Antoine menaçait celle des Romains.

Ces douze harangues de Cicéron, fruits de son génie mûri par les années, de son patriotisme humilié par la servitude, de sa colère attisée par la terreur et comme par le pressentiment des crimes d'Antoine et de sa femme *Fulvie,* plus scélérate encore que son mari, enfin par ce désespoir de la vertu qui, n'ayant plus rien à ménager pour sauver un reste de vie, veut du moins immortaliser sa mémoire, sont le cri de mort de Cicéron, destiné à retentir au delà de sa tombe. Le raisonnement, la passion, la prière, l'imprécation, l'invective, la fureur sacrée qui sanctifie l'injure, l'apostrophe aux Romains, l'invocation aux dieux, le défi au poignard, l'héroïsme de l'âme, du cœur, de l'accent, du geste, y sont tour à tour ou tout ensemble allumés de la flamme de l'éloquence pour relever les Romains de leur prostration, et pour leur rendre, par l'excès du mépris contre leur tyran, sinon le courage de la liberté, du moins la honte de leur servitude. C'est le plus long et le plus sublime accès de colère qui ait jamais retenti parmi les hommes!

Rome et le sénat se relevèrent en effet quelques mois à ces accents, mais pour retomber.

Pendant que Cicéron, à soixante-quatre ans pas-

sés, s'efforçait ainsi de rendre à sa patrie le feu inextinguible en lui de sa jeunesse, Octave, pour lequel il combattait à Rome, négociait à Modène avec ses deux rivaux, *Lépide* et *Antoine,* trouvant plus sûr de partager l'empire que de le jouer dans une bataille douteuse, et bien sûr d'avance que son nom et sa politique le lui donneraient plus tard tout entier.

Cicéron, informé de cette trahison et de cette ingratitude de son jeune pupille, écrivait en vain à Brutus et à Cassius de revenir précipitamment en Italie avec leurs troupes d'Afrique pour sauver encore une fois la république. Leur crime pesait sur eux ; ils n'osèrent pas reparaître sur la terre où le cri du sang de César s'élevait de plus en plus contre eux.

XIII.

Octave, Antoine, Lépide, convinrent d'une entrevue dans une petite île entourée par le fleuve du Réno, auprès de Bologne. Ils y délibérèrent seuls pendant trois jours et trois nuits, et convinrent de former entre eux un triumvirat ou un gouvernement à trois têtes, se partageant le monde romain en trois parts dont chacune était un empire. Mais c'était peu que de se partager ainsi la république, il fallait s'en assurer la paisible possession en immolant tous les bons et grands citoyens capables de

la défendre ou d'inquiéter leur tyrannie. Le sang de trois mille trois cents citoyens romains qu'ils se sacrifièrent mutuellement fut le sceau de leur traité. Ils en dressèrent ensemble la liste, discutèrent, ajoutèrent, retranchèrent, trafiquèrent de la vie et de la mort de leurs amis ou de leurs ennemis, jusqu'à ce que chacun d'eux eût accordé aux autres le sang du plus cher de ses amis, pour en obtenir en retour le sang du dernier de ses ennemis.

Cicéron était le premier sur la liste. Octave, avec un reste de pudeur, le défendit longtemps, représentant quelle ignominie s'attacherait à un gouvernement dont le premier acte serait l'immolation du plus grand citoyen et du plus grand génie de Rome. Les *Philippiques* criaient assez vengeance dans le cœur d'Antoine. Les deux proscripteurs, collègues d'Octave, lui représentèrent sans doute que l'équilibre des forces était nécessaire à leur accommodement pour qu'il fût durable; que Cicéron jouissait d'une autorité morale trop grande par sa renommée et par son génie dans la république; que celui des trois triumvirs dont il se déclarerait l'ami l'emporterait bientôt sur les deux autres; qu'il entraînerait avec lui l'opinion et la fortune, et que l'équilibre détruit par le poids de ce grand homme replongerait eux dans le néant, l'Italie dans l'anarchie. Octave céda à la puissance de cette logique d'assassin et à la convoitise du

monde. Il jugea que Rome valait bien ce crime, et il permit à Antoine de se venger.

XIV.

Les triumvirs renfermant leurs *proscriptions* dans le silence jusqu'à leur arrivée, de peur que leurs victimes n'échappassent par la fuite à leurs sicaires, s'avancent lentement ensemble vers Rome. On n'ébruita que les noms de dix-sept grands proscrits dont les têtes devaient orner leur triomphe sur la république. Cicéron était encore le premier ; il apprit son arrêt sans oser y croire. Octave commencerait-il par un parricide? — N'était-il pas son second père ? Il espérait, contre toute espérance, en lui ; mais il craignait tout d'Antoine, et surtout de *Fulvie,* sa nouvelle épouse. Les hommes pardonnent ; les femmes se vengent, parce qu'elles ont moins de force contre leur passion.

Dans cette perplexité, Cicéron avait le temps de fuir, et peut-être était-ce la pensée d'Octave? L'hésitation, cette faiblesse des grands esprits, parce qu'ils pèsent plus d'idées contre plus d'idées que les autres, fut la cause de sa mort, comme elle avait été le fléau de sa vie. Il perdit les jours et les heures à débattre avec lui-même et avec ses amis lequel était préférable à son âge, de tendre stoïquement le cou aux égorgeurs, et de mourir en laissant crier son sang contre la tyrannie sur la terre libre de sa pa-

trie, ou d'aller mendier en Asie le pain et la vie de l'exil parmi les ennemis des Romains? Son âme parut se décider et se repentir tour à tour de l'un ou de l'autre parti. Ses pas errèrent, comme ses pensées, du rivage de la mer à ses maisons de campagne et de ses maisons de campagne aux bords de la mer.

Enfin il voulut éloigner le moment de la résolution suprême en s'éloignant de *Tusculum,* trop voisin de Rome. Il quitta ce séjour avec son frère *Quintus* Cicéron, et avec son neveu qui le chérissait comme un père. Il se retira dans sa maison plus reculée d'*Astura*, séjour de deuil où il avait, comme on l'a vu, nourri la mélancolie de la mort de sa fille *Tullia,* l'âpreté du lieu et la profondeur des bois semblaient l'abriter de la scélératesse des hommes.

Cette maison était sur le bord de la mer de Naples. Il y passa quelques jours à écouter au loin le bruit des pas de l'armée des triumvirs qui s'approchaient de Rome; il semblait résolu à y attendre la mort, sans se donner la peine ni de la fuir plus loin, ni de la braver de plus près. Cependant son frère, son neveu, ses affranchis, ses esclaves, espèce de seconde famille que la reconnaissance, les lois et les mœurs attachaient jusqu'au trépas aux anciens, lui représentèrent qu'un homme tel que Cicéron n'était jamais vieux tant que son génie pou-

vait conseiller, illustrer ou réveiller sa patrie; que Caton, en mourant, avait éteint prématurément lui-même une des dernières espérances de la république par une impatience ou par une lassitude de vertu; que, s'il était résolu à mourir, il ne fallait pas du moins que sa mort fût inutile à la cause des bons citoyens, qui était celle des dieux; que, Brutus et Cassius vivant encore et rassemblant en Afrique des légions fidèles à la mémoire de Pompée et à la république, prêtes à combattre les armées vénales des triumvirs, il devait aller rejoindre ces derniers des Romains, raviver par sa présence et par sa voix une cause qui n'était pas encore désespérée tant qu'il lui restait Cicéron et Brutus; ou, s'il fallait périr, périr du moins avec la justice, la vertu et la liberté.

XV.

Ces conseils prévalurent un moment dans son âme. Il quitta sa retraite d'Astura avec son frère et le cortége de ses esclaves et de ses familiers, pour se rapprocher de la mer et pour y monter sur une galère qu'on lui avait préparée. Mais la précipitation avec laquelle il avait quitté Rome et *Tusculum* aux premières rumeurs de sa proscription ne lui avait pas permis d'emporter l'or ou l'argent nécessaire pour une longue expatriation. A peine était-il sur la route, qu'il réfléchit à l'indigence à laquelle il allait être exposé avec sa famille et ses

amis pendant son exil, et fit arrêter sa litière (fort brancard fermé par des rideaux et porté par des esclaves, qui servait de voitures aux riches Romains), et il fit approcher celle de son frère *Quintus*, qui marchait derrière lui.

Les deux litières étaient posées côte à côte sur le chemin, et les porteurs éloignés; les deux frères s'entretinrent un moment sans témoin par les portières. Il fut convenu que *Quintus*, comme le moins illustre et le plus oublié des deux, retournerait seul à *Antium*, leur pays natal ; qu'il en rapporterait l'argent nécessaire à leur fuite, et qu'il rejoindrait en toute hâte Cicéron dans sa maison de la côte de Gaète, où il allait l'attendre pour s'embarquer. Puis les deux proscrits, comme s'ils avaient eu le pressentiment de leur éternelle séparation, se récrièrent sur l'extrémité de leur malheur, qui ne leur permettait pas même de le supporter ensemble, pleurèrent de tendresse sur le chemin à la vue de leurs esclaves, et, se serrant dans les bras l'un de l'autre, se séparèrent et se rapprochèrent plusieurs fois comme dans un dernier adieu.

XVI.

Quintus retourna vers Astura, pour regagner par les sentiers des montagnes sa maison d'*Antium* avec son fils. Cicéron poursuivit sa route vers le bord de la mer, et s'embarqua sur une galère. Il pos-

sédait dans une anse du rivage de *Gaète,* à l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau s'élever comme un écueil de la gloire auprès des écueils de l'Océan, une maison de campagne embellie de tous les luxes et ornée de tous les délices d'une résidence d'été pour les grands citoyens de Rome. Elle s'élevait sur un promontoire d'où le regard embrassait une vaste étendue de mer, tantôt limpide et silencieuse, tantôt écumeuse et murmurante, enceinte par le demi-cercle d'un golfe peuplé de villes maritimes, de temples, de villas romaines, de navires, de barques et de voiles qui en variaient les bords et les flots. Les vents étésiens, qui soufflent du nord pendant la canicule, en rafraîchissaient la température; des jardins en terrasses descendaient d'étages en étages de la maison aérée à la plage humide; des cavernes naturelles, achevées par l'art, pavées de mosaïques, entrecoupées de bassins où l'eau de la mer, en pénétrant par des canaux invisibles, renouvelait la fraîcheur, y servaient aux bains. Un temple domestique, vraisemblablement celui qu'il avait consacré à sa fille Tullia, laissait éclater au-dessus ses colonnes et ses chapiteaux de marbre de Paros, à demi voilés par les orangers, les lauriers, les figuiers, les pins, les myrtes et les pampres des hautes vignes qui tapissent éternellement cette côte.

C'est là que Cicéron descendit de sa galère pour y attendre l'heure du départ et le retour de son frère

Quintus. Les triumvirs étaient encore à plusieurs journées d'étape de Rome; la Campanie était libre de troupes, et tout annonçait que les sicaires d'Antoine n'y marcheraient pas aussi vite que sa vengeance.

XVII.

Mais sa vengeance le devançait. A peine *Quintus* et son fils étaient-ils arrivés secrètement dans leur ville paternelle d'*Antium*, pour y vendre leurs biens et pour en rapporter le prix à Cicéron, que la trahison domestique révéla leur présence aux émissaires des triumvirs, et qu'ils furent égorgés, le père et le fils, dans leurs propres foyers, pour le crime de leur nom.

A cette nouvelle, les affranchis et les esclaves de Cicéron le conjurent avec plus d'instance de fuir. Il monte sur sa galère, et navigue jusqu'au promontoire de *Circé*, cap avancé du golfe de Gaète pour faire voile vers l'Afrique. Il s'y fit descendre à terre, malgré les instances des pilotes et la faveur des vents. Il ne pouvait s'arracher à cette dernière plage de l'Italie, ni désespérer tout à fait du cœur et de la reconnaissance d'Octave.

Il reprit, à pied et en silence, le long de la plage, le chemin qui ramenait vers Rome. Sa galère le suivait à quelque distance sur les flots. Après avoir marché ainsi quelques milles, abîmé

dans ses perplexités, la nuit commençant à tomber, il fit signe à ses rameurs d'approcher de la plage, et se confia de nouveau aux flots.

Il avoua à ses affranchis que, lassé d'incertitude et de fuite, il avait résolu un moment de rentrer à Rome et d'aller s'ouvrir lui-même les veines sur le seuil d'Octave, afin de se venger du moins, en mourant, d'une ingratitude écrite en caractères de sang sur le nom de ce parricide, et d'attacher à ses pas, avec la mémoire de son crime, une *furie* qui ne le laissât reposer jamais!... La crainte des tortures qu'on lui ferait subir, s'il était arrêté avant d'avoir accompli son suicide, l'avait retenu et ramené à bord. Il navigua quelque temps indécis en vue du rivage, puis, rappelé encore par on ne sait quelles pensées, il ordonna à ses rameurs de le ramener à sa maison de campagne de Gaète, qu'il avait quittée le matin. Ses serviteurs lui obéirent en gémissant et en pleurant sur son trépas. La galère se rapprocha de la plage où s'élevait le temple.

XVIII.

Les présages, langue divinatoire perdue aujourd'hui, qui annonçait, interprétait, solennisait tous les grands actes tragiques des citoyens ou des empires, avertirent et consternèrent, en abordant, les serviteurs de Cicéron. Au moment où la galère

cherchait à franchir les dernières lames pour jeter l'ancre aux pieds du promontoire, une nuée de corbeaux, oiseaux fatidiques qui perchaient sur les corniches du temple, s'élèvent du toit avec de grands cris et, voltigeant au-devant de la galère, parurent vouloir repousser ses voiles et ses vergues vers la grande mer, comme pour lui signaler un danger sur le bord. Cicéron, soit que sa philosophie s'élevât au-dessus de ces superstitions populaires, soit qu'il acceptât l'augure sans chercher à l'écarter, n'en monta pas moins les rampes qui conduisaient à sa maison. Il y entra, et, s'étant jeté tout habillé sur un lit pour se reposer de ses angoisses ou pour se recueillir dans ses pensées, il ramena sur son front le pan de sa toge, afin de ne pas voir la dernière lueur du jour. Mais les corbeaux qui l'avaient repoussé de la plage l'avaient suivi vers sa maison. Soit que ces oiseaux familiers eussent de la joie de revoir leur maître, soit qu'en s'élevant très-haut dans les airs ils eussent aperçu, avant les serviteurs, les armes inusitées des nombreux soldats d'Antoine répandus dans les campagnes et se glissant comme des assassins vers les jardins de Cicéron, ils s'agitaient comme par un instinct caché. L'un d'eux, pénétrant par la fenêtre ouverte à la brise de mer, se percha jusque sur le lit de Cicéron, et, tirant avec son bec le pan de son manteau ramené sur sa tête, il lui découvrit le visage, et sembla le

presser de sortir d'une maison qui le repoussait.

A ce signe de l'instinct des oiseaux, les serviteurs de Cicéron s'émurent, s'attendrirent, versant des larmes, et se reprochant à eux-mêmes d'avoir, pour le salut de leur maître, moins de prudence et moins de zèle que les brutes : « Quoi, se disent-ils entre eux, « attendrons-nous, les bras croisés, d'être les specta-« teurs de la mort de ce grand homme, pendant que « les bêtes elles-mêmes veillent sur lui et semblent « s'indigner des crimes qu'on prépare? » Animés par ces reproches mutuels, les esclaves de Cicéron se jettent à ses pieds, lui font une douce violence; le forcent à remonter dans sa litière, et le portent, par des sentiers détournés et ombragés des jardins, vers le rivage où la galère l'attendait à l'ancre.

A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'une bande de soldats commandés par *Hérennius* et *Popilius,* deux de ces chefs de bandes qui prêtent leur épée à tous les crimes et qui n'ont d'autre cause que celle qui les solde, arrivèrent sans bruit aux murs des jardins, du côté de la terre, et, trouvant les portes fermées, les firent enfoncer et se précipitèrent vers la maison. L'un de ces chefs, *Popilius,* avait été défendu et sauvé autrefois par le grand orateur, dans une accusation de parricide. Il était pressé d'effacer la mémoire de l'ingratitude dans le sang du bienfaiteur. Il somma les serviteurs et les affranchis restés dans la maison de lui dénoncer la retraite de

leur maître. Tous répondaient qu'ils ne l'avaient pas vu, et lui donnaient ainsi le temps de fuir, quand un lâche adolescent, disciple chéri de Cicéron, fils d'un affranchi de son frère, cultivé par lui comme un fils dans la science et dans les lettres, et nommé *Philologus,* indiqua du geste aux soldats l'allée du jardin par laquelle son patron et son second père descendait vers la mer. A ce signe mortel, *Hérennius, Popilius* et leur troupe s'élancent au galop sur les traces de la litière, et font résonner de leurs cris, du cliquetis de leurs armes et des pas de leurs chevaux, le chemin creux du jardin qui mène au rivage.

A ce bruit tumultueux qui s'approche, qui tranche toutes ses irrésolutions, et qui repose enfin son âme dans la certitude de la mort, Cicéron veut au moins la recevoir, et non la fuir : il ordonne à ses esclaves de s'arrêter et de déposer la litière sur le sable. On lui obéit; il attend sans pâlir ses assassins, il appuie son coude sur son genou, soutient son menton dans sa main, comme c'était son habitude de corps quand il méditait en repos dans le sénat ou dans sa bibliothèque, et, regardant d'un œil intrépide *Herennius* et *Popilius,* il leur évite la peine de l'arracher de sa litière, et leur tend la gorge, comme un homme, qui, en allant au-devant du coup, va au-devant de l'immortalité.

Hérennius lui tranche la tête, et la porte lui-

même à Antoine, pour qu'aucun autre, en le devançant, ne lui dérobe la première joie du triumvir, le prix du crime auquel il a dévoué son épée.

XIX.

Antoine, qui venait d'entrer à Rome, présidait l'assemblée du peuple pour les élections des nouveaux magistrats, au moment où Hérennius fendait la foule pour lui offrir la tête du sauveur du peuple. « C'en est assez ! » s'écria Antoine en apercevant le visage livide de celui qui l'avait fait si souvent pâlir lui-même : « voilà les proscriptions finies ! » Témoignant ainsi, par ce mot, que la mort de Cicéron lui valait à elle seule une multitude de victimes, et délivrait son ambition de la dernière vertu de Rome !

Il ordonna de clouer la tête sanglante de Cicéron, entre ses deux mains coupées, sur la tribune aux harangues ; suppliciant ainsi la plus haute éloquence qui fut jamais, par les deux organes de la parole humaine, le geste et la voix. Mais Fulvie, femme d'Antoine, ne se contenta pas de cette vengeance ; elle se fit apporter la tête de l'orateur, la reçut dans ses mains, la plaça sur ses genoux, la souffleta, lui arracha la langue des lèvres, la perça d'une longue épingle d'or qui retenait les cheveux des dames romaines, et prolongea, comme les Furies dont elle

était l'image, le supplice au delà de la mort! Honte éternelle de son sexe et du peuple romain!

XX.

Cicéron mort, les triumvirs s'entre-disputèrent la république. Octave prévalut. La tyrannie, qui n'avait été jusque-là qu'une éclipse de la liberté, devint une institution. Elle dispensa le peuple de toute vertu. Elle fit aux Romains, selon le hasard des vices ou des vertus de leurs maîtres, tantôt des temps de servitude prospère, tantôt des règnes de dégradation morale et de sang, qui sont l'ignominie de l'histoire et le supplice en masse du genre humain.

Voilà une des grandes pages de l'histoire de Rome. Nous en donnerons d'autres successivement.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



GUTENBERG,

INVENTEUR DE L'IMPRIMERIE.

ANNÉE 1400 DE J. C.

I.

L'imprimerie est le télescope de l'âme.

De même que cet instrument d'optique, appelé *télescope,* rapproche de l'œil, en les grossissant, tous les objets de la création, les atomes et les astres même de l'univers visible ; de même, l'imprimerie rapproche et met en communication immédiate,

continue, perpétuelle, la pensée de l'homme isolé avec toutes les pensées du monde invisible, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. On a dit que les chemins de fer et la vapeur supprimaient la distance; on peut dire que l'imprimerie a supprimé le temps. Grâce à elle, nous sommes tous contemporains. Je converse avec Homère et Cicéron : les Homères et les Cicérons des siècles à naître converseront avec nous; en sorte qu'on peut hésiter à prononcer si une *presse* n'est pas autant un véritable *sens* intellectuel, révélé à l'homme par Gutenberg, qu'une *machine* matérielle; car il en sort sans doute du papier, de l'encre, des caractères, des chiffres, des lettres qui tombent sous les sens; mais il en sort en même temps de la pensée, du sentiment, de la morale, de la religion, c'est-à-dire une portion de l'âme du genre humain.

Avant de parler de l'inventeur, examinons le phénomène.

II.

Ce qui constitue l'homme, ce ne sont pas seulement les sens, car les brutes ont des sens comme nous, et quelques-unes même en ont d'infiniment plus délicats, plus forts, plus infaillibles que les nôtres. Ce qui constitue surtout l'homme, c'est la pensée! Mais, tant que cette pensée ne se révèle pas à elle-même et aux autres par la parole, elle est en nous comme si elle

n'était pas. La parole n'est pas la pensée, mais elle en est la manifestation nécessaire et simultanée. Tant qu'un homme n'a pas pu dire : « Je pense ! » il n'a pas pensé, il a rêvé ; il a eu des instincts, il n'a pas eu des idées ; il a été intelligence sans doute, mais intelligence captive et endormie dans la surdité et dans la nuit des sens, semblable au feu qui dort dans la poudre, mais qui n'en sort pas avant que l'étincelle, en s'approchant, lui rende la flamme, la lumière et la liberté. L'étincelle qui rend à la pensée sa flamme, sa lumière, sa liberté, son activité dans l'homme et dans l'espèce humaine, c'est la parole ! c'est le *verbe*, comme l'appelaient les anciens, qui faisaient, sous ce nom de cette faculté véritablement divine, quelque chose d'intermédiaire entre l'homme et Dieu.

Ils avaient raison : la parole est la révélation de l'âme à l'âme. Or, quel autre que Dieu pouvait faire à l'âme, son ouvrage et son mystère, cette révélation d'elle-même ?

Aussi penchons-nous à croire que la parole n'est pas née d'elle-même sur les lèvres de l'homme primitif comme un balbutiement de hasard, attachant, de siècle en siècle, quelques significations vagues à quelques sons inarticulés, et donnant aux autres, sur le son, sur l'enchaînement, sur la signification de ces vagissements humains, des leçons qu'il n'aurait pas reçues lui-même. Pour arriver ainsi de ces va-

gissements instinctifs à la parole, de la parole à la convention unanime du sens des mots, du sens de quelques mots au verbe et à la phrase, du verbe et de la phrase à la syntaxe logique, de ces syntaxes à la langue de Moïse, de David, de Cicéron, de Confucius, de Racine, il faudrait supposer au genre humain plus de siècles d'existence sur ce globe de boue qu'il n'y a d'étoiles visibles ou invisibles dans la *voie lactée ;* il faudrait lui supposer aussi des siècles sans nombre d'abrutissement, pendant lesquels lui, genre humain, être essentiellement moral et intellectuel, il aurait vainement cherché, semblable aux brutes, son instrument de moralité et d'intelligence, sans pouvoir le trouver qu'après des myriades de générations sans parole, et par conséquent sans intelligence et sans moralité. L'humanité sourde et muette pendant cent mille ans ?... Je craindrais de blasphémer en croyant à ce mystère.

J'aime mieux croire à l'autre, c'est-à-dire au mystère paternel du Créateur inspirant lui-même, aux lèvres de sa créature enfant, la parole, le verbe, le mot, l'expression innée qui nomme les choses, en les voyant, du nom approprié à leur forme et à leur nature; car nommer les choses de leur vrai nom, c'est véritablement les recréer. Oui, il a dû enseigner la première parole et la première langue, celui qui a fait l'intelligence et le sentiment pour se communiquer, la poitrine pour faire résonner le

son de toutes les fibres tendues et émues de nos passions, comme un clavier intérieur, toujours complet, que nous portons en nous; celui qui a fait la langue pour articuler, les lèvres pour prononcer, la voix pour porter au dehors l'écho de l'âme! Des débris de cette première langue parfaite, et décomposée par quelques décadences intellectuelles, se seront recomposées les autres langues diverses et imparfaites, comme des pierres d'un temple écroulé se rebâtissent lentement, dans le désert, quelques abris pour la caravane.

III.

La parole donnée, trouvée ou inventée, il y avait encore des siècles à traverser avant d'arriver à cet autre phénomène : renfermer la pensée immatérielle et invisible dans des signes visibles et matériels, gravés sur une substance palpable. Ce phénomène, c'est l'écriture. L'écriture transporte d'un sens à l'autre la pensée. La parole communiquait la pensée de la bouche à l'oreille par le son; l'écriture saisit le son insaisissable au passage, le transforme en signes ou en lettres, et communique ainsi la pensée de la main aux yeux. Les yeux la communiquent à l'âme par cette relation à jamais mystérieuse qui existe entre notre intelligence et nos sens, et voilà la parole devenue visible et

palpable, d'invisible et d'immatérielle qu'elle était. Y a-t-il miracle comparable à celui-là?

On ne sait, en réalité, qui a inventé l'écriture. Tout ce qui est presque divin est anonyme. Il n'est pas donné à un homme d'attacher son nom personnel à une découverte qui est évidemment collective et qui appartient à l'humanité tout entière; mais, ici, ce sont incontestablement des hommes qui ont agi, et non Dieu lui-même. Une fois la parole admise en fait, il n'y avait qu'à la *transposer* de l'oreille aux yeux. C'est là une œuvre difficile; mais, enfin, c'est une œuvre humaine. Par l'écriture, la parole acquérait deux qualités inséparables qu'elle n'avait pas tant qu'elle n'était que parlée et fugitive comme le son. La parole écrite acquérait la *perpétuité* et la *transmissibilité;* elle devenait ainsi éternelle et universelle. On pouvait la conserver toujours, et on pouvait l'entendre partout.

IV.

Aussi, du jour où la parole fut écrite, le genre humain, en perpétuel entretien avec lui-même, malgré la distance et malgré la mort, accomplit-il des progrès immenses et presque non interrompus de civilisation. Il devint, comme Dieu, présent à tous les temps. Il s'enrichit du passé, il cultiva le présent, il élabora pour l'avenir. Il écrivit ses idées, ses chants, ses histoires, ses lois, ses sciences, ses arts,

ses religions, sa terre et son ciel. Il immobilisa, pour ainsi dire, ses idées fugitives, et il en fit les manuscrits des institutions. La civilisation de telle ou telle contrée du globe se résuma presque partout en une seule manifestation : *le Livre!* L'univers ne fut plus que *Bibles*. Zoroastre, Moïse, Confucius, Mahomet, eurent autant de *livres*, autant de civilisations, autant de morales, de législations, de philosophies, de dogmes, de théologies, s'emparant tour à tour du monde, ou se le disputant pour le posséder. Et maintenant le monde appartient au *livre* le plus saint et le plus universel.

Un million de mains prirent le roseau de l'Égyptien, la plume du Grec, le *style* du Romain, le papyrus, l'écorce de palmier, le parchemin du moyen âge, le papier de l'Européen, se pressèrent de graver en toutes langues la parole devenue objet de foi pour l'esprit, objet de commerce pour l'art, objet de transport pour les industries. Les manuscrits se multiplièrent dans une proportion incalculable sur la terre. La Chine, notre ancêtre en toute invention, possédait seule, avec une langue trois fois plus parfaite que les nôtres, une espèce de *stéréotypie* ou d'imprimerie qui vulgarisait, parmi ses innombrables populations, les idées, la morale, les lois, la religion.

Partout ailleurs, c'était la main de l'homme qui était la seule machine de l'esprit. La profession des

copistes était une des plus nombreuses, des plus honorées et des plus lucratives des professions. Des libraires entretenaient des milliers de copistes, revendaient leurs copies, leur en donnaient le salaire et faisaient un bénéfice sur la pensée. Il y avait à Rome, et dans les grandes villes de la Grèce et de l'Asie, des *quartiers* particuliers où se faisait ce trafic des idées et de la parole écrites. Les riches avaient des esclaves d'élite, achetés plus cher et traités plus familièrement que les autres esclaves, qui étaient exclusivement consacrés par eux à copier les ouvrages célèbres de l'antiquité et de leur temps pour leurs bibliothèques. Le gouvernement en entretenait un grand nombre pour ses *édits*, les orateurs pour leurs discours. Plus tard, sous le bas empire, ce furent les eunuques, race à la fois dégradée et privilégiée, qui copiaient à Byzance les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, latine, hébraïque.

Enfin, ce furent les moines, copistes volontaires, qui, dans le silence de leurs monastères, se consacrèrent à cette multiplication de la parole sacrée ou de la parole profane, en copiant et en recopiant ces millions d'exemplaires de la Bible, de l'Évangile et des auteurs illustres de l'antiquité, à la renaissance des lettres. Comme les esclaves et comme les eunuques, ces moines, logés, nourris et vêtus gratuitement dans des monastères fondés et dotés par la munificence des rois, des sei-

gneurs de terre ou des fidèles, pouvaient donner à des prix très-modiques la publicité aux ouvrages d'esprit. Ils n'avaient pas besoin de salaire, puisque leur ordre religieux, enrichi des dons et des domaines de la religion, pourvoyait à tous leurs besoins.

Bientôt ces manuscrits, occupation de leur loisir pour les moines, profession manuelle et commerciale pour les laïques et pour les *clercs*, devinrent un objet d'art qui enfanta des chefs-d'œuvre de patience, de calligraphie, de miniature, de dessin à la plume, de coloration au pinceau. L'art de l'imprimerie, quelque perfectionné qu'il soit aujourd'hui par les *Didot*, les *Bodoni*, les *Bentley*, et tous les grands maîtres de la *presse*, n'a pas égalé encore et n'égalera peut-être jamais quelques-uns de ces manuscrits sur les pages desquels, comme sur des temples de Jérusalem, de Rome ou de Cologne, se sont usées des milliers de mains, et consumées successivement des vies entières de religieux ou d'artistes.

Néanmoins ce mode de reproduction de la parole écrite avait toujours deux immenses infériorités sur l'imprimerie : il était lent, et il était cher ; il ne produisait pas suffisamment de copies pour les besoins d'une consommation indéfinie de lecteurs, et les riches seuls pouvaient avoir des bibliothèques. Les clartés de l'esprit étaient le privilége de l'Église, des princes, des cours et des

heureux de la terre; elles ne descendaient pas dans les dernières zônes du peuple. La tête de la société était dans la lumière, les pieds dans l'ombre. Une autre faculté manquait à la parole écrite, la rapidité. Le journalisme, qui la porte avec la promptitude du rayonnement, en quelques heures et en petit volume, d'une extrémité d'un empire à l'autre, ne pouvait pas exister. La parole était livre, jamais page; elle ne se monétisait pas de manière à circuler de mains en mains dans tout l'univers comme l'obole du jour; il y avait de grands vides et de longs silences dans l'entretien de l'esprit humain avec lui-même. Les progrès de la vérité, de la science, des lettres, des arts, de la politique, étaient lents et suspendus pendant de longues périodes.

V.

Tel était encore, en 1400, l'état de la parole humaine; il fallait une révolution de la mécanique pour préparer les innombrables révolutions de la pensée que la Providence se réservait d'accomplir dans le genre humain par la main d'un mécanicien obscur; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce mécanicien, comme s'il eût été prophétiquement inspiré par la Providence, n'opéra pas ce prodige par hasard ou par cupidité, comme tant d'autres inventeurs : non, il l'opéra par piété et avec la passion sainte et la conscience pressentie

de ce qu'il voulait accomplir. Il se dit, dès ses plus tendres années : « Dieu souffre dans des multitudes « d'âmes auxquelles sa parole sacrée ne peut pas « descendre; la vérité religieuse est captive dans un « petit nombre de livres manuscrits qui gardent le « trésor commun, au lieu de le répandre; brisons « le sceau qui scelle les choses saintes, donnons « des ailes à la vérité, et qu'elle aille chercher par « la parole, non plus écrite à grands frais par la « main qui se lasse, mais multipliée comme l'air par « une machine infatigable, toute âme venant en ce « monde! »

VI.

Cet homme, qui se disait à lui-même ces belles paroles, et qui se posait ce problème pour le résoudre ou pour mourir à la peine, c'était GUTENBERG.

Jean Gensfleich Gutenberg de Sorgeloch était un jeune patricien, né à Mayence, ville libre et opulente des bords du Rhin, en 1400. Son père, Friele Gensfleich, épousa *Else* de *Gutenberg,* qui donna son nom à son second fils Jean.

Il est probable que si Mayence, sa patrie, n'eût pas été une ville libre, ce jeune gentilhomme n'aurait pas pu y concevoir ou y exécuter son invention. Le despotisme comme la superstition imposent le silence; ils auraient étouffé l'écho universel

et irrésistible que ce génie de l'homme méditait de créer à la parole. L'imprimerie et la liberté devaient naître du même sol et du même air.

Mayence, Strasbourg, Worms et d'autres villes municipales du Rhin, se gouvernaient alors, sous la suzeraineté de l'Empire, en petites républiques fédératives, comme Florence, Gênes, Venise et les autres républiques d'Italie. La noblesse guerrière, la bourgeoisie grandissante, et le peuple laborieux flottant entre les deux classes qui le caressaient ou l'opprimaient tour à tour, s'y disputaient de temps en temps, comme partout, la supériorité. Des accès de guerres civiles suscitées par des vanités ou des intérêts, et dans lesquelles la victoire restait tantôt aux patriciens, tantôt aux plébéiens, tantôt aux prolétaires, y faisaient tour à tour des vaincus, des vainqueurs et des proscrits. C'est l'histoire de toutes les villes, de toutes les républiques et de tous les empires. Mayence était une miniature de Rome ou d'Athènes. Seulement, les proscrits n'avaient pas les mers à traverser pour fuir leur patrie ; ils sortaient des murs, ils traversaient le Rhin, ceux de Strasbourg allant à Mayence, ceux de Mayence à Strasbourg, et ils attendaient un retour de fortune à leur parti ou un rappel de leurs concitoyens.

XI.

Le jeune Gutenberg, dans ces querelles intestines de Mayence, gentilhomme lui-même, et combattant naturellement pour la cause la plus sainte aux yeux d'un fils, celle de son père, fut vaincu par la bourgeoisie, et proscrit, avec tous les chevaliers de sa famille, hors du territoire de Mayence. Sa mère et ses sœurs y restèrent seules en possession de leurs biens, comme des victimes innocentes à qui on n'imputait pas le crime de leur noblesse. Son premier exil ne fut pas long, la paix fut scellée par le retour des proscrits. Une vaine querelle de préséance dans les cérémonies publiques, à l'occasion de l'entrée solennelle de l'empereur Robert, accompagné de l'archevêque Conrad à Mayence, ayant ranimé les rivalités des classes en 1420, le jeune Gutenberg subit à dix-neuf ans son second exil.

La ville libre de Francfort s'offrit cette fois pour médiatrice entre les nobles et les plébéiens de Mayence, et obtint leur rentrée à des conditions d'égalité des patriciens et des bourgeois dans la magistrature du gouvernement. Mais Gutenberg, soit que sa valeur dans la guerre civile l'eût rendu plus redoutable et plus hostile à la bourgeoisie, soit que son orgueil, nourri des traditions de sa race, supportât impatiemment le poids des plébéiens, soit plutôt que dix ans d'exil et d'études à

Strasbourg dussent déjà tourner ses pensées vers un but plus noble que de vains honneurs dans une république municipale, refusa de rentrer dans sa patrie. Sa mère, qui veillait à Mayence sur son fils, demanda à la république qu'on lui fît au moins toucher comme pension une modique partie du revenu de ses biens confisqués. La république répondit que le refus de rentrer dans sa patrie était de la part du jeune patricien une déclaration de guerre, et qu'elle ne soldait pas ses ennemis. Gutenberg, obstiné dans son exil volontaire et dans son dédain, vécut des secours cachés de sa mère.

Mais il jouissait déjà à Strasbourg d'une si haute popularité pour son caractère et pour ses études, qu'un jour, le premier magistrat de Mayence ayant passé par le territoire de Strasbourg, les amis de Gutenberg l'arrêtèrent, l'enfermèrent dans un château, et ne consentirent à lui rendre la liberté qu'après que la ville de Mayence eut signé un traité qui rendait son patrimoine à son proscrit. Ainsi, ce jeune homme, ce grand tribun de l'esprit humain, qui allait, par son invention, détruire à jamais les préjugés de race, et rendre, avec le temps, la liberté et l'égalité civiles à tous les plébéiens de l'univers, commençait sa vie, encore ignoré, par des combats de castes contre le peuple, à la tête des patriciens de sa patrie. La fortune semble se jouer à ces contrastes. Mais la raison de Gutenberg,

croissant avec l'âge, allait jeter dans les bras l'un de l'autre ce peuple et ce patricien qui se regardaient en ennemis.

XII.

La restitution de ses biens permit au jeune Gutenberg de satisfaire ses goûts littéraires, religieux et artistiques en voyageant de ville en ville pour y étudier les monuments et pour y visiter les hommes de toutes les conditions, célèbres par leur science, leur art ou même leur métier. Les artisans alors en Allemagne tenaient presque le même rang que les artistes. C'était l'époque où les métiers, à peine découverts, se confondaient avec les arts, et où les plus humbles professions enfantaient leurs premiers chefs-d'œuvre, qu'on admirait, par la nouveauté, comme des prodiges. Gutenberg voyageait seul, à pied, la valise qui contenait ses habits et ses livres sur le dos, comme un simple étudiant qui visite les écoles, ou comme un artisan qui cherche un maître. Il parcourut ainsi les bords du Rhin, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, enfin la Hollande, non sans but, en homme qui laisse errer son imagination au caprice de ses pas, mais portant partout avec lui sa pensée fixe, comme une volonté immuable conduite par un pressentiment. Cette étoile, c'était sa pensée de répandre avec la Bible la parole de Dieu sur un plus grand nombre d'âmes.

Ainsi, c'était la religion qui, dans ce jeune apôtre ambulant, cherchait le *van* pour répandre une seule semence sur la terre, et qui allait trouver le semoir pour mille autres graines. Il est glorieux pour l'imprimerie d'avoir été donnée au monde par la religion, et non par l'industrie. Le zèle seul était digne d'enfanter l'instrument de toute vérité.

On ignore quels procédés mécaniques Gutenberg combinait jusque-là dans sa pensée. Mais un hasard les effaça tous, et le rapprocha instantanément de sa découverte. Un jour, à *Haarlem,* en Hollande, le sacristain de la cathédrale, nommé Laurent *Koster,* avec lequel il s'était lié d'une amitié curieuse, lui fit admirer dans la sacristie une grammaire latine, ingénieusement reproduite par des caractères taillés sur une planche de bois pour l'instruction des séminaristes. Un hasard, ce révélateur gratuit, avait enfanté cette ébauche d'imprimerie.

XII.

Le jeune et pauvre sacristain d'Haarlem était amoureux. En allant se promener et rêver au printemps, les jours de fête, hors de la ville, il s'asseyait sous les saules au bord des canaux. Le cœur plein de l'image de sa fiancée, il se complaisait, comme tous les amants, à graver à l'aide de son couteau la première lettre du nom de sa maîtresse

et la première lettre de son propre nom, entrelacées ensemble en symbole rustique de l'union de leurs âmes et de l'enlacement de leurs destinées. Mais, au lieu de laisser ces lettres gravées sur l'écorce pour grandir avec l'arbre, ainsi qu'on voit au bord des forêts et des ruisseaux tant de chiffres mystérieux, il sculptait ces lettres amoureuses sur de petits morceaux de saule dépouillés de leur écorce et tout suants encore de l'humidité de leur séve printanière, puis il les rapportait, comme un souvenir de ses rêves et comme un monument de sa tendresse, à celle qu'il aimait.

Un jour, ayant ainsi taillé ces lettres dans le bois vert apparemment avec plus d'art et de perfection qu'à l'ordinaire, il enveloppa son petit chef-d'œuvre d'une feuille de parchemin, et le rapporta à Haarlem. En dépliant, le lendemain, la feuille pour revoir ses lettres, il fut tout étonné de voir son chiffre parfaitement reproduit en bistre sur le parchemin par le relief des lettres, dont la séve avait sué pendant la nuit et reproduit leur image sur la feuille. Ce fut pour lui une révélation. Il tailla en bois d'autres lettres sur un large plateau, remplaça la séve par une liqueur noire, et obtint ainsi cette première planche d'imprimerie. Mais elle ne pouvait imprimer qu'une seule page. La mobilité, et la combinaison infinie des caractères qui les multiplient à la proportion infinie des besoins de la

parole écrite, y manquaient. Le procédé du pauvre sacristain Koster aurait couvert la surface de la terre de planches taillées en creux ou en relief, qu'il n'aurait pas remplacé un seul casier d'imprimerie mobile. Néanmoins le principe de l'art était éclos dans la sacristie d'Haarlem, et l'on pourrait hésiter à attribuer la gloire à Koster ou à Gutenberg, si dans l'un l'invention tout accidentelle n'avait pas été un don de l'amour et du hasard, et dans l'autre une conquête de la patience et du génie!

XIII.

Cependant, à l'aspect de cette planche grossière, l'éclair jaillit du nuage pour Gutenberg. Il contemple la planche, il l'analyse, il la décompose, il la recompose, il la modifie, il la disloque, il la rajuste, il la renverse, il l'enduit d'encre, il l'applique, il la presse par une vis dans sa pensée. Le sacristain, étonné de son long silence, assiste à son insu à cette éclosion d'une idée couvée en vain depuis dix ans dans le cerveau de son visiteur; et quand Gutenberg se retire, il emporte tout un art avec lui!

XIV.

Le lendemain, comme un homme qui possède un trésor, et qui n'a ni repos ni sommeil avant de l'avoir déposé en secret, Gutenberg quitte Haarlem, remonte à grands pas les bords du Rhin, ar-

rive à Strasbourg, s'enferme dans son laboratoire, se façonne de lui-même ses outils, tente, brise, ébauche, rejette, reprend, rejette encore pour les recommencer ses épreuves, et finit par exécuter enfin en secret une ébauche heureuse d'impression sur parchemin avec des caractères mobiles en bois percés latéralement d'un petit trou, enfilés et rapprochés par un fil comme les grains d'un chapelet cubique, dont une face portera une lettre en relief de son alphabet. Premier alphabet, grossier, mais sublime, ébauche de vingt-quatre lettres qui se multiplient comme les brebis du patriarche, et qui finirent par couvrir le globe de caractères où s'incarna tout un élément nouveau et immatériel, la pensée!

XV.

L'enthousiasme de son succès s'empara de lui; il s'endormit avec peine la nuit suivante. Dans son sommeil troublé et imparfait, il eut un rêve. Ce rêve, il le raconta lui-même ensuite à ses amis. Ce rêve était si prophétique et si près de la vérité, qu'on peut douter en le lisant si ce n'était pas autant le pressentiment réfléchi d'un sage éveillé que le songe fiévreux d'un artisan endormi.

Voici le récit ou la légende de ce rêve, telle qu'elle est conservée dans la bibliothèque du conseiller aulique Beck :

« Dans une cellule du cloître d'Arbogaste, un homme au front pâle, à la barbe longue, au regard fixe, se tenait devant une table, la tête dans sa main; cet homme s'appelait Jean Gutenberg. Parfois il levait la tête, et ses yeux brillaient comme illuminés d'une clarté intérieure. Dans ces instants, Jean passait ses doigts dans sa barbe, avec un mouvement rapide de joie. C'est que l'ermite de la cellule cherchait un problème dont il entrevoyait la solution. Soudain Gutenberg se lève, et un cri sort de sa poitrine : c'était comme le soulagement d'une pensée longtemps comprimée. Jean court vers un bahut, l'ouvre et en tire un instrument tranchant ; puis, en proie à des mouvements saccadés, il se met à découper un petit morceau de bois; dans tous ses mouvements il y avait de la joie et de l'anxiété, comme s'il craignait de voir s'échapper son idée, diamant qu'il avait trouvé et qu'il voulait fixer et tailler pour la postérité. Jean taillait rudement et avec une activité fébrile ; son front se couvrait de gouttes de sueur, tandis que ses yeux suivaient avec ardeur le progrès de son travail. Il travailla ainsi longtemps. mais ce temps lui parut court. Enfin il trempe le bois dans une liqueur noirâtre, le pose sur un parchemin, et, pesant de tout le poids de son corps sur sa main, il s'en sert comme d'une presse, il imprime la première lettre qu'il avait taillée en relief. Il contem-

ple son œuvre, et un second cri, plein de l'extase du génie satisfait, s'exhale de sa bouche. Il ferme les yeux avec un air de béatitude telle que les saints du paradis pouvaient en être jaloux, et tombe épuisé sur un escabeau ; et quand le sommeil s'empara de lui, il murmurait : « Je suis immortel ! »

Alors il eut un songe qui troubla son âme.

« J'entendis deux voix, dit-il, deux voix inconnues et d'un timbre différent, qui me parlaient alternativement dans l'âme. L'une me dit : « Ré-
« jouis-toi, Jean ; tu es immortel ! Désormais toute
« lumière se répandra par toi dans le monde ! Les
« peuples qui vivent à des milliers de lieues de
« toi, étrangers aux pensées de notre pays, liront
« et comprendront toutes les pensées aujourd'hui
« muettes répandues et multipliées comme la ré-
« verbération du feu par toi, par ton œuvre !

« Réjouis-toi, Jean ; tu es immortel : car tu es
« l'interprète qu'attendaient les nations pour con-
« verser entre elles ! Tu es immortel, car ta décou-
« verte va donner la vie perpétuelle aux génies qui
« seraient morts-nés sans toi, et qui tous par re-
« connaissance proclameront à leur tour l'immorta-
« lité de celui qui les immortalise ! »

« La voix se tut et me laissa dans le délire de la gloire. » J'entendis l'autre voix. Elle me dit :

« Oui, Jean, tu es immortel ! mais à quel prix ?

« La pensée de tes semblables est-elle donc tou-
« jours assez pure et assez sainte pour mériter
« d'être livrée aux oreilles et aux yeux du genre
« humain? N'y en a-t-il pas beaucoup, et le plus
« grand nombre peut-être, qui mériteraient mille
« fois plus d'être anéanties et étouffées que répétées
« et multipliées dans le monde?

« L'homme est plus souvent pervers que sage et
« bon ; il profanera le don que tu lui fais, il abu-
« sera du sens nouveau que tu lui crées! Plus d'un
« siècle, au lieu de te bénir, te maudira!

« Des hommes naîtront dont l'esprit sera puis-
« sant et séducteur, mais dont le cœur sera su-
« perbe et corrompu ; sans toi, ils seraient restés
« dans l'ombre : enfermés dans un cercle étroit,
« ils n'auraient porté malheur qu'à leurs proches
« et à leurs jours; par toi, ils porteront vertige, mal-
« heur et crime à tous les hommes et à tous les
« âges!

« Vois ces milliers d'âmes corrompues de la
« corruption d'une seule! Vois ces jeunes hommes
« pervertis par des livres dont les pages distillent
« les poisons de l'esprit!

« Vois ces jeunes filles devenues immodestes, in-
« fidèles et dures aux pauvres, par ces livres où on
« leur versera les poisons du cœur!

« Vois ces mères pleurant leurs fils!

« Vois ces pères rougissant de leurs filles!

« Jean, l'immortalité qui coûte tant de larmes et « d'angoisses n'est-elle pas trop chère? Envies-tu la « gloire à ce prix? N'es-tu pas épouvanté, Jean, de « la responsabilité que cette gloire fera peser sur « ton âme?

« Crois-moi, Jean, vis comme si tu n'avais rien « découvert! Regarde ton invention comme un « rêve séduisant, mais funeste, dont l'exécution ne « serait utile et sainte que si l'homme était bon!... « Mais l'homme est méchant! et prêter des armes « aux méchants, n'est-ce pas participer soi-même à « leurs crimes? »

« Je me réveillai dans l'horreur du doute! J'hésitai un instant; mais je considérai que les dons de Dieu, bien qu'ils fussent quelquefois périlleux, n'étaient jamais mauvais, et que donner un instrument de plus à la raison et à la noble liberté humaine, c'était donner un champ plus vaste à l'intelligence et à la vertu, toutes deux divines!

« Je poursuivis l'exécution de ma découverte! »

(Songe traduit par M. Garand, à Strasbourg, d'après l'original.)

XVI.

Gutenberg, embrassant tout de suite, d'un premier coup d'œil, l'immense portée morale et industrielle de son invention, sentit que sa faible main, sa courte vie et sa modique fortune s'useraient en

vain à une pareille œuvre. Il éprouvait à la fois deux nécessités contradictoires : la nécessité de s'associer des auxiliaires dans ses dépenses et dans ses travaux mécaniques, et la nécessité de dérober à ses associés le secret et le véritable but de leurs travaux, de peur que son invention, divulguée ou usurpée, ne lui enlevât la gloire et le mérite de l'invention. Il jeta les yeux sur les nobles et riches patriciens qu'il connaissait à Strasbourg et à Mayence. Mais, vraisemblablement repoussé partout à cause du préjugé qui s'attachait alors dans la noblesse au travail des mains, et qui ne permettait pas au noble de devenir artisan sans déroger, il fut obligé de déroger hardiment lui-même, de se faire artisan, de s'associer aux artisans, de se confondre avec le peuple pour élever ce peuple à tous les niveaux de la moralité et de l'intelligence.

Sous prétexte de travailler en commun à des ouvrages de *merveilleuse et neuve industrie,* comme la bijouterie, l'horlogerie, la taille et l'enchâssement des pierres précieuses, il conclut un traité d'association avec deux habitants aisés de Strasbourg, *André Dritzehen* et *Jean Riffe,* bailli de Lichteneau, et plus tard avec *Faust,* orfévre et banquier à Mayence, dont le nom, confondu avec celui de *Faust,* sorcier populaire et merveilleux de l'Allemagne, familier des mystères et confident des esprits, fit attribuer l'invention de l'imprimerie à la magie ;

enfin, avec *Heïlman,* dont le frère venait de fonder la première fabrique de papier, à Strasbourg.

XVII.

Afin de tromper plus longtemps ses associés sur l'objet réel de l'entreprise, Gutenberg se livra en effet, avec eux, à plusieurs industries artistiques et secondaires. Continuant en secret ses recherches mécaniques pour l'imprimerie, il travaillait en même temps en public à ces autres métiers. Il enseignait, à *Dritzchen,* l'art de tailler les pierres précieuses; il polissait lui-même le verre de Venise pour en faire des glaces; il les taillait en facettes; il les enchâssait dans des cadres de cuivre, qu'il enrichissait de figurines de bois représentant des personnages de la Fable, de la Bible ou de l'Évangile. Ces miroirs, qui se vendaient à la foire d'Aix-la-Chapelle, alimentaient les fonds de l'association et aidaient Gutenberg aux dépenses secrètes destinées à accomplir et à perfectionner son invention.

Pour mieux la dérober encore à l'inquiète curiosité du public, qui commençait à murmurer des soupçons de sorcellerie contre lui, Gutenberg sortit de la ville; il établit ses ateliers dans les ruines d'un vieux monastère abandonné, qu'on appelait le couvent de Saint-Arbogaste. La solitude du lieu, qui n'était habité que par des indigents des faubourgs, couvrirent ses premiers essais.

Au fond des vastes cloîtres du monastère livré à ses associés pour leurs travaux moins cachés, Gutenberg s'était réservé à lui seul une cellule, toujours fermée de serrures et de verroux, où nul ne pénétrait jamais; il était censé y dessiner les plans, les arabesques, les figurines de sa bijouterie et de ses cadres de glace; mais il y passait ses jours et ses nuits à se consumer d'insomnie et d'ardeur pour l'application de sa découverte. Il y taillait en bois ses lettres mobiles; il méditait de les fondre en métal; il y cherchait laborieusement le moyen de les enchâsser dans des *formes,* tantôt de bois, tantôt de fer, pour en faire des mots, des phrases, des lignes, des pages espacées sur le papier. Il y inventait des enduits colorés, à la fois huileux et secs, pour reproduire ces caractères; des brosses ou des tampons pour répandre cette encre sur les lettres, des planches pour les contenir, des vis et des poids pour les comprimer. Les mois et les années se consumaient avec sa fortune et avec les fonds des associés dans ces patiences, dans ces épreuves, dans ces succès et dans ces revers.

Enfin, ayant exécuté en miniature une *presse* qui lui parut réunir toutes les conditions de l'imprimerie, telle qu'il la concevait alors, il cacha ce modèle sous son manteau, et, entrant dans la ville, il alla chez un habile tourneur en bois et en métal, nommé Conrad Saspach, qui demeurait au carrefour Mer-

cier, pour le prier de l'exécuter en grand. Il recommanda le secret à l'ouvrier, lui disant seulement que c'était une machine à l'aide de laquelle il se proposait d'accomplir des chefs-d'œuvre d'art et de mécanique dont on connaîtrait plus tard les prodiges.

Le tourneur, prenant, tournant et retournant le modèle dans ses mains, avec ce sourire de dédain d'un artisan consommé, pour une ébauche, lui dit d'un air un peu railleur :

« — Mais c'est tout simplement un pressoir que « vous me demandez là, messire Jean? — Oui, « répondit d'un ton grave et exalté Gutenberg : « c'est un pressoir, en effet; mais c'est un pres- « soir d'où jaillira bientôt à flots intarissables la « plus abondante et la plus merveilleuse liqueur qui « ait jamais coulé pour désaltérer les hommes! Par « lui, Dieu répandra son *Verbe;* il en découlera « une source de pure vérité : comme un nouvel « astre, il dissipera les ténèbres de l'ignorance, et « fera luire sur les hommes une lumière inconnue « jusqu'à présent. » Et il se retira. Le tourneur, qui ne comprit rien à ces paroles, exécuta la machine et la rapporta au monastère d'Arbogaste.

Ce fut la première presse.

En la remettant aux mains de Gutenberg, le tourneur commença à se douter de quelque mystère : « Je vois bien, messire Jean, dit-il à Guten-

« berg, que vous êtes réellement en commerce avec « les esprits célestes ; aussi désormais je vous obéirai « comme à un esprit ! »

XVIII.

Aussitôt qu'il fut en possession de sa *presse*, Gutenberg commença à imprimer. On a peu de notions sur les premiers livres qui sortirent de sa presse ; mais le caractère profondément religieux de l'inventeur ne laisse pas de doute sur la nature des ouvrages auxquels il dut consacrer les prémices de l'art. Ce furent, selon toute certitude, des livres sacrés. L'art inventé pour Dieu et par l'inspiration de Dieu commença par Dieu. Les impressions postérieures de Mayence l'attestent : les chants divins des *Psaumes* et la célèbre *Bible* latine furent, à Mayence, les premières pages qui tombèrent de la machine inventée par Gutenberg, et appliquée à l'usage des plus pieuses facultés humaines, l'enthousiasme lyrique pour son créateur et le gémissement terrestre sur ses destinées. La louange et la prière furent, sous les mains de cet homme pieux et malheureux, les deux premiers cris de la *presse !* Elle doit s'en glorifier à jamais.

On manque de détails, même à Strasbourg et à Mayence, où nous les avons recherchés, sur ces premières impressions authentiques, parce que, soit

par humilité, soit par orgueil, Gutenberg ne fit porter son nom à aucune de ces œuvres de typographie. Les uns croient qu'il s'abstint de les signer par un sentiment de modestie chrétienne, qui ne voulait pas attribuer à un nom d'homme une gloire qu'il renvoyait tout entière au divin inspirateur de son invention ; les autres pensent qu'il ne les signa pas parce que ces impressions étaient une œuvre industrielle et servile aux yeux de son temps, qui aurait dégradé sa famille et sa noblesse, et fait déroger de son rang dans la patrie.

Nous savons seulement, par un acte de donation fait à sa sœur Hebele, religieuse au couvent de Sainte-Claire, de Mayence, qu'il la mit en possession des livres pieux qu'il avait imprimés à Strasbourg, et lui fit la promesse de lui envoyer successivement tous ceux qui sortiraient de sa presse.

Mais bien des tribulations l'attendaient au lendemain de son triomphe. On a vu que la nécessité de se procurer des fonds pour son entreprise l'avait forcé à se donner des associés. La nécessité maintenant de se donner des auxiliaires dans les travaux multipliés d'une grande imprimerie l'avait obligé à mettre ces associés et un plus grand nombre d'artisans dans la confidence de son œuvre et dans le secret même de ses procédés. Ses associés, lassés de fournir des fonds à une entreprise qui, faute de consommation, ne les rémunérait pas encore,

refusèrent de poursuivre une œuvre ingrate. Gutenberg les conjura de ne pas l'abandonner au moment même où il touchait à la fortune et déjà à la gloire. Ils ne consentirent à lui fournir de nouveaux subsides qu'à la condition d'entrer en participation complète de tous ces mystères, de tous ses bénéfices, de toute sa propriété et de toute sa gloire.

Pour le succès de l'œuvre, il leur vendit sa renommée. Le nom de Gutenberg disparut : l'association absorba l'inventeur; il ne fut bientôt plus qu'un des artisans de son propre atelier. C'est ainsi que Christophe Colomb revint enchaîné sur son propre vaisseau par ses équipages à qui il avait livré un nouveau monde.

XX.

C'était peu : les héritiers de l'un de ses associés lui intentèrent un procès pour lui disputer l'invention, la propriété, l'exploitation de l'œuvre; ils le traînèrent devant les juges de Strasbourg pour le faire condamner à on ne sait quelle spoliation plus authentique et plus juridique que la spoliation volontaire à laquelle il s'était condamné lui-même. Sa perplexité devant le tribunal fut extrême. Pour se justifier, il fallait entrer dans des détails techniques de son art, qu'il ne voulait pas encore complétement divulguer, se réservant au moins à

lui-même le mystère de ses espérances. Les juges, curieux, le pressaient de questions insidieuses, qui, par les réponses auraient fait éclater le secret de tous ses procédés. Il les éludait, préférant la condamnation à la vulgarisation de son art. Les juges, pour parvenir à éventer la découverte qui préoccupait l'imagination du peuple, citèrent ses ouvriers les plus affidés et les sommèrent de porter témoignage de ce qu'ils savaient. Ces hommes, simples mais fidèles, et profondément attachés à Gutenberg, se refusèrent à rien révéler. La propriété de leur maître resta plus en sûreté dans leur cœur que dans ceux de ses avides associés. Rien ne transpira des derniers mystères de l'art. Gutenberg, ruiné, condamné, peut-être expulsé, se retira seul et indigent à Mayence, sa patrie, pour y recommencer ses travaux et pour y reconstruire sa vie et sa gloire.

Il était encore jeune, et le bruit de son procès à Strasbourg avait popularisé sa renommée en Allemagne; mais il rentrait artisan dans une patrie d'où il était sorti chevalier. L'humiliation, l'indigence et la gloire luttaient dans sa destinée et dans les regards de ses concitoyens. L'amour seul le reconnut pour ce qu'il avait été et pour ce qu'il devait être un jour.

XXI.

Voici ce que disent à cet égard les traditions locales, et ce qu'attestent deux monuments authentiques des archives de la cathédrale de Strasbourg, de l'année 1437 : l'un qui constate que *dame Annette de la Porte de Fer,* épouse de Gutenberg, fit un don à la cathédrale pour acquérir le droit d'inscrire son nom sur la liste des bienfaiteurs, et assurer ainsi des prières pour elle et ses descendants ; l'autre qui fait mention de son décès.

Gutenberg, proscrit pour la seconde fois par les plébéiens vainqueurs de la noblesse, fut aimé d'une jeune fille, noble comme lui, de la ville de Strasbourg; elle se nommait *Annette de la Porte de Fer,* nom de sa maison, sans doute emprunté à la possession de quelque château féodal des rochers du Rhin. Il l'aimait lui-même avec la passion ardente, sérieuse et chevaleresque de ces temps de fidélité. Ils s'étaient promis mutuellement et par écrit mariage. *Annette de la Porte de Fer* ne s'était pas crue déliée de sa foi donnée, par la pauvreté et par les malheurs de son amant; elle lui gardait sa jeunesse, sa beauté et son cœur. Gutenberg, à son retour sur le territoire de Mayence, devait réclamer la foi de sa fiancée, et retirer le gage de sa propre foi qu'il lui avait ainsi jurée; il ne le fit pas. Soit

qu'il craignît d'entraîner Annette, fille noble et honorée, dans l'humiliation et dans l'indigence où il était tombé, soit que le sentiment d'avoir dérogé par ses travaux d'artisan à l'illustration féodale de sa race le rendît indigne désormais, à ses propres yeux, d'aspirer à un noble sang, Gutenberg ne revendiqua pas la foi promise et n'offrit pas de dégager la sienne; il attendait la réhabilitation et de meilleurs jours à faire partager à celle qu'il aimait. Son humilité et ses scrupules résistèrent aux plus tendres instances de sa fiancée, et ne purent être vaincues que par une sommation juridique faite devant l'officialité de Strasbourg, de tenir la promesse de mariage qu'il avait autrefois jurée.

Cette sommation d'*Annette de la Porte de Fer* à son amant existe encore aujourd'hui comme le seul monument authentique de son mariage. Gutenberg céda enfin à cette généreuse violence de l'amour; il épousa Annette. Leurs enfants ne vécurent pas.

L'héritage et l'héritier des grands hommes, c'est leur invention et le genre humain.

Après la décision des juges du procès, en 1439, qui laissait Gutenberg maître de son secret, le condamnant seulement à payer une indemnité aux héritiers d'André Dritzehen, il abandonna les cloîtres du monastère de Saint-Arbogaste et rentra dans la ville de Strasbourg; il habita alors la maison de *Thiergarten,* et y établit sa première imprimerie.

Il est peut-être curieux de remarquer que l'emplacement de cette maison est maintenant l'emplacement du Lycée, comme si ce lieu eût été désigné d'avance pour un grand dessein, et qu'après avoir fixé les sciences par la typographie, il eût été destiné à les propager par l'enseignement.

Lorsque Gutenberg fut contraint de quitter Strasbourg, en 1446, il y laissa les traditions de son art dans les collaborateurs et les ouvriers initiés à sa découverte et à ses procédés; et nous trouvons *Mentel* ou Metelin, notaire public, qui ne se fit naturaliser bourgeois de Strasbourg qu'en 1447, et *d'Eckstein,* chanoine de la cathédrale, qui, aidés des fonds fournis par le couvent des Chartreux, et sans avoir travaillé eux-mêmes à cet art si peu connu alors, s'établissent typographes et procèdent avec la plus grande célérité à imprimer, à mettre au jour une *Bible allemande.* Plusieurs autres ouvrages paraissent successivement, signés de l'imprimerie de *Mentel,* qui fit une fortune rapide, tandis que le malheureux Gutenberg, chassé par la misère, rentrait fugitif à Mayence.

La fortune qui avait accru l'influence de *Mentel,* et la rivalité qui subsistait entre les villes indépendantes de Mayence et de Strasbourg, favorisèrent ses désirs ambitieux de substituer son nom à celui de Gutenberg. Il y réussit si complétement qu'en peu d'années Gutenberg fut oublié ou volontairement

écarté, et Mentel proclamé, à Strasbourg, inventeur de l'*art divin*, et des fêtes instituées en son honneur.

XXII.

De retour à Mayence, et relevé de l'humiliation et de la ruine par la main d'une femme aimée, comme Mahomet par sa première épouse, Gutenberg se donna tout entier à son art, s'associa *Faust* et *Scheffer*, gendre de Faust, établit ses ateliers à Mayence, et y publia, toujours sous le nom de ses associés, des Bibles et des Psautiers d'une admirable pureté de caractère.

Scheffer avait longtemps fait le métier de calligraphe et le commerce des manuscrits à Paris. Ses voyages et la fréquentation des artistes de cette ville lui avaient fait connaître des procédés mécaniques pour l'emploi des métaux qui, appliqués par lui à l'imprimerie, à son retour à Mayence, lui fournit les moyens nouveaux de fondre en plomb les lettres mobiles dans des matrices en cuivre avec plus de précision, et à donner ainsi une netteté parfaite aux caractères. Ce fut avec ce nouveau procédé que le *Psautier*, le premier livre qui porte sa date, fut imprimé en 1457. Bientôt après, la *Bible de Mayence*, reconnue chef-d'œuvre de l'art, fut exécutée sous la direction de Gutenberg, avec

des caractères fondus par le procédé de Pierre Schœffer.

La portée du nouvel art, qui débutait par la vulgarisation des livres sacrés sous les auspices seuls de l'Église, échappa pendant les premières années à la cour de Rome ; elle vit des auxiliaires là où elle devait voir bientôt des agresseurs.

« Au nombre des bienfaits dont il convient sous « votre pontificat de louer Dieu, dit une dédicace « du temps de Paul II, souverain pontife, est cette « invention qui permet aux plus pauvres de pou- « voir acheter des bibliothèques à bas prix. N'est- « il pas infiniment glorieux pour Votre Sainteté « que des volumes qui coûtaient jadis *cent pièces* « *d'or* n'en coûtent plus que quatre et même moins, « et que les fruits du génie, naguère la proie des « vers sous la poussière où ils étaient ensevelis, « commencent, sous votre règne, à ressusciter et à « se répandre à profusion sur la terre? »

Bientôt la ville de Venise prêta ses presses aux controverses religieuses, et les œuvres de *Jean Hus* furent imprimées en langue slave dès 1490, à peine vingt ans après la mort de Gutenberg.

Mais déjà la France, en 1480, avait encouragé les imprimeurs allemands à se fixer à Paris. Louis XI surtout se signala par l'accueil éclairé qu'il fit à la

typographie et les encouragements généreux qu'il accorda à cet art nouveau.

Une accusation fut intentée, à Paris, contre Faust, pour avoir vendu des Bibles imprimées, ornées de vignettes, comme manuscrits, à des prix exorbitants, et il existe une quittance signée de lui, à Paris, en 1468, d'un exemplaire d'un ouvrage de saint Thomas d'Aquin; vendu au prix énorme de quinze écus d'or. Le parlement de Paris, sous l'inspiration de Louis XI, déchargea Faust de toute accusation, attendu que ces livres étaient le produit d'une nouvelle invention inconnue encore à Paris.

Le roi se désista même de son droit d'aubaine, à l'occasion de la mort de Herman Statters, qui vendit, à Paris, les livres imprimés par Scheffer, lesquels étaient, selon la loi de ce temps, la propriété de la couronne, par le décès d'un étranger : « En considération, » porte l'ordonnance, « de l'utilité « qui vient et peut venir à la chose publique de l'art « d'impression, tant pour l'augmentation de la « science qu'autrement, etc., etc.; nous sommes li- « béralement condescendus de faire restituer la « somme de 2,428 écus et 3 sols tournois aux héri- « tiers, etc... »

Les œuvres de *Cicéron* furent le premier livre imprimé après les livres sacrés. On ne songea pas avant Léon X, c'est-à-dire un siècle après l'inven-

tion de Gutenberg, à réglementer et à enchaîner l'imprimerie.

XXIII.

Cependant le banquier *Faust* et l'artisan *Scheffer*, les deux nouveaux collaborateurs de Gutenberg, ne tardèrent pas à succomber, comme Mentel ou Metelin à Strasbourg, à la tentation de s'approprier insensiblement sa gloire, la plus tentatrice des propriétés, parce qu'elle est la plus immortelle. Ils espérèrent, comme tant d'autres, tromper l'avenir, s'ils ne trompaient pas leur temps. Après avoir reconnu, dans une première épître dédicatoire du *Tite-Live* traduit en allemand et imprimé par Jean Scheffer, et offert à l'empereur Maximilien, « que l'art de l'im« primerie a été inventé à Mayence par le sublime « mécanicien Jean de Gutenberg, » ils oublient ce premier aveu, et ils usurpent pour eux-mêmes, sept ans après, tout le mérite et tout l'honneur de la découverte.

L'empereur Maximilien, peu de temps après, assimilant les imprimeurs et les compositeurs à une sorte de sacerdoce de l'esprit, les releva de toute dérogation à leur noblesse par leur noble métier. Il anoblit en masse l'art et les artistes ; il les autorisa à porter des robes brodées d'or et d'argent, que les nobles seuls avaient droit de porter ; il leur donna pour armoiries un aigle aux ailes étendues sur le

globe, symbole du vol et de la conquête de la parole écrite sur l'univers.

XXIV.

Mais déjà Gutenberg n'était plus sur la terre pour y jouir de cette possession du monde intellectuel, religieux et politique, qu'il avait entrevue seulement, comme Moïse, du haut de ses visions dans le rêve du monastère de Saint-Arbogaste. Dépouillé par ses collaborateurs de sa propriété et de sa gloire, expulsé une dernière fois de sa patrie par la misère, consolé seulement et suivi par sa femme fidèle à toutes ses vicissitudes, privé par la mort de ses enfants, déjà vieux, sans pain et bientôt sans famille par la mort de sa femme, il fut recueilli par l'électeur de Nassau, le généreux Adolphe. L'électeur le nomma son conseiller d'État et son chambellan, afin de jouir dans une honorable familiarité de l'entretien de ce merveilleux génie qui devait converser plus tard avec tous les lieux et tous les temps. Cet asile donné à Gutenberg illustre à jamais Nassau et son prince. Il y a dans l'histoire des hospitalités qui portent bonheur et immortalité aux plus petits princes et aux plus petits États.

Gutenberg continua à imprimer de ses propres mains, à *Nassau,* sous les yeux de l'électeur, son Mécène, pendant quelques années de sérénité et

de paix; puis il mourut à soixante-neuf ans, ne laissant à sa sœur aucun héritage, et laissant au monde l'empire de l'esprit humain découvert et conquis par un artisan.

« Je lègue, dit-il dans son testament, à ma sœur « tous les livres imprimés par moi au monastère « de Saint-Arbogaste. » Pauvre inventeur qui n'avait à léguer à celle qui lui survivait que la richesse de presque tous les inventeurs comme lui, sa jeunesse consumée, sa vie persécutée, son nom méconnu, ses sueurs, ses insomnies, et l'oubli de ses contemporains!

XXVI.

Ainsi vécut et mourut ce grand homme : mais son art ne mourait pas avec lui. L'imprimerie se propagea aussitôt sa mort avec l'instantanéité d'une explosion. Il y eut en peu d'années des *presses* dans toutes les capitales de l'Europe. Ce fut la date de la civilisation renaissante et indéfinie. La France, sous Louis XI, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, Venise, Genève, Rome, la Pologne, s'emparèrent à l'envi de l'invention nouvelle pour multiplier leurs livres sacrés et les livres profanes.

L'Orient connut cet art nouveau par des juifs réfugiés à Constantinople, qui imprimèrent des traités de *littérature rabbinique* en 1500. Mais les

musulmans ne s'en servirent eux-mêmes que vers le dix-huitième siècle.

Enfin la Russie, sous l'inspection du métropolitain, établit une presse à Moscou, en 1580, à l'aide des ouvriers venus de Magdebourg.

XXVII.

Il semble que chaque progrès de l'humanité doive s'acheter par des larmes; que la souffrance soit la loi fatale de toute grande initiation. L'imprimerie avait eu ses apôtres : elle eut aussi ses martyrs. De tous, Étienne Dolet fut le plus illustre par l'éclat de son talent, la pureté de sa vie, l'atrocité de son supplice. Il naquit à Lyon en 1509, au moment de la renaissance intellectuelle et littéraire, où les controverses religieuses allaient aussi commencer leurs premières luttes; il était savant comme Guillaume Budé, poëte comme Marot, et peut-être aussi philosophe comme Rabelais, sans mêler toutefois à sa philosophie le licencieux scepticisme du curé de Meudon. Ce qui pourrait le faire croire, c'est que cet homme ardent et fougueux, qui ne marchandait pas ses opinions, qui avait pris pour armes parlantes et pour symbole de l'action de l'imprimerie, une hache ou *doloire* attaquant un arbre noueux, protestait contre les doctrines de Luther, bien qu'on l'ait condamné comme athée. C'était, à ce qu'il sem-

ble, le raisonnement et l'homme que ses adversaires voulaient frapper en lui, bien plutôt encore que les croyances.

Dans ces temps de passions et de mœurs violentes, la vie de ceux qui consacraient leurs forces aux développements de l'intelligence humaine, était un long duel dans lequel, tôt ou tard, il fallait succomber. Successivement étudiant à Paris, puis à Padoue, secrétaire de Jean de Lauzeac, ambassadeur du roi de France à Venise, étudiant en droit à la faculté de Toulouse, Étienne Dolet n'avait pas vingt-quatre ans, que déjà, pour dernier argument de leurs discussions, ses ennemis le faisaient jeter dans un cachot. L'intercession de Jean Pinus, évêque de Rieux, l'en tirait bientôt: mais alors des assassins gagés commettaient des entreprises sur sa vie; et comme, malgré ses dangers, l'intrépide jeune homme ne quittait point Toulouse, on fit intervenir enfin un arrêt du parlement qui l'en bannit (1533).

Dolet revint alors à Lyon, où il obtint, après de longs efforts (1535), un privilége pour imprimer *ses Commentaires sur la langue latine,* œuvre d'immense érudition qui le met au niveau des Bembo, des Scaliger et des Érasme, et lui fit tenir une place brillante dans le grand tournoi qui s'ouvrit en ce temps dans le monde littéraire, au sujet de Cicéron. On voit troubler ces belles études

par une tentative nouvelle d'assassinat sur Dolet, qui tua bravement son agresseur. Mais c'était du moins un prétexte aux animosités qui poursuivaient sa perte, et on l'incarcéra comme assassin. Il ne fallut, pour le faire sortir de sa prison, rien moins que la volonté absolue de François Ier, intéressé à Dolet par son talent d'abord, et, à ce qu'il paraît aussi, par la protection de la reine de Navarre. La munificence royale qualifia alors le savant persécuté du brevet d'imprimeur le plus étendu qui s'accordât alors, comme pour servir de dédommagement légitime à ses souffrances imméritées (1537).

C'est des presses de Dolet que sortirent successivement, depuis cette époque, les œuvres de Marot et de Rabelais; il publiait également chaque année ses propres ouvrages et quelques-uns des livres les plus illustres de l'antiquité. Des persécutions nouvelles vinrent, en 1542, interrompre ses travaux; de vagues accusations d'hérésie le firent détenir quinze mois à la Conciergerie de Paris. François Ier n'était plus jeune : il faiblissait dans sa glorieuse protection des lettres. Un beau livre, une œuvre d'art ne suffisaient plus à protéger un artiste contre ses conseillers fanatiques. Robert Étienne et Marot avaient quitté la France. Sûr de sa conscience et toujours aventureux, Dolet ne voulut pas les imiter. En vain le parlement de Paris faisait encore brûler ses livres, après avoir été contraint de le relâcher

lui-même en présence de l'inanité par trop évidente des accusations qui l'avaient chargé. Il ne désertait point la lutte, et l'écrivain vengeait le libraire. Rentré dans Lyon, il publie des poëmes sur sa captivité et une traduction des *Dialogues* de Platon. Cette énergie allait à la fin lui devenir fatale. En 1544 il était emprisonné de nouveau. Se méfiant cette fois de la partialité de ses juges, il parvint à s'échapper et à s'enfuir en Piémont. Mais bientôt l'amour de son art le ramène au piége où il devait se prendre. Il avait écrit au roi des épîtres en vers pour implorer une protection qui l'avait sauvé déjà; il ne put se résoudre à n'en pas surveiller l'impression lui-même. Il rentra secrètement dans Lyon; mais ses ennemis guettaient leur proie. Arrêté, traduit devant la faculté de théologie de Paris, il se vit condamné comme *athée relaps* pour des passages de ses livres *qu'il protesta jusqu'à trois fois n'avoir jamais écrits.*

Dolet fut mis en torture et question extraordinaire *pour enseigner ses compagnons,* comme dit l'arrêt qui le condamne; puis il fut pendu et brûlé sur la place Maubert; son corps et ses livres convertis en cendres, et ses biens confisqués. Dolet, à trente-sept ans, mourut intrépidement ainsi qu'il avait vécu, laissant après lui dans l'indigence une femme et un enfant.

XXVIII.

Mais l'impulsion était donnée, et toutes ces persécutions ne pouvaient qu'illustrer l'invention nouvelle, sans l'arrêter une heure. Les souverains eux-mêmes se firent gloire de graver et d'imprimer de leurs propres mains les œuvres de l'antiquité retrouvées, comme si cette participation manuelle à la vulgarisation des chefs-d'œuvre du génie les faisait participer au génie lui-même. La pensée devint reine et régna sur les rois. Marie de Médicis, femme d'Henri IV, dessinait et imprimait des estampes pour de royales éditions. Une figure de jeune fille, gravée de sa propre main, était donnée par cette reine à Philippe de Champagne. Louis XV, dans sa jeunesse, se faisant de ce bel art une curiosité instructive, imprimait dans son propre palais un Traité de géographie européenne. Les grands imprimeurs des siècles qui suivirent celui de Gutenberg furent en même temps des artistes, des savants et des écrivains. Ils exhumèrent l'antiquité tout entière, et, en exhumant ses chefs-d'œuvre, ils les commentèrent, les expliquèrent et les interprétèrent au monde nouveau. L'histoire renaquit avec l'imprimerie.

Il y eut, depuis Gutenberg jusqu'à nos jours, des *écoles,* des *traditions* et des générations d'im-

primeurs célèbres, comme il y avait eu des écoles de peintres, de sculpteurs, de philosophes. Les typographes, honorés à juste titre du nom de *compositeurs,* participèrent à la gloire que leurs éditions des auteurs grecs et latins restituaient aux poëtes, aux historiens, aux orateurs de l'ancien monde; ils firent partie, pour ainsi dire, de la famille de ces hommes de génie; ils devinrent des puissances tour à tour honorées, redoutées, récompensées ou persécutées par les gouvernements, selon que ces gouvernements étaient plus ou moins des enfants de lumière ou de ténèbres. Les impressions des *Alde,* des *Morel,* des *Turnèbe,* des *Elzevirs,* naturalisèrent ces grands noms de la typographie dans l'univers savant par la netteté des caractères, par la correction des textes et par le nombre des ouvrages rendus aux bibliothèques.

La famille des *Étienne,* à Paris, occupa pendant un siècle et demi le sommet de l'art. Protégés par les rois et surtout par François Ier, persécutés par l'université, gardienne aussi jalouse de ses ignorances que de ses vérités, emprisonnés par l'Église pour une édition de la Bible accusée d'erreurs, réfugiés à Genève, emprisonnés de nouveau dans cette métropole du calvinisme pour des impressions qui blessaient la réforme, rappelés en France, exilés de nouveau, transportant tour à tour leurs presses de Genève à Paris, de Paris à Genève, l'histoire de

cette famille d'imprimeurs, dit M. *Didot,* serait celle de l'esprit humain pendant la renaissance.

Mais, pendant ces cinq siècles, les procédés et les machines ne font pas faire moins de progrès à l'imprimerie que les sciences aux lettres. L'art a, dans les *Bodoni* à Parme, et dans les *Didot* à Paris, ses Phidias qui sculptent, pour ainsi dire, pour les yeux, la forme matérielle de la pensée dans des caractères et dans des ornements de luxe. L'un des Didot invente, en 1753, la *presse* à un seul coup; l'autre chante dans un poëme les progrès de son art, et imprime lui-même son propre chant. Un troisième rapporte d'Angleterre la presse en métal de lord *Stanhope* et la presse cylindrique, sorte d'enfantement perpétuel des caractères, qui jette la parole écrite à torrents intarissables, comme une lave de l'esprit humain, pour les journaux et pour les tribunes. Un quatrième enfin, M. Ambroise Firmin Didot, écrit et imprime de nos jours, sous le titre modeste d'*Essai sur la typographie,* l'histoire la plus érudite et la plus complète de l'art dont il est à la fois le maître et l'historien.

L'instruction élémentaire des masses donne des consommateurs sans bornes à la parole imprimée, les chemins de fer lui ouvrent des routes, la vapeur lui prête des ailes, le télégraphe visuel lui donne des signes; enfin, l'invention récente du télégraphe électrique lui communique l'instantanéité de la

foudre. Plus réellement que dans le vers célèbre sur Franklin : « *Eripuit cœlo fulmen!* » dans quelques années, un mot prononcé et reproduit sur un point quelconque du globe pourra illuminer ou foudroyer l'univers. La parole, par le procédé perfectionné de Gutenberg, sera redevenue, par la matière, aussi immatérielle que quand elle était seulement pensée ; mais cette pensée sera devenue universelle en jaillissant d'une intelligence ou d'une volonté d'homme ! L'esprit se trouble d'admiration devant les conséquences futures de ces inventions et devant ce règne prochain de l'idée par la parole. Gutenberg a spiritualisé le monde.

Longtemps son nom a été méconnu ; longtemps on lui a disputé sa gloire ; mais il faut se souvenir que la gloire humaine n'était pas son but. Il l'avait placé plus haut : qu'il en jouisse ! C'est le sort des inventeurs en esprit comme en matière : le nom se perd ; mais le bienfait se retrouve dans ses conséquences au fond caché des choses humaines, et Dieu sait à qui le rapporter. Qu'importent l'oubli et l'ingratitude des hommes, si le juge suprême est reconnaissant ?

LAMARTINE.

Les documents qui servent de témoignage à ce récit sont dus aux recherches savantes et consciencieuses de M. Jung, bibliothécaire de la ville, et de M. Schnéegands, archiviste à Strasbourg, ainsi qu'au Traité de M. Didot sur la typographie.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.